




3 1761 07978626 5

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

35

34



LE DOYEN
DE KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une Illustre
Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui
peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'Abbé PREVOST.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec Figures.

CINQUIÈME PARTIE.

Prix, 15 liv. relié.



harguillier

221064
27:2:28

A LYON,
Chez AMABLE LEROY, Libraire.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Permission.



PQ

2021

D6

1783

pt 125-6



LE DOYEN DE KILLERINE.

CINQUIÈME PARTIE.

LIVRE NEUVIÈME.

MES craintes furent bientôt dissipées par la rencontre de Milord Tenermill qui s'agitoit dans la maison avec beaucoup d'empressement, & qui, loin de marquer de la froideur à ma vue, s'avança vers moi d'un air qui m'annonçoit de l'amitié & de la satisfaction. Comme je m'attendois aussi peu à lui trouver une apparence de joie dans des circonstances si tristes, qu'à le voir si-tôt de retour à Paris, le mouvement de ma surprise me fixa dans le lieu où je commençai à l'appercevoir. Il n'en parut pas moins ardent à s'approcher de moi; &

V. Partie.

A

m'embrassant avec tendresse, ses premières expressions furent des remerciemens de mes soins, & des témoignages du contentement qu'il ressentoit de sa situation. Son escadre avoit été repoussée sur nos côtes par un orage si violent, que plusieurs vaisseaux ayant perdu leurs mats, on avoit été forcé de les faire rentrer dans le port de Dunkerque, pour les mettre en état de recommencer leur route. Il avoit profité de cet intervalle pour faire le voyage de Paris, & sans s'arrêter chez le Comte de S... il étoit venu descendre à la maison de Fincer, qu'il avoit trouvée facilement sur les lumières que je lui avois communiquées dans ma dernière lettre.

Ce récit ne me faisoit comprendre encore que le sujet de son voyage; & sa joie m'apprenoit tout au plus le renouvellement de ses espérances. Mais, loin de faire languir ma curiosité sur ce qui étoit capable de la rendre beaucoup plus vive, il continua de me raconter, sans me laisser le temps de l'interrompre, qu'ayant appris la mort de Fincer à sa porte, il avoit été averti en même temps de l'évasion de Patrice, & du ménagement qu'on se croyoit obligé de garder avec Sara. Il avoit été touché du malheur de Fincer; mais, convenant qu'il l'avoit regardé comme un coup

trop favorable à ses espérances pour en être fort affligé, il avoit recueilli de toutes les circonstances qu'il s'étoit fait raconter, que cet accident ne le délieroit pas moins de la concurrence toujours redoutable de Patrice, que de tous les autres obstacles qu'il appréhendoit d'un Père furieux. M'apprenant ensuite que ma sœur se trouvoit auprès de Sara, il s'étoit ménagé un entretien avec elle, pour concerter les moyens de faire agréer sa visite; &, dans les préventions flatteuses où la fille de Fincer étoit encore, il avoit eu peu de peine à tourner son compliment d'une manière propre à le lui faire goûter. Il avoit aidé lui-même à tranquilliser son imagination sur la retraite subite de Patrice; &, se regardant déjà comme intéressé au bon ordre d'une maison, dont il ne doutoit plus qu'il ne se vît bientôt le maître, il commençoit à prendre un air d'autorité, auquel les domestiques ne marquoient point de résistance.

Il n'y avoit rien dans ce détail qui fût capable d'augmenter mes inquiétudes; &, si je n'eusse senti quelque honte de former successivement tant de désirs opposés, j'aurois souhaité, au contraire, que les nouvelles espérances de Tenermill eussent tout le succès qui pouvoit remplir les siens. Je

m'expliquai avec lui dans ces termes, & ne jugeant plus ma présence fort nécessaire au repos de Sara, je me dispensai de monter dans son appartement.

Le retour du valet-de-chambre de Patrice fut assez prompt pour me garantir de l'impatience avec laquelle je l'aurois attendu. Le partage de sentimens qui m'avoit fait tourner mes premiers pas vers la maison de Fincer, avoit diminué quelque chose de l'ardeur naturelle que je me sentois toujours pour l'intérêt de Patrice; mais, ne retrouvant plus rien dans mon cœur de si pressant que ce soin, je me précipitai vers son valet aussi-tôt que je le vis paroître. Il m'avoit semblé si important de savoir ce que Mlle. de L..... étoit devenue, que, ne lui demandant point d'autre explication, je me fis répéter deux fois celle qu'il m'apportoit sur cet article. Il avoit appris au couvent qu'elle en étoit sortie depuis deux heures, & qu'en prenant congé de la Supérieure, elle avoit donné des marques d'inquiétude & de précipitation qui avoient causé de l'étonnement à tout le monde. Elle n'avoit pris cette résolution qu'après avoir eu quelques momens d'entretien avec son homme d'affaires; mais l'on n'avoit pu pénétrer si c'étoit de la douleur ou de la joie qui

l'avoit déterminée si brusquement à partir.

Je m'arrêtai à ce seul point qui me fit naître mille idées terribles par le pressentiment de toutes les suites qu'il pouvoit entraîner. Partie avec tant d'empressement & si peu de réflexions ! Et où pouvoit-elle être allée , si ce n'étoit chez Patrice qui avoit découvert , sans doute , qu'elle étoit encore à Paris , & qui l'avoit fait assurer qu'elle le retrouveroit tendre & fidelle ? Quelle apparence que dans la résolution où ils étoient de passer en Allemagne , ils eussent différé un moment à l'exécuter après leur réconciliation ? Je me les figurai déjà bien éloignés , & je regrettai amèrement le temps que j'avois perdu dans un entretien inutile avec Tenermill.

Cependant, tout pénétré de cette crainte, je me hâtai de gagner leur maison , pour apprendre du moins les circonstances de leur départ. Le valet à qui j'avois communiqué ma pensée , & qu'elle avoit alarmé autant que moi pour son propre intérêt , prévint encore ma diligence , & se trouva à la porte pour me recevoir avec les éclaircissements qu'il avoit déjà tirés d'un autre domestique. Ils étoient plus funestes que tout ce que j'avois redouté , quoiqu'ils n'eussent pas fait cette impression sur lui. Assez satisfait d'apprendre que son maître

n'étoit pas parti, & comptant le reste pour rien, il me déclara d'un œil riant, que loin de s'être mis en chemin pour l'Allemagne, il étoit dans le sein des délices à Paris; en un mot, qu'il étoit au lit avec Mlle. de L.... & qu'ayant publié leur mariage, toute la maison se préparoit à le célébrer par des réjouissances à leur réveil.

Cette nouvelle me frappa d'un mélange si extraordinaire de surprise & de douleur, que, ne me trouvant pas assez de force pour ouvrir la bouche, je demurai quelque temps appuyé contre la porte, sans pouvoir me rendre compte à moi-même des divers mouvemens qui m'agitoient. Quoi! si près de l'infortunée Sara, & presque à la vue du cadavre de Fincer, à qui il vient d'ôter la vie, comme s'il l'avoit tué de ses propres mains? Eh! que ne partoient-ils sur le champ pour l'Allemagne? Que ne s'éloignoient-ils des témoins, dont la présence doit les couvrir de confusion, & les accabler de remords? Horrible emportement d'une imprudente passion qui ne connoît plus ni bienséance pour les vivans, ni respect pour les morts. C'étoit intérieurement que je m'abandonnois à ces plaintes; car, j'étois environné de plusieurs domestiques qui sembloient attendre mes

ordres, & devant lesquels ma propre honte ne me permettoit pas de faire éclater mes sentimens. Il me vint néanmoins à l'esprit de leur demander s'ils avoient quitté depuis long-temps leurs maîtres? Ils me répondirent qu'ils ne faisoient que sortir de l'appartement, & que les femmes de Mlle. de L.... y étoient encore. L'espérance me revint; je me flattai qu'en me hâtant de paroître, j'arriverois assez tôt pour arrêter deux téméraires qui pouvoient être encore sur le bord du précipice.

Le valet-de-chambre consentit à m'introduire, sans pénétrer mes vues. Il entra le premier, & m'ayant annoncé, j'entendis mon frère qui lui répondoit d'un ton libre, & sans avoir paru balancer: qu'il entre; sans doute, il sera le premier témoin de mon bonheur. Cette facilité acheva de me persuader que je n'étois pas arrivé trop tard. La porte me fut ouverte; mais avec quel amertume reconnus-je aussi-tôt que je m'étois flatté d'une fausse espérance; je vis les deux Amans tranquillement couchés dans un assez mauvais lit qu'ils s'étoient fait faire à la hâte. Le chagrin qui me reste encore de cette scène, ne peut me faire déguiser l'éclat qui sembloit les environner dans leur situation. Il me conviendrait peu d'entreprendre une description

de cette nature; mais, je n'ai jamais vu de plus parfaite image de la joie & du bonheur.

Cependant, ce qui m'auroit pu causer de la satisfaction dans d'autres circonstances, ne servit qu'à redoubler les tristes sentimens dont j'étois pénétré. Je m'approchai du siège de leurs plaisirs, & marquant peu d'attention pour le badinage de Patrice qui vouloit paroître persuadé que j'étois venu pour le féliciter du succès de ses desirs, & qui m'en remercioit avec affectation, je le forçai de changer de ton & de langage, en lui adressant un discours plus sérieux que le sien. Je laisse au Ciel, lui dis-je, à juger de l'innocence de votre conduite, & dans un moment où mes reproches seroient aussi inutiles que mes conseils, je ne vous fatiguerai point par une morale qui n'est plus de saison; mais, quel temps & quel lieu choisirez-vous pour vous abandonner aux plaisirs? Ah! que n'êtes-vous au fond de l'Allemagne, repris-je, en donnant plus de force à ma voix & à mes regards; que n'avez-vous pris tout autre parti que celui d'insulter à une femme infortunée, dont vous connoissez le désespoir, & à la mémoire de Fincer, dont on prépare à ce moment les funérailles? Vous ne sauriez vous déguiser que la mort du

Père est votre ouvrage; &, dans l'état où vous avez laissé sa triste fille, vous imaginez-vous qu'elle puisse être long-temps à le suivre? Partez. Que vous reste-t-il à prétendre dans un lieu que vous remplissez d'horreur? Puisque le mal est au comble, ajoutai-je, en versant des larmes qu'une si chagrinante idée m'arrachoit, nous examinerons quelque jour si votre nouvel engagement peut être ramené aux règles de la Religion & de l'honneur; mais, partez, & n'attirez pas sur vous la vengeance du Ciel & des hommes, par tous les maux que peut encore ici causer votre présence.

Cette menace fut une espèce de prédiction. Patrice s'y arrêta peu, & j'étois fort éloigné moi-même de prévoir qu'elle dût se vérifier par des événemens qui devoient la suivre de si près. Mais, paroissant frappé néanmoins de la mort de Fincer & des nouvelles douleurs de Sara, dont je lui remettois si vivement l'image devant les yeux, il me demanda l'explication d'un accident qu'il ignoroit encore. Je lui en appris toutes les circonstances. Il convint que la bienfaisance auroit pu lui faire choisir un autre temps pour se livrer au plaisir, & m'ayant protesté qu'il avoit bien moins pensé à satisfaire sa passion, qu'à la sceller d'une manière irrévocable, il parut disposé à quitter

le lit aussi-tôt, pour délibérer avec moi sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Mlle. de L... à qui mon discours avoit causé quelque effroi, le pressoit de ne pas perdre un moment. Je passai dans l'antichambre, pour leur donner la liberté de s'habiller. Ils n'avoient besoin, me dirent-ils, que d'un instant. Cependant, à peine m'eurent-ils perdu de vue, que, retombant dans toutes leurs foiblesses, ils parurent oublier que j'étois à les attendre. Ma patience se soutint plus d'une heure. Enfin, gémissant pour eux de leur ivresse, & pour moi-même d'un excès de complaisance qui me faisoit perdre un temps nécessaire à d'autres soins, je demandai une plume, dont je me servis pour leur expliquer mes dernières pensées. Après leur avoir reproché l'emportement d'une imprudente passion qui ne me faisoit rien attendre de plus sage & de plus modéré pour l'avenir, je répétois le conseil que je leur avois donné de partir, & je leur recommandois sur-tout des'opposer au dessein de leurs domestiques qui pensoient à célébrer leur joie par des réjouissances éclatantes. Eloignez-vous, leur disois-je, pour votre propre sûreté qui n'est pas aussi exempte de dangers à Paris que vous vous le figurez; &, si dans le transport où vous êtes, il vous reste quelque sentiment d'hu-

manité, éloignez-vous par compassion pour Sara qui n'apprendra point ce qui s'est passé si près d'elle, sans une mortelle augmentation de douleur. Et qui fait, ajoutai-je, de quoi l'amour la rendra capable, lorsqu'elle n'aura plus que le désespoir à consulter? Je les priois de me laisser le nom des lieux où je pouvois leur adresser mes lettres; &, faisant un effort pour réveiller en leur faveur quelques sentimens de mon ancienne tendresse, je leur promettois d'employer tous mes soins à confirmer leur union, aussi long-temps du moins qu'ils ne me force-roient point par d'autres égaremens, de les abandonner à leur propre imprudence.

Je ne sortis point de leur maison sans avoir averti les domestiques, qu'ils ne pouvoient rien faire de plus désagréable à leur maître, & de plus contraire à ses intentions, que de publier son mariage & leur joie. Le valet-de-chambre s'étant présenté pour recevoir mes ordres, je lui renouvelai celui de m'informer des résolutions de mon frère, & de le suivre avec son attachement ordinaire. On attend, sans doute, la raison qui m'avoit empêché d'apprendre à Patrice l'intention que le Roi m'avoit marquée de prendre soin de sa fortune; mais, si l'on considère quelle différence je mettois entre l'intérêt de son salut & celui de son établis-

fement, on fera peu surpris que dans l'ardeur que j'avois de voir finir les difficultés de son mariage, je sacrifiaffe toutes les idées de grandeur & d'opulence à la nécessité preffante de fon départ. Je ne voyois que cette voie pour guérir Sara d'un malheureux refte d'efpérance qui auroit nourri éternellement fon obftination; &, ma penfée étant toujours, que fans fon confentement nous n'avions rien d'honnête ni de légitime à prétendre, autant pour la folidité du mariage de Patrice, que pour le fuccès de celui de Tenermill, je ne m'attachois plus qu'à ce qui pouvoit nous conduire promptement à l'autre but.

Le moment d'après me donna de nouveaux fujets de me confirmer dans ce raifonnement, lorsqu'étant retourné chez Fincer, fes gens m'eurent remis les lettres qui étoient arrivées pour lui par la pofte. Je les ouvris de concert avec Tenermill. L'une étoit de Dilnick qui, fur les plaintes que Fincer lui avoit faites de notre famille, s'étoit déterminé à faire le voyage de France pour foutenir les intérêts de la fienne. Il écrivoit de Calais, en fortant du vaiffeau qui l'avoit apporté; &, fon defsein étant de prendre la pofte, après quelques heures de repos, il pouvoit arriver à Paris, prefqu'auffi vîte que la lettre. Quelle alarme,

imprévue pour moi qui connoissois l'humeur bouillante de Dilnick ! Il n'avoit pas fait de difficulté de tourner son épée contre Patrice, dans une occasion où la délicatesse de son honneur avoit été bien moins blessée ; & quel frein pouvoit être capable de l'arrêter, lorsqu'il auroit à venger la mort de Fincer & l'honneur de Sara.

Comme je n'espérois rien néanmoins d'un motif de cette nature pour faire impression sur Patrice par la crainte, je ne pensai point à le faire valoir ; & la seule résolution que je formai sur cette lecture, fut de retourner aussi-tôt chez lui, pour le presser par les mêmes raisons que je lui avois apportées, de ne pas remettre son départ au lendemain. Mais ce jour fatal étoit marqué pour l'épreuve de toutes mes vertus. En quittant Tenermill, après un entretien fort court, je rencontre à la porte Dilnick qui s'informoit de la demeure de Fincer. Il me reconnut trop facilement pour appréhender de s'y méprendre ; & ses préventions ne l'empêchant point de penser que je pouvois avoir pris parti pour sa nièce, contre les injustices de mon frère, il marqua peu d'étonnement de me voir sortir de chez elle avec un air de liberté qui ne supposoit point de querelle ni de haine.

Après m'avoir embrassé, néanmoins la

chaleur de son ressentiment ne lui permit pas de porter plus loin ses plaintes; & les termes qu'il employa pour les exprimer, m'annoncèrent dans quelles dispositions il avoit quitté l'Irlande. Patrice étoit un homme sans honneur & sans foi, à qui il étoit résolu d'inspirer malgré lui d'autres maximes; & je pouvois lui déclarer d'avance qu'il se trouvoit dans la maison de Fincer, d'autres défenseurs que des femmes & des vieillards. C'étoit nous menacer ouvertement de toutes les violences que je redoutois. Mais, que n'avois-je point à craindre de sa fureur, aussi-tôt qu'il auroit appris la sanglante aventure de Sara, & la mort tragique de son Père? Par quel charme pouvois-je espérer d'adoucir ce cœur farouche, & de quel art n'avois-je pas besoin pour entrer dans l'explication de mille choses qu'il m'étoit impossible de justifier? Cependant, ce n'étoit point au récit d'un domestique que je devois l'abandonner, & je devois permettre encore moins qu'il fût conduit dans l'appartement de sa nièce, sans l'avoir préparé aux ménagemens qui étoient plus nécessaires que jamais avec elle. Situation d'une difficulté accablante, & de laquelle je compris que tous les secours humains ne me feroient pas sortir heureusement.

Je lui ferrai tendrement la main , pour commencer à le toucher par mes caresses ; & tandis que je le conduisois dans un cabinet écarté , sans avoir eu la force de répondre encore un seul mot à ses menaces , j'adressois au Ciel , du fond du cœur , une prière enflammée , pour en obtenir le secours , que je n'attendois ni de mon éloquence , ni de mes lumières. Enfin , plus interdit encore , lorsque je fus au moment d'ouvrir la bouche , je ne crus pas m'humilier trop , en me jetant à ses pieds , pour le conjurer de se rendre maître de ses premiers mouvemens à chaque partie du discours que je le suppliois d'écouter.

Ce ne fut , comme il est aisé de se l'imaginer , ni par la mort de Fincer , ni par la blessure de Sara , ni même par la confession du nouveau mariage de Patrice , que je commençai cette touchante apologie. Ma droiture m'obligeoit de ne rien altérer à la vérité ; mais il m'étoit permis de mettre dans les événemens , l'ordre qui pouvoit les présenter sous une couleur plus douce & plus favorable. En lui faisant l'aveu de l'infidélité ouverte de Patrice , je me hâtai de faire succéder les désirs & les intentions de Tenermill. Pour un frère foible & inconstant , dont je ne cherchai point à excuser les caprices , j'en offris un

d'un caractère plus ferme, qui brûloit de réparer l'injure que l'autre faisoit à Sara. Je rappelai toutes les démarches que Tenermill avoit faites pour s'infinuer dans l'estime de Fincer & de sa fille. C'étoit elle-même qui avoit mis un obstacle continuel à son bonheur, & Fincer nous avoit si bien rendu cette justice, qu'il n'avoit fait tomber d'abord son ressentiment que sur elle. Tenermill, moi, Patrice même, nous ne nous étions jamais échappés à rien qui fût capable de le blesser; &, reconnoissant toujours que le mal venoit de nous dans sa source, nous n'avions cherché qu'à le réparer par nos soumissions & par nos offres? Notre famille d'ailleurs commençoit à s'établir en France d'une manière assez brillante, pour en faire regarder l'aîné comme un parti distingué; & s'il étoit vrai que le dégoût de Patrice fût un outrage pour Sara, la satisfaction qu'elle pouvoit recevoir de Tenermill, étoit capable effectivement de le réparer avec beaucoup d'avantage. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire valoir du moins la sincérité de nos intentions, je crus avoir amené Diltnick au point de comprendre que les malheurs qui me restoient à lui raconter, ne devoient être imputés qu'à la fortune.

Il paroissoit m'écouter en effet avec plus

de tranquillité que je ne m'y étois attendu , & la proposition du mariage de Tenermill avoit fait sur lui une impression si sensible , que ses regards s'en étoient adoucis ; c'étoit aussi cette espérance qui m'en avoit fait relever avec tant de soins les avantages. Mais il falloit passer à des événemens moins favorables ; mon embarras redoubloit à chaque mot. Je me sentoís le front tout humide de l'effort que je faisois pour arranger mes idées & mes expressions. Je m'engageai néanmoins dans cette relation terrible , sans autre précaution que de représenter constamment l'innocence du cœur à côté de l'imprudencé ou de la foiblesse , & de faire valoir la douleur & le repentir d'un frère trop coupable , à mesure que je faisois l'aveu de ses excès. Ainsi le mariage de Patrice , la blessure de Sara & la mort de Fincer , trouvèrent place successivement dans mon récit. Je vis plus d'une fois le front de Dilnick couvert de ténèbres , & ses yeux enflammés par les mouvemens qui s'élevoient sans doute dans son cœur. Mais c'étoit alors que je redoublois les marques de ma propre douleur , & que je m'efforçois de rendre mon discours plus touchant par de nouvelles humiliations. Enfin , pour dernier motif sur le cœur du redoutable Dilnick , j'apportai les

soins & les empressements de toute ma famille depuis le malheur de Sara, ceux de Patrice même, qui avoient été pendant trois jours jusqu'à lui faire oublier la nouvelle épouse, & perdre le goût du sommeil & de la nourriture. Vous allez voir Milord Tenermill, lui dis-je, attaché au lit de votre nièce avec toutes les ardeurs du respect & de l'amour. Vous y verrez ma sœur qui ne la quitte pas un moment; votre tendresse n'ajoutera rien à tous les ménagemens qu'on a pour sa santé & pour son repos. Et moi, ajoutai-je, qui ne crains point de vous rappeler mille preuves de ma sincérité & de mon honneur, que vous ne pouvez avoir oubliées, j'atteste le Ciel que votre famille n'a point d'amis plus zélés & plus tendres que la mienne.

Il étoit temps de m'arrêter. Quand j'aurois eu quelque chose à joindre aux raisons que j'avois tâché de réunir dans mon discours, les efforts qu'il m'avoit coûtés, me causoient un épuisement qui ne m'auroit pas permis de continuer. J'attendis en tremblant à quoi se porteroient les premiers mouvemens de Dilnick; & si je travaillai encore à le fléchir, ce ne fut que par la consternation de mon visage & par mon silence. Il ne se hâta point de répondre. Sans lever les yeux sur lui, je m'apperçois, à

son agitation , qu'il se passoit de furieux combats dans son cœur. Il paroissoit se rappeler tout ce qu'il venoit d'entendre , & chercher , malgré les transports , à régler le ton qu'il devoit prendre avec moi. Tant de lenteur dans un caractère si brusque commençoit à me causer de l'étonnement. Il prit enfin la parole , mais d'une voix plus modérée que je n'osois l'espérer.

Ainsi , me dit - il , le Père , la fille , la fortune & peut-être l'honneur de ma maison , tout paroît un sacrifice aisé à votre frère , pour satisfaire le dérèglement de ses passions. Ecoutez , reprit-il , je ne charge personne des accidens du hasard , & je veux bien distinguer ce qui ne doit être attribué qu'à notre malheur de ce qui mérite le nom d'insulte & d'outrage. Je mets de même une juste distinction entre la conduite de Patrice & celle du reste de votre famille. Mais rien n'arrêtera mon ressentiment contre un perfide qui nous a causé tant de maux. Si Milord Tenermill conserve quelque prétention à ma nièce , & vous quelque dessein sur mon amitié , c'est en abandonnant Patrice à ma vengeance , que vous me ferez connoître tous deux la sincérité de vos intentions.

Il se leva d'un air furieux , en achevant ce terrible discours. Je l'aurois cru prêt à

chercher Patrice, pour vider sur le champ la querelle, si j'avois pu m'imaginer qu'il connût sa demeure. Mais la certitude qu'il ne faisoit que d'arriver à Paris, me soula-gea de cette crainte, & le jour commen-çant à baisser, je me flattois bien qu'avant la fin de la nuit, je trouverois quelque moyen de faire précipiter son départ à Patrice. Cette réflexion fut d'autant plus consolante pour moi, qu'elle me fit regarder comme un bonheur extrême de voir tourner toute sa fureur contre le seul objet que j'espérois d'en mettre bientôt à cou-vert, du moins par l'éloignement. Je ne voyois rien à redouter autour de moi, lors-qu'il exceptoit Tenermill de sa haine, & qu'il approuvoit même l'inclination qu'il lui supposoit pour sa nièce. Quelques pro-jets de vengeance qu'il pût méditer contre Patrice, il m'étoit permis d'espérer que dans le commerce que nous aurions conti-nuellement avec lui, mettant toute notre étude à l'appaiser & à lui plaire, nous réus-sirions tôt ou tard à lui faire prendre d'au-tres sentimens. Je me trouvai si fortifié par ce raisonnement, qu'évitant tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ces idées présen-tes, je lui proposai de monter à l'apparte-ment de ma nièce, & de lui porter par sa présence une consolation dont elle avoit

Besoin. Mais, malgré l'air de tendresse que j'affectai de donner à cette invitation, n'ayant pu me dispenser de le prévenir sur la nécessité de s'observer auprès de Sara, pour lui cacher la mort de son Père aussi long-temps que sa santé demanderoit ce ménagement, cet avis me fit encore essuyer quelques traits furieux de son ressentiment contre Patrice.

Milord Tenermill & la Comtesse de S... qui étoient déjà informés de son arrivée, & qui n'avoient pas douté dans quelle vue je m'étois retiré à l'écart avec lui, jugèrent sans peine, en nous voyant paroître ensemble, que je l'avois disposé à recevoir honnêtement leurs politesses. Ils l'embrasèrent avec des témoignages de satisfaction & d'amitié qui confirmèrent ce que je lui avois dit de leurs sentimens. Sara fut charmée de le voir. Elle savoit que son Père l'avoit exhorté à le venir joindre à Paris, & sa diligence ne parut pas la surprendre. Mais la joie qu'elle en ressentoit, venoit d'une cause que je ne pénétrai pas d'abord. Dans la douce erreur qui la portoit encore à se flatter du retour de Patrice, elle pensoit, avec complaisance, que Dilnick, à qui son Père n'avoit pas donné d'autre motif pour lui faire quitter l'Irlande, que le désir de se venger de notre famille,

étoit agréablement trompé de nous voir réunis auprès d'elle ; & , se livrant à une pensée qui lui caufoit tant de satisfaction , elle se plaignit que Patrice , dont on lui avoit coloré jusqu'alors assez heureusement l'absence n'y fût pas. Hélas ! où est-il ? me demanda-t-elle languissamment. Dilnick frémissoit de la voir dans l'erreur , & je m'apperçus que s'il se contraignoit pour garder le silence , c'étoit par la seule crainte de nuire au rétablissement d'une nièce si chère. Je me hâtai de répondre que trois nuits passées à veiller auprès d'elle , avoient rendu le repos nécessaire à mon frère ; & , me repentant ensuite d'un discours qui pouvoit être regardé comme une trahison , puisqu'il n'étoit propre qu'à la confirmer dans des préventions sans fondement , je lui fis prendre le change avec moins de violence pour ma sincérité , en lui parlant du voyage que j'avois fait à Saint - Germain , & des vues que le Roi m'avoit marquées pour la fortune de Patrice. Ce que j'ajoutai de l'empressement que ce Prince avoit de le voir , & de l'ordre même qu'il m'avoit donné de l'en avertir , étoit une préparation dont l'effet nous devint fort utile. Non seulement elle jeta de nouvelles semences d'espoir , & , par conséquent , de consolation dans le cœur

de Sara ; mais en lui faisant penser qu'il étoit obligé de se rendre à Saint-Germain pour obéir à l'ordre du Roi, elle prévint le renouvellement de tristesse & d'agitation qu'elle auroit bientôt senti de la continuation de son absence.

La modération de Dilnick me parut d'un si bon augure, qu'étant passé dans un autre appartement avec lui & Tenermill, je le comblai de félicitations & de caresses. Il eut la constance de ne laisser rien échapper qui pût réveiller mes craintes du côté de Patrice ; &, se livrant, au contraire, à l'idée du mariage de Tenermill, il fut le premier à lui demander si c'étoit une résolution qu'il eût formée sérieusement ; sa tranquillité parut augmenter encore par l'ardeur qu'il vit dans Tenermill à lui répondre. Une alliance désirée si sincèrement par les personnes dont elle pouvoit dépendre, me parut aussi certaine, que si les circonstances eussent permis sur le champ de la conclure ; car la nécessité devenoit une loi si indispensable pour Sara, que ce n'étoit plus d'elle que j'appréhendois des obstacles. Quelle autre ressource pouvoit-il lui rester, lorsqu'elle apprendroit la confirmation du mariage de Patrice, & pouvoit-elle manquer de sacrifier toutes ses répugnances à l'honneur ?

Dans la satisfaction que je reçus de cette pensée, je changeai de dessein où j'étois de me servir de ma plume pour presser Patrice de partir, dans celui de le revoir moi-même. Il me parut important qu'il emportât quelque certitude du mariage de son frère, & qu'il fût disposé par mes exhortations à réparer promptement l'irrégularité du sien; je voulois tirer cette promesse de lui, pour n'avoir pas moi-même à me reprocher le consentement que je donnois à son départ, & qui sembloit renfermer l'approbation ouverte de sa conduite. Ce fut le premier discours avec lequel je l'abordai; je ne lui parlai point de Dilnick, &, lorsque je me crus assuré par sa réponse, qu'il n'avoit point d'éloignement pour ma proposition, je ne pensai qu'à me retirer, pour lui laisser la liberté de partir.

Il ne paroissoit occupé lui-même que de son voyage, & je n'ai jamais conçu comment le changement qui se fit tout d'un coup dans son esprit, put arriver dans un espace si court. Je n'étois pas au bas de son escalier, qu'il me fit rappeler par un de ses gens; &, venant au-devant de moi: Je ne fais, me dit-il, ce qui m'oblige de quitter la France, lorsque vous me donnez des assurances si formelles du mariage de mon frère. En supposant
même

même que ma présence y soit un obstacle qui m'empêche de me retirer pendant quelques semaines à la campagne , & de faire répandre le bruit de mon départ? Vous ne m'avez pas communiqué , reprit-il , le succès de votre voyage de Saint-Germain , & les bontés que le Roi vous a marquées. J'ai tout appris de mon valet-de-chambre , & je ne balancerois pas à sacrifier les espérances que ce Prince vous a données pour moi , si ce sacrifice étoit nécessaire à notre tranquillité commune. Mais un moment de réflexion m'a fait croire que tous nos intérêts peuvent aisément s'accorder. Ternemill deviendra le mari de Sara. Je reparoîtrai après son mariage , & je tirerai tous les avantages que je puis espérer de la faveur du Roi. Une proposition si peu attendue me surprit assez pour me faire méditer long-temps sur ma réponse. Il me prit par la main. Entrez , me dit-il , racontez-moi ce qui s'est passé entre le Roi & vous , plus fidèlement que mon valet n'a pu me l'apprendre. Je me laissai conduire , sans perdre de vue la première impression que j'avois ressentie de son discours , & que j'examinois avec toute l'attention dont j'étois capable. Je trouvois qu'effectivement , l'offre qu'il me faisoit de se retirer à la campagne , répondant

d'avance à toutes mes craintes, il y avoit peu de risques à différer son départ. La maison de campagne du Comte de S... étoit une retraite où j'étois sûr du secret. Et lorsqu'il pouvoit être à couvert des menaces de Dilnick, quelle raison avois-je au fonds, de souhaiter son éloignement? Pour le dessein même que j'avois de réparer la forme de son mariage, n'étois-je pas plus sûr de lui faire goûter mes conseils à quelques lieues de Paris, qu'à la distance où il alloit être de nous dans une ville d'Allemagne? Et qu'importoit-il d'un autre côté pour Sara, qu'il fût près ou loin d'elle, lorsque sa présence ou son éloignement ne pouvoit plus rien changer à ses espérances? Ces réflexions, fortifiées peut-être par le désir trop humain de ne pas perdre l'occasion qui s'offroit dans la faveur du Roi pour l'avancement de ma famille, firent dans mes sentimens une révolution presque aussi prompte que celle qui venoit d'arriver dans ceux de Patrice. Je m'assis près de lui, avec une tranquillité qui venoit de ma joie, & lui ayant raconté, comme il le désiroit, toutes les circonstances du voyage que j'avois fait à Saint-Germain, je lui confessai, en finissant mon discours, que j'avois peu d'objections à faire contre le sien.

Cependant, toujours alarmé des menaces de Dilnick, j'ajoutai diverses raisons qui, dans le parti même auquel il consentoit de se retirer secrètement à la campagne, devoient lui faire hâter autant son départ, que s'il étoit parti pour l'Allemagne. Je fus assez heureux pour les lui faire goûter, & la joie qu'il ressentit à son tour, de me trouver tant de facilité à l'approuver, lui donna toute la diligence que je lui demandois pour entrer dans mes vues. Sur le champ, l'ordre fut pour le retour des équipages qui étoient déjà sortis de Paris, & les autres dispositions furent si aisées, qu'elles se firent dans le cours de la nuit, avec autant de diligence que de secret.

Je ne trouvai dans les réflexions que je continuai de faire sur ce changement, que de nouvelles raisons pour l'approuver; mais, n'oubliant point le désir que le Roi m'avoit marqué de voir le lendemain Patrice, je résolus de me trouver moi-même à son lever, pour lui faire agréer nos excuses. Etant arrivé à Saint-Germain avant son réveil, je trouvai dans l'antichambre plusieurs personnes de connoissance, parmi lesquelles j'apperçus Anglesey qui vint à moi aussi-tôt qu'il m'eut reconnu. Mes agitations perpétuelles m'avoient peu

permis de le voir, depuis qu'il étoit à Paris; & l'étroite liaison qu'il avoit entretenue avec Mlle. de L.... & Patrice, étoit seule une raison qui m'auroit pu donner quelque éloignement pour lui. Cependant, n'ayant pu lui refuser les politesses dont l'usage du monde a fait un devoir, il m'étoit arrivé quelquefois de le voir aux Saisons; & je ne lui avois jamais fait sentir que je me trouvasse importuné de ses visites. J'ignore si ce fût sur cet unique fondement qu'il se crut autorisé à me faire la confidence de ses desseins, ou s'il espéra de tirer quelque avantage de mes réponses, pour les faire réussir; mais, après les premiers complimens, il me tira à l'écart pour me tenir ce discours.

Vous savez, me dit-il, l'amitié que j'ai jurée à votre frère, & celle dont il veut bien m'honorer. Hier, lorsqu'il se dispo- soit à partir la nuit suivante pour l'Allemagne, il se crut obligé, par notre liaison, de me faire avertir de son départ, & l'empressement que j'eus à me rendre chez lui, dut lui prouver combien j'étois sensible à cette tendre attention. Il y mit le comble en s'ouvrant à moi sur sa situation. Il m'apprit la conclusion de son mariage avec Mlle. de L....; la résolution où il étoit de se retirer en Allemagne avec

elle, pour s'y mettre à couvert du ressentiment de Sara Fincer ; le lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite ; enfin, toutes les vues qu'il formoit pour son nouvel établissement. Mais, ce que je regarde comme le plus généreux témoignage de la bonté de son cœur, au milieu des raisons qui le forcent de quitter la France pour s'éloigner de Sara ; il me fit connoître qu'il prenoit assez d'intérêt à son bonheur pour s'en occuper encore. Il me fit l'éloge de toutes les perfections qu'il a reconnues dans son caractère, pendant qu'il a porté le nom de son mari, & la voyant digne de mille sentimens qu'il n'a pu prendre pour elle, il s'efforça de me les inspirer. A l'objection que je tirai de la concurrence de Milord Tenermill, dont il m'avoit appris depuis long-temps les vues & les entreprises ; il me répondit que malheureusement pour son frère, Sara avoit marqué peu de goût pour sa personne, & peu de complaisances pour ses soins ; que Tenermill s'en étoit si bien convaincu lui-même qu'il avoit comme renoncé à toute espérance ; qu'il étoit parti brusquement, pour se délivrer d'une passion inutile, & que s'étant embarqué pour l'Irlande avec son Régiment, il y avoit beaucoup d'apparence que les occupations militaires & l'absence ache-

veroient de guérir son cœur qui étoit fait pour l'ambition beaucoup plus que pour l'amour. Enfin ; m'ouvrant une carrière qu'il me garantissoit libre, il me pressa d'y entrer hardiment, & de me fier du succès de ma témérité à ma bonne fortune.

Je ne puis défavouer, continua d'Anglesey, qu'indépendamment des charmes de Sara, qui suffiroient pour me faire aspirer au bonheur de lui plaire, je regarde ses richesses & sa naissance, comme deux motifs capables de m'animer. J'ai peu de bien, pourquoi négligerois-je l'occasion de me rendre heureux, par la fortune & par l'amour? En quittant votre frère, j'ai reçu de lui, pour dernière faveur, un conseil que je vais exécuter. Il m'a fait concevoir que dans le trouble & la langueur où il laissoit Sara, je n'avois qu'une voie pour obtenir de l'accès auprès d'elle : c'étoit de m'appuyer de la recommandation du Roi. Etrangère, & sans liaison à Paris, l'embarras où elle demeure par la mort de son Père, lui fera regarder la protection du Roi comme un bienfait du Ciel, & je ne doute point que ce qui sera commencé sous de si puissans auspices, ne puisse s'achever heureusement par mon adresse & par mes soins. Je n'attends que l'heure du lever pour faire l'essai de mon crédit. Vous ayant

aperçu, ajouta-t-il, je me suis flatté, non seulement que vous recevriez bien cette ouverture, mais que, secondant les intentions de votre frère, vous emploieriez pour moi toute la considération que votre mérite vous a fait obtenir à la Cour.

Quelque étonnement & quelque chagrin que pussent me causer tant d'étranges propositions, elles avoient été accompagnées de tant de soumissions & de politesses, qu'il ne m'étoit pas permis de prendre un ton moins civil pour y répondre. Mais j'avois pris ma résolution dès le premier mot qui me les avoit fait pressentir. Il m'avoit été facile de comprendre que Patrice l'avoit fait avertir de se rendre chez lui dans l'intervalle des deux visites que je lui avois rendues, & que n'étant alors informé ni de l'arrivée de Milord Tenermill, ni du renouvellement de ses desirs, il avoit pu se figurer que le projet qu'il avoit formé en faveur de son ami, pouvoit être de quelque avantage pour Sara. Cette réflexion m'assuroit aussi qu'Anglesey ignoroit les changemens qui étoient venus à la suite, & c'étoit partir du moins d'un point fixe, que de pouvoir raisonner sur ces deux fondemens. Je ne cherchai pas plus loin le moyen de me délivrer d'un contre-temps si fâcheux. Après avoir loué Patrice

du sentiment qui l'avoit fait penser au bonheur de Sara, je mis devant les yeux d'Anglesey toutes les raisons qu'elle avoit elle-même de ne pas sentir beaucoup de reconnoissance pour un service de cette nature ; &, lui confessant sans détour qu'il auroit pu choisir aussi un confident plus disposé que moi à le servir, je lui appris qu'il étoit comme Patrice, dans une erreur facile à dissiper, s'il croyoit Tenermill rebuté de quelques obstacles qui ne subsistoient plus. Il est à Paris, lui dis-je. C'est la force de sa passion qui l'y ramène ; &, pour ne vous rien déguiser, il est chez Sara qui reçoit ses soins, & qui se trouve portée vraisemblablement à les récompenser. Epargnez-vous donc, ajoutai-je, une démarche dont je vous apprends l'inutilité, & ne vous arrêtez point à des espérances qui seroient détruites aussi-tôt par le récit que je viens faire moi-même au Roi.

C'en étoit assez pour ôter en effet tout espoir à un homme moins animé par le double motif dont il m'avoit fait l'aveu. Mais, ne pouvant consentir si facilement à la perte de deux biens qui avoient flatté toute la nuit son imagination, il parut moins affligé du refus que je faisois de le servir, que de l'imprudence qu'il avoit eue de s'ouvrir à moi si légèrement. Il me re-

garda d'un œil incertain, & se remettant après quelques momens de silence: n'importe, medit-il d'un air décisif, je ne connois point d'obstacle qui soit capable de me refroidir. Et si vous me permettez de parler librement, ajouta-t-il, j'ai plus de fonds à faire sur les idées de Patrice que sur les vôtres. J'allois reprendre, & lui faire concevoir que ce qu'il appeloit les idées de Patrice, supposoit l'absence & le désistement de Tenermill; mais remarquant que la chambre du Roi s'ouvroit, il me quitta pour s'avancer légèrement vers la porte; un mot qu'il dit secrètement à l'huissier, lui fit obtenir d'être introduit seul. Je compris tout d'un coup de quel avantage il alloit être pour lui de m'avoir prévenu, & je me reprochai de n'avoir pas fait plutôt cette réflexion.

En effet, il avoit senti lui-même que me trouvant si peu disposé à le seconder, il ne pouvoit se hâter trop de mettre le Roi dans ses intérêts, & de s'assurer de sa protection par des promesses formelles qui deviendroient un engagement sacré pour ce Prince. Je connus encore combien l'usage du monde m'avoit manqué dans cette occasion. Si j'avois su profiter de mes avantages, mon caractère & la qualité d'Aumônier de Sa Majesté, m'eussent fait ob-

tenir l'entrée de la chambre, avant celui qui l'emportoit sur moi par sa diligence. Une fausse modestie m'avoit arrêté, ou si je puis le confesser sans honte, un motif plus ridicule encore, qui n'étoit que la crainte de blesser la gravité de ma profession, en m'avancant avec autant de vitesse qu'Anglesey vers la porte.

Tandis que je me reprochois cette foiblesse, il profitois de l'honneur qu'il avoit d'entretenir le Roi pour lui expliquer ses desseins, & pour intéresser la bonté de ce Prince à les favoriser de tout son pouvoir: la promesse qu'il lui fit de s'attacher à la Cour, fut un motif si puissant, qu'il lui fit beaucoup plus obtenir qu'il n'eût osé se promettre. On regardoit à la Cour de St. Germain, ces sortes de conquêtes, comme autant d'avantages sur l'usurpateur. Le Roi fit appeler aussi-tôt un de ses principaux Gentilshommes, & le chargeant de ses volontés dans les termes le plus flatteurs pour Anglesey & pour Sara Fincer, il lui fit connoître que le succès de sa commission, deviendroit pour lui-même un mérite qu'il ne laisseroit pas sans récompense. Anglesey sortit avec cet heureux fruit de son empressement, & trop supérieur à mes efforts pour les craindre, il affecta de passer près de moi d'un air fier, sans me communi-

quer ce qu'il triomphoit d'avoir obtenu.

Cependant, comme j'avois tiré un peu plus de hardiesse de mes réflexions, je profitai de son exemple pour demander d'être introduit seul après lui. La facilité qu'on eut à me l'accorder, augmenta le chagrin que je ressentois de ne m'être pas présenté plutôt. Le Roi ne me laissa point le temps de lui expliquer ce qui me ramenoit si vite à sa Cour. Un instant plutôt, me dit-il d'abord, vous auriez été témoin de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous appartient; car la fille de Fincer doit vous toucher encore. Et se donnant la peine de me raconter ce qu'il avoit fait en ma faveur pour le bonheur d'Anglesey, je souhaite, ajouta-t-il, qu'elle prenne plus de goût pour lui que l'un de vos frères n'en a eu pour elle, & qu'elle-même n'en a marqué pour l'autre. Je lui répondis que si je n'avois appréhendé de lui manquer de respect par des plaintes, j'aurois donné un nom tout différent à ce qu'il vouloit me faire regarder comme une faveur. Mon frère, lui dis-je, avoit des espérances que Votre Majesté vient de ruiner pour faire réussir celle d'un autre. Si elle croit contribuer au bonheur de quelqu'un, ce n'est point à celui de ma famille, & le bienfait n'est que pour Anglesey qui doit en recueillir le

fruit. Ce discours & l'air de tristesse dont je l'accompagnois, causèrent tant de surprise au Roi, qu'es'étant levé à demi, il me pressa, en demeurant assis sur son lit, de lui expliquer un mystère auquel il m'assura qu'il ne comprenoit rien. N'est-il pas vrai, continua-t-il, que Milord Tenermill a rompu avec la fille de Fincer, & n'est-il pas parti pour commander son Régiment? Je lui demandai alors la permission d'entrer dans quelque détail sur nos événemens domestiques, & reprenant tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Fincer, je le suppliai de juger lui-même de la situation & des espérances de Tenermill. Anglesey, ajoutai-je, n'ignoroit pas son retour, il l'a su de moi-même à ce moment, & notre malheur est qu'avec plus d'adresse que moi, il ait trouvé le moyen de se présenter ici le premier. Ma sincérité paroissoit jusques dans le ton que la douleur m'avoit fait prendre. Le Roi en fut si touché, qu'ayant fait appeler Anglesey, il parut fort irrité contre lui, lorsqu'après l'avoir cherché inutilement, on vint lui apprendre qu'il avoit déjà quitté Saint-Germain. Il fit rappeler aussi-tôt le Gentilhomme qu'il avoit chargé de ses intérêts; mais l'ardent Anglesey l'avoit engagé sur le champ à partir avec lui; & le Roi, surpris de leur empref-

fement, fut réduit à lui dépêcher un courrier qui leur porta l'ordre de revenir incessamment sur leurs pas.

La bonté de ce Prince auroit suffi pour me consoler, si je n'avois considéré dans le mariage de mon frère, que les avantages qu'il y trouvoit pour son établissement. Mais, dans les dispositions que je connoissois à Dilnick, je prévoyois que le seul moyen que j'avois de lui en inspirer de plus modérées, venant à manquer par les nouvelles vues qu'on lui alloit donner pour sa nièce, il me seroit peut-être impossible de lui faire perdre les desseins de vengeance qu'il méditoit contre Patrice. Je fis cet aveu au Roi, & j'en pris occasion de lui faire les excuses de ce frère chéri, qui auroit dû se trouver à Saint-Germain pour recevoir ses ordres. Les traits avantageux que l'amitié me fit choisir, pour louer en même temps son caractère, joint à l'impression qui restoit encore à ce bon Prince du récit touchant que je lui avois fait d'une partie de ses aventures, lui inspirèrent tant de bonté pour lui, qu'il se déterminâ sur le champ à lui en donner une marque fort extraordinaire. J'approuve, me dit-il, la précaution que vous avez prise, de lui faire éviter la rencontre de Dilnick; mais je fais des moyens plus

sûrs pour le mettre à couvert de sa violence. C'est en premier lieu de prendre sur moi le soin de les réconcilier ; je les ferai avertir tous deux de se rendre ici, & je leur ferai oublier leurs démêlés en s'embrassant. Ensuite, pour leur ôter toute occasion de rallumer leur haine, je ferai partir votre frère pour l'Espagne, où j'ai quelques affaires secrètes à ménager ; ainsi ce qui servira à sa sûreté, deviendra utile à mes intérêts & à sa fortune. J'embrassai les genoux d'un si excellent Roi, pour lui marquer l'ardeur de ma reconnoissance ; mais, en paroissant si sensible à sa bonté pour Patrice, je le suppliai encore de l'étendre jusqu'à Tenermill.

L'intention du Roi étoit sincère ; & peut-être auroit-elle produit sur le champ quelque effet, si les ordres eussent été remplis avec plus de diligence. Mais Anglesey les prévint par la sienne. Il s'étoit rendu directement chez Dilnick. Le Gentilhomme qui l'accompagnoit, intéressé peut-être à le servir par d'autres espérances, avoit donné un tour si séduisant à sa commission, que Dilnick, à qui la nécessité seule avoit fait écouter nos propositions, fut ravi de trouver une si belle occasion de secouer le joug, & de mettre l'honneur de sa nièce à couvert, sans être obligé de garder le moindre ménage pour nous. Il donna sa parole à

d'Anglesey; &, prenant aussi-tôt droit de ce nouvel engagement pour se délivrer de Tenermill, il lui déclara que, par des vues qu'il affecta d'envelopper dans des termes obscurs, il se trouvoit forcé de lui interdire l'entrée de sa maison, & tout accès auprès de sa nièce. L'amour, en affligeant mortellement Tenermill, lui inspira assez de modération pour contenir ses plaintes; je le trouvai chez le Comte de S.... en arrivant de Saint-Germain. Il m'apprit ce qui le jetoit dans l'agitation où je le vis; mon récit l'augmenta; mais il me restoit tant d'espérances dans la bonté du Roi, que mes consolations eurent la force de calmer son esprit.

Pendant ce temps-là, le même courier qui avoit été chargé de rappeler Anglesey & son guide, porta aussi à Dilnick un ordre de se rendre à Saint-Germain: c'étoit l'effet des promesses du Roi qui s'occupoit sérieusement de l'intérêt de mes frères, & qui vouloit terminer tout-à-la-fois les deux affaires que je lui avois communiquées. Dilnick, flatté de l'attention qu'on paroissoit faire à lui, & la regardant comme la suite des sollicitations qu'il venoit de recevoir, partit avec tant d'empressement, qu'étant arrivé plus d'une heure avant les deux autres, il apprit de la bouche même du

Roi, le changement que ce Prince avoit fait à ses premiers ordres. Peut-être qu'ayant fait valoir le respect avec lequel il les avoit reçus, la même raison l'auroit forcé de contraindre les murmures, en apprenant qu'ils étoient changés; mais le Roi passant aussi-tôt à l'affaire de Patrice, & l'exhortant à finir par l'oubli une querelle qu'il étoit inutile de réveiller, cette mention du plus vif des chagrins lui servit comme de prétexte pour combattre ouvertement ce qu'il n'avoit d'abord osé rejeter. Il rappela avec chaleur tous les outrages qu'il avoit reçus de mon frère dans la personne de sa nièce; &, ne se bornant pas à prétendre que ses projets de vengeance étoient justes, il eut la hardiesse de demander au Roi s'il étoit digne de sa bonté de lui proposer pour le mari de sa nièce, le frère de son plus mortel ennemi. Un Roi moins facile auroit pu s'en offenser; mais Jacques II, dont la douceur relevoit toutes ses autres vertus, ne répondit à ce reproche que par des instances fondées sur les maximes de la religion & sur la nécessité de la paix, pour l'intérêt même des deux familles. Ses instances furent si pressantes, qu'elles réduisirent Dilnick au silence, & c'étoit la plus grande victoire qu'il pût remporter sur ce cœur inflexible; car le fonds de ses sentimens n'en fut pas

plus adouci. Mais le Roi, porté à croire qu'il se soumettoit à ses ordres, ne pensa plus qu'à le confirmer dans cette disposition, par toutes les caresses qui étoient familières à ce grand Prince.

En sortant des appartemens, son malheur & le nôtre lui fit rencontrer Anglesey qui arrivoit avec son garde. Il le prit à l'écart pour lui communiquer les intentions du Roi; mais il eut soin de le rassurer sur les siennes; &, lui ayant renouvelé toutes les promesses, il lui fit comprendre aisément que s'il en souhaitoit l'exécution, il ne devoit pas s'exposer à la vue du Roi qui le forceroit infailliblement d'y renoncer. Anglesey ne balança point à suivre ce conseil; ils prirent le parti de retourner ensemble à Paris, malgré l'ordre exprès que Dilnick avoit reçu du Roi, d'attendre l'arrivée de Patrice qu'il vouloit lui faire embrasser. Sur la connoissance que j'avois donnée à ce Prince du lieu de sa retraite, il lui avoit dépêché un courier qui l'avoit déterminé à partir sur le champ. Mon frère étoit ainsi sur la route de Saint-Germain, tandis que Dilnick & Anglesey la reprenoient pour se rendre à Paris.

Leur rencontre se fit à peu de distance de la Ville. Si Patrice ne put reconnoître Dilnick sans ressentir beaucoup d'émotion,

la colère fut la seule passion qui s'empara de l'autre, lorsqu'il apperçut mon frère. Cependant, la présence d'Anglesey arrêta ses premiers transports. Il se figura bien que ce n'étoit point à la vue d'un ami commun qu'il devoit en venir à la violence, & cette pensée le forçant de prendre un air calme, il se contenta de s'approcher de Patrice, & de lui expliquer, en peu de mots, le dessein où il étoit de se venger. Cette Déclaration fut faite avec tant de mesures, qu'Anglesey ne s'en étant point défié, mon frère trouva aussi facilement le moyen de déguiser sa réponse. Il promit de se rendre à Paris, en quittant Saint-Germain, & de faire avertir aussi-tôt Dilnick de son arrivée. Ce qu'ils ajoutèrent à ce court entretien ne tarda que le changement du voyage d'Allemagne, qu'Anglesey se plaignit de n'avoir pas su plutôt; &, s'étant séparés avec les apparences ordinaires de l'amitié, ils continuèrent leur route.

Le Roi parut extrêmement irrité contre Dilnick, lorsqu'ayant vu paroître mon frère, il eut fait chercher inutilement son ennemi. Le Gentilhomme qui avoit servi de guide à Anglesey, rendit témoignage, non seulement de la précipitation de son départ, mais du conseil qu'il avoit donné à Anglesey de le suivre. Cette témérité ne pouvoit

tourner qu'à l'avantage de Patrice ; aussi la bonté du Roi en parut-elle plus ardente en sa faveur. Après lui avoir fait l'honneur de l'entretenir long-temps, il lui expliqua le besoin qu'il avoit de ses services en Espagne ; & , quoique la naissance, lui dit-il obligeamment, se distingue plus que toutes les dignités, il le revêtit du titre de Lord Chambellan, pour faire connoître quelle part il vouloit lui donner désormais à sa confiance. Par rapport à Dilnick, il lui recommanda d'éviter la rencontre de ce furieux, en lui promettant de prendre d'autres mesures, pour lui inspirer plus de modération. Patrice, lié par les maximes ordinaires de l'honneur, évita de répondre à cette exhortation, dans la crainte de s'attirer une défense absolue ; mais, conservant au fond du cœur l'impression des menaces de Dilnick, il n'en étoit pas moins pressé du désir de se rendre à Paris, pour connoître promptement ce qu'elles pouvoient avoir de si terrible ; & son impatience fut si visible aux yeux du Roi, que ce prince s'étant enfin délié de ce qui la causoit, prit le parti de lui donner un garde qu'il chargea de le suivre incessamment jusqu'à son départ pour l'Espagne.

Cet obstacle ne l'empêcha point de prendre aussi-tôt le chemin de Paris ; &

ruinant ainsi toutes mes précautions , il se fit conduire directement chez Dilnick , avec lequel il eut un entretien fort animé ; ils trompèrent la vigilance du garde , en se servant de notre langue. Le résultat de cette chaleur fut que Dilnick se rendroit secrètement sur la frontière d'Espagne , & qu'il y attendroit mon frère. Outre la nécessité que le garde lui imposoit de se contindre , Patrice n'oublioit pas ce qui lui restoit à craindre en France de son premier duel , & dans quel embarras il ne pouvoit manquer de se jeter par un nouveau démêlé avec la justice. Mais si ce fut la prudence qui le fit penser lui-même à remettre la satisfaction de Dilnick en Espagne , la même raison portoit celui-ci à souhaiter de se battre en France. L'état où sa nièce étoit encore , ne lui permettoit pas de s'éloigner d'elle. Il s'étoit proposé de la faire partir dans une litière , sous la conduite d'Anglesey , & de finir son différent le même jour avec mon frère. Si le sort des armes se déclaroit pour lui , il comptoit de gagner aussi-tôt la mer. Quoiqu'il fût revenu de Saint-Germain avec ce projet , il s'étoit laissé engager par la présence du garde , & par le désir même de Patrice , à changer de sentiment.

Cependant , lorsqu'étant demeuré seul ,

il eut fait de nouvelles réflexions sur le péril où il abandonnoit sa nièce, & sur tous les retardemens auxquels il s'exposoit, son premier dessein lui revint si fortement à l'esprit, qu'il résolut de passer sur les considérations qui l'avoient arrêté. Ce furieux projet ne pouvoit se présenter qu'à lui; car, le garde ne quittant pas un moment mon frère, un autre auroit craint d'avoir un ennemi de plus à combattre, ou du moins de se voir pris & arrêté, lorsqu'il entreprendroit d'attaquer Patrice. Rien ne fut capable de l'effrayer; s'étant ouvert seulement à l'infidelle Anglesey, il ne refusa pas l'offre qu'il lui fit d'entrer dans sa querelle; c'est-à-dire, qu'Anglesey sacrifiant à l'amour tous les droits de la reconnoissance & de l'amitié, se chargea d'attaquer le garde, pour le mettre dans la nécessité de songer à sa propre défense. Ainsi; par la plus téméraire résolution du monde, ils résolurent ensemble de chercher sur le champ leurs ennemis, de les joindre, s'il étoit possible, à la sortie de Paris, sur le chemin de la Terre du Comte de S...., où ils ne doutèrent pas que Patrice ne se hâtât de retourner.

Il leur fut facile, en effet, de s'assurer qu'il étoit chez le Comte ce S....., & de faire observer son départ. Ils le suivirent

avec tant de précaution , qu'ayant choisi , sur la route , le lieu qui leur parut le plus propre à leur dessein , ils eurent toute la facilité qu'ils désiroient pour aborder sa chaise. Le garde étant à cheval , Anglesey le prit à part , tandis que Dilnick pressa mon frère de descendre. La surprise qu'il eut de se voir attaqué contre la foi d'une convention si récente , ne l'empêcha pas de penser de bonne grace à se défendre. Le combat fut long & animé. Enfin , le téméraire Dilnick y trouva son châtiment. Il fut percé d'un coup mortel , après en avoir reçu un plus léger qui n'avoit fait qu'irriter sa fureur. Anglesey l'ayant vu tomber sans vie , abandonna le garde avec lequel il s'étoit moins battu qu'amusé. Il fit quelques excuses à mon frère qui l'écouta peu , & qui lui conseilla de se mettre à couvert aussi-tôt par la fuite.

Il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour Patrice & pour son garde , que de retourner directement à Saint-Germain , pour rendre compte au Roi d'un malheur qu'ils n'avoient pas été libres d'éviter. Patrice fit mettre le corps de Dilnick dans sa chaise , & prit le cheval d'un de ses gens , à qui il donna ordre de retourner à Paris derrière la chaise , & de se rendre chez le Comte de S... où il m'avoit laissé,

La commission dont il le chargea pour moi, fut de m'apprendre sa triste aventure, & de me laisser le soin de délibérer sur la sépulture du cadavre qu'il m'envoyoit. J'étois avec le Comte & Milord Tenermill, lorsque ce lugubre présent m'arriva. L'attention qu'on avoit eue de fermer les rideaux de la chaise, éloigna les soupçons des domestiques du Comte, & le laquais de Patrice eut assez de discrétion pour ne s'ouvrir qu'à moi, des ordres de son maître. J'adorai les dispositions de la Providence qui ne me laissoit pas un moment pour respirer après tant d'agitations; &, ne croyant point qu'il y eût d'autre parti à choisir, que de faire enterrer secrètement Dilnick, je le fis conduire aux Saisons, où je me proposois d'aller prendre bientôt ce soin moi-même.

Mais étant retourné vers le Comte & Tenermill, je ne remis pas plus loin à leur expliquer ce que je venois d'apprendre. Si le cœur d'un honnête homme pouvoit ressentir quelque joie de l'infortune d'autrui, lorsqu'elle peut tourner à son avantage, j'aurois soupçonné Tenermill de ne pas m'entendre sans quelque retour de complaisance sur ses propres intérêts. Aussi prévint-il ce soupçon par sa réponse. Je plains le malheureux Dilnick, me dit-il.

& j'écarte même tous les souvenirs qui pourroient me faire apprendre la mort avec d'autres sentimens. Cependant, ajouta-t-il, vous ne ferez pas surpris que n'ayant plus à redouter que la concurrence d'Anglesey, je reprenne toutes mes espérances, & que je retourne dès ce moment chez Sara. Je l'arrêterai. Vous ne faites point attention, lui dis-je, à mille difficultés qui doivent vous rendre moins ardent. Celle que je crains du malheur même de son oncle, qui peut devenir un nouvel obstacle à vos vues, n'est pas peut-être la plus forte. Mais qu'allez-vous dire à Sara, & comment espérez-vous lui déguiser un nouvel accident qu'elle ne peut apprendre sans plus d'une sorte de dangers. Nous ignorons, continuai-je, si elle est informée de la mort de son Père, & des dernières résolutions de Patrice; ou s'il est vraisemblable que Dilnick n'aura pu lui cacher long-temps ses malheurs; nous sommes encore plus incertains de l'effet qu'ils ont produit sur elle. Irez-vous lui porter au hasard une nouvelle capable de l'accabler, & lui parler de mariage ou d'amour, lorsqu'elle n'est peut-être occupée que de l'horreur de son sort? Après l'avoir prévenu par ces réflexions, je lui proposai de m'abandonner la conduite d'une entreprise qui demandoit

demandoit un esprit moins agité que le sien, & je le fis consentir à demeurer avec le Comte, tandis que j'irois m'informer de l'état & pressentir les dispositions de la malheureuse Sara.

Ce n'étoit ni de la hardiesse ni du courage qui m'étoient nécessaires dans cette entreprise; mais je sentoisi le besoin que j'avois de beaucoup de précaution & d'adresse. Jacin, qui me suivoit, ne me parut pas propre aux découvertes par lesquelles je voulois commencer. Il me falloit un espion qui ne fût pas connu des domestiques, & qui pût me servir sans faire soupçonner mon dessein. Je pris conseil du Comte qui m'offrit les services d'un ami discret & fidelle dont il avoit employé les talens dans son intrigue avec ma sœur. L'ayant fait avertir sur le champ de nous joindre chez lui, nous l'instruisîmes des circonstances qu'il ne devoit pas ignorer, & nous lui déclarâmes tout ce que nous désirions d'apprendre par ses soins. Il prit le même déguisement sous lequel il m'étoit venu chercher autrefois de la part du Comte, pour me conduire aux Chartreux; & ne l'ayant point reconnu d'abord, je me remis avec étonnement son air & sa figure aussi-tôt qu'il eut changé d'habits.

Je le suivis jusqu'à quelque distance de la

maison de Sara, & le temps que je passai à l'attendre fut occupé par mes tristes réflexions. Elles ne m'empêchoient point d'avoir les yeux sur la porte de Sara. J'y vis entrer une chaise à porteurs qui ne fut pas long-temps sans en sortir. Comme j'avois remarqué qu'elle étoit vide en entrant, j'observai aussi facilement qu'elle ne l'étoit pas en sortant. Mais, ma curiosité n'auroit pas été plus loin, si je n'eusse apperçu l'ami du Comte qui sortoit aussi pour la suivre. Ses yeux me découvrirent dans la retraite que j'avois choisie, & je conçus, au signe empresse qu'il me fit de la main, que, malgré l'impatience qu'il avoit de me parler, il étoit obligé, par un motif encore plus pressant, de ne pas abandonner la chaise. Je ne balançai point à le joindre. Ah! me dit-il, en continuant de marcher avec moi, vous imagineriez-vous jamais qui je conduis, & où je vais? C'est Sara qui est dans cette chaise; c'est elle-même, qui sur les explications que j'ai eues avec elle, a souhaité d'être menée chez le Comte, & refuse de retourner en Irlande avec Anglesey, pour vous demander un asyle dans le sein de votre famille.

S'il ne pouvoit rien m'arriver de plus agréable, rien n'étoit capable aussi de me causer tant de surprise. Je priai cet heu-

Peux négociateur de m'apprendre, en marchant, par quel art il avoit su faire en un instant ce que je n'aurois osé me promettre de tous mes efforts & de tous mes soins : Il me dit que s'étant présenté à la porte de Sara, sous prétexte de lui offrir ses services pour l'Irlande, il y avoit été reçu d'autant plus facilement qu'on y dispofoit tout pour entreprendre le même voyage. Cet éclaircissement qu'il avoit reçu des domestiques l'avoit d'abord embarrassé; mais, n'en étant devenu que plus ardent à faire réussir sa commission, il avoit feint à tout hasard que c'étoit de la part d'Anglesey qu'il étoit venu; & que, devant partir avant Sara, les services qu'il pouvoit lui rendre regardoient l'embarquement, sur lequel Anglesey l'avoit chargé de la consulter. Il s'exposoit à passer pour un imposteur, si Anglesey s'étoit malheureusement trouvé chez elle; mais avec les raisons qu'il avoit de le croire éloigné, & n'osant employer le nom de Dilnick, parce qu'il étoit encore incertain si l'on étoit informé de son malheur, il ne lui étoit rien venu de plus spécieux à faire valoir, que l'autorité d'un homme dont il supposoit avec raison que les influences avoient beaucoup de part au mouvement qu'il voyoit dans la maison. Quoi qu'il en soit, il se trouva, par un bonheur extrême,

qu'Anglesey n'avoit point eu effectivement la hardiesse de reparoître ; en rentrant à Paris, il avoit pris le parti d'écrire à Sara, & de lui faire le récit d'une aventure imaginaire, qui avoit forcé Dilnick de prendre sur le champ la poste, & qui l'obligeoit lui-même de gagner promptement la mer. Mais, comme ils avoient déclaré tous deux, avant que d'aller combattre, qu'il falloit retourner en Irlande, & que les préparatifs du départ n'étoient pas difficiles pour des étrangers qui avoient fait si peu de séjour à Paris, Anglesey avoit grossi plus que jamais dans sa lettre la nécessité dont il étoit pour Sara & pour ses gens, de ne pas demeurer plus long-temps à Paris. Il lui avoit fait craindre la moitié du péril, dont il supposoit que son oncle étoit menacé, & lui ayant envoyé un homme de confiance qu'il avoit chargé de la disposer au voyage, suivant les premières mesures de Dilnick, il avoit compté qu'elle se détermineroit sur sa parole à suivre un conseil si pressant. On pénètre aisément d'ailleurs le principal motif qui le faisoit agir. Cédant avec raison aux vives alarmes qui lui restoient de son attentat, il se voyoit forcé pour l'intérêt de sa vie à ne pas perdre un moment pour s'éloigner ; &, plein d'une espérance à laquelle il lui étoit fort

dur de renoncer, il vouloit entraîner Sara après lui, pour tirer tout l'avantage qu'il pourroit de ce que Dilnick avoit fait en sa faveur, avant qu'elle pût apprendre sa mort.

L'ami du Comte ayant obtenu la liberté de la voir, la trouva dans l'agitation où cette nouvelle venoit de la jeter. Elle y avoit été préparée par les mesures que Dilnick avoit prises pour son départ, & par l'ordre qu'il lui avoit donné de recevoir Anglesey comme un homme qui devoit être son époux. Mais, ces deux propositions n'ayant pu lui causer d'abord qu'un mortel chagrin, tout ce qui pouvoit en précipiter l'effet, n'étoit propre qu'à augmenter son trouble. Cependant, avec la soumission d'une malheureuse victime qui ne connoît aucun moyen de se tirer de la dépendance, elle avoit communiqué la lettre d'Anglesey à ses domestiques; & n'ayant point la force de déclarer ses desirs, elle leur voyoit faire les préparatifs du départ, la larme à l'œil & le désespoir dans le cœur. La mort de son Père, la séparation absolue de Patrice, tout ce que nous avons cherché à lui déguiser avec tant de soin, n'étoient plus des coups qu'elle fût encore à recevoir. Le bouillant Dilnick s'étoit servi de toutes ces connois-

fances pour lui faire goûter plus facilement ses nouvelles propositions ; & , comptant pour rien de lui percer le cœur par les traits les plus douloureux , il avoit expliqué la consternation qui avoit arrêté jusqu'au cours de ses larmes , comme une marque du changement qu'il désiroit d'elle. Ainsi , voyant entrer l'ami du Comte , qui lui fut annoncé pour un messager d'Anglesey & de Dilnick , elle s'attendoit qu'aux premiers mots , il alloit lui déclarer qu'il falloit partir , & qu'il étoit envoyé pour lui servir de guide. J'ignore si elle eût pris le parti de la soumission ; mais à peine eut-elle entendu qu'il étoit chez elle de ma part & de celle du Comte & de la Comtesse de S.... qu'ouvrant son cœur à l'espérance , elle se leva sur son lit avec autant de légéreté que s'il ne lui fût resté aucun sentiment de sa blessure ; & , s'apercevant par les détours qu'il prenoit pour s'expliquer , qu'il croyoit risquer quelque chose à parler ouvertement , elle l'interrompit avec ardeur , pour le conjurer de lui apprendre en deux mots , s'il lui restoit quelque fonds à faire sur mon amitié & sur celle du Comte & de la Comtesse. L'assurance qu'elle en reçut aussi-tôt , parut lui rendre autant de vigueur que de joie. Elle ne lui permit point d'achever.

Je suis au moment, lui dit-elle, de me voir forcée de quitter Paris, & peut-être d'accepter pour mari un homme que je déteste. L'unique voie qui me soit ouverte, pour me sauver de la tyrannie de mon oncle, est de chercher un asyle dans la générosité & l'amitié de Madame la Comtesse de S... Allez sur le champ lui demander pour moi cette faveur. Lui qui jugea sur nos propres désirs, que nous n'avions rien à espérer de plus heureux, prit hardiment sur soi de se rendre garant de nos dispositions; &, flatté peut-être de l'opinion qu'il alloit nous donner de son adresse en reparoissant si-tôt avec de si bons témoignages du succès de sa commission, il avoit fait appeler des porteurs, dont il avoit pressé Sara de se servir au même moment. Les ordres qu'elle laissa chez elle ne furent pas moins de continuer les préparatifs de son départ; mais, comme ils ne consistoient qu'à plier bagage & à remplir ses malles, ce soin pouvoit servir également au dessein qu'elle prenoit de les faire transporter chez le Comte.

Ainsi, sans avoir exécuté sa principale commission, notre ami venoit de rendre en effet à Tenermill & à Sara un service beaucoup plus important que je n'aurois osé le souhaiter. Mais il nous restoit la diffi-

culté toute entière d'apprendre d'elle ce qu'elle pensoit de la démarche irréparable de Patrice, & comment elle étoit disposée pour Tenermill. Je m'applaudis de la savoir déjà informée de ce qui m'auroit été le plus difficile à lui communiquer; car, avec les sujets de plaintes qu'elle avoit contre Dilnick, je ne regardois point la nouvelle de sa mort comme une ouverture dangereuse pour elle, ou du moins je n'en craignois pas un renouvellement de douleur qui pût ajouter quelque chose à celle qu'elle avoit ressentie de la mort de son Père & de la dernière résolution de Patrice. Nous arrivâmes chez le Comte de S... au milieu de ces réflexions. Sa surprise fut extrême de m'appercevoir si près de sa chaise; mais celle de Tenermill fut encore plus grande de se la voir comme apporter jusqu'à lui dans l'appartement. Quoiqu'il eût sa maison particulière à Paris, s'y trouvant sans domestiques & sans équipage, parcequ'il avoit laissé tous ses gens à Dunkerque, il n'avoit pas pris d'autre logement que celle du Comte.

Sara étoit trop foible encore pour se soutenir long temps hors du lit. Elle accepta celui qui lui fut offert aussi-tôt par la Comtesse. Nous eûmes la discrétion, dans ce premier moment, de ne laisser rien échapper

qui pût lui rappeler les douleurs ; & , pénétrant elle-même nos vœux , elle ne pensa qu'à nous marquer de la reconnoissance pour le service qu'elle nous trouvoit si portés à lui rendre. Mais aussi-tôt qu'elle se fut retirée dans l'appartement que ma sœur fit disposer pour la recevoir , elle me fit prier d'y passer seul. Les larmes que je lui vis répandre , & qui lui ôtèrent pendant quelques momens la force de parler , me marquoient la violence qu'elle s'étoit faite pour les retenir. Hélas ! me dit-elle , après s'être soulagée par quelques soupirs , connoissez-vous quelqu'un dont le sort ressemble au mien ? Je me trouve étrangère dans une famille où je devois tenir le même rang que celui qui a la générosité de m'y accorder un asyle. Je ne dois qu'à l'amitié , & peut-être à la compassion , ce que j'obtiendrois par mes propres droits , s'ils n'étoient cruellement usurpés. Il ne me reste plus d'autre prétention à la vie & au repos que celle qu'on voudra me laisser par faveur ; & , quand la haine du sort & la dureté des hommes cesseroient de m'accabler par de nouveaux coups , ce qui me restera toujours de douleur & d'amertume au fond du cœur suffira pour me rendre la plus infortunée de toutes les personnes de mon sexe.

Elle s'arrêta , comme noyée dans ses

pleurs, & plus étouffée encore par la multitude de ses tristes réflexions, que par l'abondance de ses soupirs. Un spectacle si touchant m'attendrissoit moi-même jusqu'aux larmes, & je me servis plus d'une fois de mon mouchoirs pour les essuyer. Enfin, reprenant la parole d'une voix foible & tremblante, j'ai perdu mon Père, continua-t-elle; j'ai perdu mon mari; le ressentiment de me trouver si peu d'obéissance, va me faire perdre l'estime & l'affection de mon oncle; j'ai tout perdu; il ne me reste plus, mon cher Doyen, qu'à vous demander votre secours pour m'aider à mourir. Hélas! attendez, reprit-elle, en me voyant ouvrir la bouche pour adoucir ces noires idées par quelques mots de consolation; souffrez que j'achève, & remettez vos exhortations & vos conseils, après que je vous aurai fait connoître tous mes sentimens. Vous ne devez pas douter, recommença-t-elle, qu'en me retirant chez vous pour éviter les persécutions de mon oncle en faveur d'Anglesey, je n'aie fait réflexion que c'étoit m'exposer de même à celles de Milord Tenermill: & combien vont-elles peut-être augmenter, lorsqu'elles lui paroîtront justifiées par la perte absolue de mes espérances? Mais, je vous déclare ici ce qu'il lui sera plus doux d'apprendre de vous

que de moi. J'annonce ma haine à qui m'offra prononcer le mot d'amour, & cette disposition sera infailliblement celle de toute ma vie. Cependant, comme je n'ai que le sentiment de mes douleurs à lui opposer, & qu'après avoir perdu le seul bien qui pouvoit me rendre heureuse, je ne refuserois pas mon bonheur de lui, si j'étois capable d'en désirer un autre; je ne pense ni à le fuir ni à rejeter ses soins. Je pense même à lui donner une marque de reconnoissance à laquelle il s'attend peu. Je sais qu'il n'est pas riche. Mon bien m'est inutile, aussi long-temps que le Comte & son épouse conserveront les sentimens qu'ils ont pour moi. Qu'il en jouisse, jusqu'à ce que la mort m'ait délivré de mes peines, ou qu'un changement que je ne prévois point, m'ait donné du goût pour d'autres plaisirs que la tristesse & les larmes. La seule condition que je lui impose, est de ne me parler jamais, ni de mariage, ni d'amour.

Une déclaration si formelle, m'ôta jusqu'à l'envie de combattre ses sentimens. Mais rejetant, au nom de Tenermill, l'offre qu'elle lui faisoit d'user de son bien, je la priai de nous croire aussi capables qu'elle-même, d'un sentiment généreux, & de ne soupçonner aucune vue d'intérêt dans nos services. Mon frère, lui dis-je,

aspire au bonheur de vous plaire. Il saura retrancher de ses soins mêmes tout ce qui pourroit l'éloigner de ce but, & je le trouve assez heureux que vous consentiez à les souffrir. Il me paroissoit au fonds, que cette préférence qu'elle lui donnoit sur Anglesey étoit flatteuse pour lui; &, loin d'en juger autrement, il me confessa, en apprenant de moi ce que je viens de raconter, qu'il en tiroit un augure fort doux pour le succès de sa tendresse. Cependant, sur quelques avis qu'il reçut de Dunkerque, il fut obligé de partir le lendemain pour rejoindre l'Escadre. La douleur qu'il eut de s'éloigner de Sara, & les instances avec lesquelles il me recommanda de cultiver les semences de bontés qu'elle avoit marquées pour lui, furent peut-être les plus tendres sentimens qui eussent jamais agité son cœur.

Anglesey, impatient de la lenteur qu'il attribuoit à la nièce de Dilnick, lui écrivit plus d'une fois pour la presser de se rendre à Calais. Il continuoit d'employer le nom & de faire valoir les volontés de son oncle, qu'il supposoit au de là de la mer, & demeuré à Douvres pour l'attendre. Enfin, n'ayant pu manquer d'apprendre, par les lettres de l'Agent qu'il avoit laissé à Paris, la résolution qu'elle avoit prise de se retirer dans ma famille, & concluant tout-à-

la-fois qu'elle n'ignoroit plus la mort de Dilnick , & qu'elle se rendoit à la passion de Tenermill, il prit le parti de rappeler ses sœurs, & de s'embarquer pour l'Irlande avec elles. J'avois ouvert toutes les lettres , par l'ordre de Sara même qui avoit voulu s'épargner cette fatigue : j'avois trouvé dans la dernière , qu'il lui parloit ouvertement de l'infortune de Dilnick, dans la supposition que cette connoissance qu'elle pouvoit avoir reçue d'un autre que lui, étoit la cause qui l'empêchoit de partir & de suivre les volontés de son oncle : cette occasion me parut si naturelle pour l'informer en effet de sa perte , que je me fis un devoir de la saisir , sans autre précaution que de joindre à mon récit les consolations ordinaires de la Religion. J'avois à faire à un cœur si exercé par la douleur , qu'une nouvelle disgrâce n'y pouvoit guère ajouter d'amertume. Mais , le fruit que je tirai du parti que j'avois pris, fut de ferrer les liens qui l'attachoient à ma famille , en lui donnant lieu de penser qu'il ne restoit presque rien dans le monde qui lui appartînt de si près. Elle me tendit la main , en me communiquant cette réflexion , & elle me conjura de lui tenir lieu du Père & de l'oncle qu'elle avoit perdus.

J'avois rendu dès le premier jour les

devoirs de la sépulture à Dilnick ; & , dans l'impatience d'apprendre des nouvelles de Patrice , j'avois dépêché mon valet à la Terre du Comte de S.... pour l'attendre à son retour. Il m'avoit rapporté le lendemain un détail qui m'avoit flatté par diverses raisons. Le Roi avoit approuvé la vigoureuse défense de mon frère , & s'étoit chargé d'en arrêter toutes les suites. Cependant , ayant conçu qu'une rencontre de cette nature pouvoit attirer sur lui l'attention de la Justice , & faire appeler d'anciens souvenirs qui l'exposeroient toujours à quelque danger , il lui avoit donné ordre de partir deux jours après pour l'Espagne , & ses instructions avoient été dressées sur le champ. Ainsi , rien ne le rappelant plus à Saint-Germain , il avoit pris le dernier congé du Roi. Tout ce qui pouvoit l'arrêter étoit la bienséance qui l'obligeoit de nous venir faire ses adieux à Paris ; mais il avoit senti lui-même que d'autres raisons devoient l'empêcher d'y paroître , & il s'étoit servi de l'occasion de Jacin , pour nous faire agréer ses excuses. Sa commission devoit durer si peu , qu'il comptoit de revenir en France dans l'espace de quatre mois , & son dessein n'étoit pas même de se faire accompagner de sa femme.

Il auroit été si fâcheux qu'il fût venu

chez le Comte, sans savoir ce qu'il y devoit trouver, que je ne pus trop m'applaudir d'un récit qui me délivroit de cette inquiétude. D'ailleurs, il me sembla que dans les scrupules qui me restoient toujours sur son mariage, si les circonstances de son départ ne me permettoient pas de lui proposer les réparations que je croyois nécessaires pour le mettre à couvert de reproche, son absence diminueroit du moins ce qu'il y avoit de criminel à mes yeux dans un commerce que je ne pouvois m'accoutumer à traiter de légitime. Je me flattois encore, que cette intervalle me donneroit le temps de tirer de Sara Fincer un consentement aussi formel que je le désirois. Quoiqu'il dût lui coûter peu, après la manière dont elle s'étoit expliquée avec moi sur la perte de ses espérances, il m'avoit semblé néanmoins que ses regrets étoient encore trop vifs pour lui permettre de consentir ouvertement au bonheur de sa rivale, & j'espérois du temps ce que la crainte d'irriter les peines m'avoit forcé de retarder.

Ayant communiqué le rapport de Jacin au Comte de S.... & à Tenermill qui se dispoisoit lui-même à partir pour Dunkerque, j'eus la satisfaction de les voir entrer dans mes vues. Nous nous bornâmes à

faire retourner mon valet vers Patrice, pour lui marquer le regret que nous avons de ne pouvoir l'embrasser avant son départ, & les raisons qui nous retenoient à Paris. C'étoit l'avertir en même-temps que sa femme devoit renoncer, pendant son absence, à venir chez le Comte. Il partit en effet le jour suivant, & la dernière lettre d'Anglesey étant arrivée peu de jours après, je me crus de toutes parts assez libre pour espérer un peu de tranquillité après tant d'orages & d'agitations.

Je me figurai du moins que tous mes devoirs alloient être bornés au soin de consoler Sara Fincer, & à quelques voyages de Saint-Germain, dont je ne pouvois me dispenser par intervalles, pour me rendre aux devoirs de ma nouvelle condition. Il n'en falloit pas oublier un autre, qui étoit d'écrire en Irlande pour la résignation de mon bénéfice. Mon Vicaire avoit si bien mérité cette faveur par la constance & l'ardeur de ses services, que je ne cherchai pas plus loin mon successeur. Je fus excité néanmoins par le conseil de diverses personnes à ne pas hâter de faire cette démarche, & les raisons qu'ils m'en apportoient, auroient fait quelque impression sur moi, si je les eusse trouvées plus conformes à mes principes. Ils me

représentent que dans l'incertitude des affaires du Roi, la prudence ne devoit pas me faire regarder le titre & la pension qu'il m'avoit accordés comme un établissement fort solide, & que s'il venoit à manquer, je regretterois peut-être amèrement de m'être privé de la seule retraite, où je pusse m'attribuer de véritables droits. Je sentoisi la sagesse de cette réflexion; mais, après avoir accepté les bienfaits du Roi, je ne me croyois plus libre de partager mes soins. La religion & la charité ont des règles si étroites que je tremblois de m'en être écarté par une si longue absence de Killerine. Ce que je devois à mon troupeau ne pouvoit plus s'accorder avec les engagements que j'avois pris à la Cour. Enfin, de quelque manière que les affaires du Roi pussent tourner, n'étois-je pas assez sûr de l'amitié du Comte & de la Comtesse de S... pour regarder leur maison comme un asyle agréable, dont je ne devois pas craindre qu'ils me fermaient jamais l'entrée? Si je fus combattu par quelque désir, ce fut par celui de faire le voyage d'Irlande, pour remettre moi-même à mon Vicaire le précieux fardeau dont je pensois à me décharger. Je prévoyois que le Roi m'engageroit tôt ou tard à passer la mer, pour faire transporter en France le

trésor de Linch : ses discours m'avoient fait juger qu'il en auroit reçu volontiers la proposition ; & deux motifs de cette importance avoient sans doute assez de force pour m'ébranler. Mais , lorsque mon affection pour ma famille étoit la principale raison qui m'arrêtoit en France , je la regardai comme un autre devoir qui demandoit mes soins tout entiers. Sara ne pouvoit se passer de ma présence , & le mariage de Patrice me laissoit tant de scrupules qu'il ne me permettoit pas de m'éloigner volontairement avant que de m'en être délivré. Ainsi je pris le parti de résigner mon bénéfice par la voie des lettres , & d'attendre les ordres du Roi pour le trésor de Milord Linch.

Ma vie n'auroit rien eu de désagréable pendant l'absence de Patrice , si elle eût ressemblé long - temps à celle que je menai l'espace d'environ huit jours. Tout le temps que je ne passai point à Saint-Germain , fut employé avec une douceur extrême , ou à consoler Sara Fincer , ou à jouir d'une société pleine de charmes dans l'entretien du Comte & de la Comtesse , ou à l'étude du cabinet , occupations dont je ne me fercis jamais lassé. Mais , lorsque je pensois le moins à l'épouse de Patrice , qui avoit pris le nom de Milady.... je reçus avis de

Jacin qu'il l'avoit rencontrée à Paris dans un équipage brillant, & qu'ayant eu la curiosité de la suivre, il avoit su de ses domestiques, qu'elle y avoit loué une fort belle maison. J'admirai qu'elle se fût lassée si-tôt de la solitude. Cependant, n'osant croire encore qu'elle eût pris le parti de la quitter sans la participation de mon frère, je chargeai mon valet d'approfondir mieux sa situation & sa conduite.

Jacin m'assura, deux jours après, que si elle étoit sensible à quelque chose, il paroissoit peu que ce fût à l'absence de son mari; ou que si cette pensée, ajouta-t-il malicieusement, faisoit le tourment de son cœur, elle n'épargnoit rien pour l'adoucir, par toutes les consolations qu'elle pouvoit se procurer à Paris. Elle se livroit à tous les plaisirs dont on lui offroit l'occasion. Le jeu, les fêtes, les assemblées brillantes partageoient pour elle toutes les heures du jour. Celles de la nuit étoient occupées, ou à donner chez elle des soupers qui dureroient jusqu'au jour, ou à faire l'ornement de la table des autres, & à recevoir les flatteries qu'on lui adressoit sur son enjouement & sa beauté. Je découvrois aisément par ce détail, que Jacin étoit mal disposé pour elle, & qu'il prenoit plaisir à me représenter, sous d'odieuses couleurs, des

circonstances qui pouvoient être plus simples & plus innocentes. Son inclination avoit toujours panché pour Sara. Il la voyoit gémissante & comme accablée sous le poids de ses malheurs, tandis que sa rivale étoit triomphante & adorée. C'en étoit assez pour me rendre le tour de son récit suspect. Cependant je ne pouvois m'imaginer qu'il eût la hardiesse d'altérer la vérité, pour satisfaire ses préventions, & je résolus du moins d'approfondir des faits dont je ne dissimulerai point que je fus vivement blessé.

Je n'avois jamais étudié avec assez de soin le caractère de Mlle. de L... pour me flatter de l'avoir pénétré. L'occasion que j'avois eue de la voir familièrement en Irlande, ne m'avoit conduit qu'à juger de la vivacité de son esprit & de la tendresse de son cœur, par la sensibilité que je lui avois vue pour tout ce qui étoit capable de l'affliger. Mais cette disposition est si commune aux femmes, que je n'en étois pas plus sûr de ses principes. Je savois qu'elle avoit été élevée avec beaucoup de contrainte. Ses louanges que j'avois entendu répéter si souvent par mon frère, ne m'avoient pas surpris dans la bouche d'un Amant. Il pouvoit être vrai qu'avec les deux qualités que je viens de lui attri-

buer, elle avoit tiré de son éducation, de la sagesse & de la modestie. Elle pouvoit même avoir reçu de la nature autant de droiture & de bonté que de charmes; mais Patrice même ne l'avoit jamais vue dans aucune de ces circonstances où la conduite décide du fonds des sentimens.

Seroit-il possible, disois-je, dans mes premières réflexions, qu'elle eût regardé deux mois de solitude, comme une situation dure qui lui rend les amusemens de Paris nécessaires, si elle avoit le cœur aussi rempli d'amour qu'elle l'a persuadé à mon frère? Ou, s'il est vrai que sa tendresse ait été sincère, a-t-elle l'esprit si léger & l'imagination si foible qu'elle ne trouve point de ressource dans elle-même, ni dans le souvenir de ce qu'elle aime, pour se défendre contre l'ennui? Je ne la soupçonnois de rien qui blessât le devoir; &, connoissant Patrice, je m'affligeois seulement de ne pas trouver dans la compagne de sa vie, ce que je connoissois de plus propre à lui plaire.

Je communiquai au Comte & à la Comtesse de S.... le chagrin que je ressentois de cette conduite. Ils écartèrent mes soupçons par divers raisonnemens, & je trouvai même dans ceux du Comte, plus d'étude & de soin que mes plaintes ne m'en avoient

paru mériter. Il me remit devant les yeux toutes les raisons qui sembloient me devoir garantir de la tendresse & de la fidélité de Mlle. de L..... pour mon frère; &, ne la croyant point capable, me dit-il, de perdre si-tôt le souvenir d'un homme qui l'adoroit, il m'exhortoit à me rassurer sur le fonds de ses sentimens. Il me resta une vive impression de cette manière de la défendre; j'attendis que je fusse seul avec lui. Vous ne m'avez pas parlé, lui dis-je, avec toute l'ouverture que j'attendois de votre amitié. Ce reproche le fit convenir qu'il m'avoit déguisé une partie de ses réflexions; &, s'excusant sur la crainte qu'il avoit eue de s'emporter à quelque jugement téméraire, il me confessa que les doutes que j'avois sur le caractère de Mlle. de L.... n'étoient pas un sentiment nouveau pour lui. Ce n'est pas la curiosité, continua-t-il, qui m'a fait observer ses inclinations. Je l'ai vue passionnée pour notre cher Patrice, & j'étois charmé des témoignages mutuels de leur tendresse. Mais l'occasion que j'ai eue de la voir familièrement dans le long séjour qu'elle a fait aux Saisons, m'a fait appercevoir ce que je ne cherchois pas à découvrir. Elle est imprudente & voluptueuse. Ces deux défauts sont assez heureusement déguisés par l'air de modestie qu'elle doit à

l'éducation; cependant, la force du naturel m'a paru l'emporter dans mille circonstances, & je ne vous le dirois pas si librement, si je n'en jugeois que sur la première. Je lui connois des goûts de mollesse, qui m'ont surpris dans une fille à qui je n'ai supposé aucune connoissance des plaisirs de l'amour. La Comtesse qui vous a paru si réservée, en vous parlant d'elle, a fait les mêmes observations, & nous avons quelquefois admiré ensemble la prévention de Patrice qui lui a toujours fermé les yeux sur mille choses qui ne pouvoient flatter même un Amant.

A la vérité, reprit le Comte, soit qu'il n'y eût que de l'innocence dans les idées de Mlle. de L.... soit que ma présence continuelle & celle de la Comtesse aient eu la force de lui servir de frein, elle s'est soutenue constamment dans les bornes de la sagesse; & lorsqu'après son mariage elle a pris le parti de se retirer aux Angloises, j'ai loué une résolution qui sembloit prouver l'injustice & la témérité de mes remarques. Mais ce que j'apprends de vous aujourd'hui me paroît si opposé à toutes sortes de loix, qu'il m'a fait rappeler des souvenirs presque effacés, & mes réflexions m'ont jeté, comme malgré moi, dans toutes les défiances dont vous vous êtes apperçu.

Cet aveu ne suffisoit pas pour me satisfaire. Je représentai au Comte, qu'avec plus de lumières que moi, sur le mal qu'il paroïssoit craindre, il me devoit des conseils, & peut-être quelques avis à Mlle. de L..... dont nous pouvions encore espérer qu'elle ne seroit pas offensée. Il me répondit que la seconde de mes deux demandes l'embarraßoit; qu'une commission si délicate convenoit aussi peu à son caractère qu'à son âge; mais que ma qualité d'Ecclésiastique & d'aîné de ma famille, m'autorisant à prendre un ton libre avec la femme de mon frère, il étoit persuadé que les avis ne pouvoient avoir plus de force que dans ma bouche.

Cependant, autant qu'il les croyoit justes, autant me recommanda-t-il d'en écarter la dureté & l'aigreur. C'en est jamais la force de la raison, me dit-il, qui portera une femme à se condamner elle-même & à changer d'idées ou de conduite. La vanité & l'amour-propre qui veillent sans cesse à l'entrée de son esprit, repoussent toutes les lumières qui les blessent. Mais, avec un peu d'adresse pour gagner ces deux gardes, on parvient à s'en faire écouter, & l'on ne manque guère de les gagner tout-à-fait par les voies tendres de la douceur & de la complaisance. Ce conseil, dont je sentoïis
toute

toute la sagesse, devint une règle qui me tint lieu d'expérience.

Dès le jour suivant, je me déterminai à rendre une visite à ma belle-sœur; car je dois passer enfin sur la répugnance que je conserve encore, à lui donner le nom qu'elle avoit fait perdre à Sara. Elle parut surprise de me voir. La retraite que nous avions donnée à sa rivale, étoit pour elle une offense qu'elle n'étoit pas disposée à nous pardonner aisément, & sa résolution, en venant à Paris, avoit été de n'entretenir aucun commerce avec nous. Je la trouvai dans l'état que mon valet m'avoit dépeint, parée de tout ce qui pouvoit servir à relever ses charmes, & moins brillante encore de sa parure que de l'air de joie qui animoit ses yeux. Comme elle se dispoisoit à sortir avec un cavalier qui lui donnoit la main, le souvenir de la maxime du Comte me fit craindre qu'elle ne prît ma visite pour un contre-temps qui pouvoit la prévenir contre mes remontrances. Mais elle me pressa elle-même d'accepter un fauteuil, & sans paroître gênée de la présence du cavalier, elle me demanda d'un air si libre ce qui pouvoit lui attirer un honneur auquel elle s'attendoit si peu, que plein des idées qui m'occupent uniquement, je me trouvai dans quelque embarras pour lui répondre. Elle s'en apper-

çut ; & , s'imaginant que j'avois quelque chose de secret à lui communiquer , elle me prit par la main , avec le même air de liberté , pour me conduire dans un cabinet.

J'avoue que cette affectation d'enjouement , si différente dans la contenance douce & modeste que je lui avois toujours remarquée , & dans des circonstances où je m'attendois que mes seuls regards lui paroîtroient un reproche , me déconcerta jusqu'à m'ôter la présence d'esprit qui m'étoit nécessaire pour m'expliquer avec elle. D'ailleurs , quel moyen d'entrer sans préparation dans une matière aussi odieuse que celle qui m'amenoit ? C'étoit perdre de vue les conseils que le Comte m'avoit fait goûter , & qui ne m'eussent pas même été nécessaires pour sentir que le moment où elle alloit peut-être se livrer au plaisir , n'étoit pas celui que je devois choisir pour lui faire des reproches & des leçons de morale. Je demurai ainsi dans l'incertitude la plus pénible , & je ne m'en délivrai qu'en lui confessant que j'avois à l'entretenir d'une affaire importante , pour laquelle je lui demandois un temps plus favorable. Elle me répondit qu'elle me l'accorderoit volontiers ; mais avec un air de dissipation & d'indifférence qui me persuada que c'étoit de ma demande qu'elle étoit le moins occupée.

En effet, au moment que je me disposois à la quitter, on vint l'avertir que deux personnes qu'elle attendoit, étoient dans leur carrosse à la porte. Elle sauta d'aise à cette nouvelle; &, tendant la main au cavalier, sans faire plus long-temps la moindre attention à mes discours, elle descendit l'escalier pour gagner le carrosse qui l'attendoit, & elle s'éloigna aussi-tôt de sa maison.

Dans l'étonnement d'un départ si brusque, ayant demandé à quelques domestiques qui demeurèrent autour de moi, ce que leur maîtresse étoit devenue, ils me répondirent qu'ils l'ignoroient. Les deux personnes qui l'étoient venues prendre, étoient néanmoins de leur connoissance. L'une étoit sa compagne ordinaire, une femme de qualité, qui étoit répandue dans le grand monde, & qui s'étoit fait une réputation extraordinaire de magnificence & de galanterie. Elle se nommoit Madame de S..... Depuis moins de huit jours l'amitié étoit devenue si étroite entr'elle & Milady, qu'elles ne pouvoient vivre deux heures sans se voir, & c'étoit l'une ou l'autre qui prenoit tous les jours son amie dans son carrosse. On ne put m'instruire davantage. Les deux laquais qui suivoient Milady pouvoient être mieux informés; mais ils avoient ordre de garder le silence; & ,

celui de qui je recevois ces lumières, ajouta malicieusement qu'ils étoient, sans doute, bien payés pour se taire.

Il ne put m'apprendre le nom des deux cavaliers qui accompagnoient les Dames. Je retournai chez le Comte avec ce seul éclaircissement, dont j'avois beaucoup d'empressement de lui rendre compte. Mais à peine eut-il entendu le nom de Madame de S..., que levant les yeux au Ciel: Bon Dieu! me dit-il, que m'apprenez-vous? Etes-vous sûr d'avoir bien entendu? Ma mémoire n'ayant pu me tromper, je lui demandai à mon tour la cause d'une exclamation si vive. Vous allez l'entendre, reprit-il; &, sans autre préparation, il continua de me faire ce récit.

Madame de S... étoit une des femmes de France, qui, avec beaucoup de bien, d'esprit & de beauté, devoit s'attendre à la plus haute fortune & à la vie la plus heureuse, par quelque mariage qui répondît à tant de faveurs du Ciel. Elle avoit été élevée dans cette espérance, & elle n'entra dans le monde que pour être comme proposée à tout ce qu'il y avoit de riche & d'illustre dans la jeunesse de Paris. Mais, un excès de liberté dont ses parens la laissèrent jouir trop tôt, l'exposant de même aux desirs de mille jeunes gens qui n'avoient

pas les mêmes avantages, & son goût particulier se déclara pour un Mousquetaire qui n'avoit point d'autre recommandation que sa naissance & sa figure. Heureux l'un & l'autre, si en se livrant à l'amour avec si peu de sagesse que la nécessité les força bientôt au mariage, ils eussent trouvé leur bonheur dans la constance de leur passion; mais, l'habitude de se voir les ayant enfin conduits au dégoût, Madame de S..., naturellement haute & fière, sentit le tort qu'elle s'étoit fait par son imprudence, & poussa le ressentiment pour son séducteur, jusqu'au mépris & à la haine.

La première marque qu'elle lui en donna, fut une réparation plaisante pour tous les rivaux, auxquels elle se reprochoit de l'avoir préféré. Elle se souvenoit de leurs noms, & la plupart étant d'une naissance connue, il n'étoit pas difficile de les retrouver à Paris. Elle trouva le moyen de les rejoindre tous successivement, & leur prodiguant ses faveurs, elle eut soin de leur faire connoître à quelle passion ils en étoient redevables. Un aveu de cette nature, qu'elle remettoit à leur faire après avoir rassasié sa vengeance, leur ôta presque à tous l'envie de soutenir l'intrigue; &, la multitude de ceux qu'elle avoit favorisés,

empêcha que cette aventure pût être longtemps secrète à Paris. Je fus du nombre de ces Amans d'un jour, ajouta le Comte, & plus discret que les autres, je n'ai jamais fait cette confidence qu'à vous. Cependant, il s'en trouva quelques-uns qui surmontèrent le dégoût d'une déclaration si capable de les refroidir, & qui reprirent pour elle un attachement sérieux. Elle en distingua un par un nouveau caprice. Cette nouvelle passion devint si forte, que n'ayant pas été plus heureuse que la première fois pour le choix du plus riche, il lui prit envie de satisfaire du moins pleinement son cœur en mangeant la meilleure partie de son bien avec un homme qu'elle croyoit aimer uniquement. C'étoit d'ailleurs une vengeance de plus qu'elle vouloit tirer de son mari. Elle trouva de si heureuses dispositions dans celui qu'elle associoit ainsi à son entreprise, que dans l'espace de peu d'années, elle s'abyma par ses dépenses & par ses dettes. Son mari, à qui il étoit impossible que le bruit de sa première aventure eût été tout-à-fait caché, consterné de honte & de douleur, prit le parti de passer au service de l'Empereur dans l'armée de Hongrie.

‘ Ce fut vers ce temps-là, continua le

Comte, que j'épousai ma première femme, avec tous les avantages qui m'ont conduit à l'heureuse situation dont je jouis. Madame de S... souvent réduite aux derniers embarras par le dérangement absolu de ses affaires, entendit parler de ma fortune, & ne désespéra point d'en tirer quelque parti. Elle se figura qu'étant condamné à vivre avec une femme vieille & infirme, je m'estimerois trop heureux de recevoir de nouvelles avances d'une ancienne maîtresse dont je connoissois les charmes, & qu'en me promettant de mener notre intrigue avec beaucoup de bien-séance & de secret, elle me feroit accepter la consolation qu'elle m'offroit dans mon sort. Ce ne fut pas néanmoins par des propositions ouvertes qu'elle tenta mon goût. Elle avoit dans le voisinage de ma Terre, une maison dont la jouissance lui demeure encore, quoique le revenu en soit abandonné depuis long-temps à ses créanciers. Elle prit le parti de s'y retirer seule, & tout ce qu'elle put inventer d'artifices pendant six semaines que je passai dans ma Terre, elle l'employa pour me persuader que c'étoit son ancien penchant pour moi, qui l'attachoit à la solitude. Je n'ouvris point l'oreille à ses flatteries; mais je dois m'applaudir de cette victoire. L'art suprême

de Madame de S... & celui dont elle s'est fait une ressource à force de l'exercer dans sa misère, est de s'emparer de l'esprit & du cœur par ses manières douces & insinuates. Je ne lui en ferois point un reproche, si elle n'en faisoit usage que pour elle-même, ou pour m'expliquer plus clairement, si elle n'en avoit jamais abusé, pour inspirer à quelques personnes connues, des goûts qu'elle leur a fait payer plus cher encore de leur réputation que de leur bourse, quoiqu'elle soit parvenue plusieurs fois à ruiner par de folles dépenses ceux qui lui ont laissé prendre sur eux trop d'ascendant. Jamais on ne pénétra plus habilement le fond d'un caractère, pour en échauffer toutes les passions & pour en découvrir tous les foibles. Elle conduit ainsi ses dupes & ses victimes par des routes si pleines de charmes, qu'en se ruinant de fortune ou d'honneur, ils se croient encore redevables à son zèle. J'en apporterois cent exemples, s'il vous falloit d'autres preuves que mon témoignage.

Mais, ce qui me fait ici trembler, ajouta le Comte, c'est que ne connoissant point d'autre foible à Milady que les goûts sensuels que j'ai remarqués aux Saisons, je comprends déjà que c'est par cette voie que Madame de S... aura gagné sa con-

fiance. Quand ma conjecture seroit fausse, une liaison si dangereuse seroit toujours un mal redoutable, & vous ne sauriez prendre trop de mesures pour le rompre; mais, si mes réflexions sont justes, hâtez-vous, comme dans le péril le plus pressant, & craignez que vos soins ne viennent trop tard.

Dans les alarmes où ce récit me jeta pour Patrice, je ne m'arrêtai point à demander d'autres explications au Comte que celles qui pouvoient abréger mes démarches pour l'exécution du conseil qu'il me donnoit. Il me proposa de rendre une seconde visite à Milady, & de lui apprendre, sans dissimulation, à quoi elle s'exposoit, en se liant avec Madame de S... Le caractère de cette femme étant trop connu pour demander des ménagemens, il espéroit que la seule connoissance du péril feroit ouvrir les yeux à une jeune personne qui n'avoit pas encore eu le temps de s'endurcir contre son devoir. Tentez cette voie, me dit-il, c'est la plus douce; & remettons à l'extrémité du besoin, des remèdes auxquels nous pourrions être forcés par l'intérêt commun de notre honneur.

Ce parti eût, sans doute, été le plus sage, si j'eusse pu trouver l'occasion de m'expliquer ouvertement avec Milady. Mais,

elle avoit trouvé dès le premier moment ma visite importune, & lorsqu'elle m'avoit offert si facilement de passer dans son cabinet pour m'écouter, elle n'avoit pensé qu'à se délivrer plus promptement de ma présence. Elle s'étoit accoutumée depuis long-temps à me regarder comme un senseur importun, dont l'air & les maximes convenoient peu, sans doute, à ses inclinations. Dans les nouvelles idées dont elle étoit remplie, je devenois encore plus terrible pour elle, & peut-être se reprochoit-elle déjà quelque foiblesse, dont mes seuls regards lui sembloient porter la condamnation. D'ailleurs, il étoit impossible que m'ayant vu long-temps déclaré pour Sara Fincer, il ne lui restât point quelque ressentiment, que mes derniers services n'avoient pas tout-à-fait éteint; &, celui de son mari même, qui s'étoit assez annoncé en le portant à partir sans nous voir, étoit un prétexte qu'elle pouvoit toujours faire valoir pour couvrir le sien. Quoi qu'il en soit, le jour même que je l'avois vue & qu'elle avoit paru disposée à me recevoir chez elle avec joie, elle n'étoit sortie qu'après avoir donné ordre à son portier de la délivrer de mes visites, & d'avoir toujours quelque excuse honnête en réserve pour me refuser sa porte.

J'essuyai mille fois ce refus, sans m'en imaginer la cause. Mais, l'impatience de mon zèle ne faisant qu'augmenter, j'en fis mes plaintes au Comte qui vit plus clair que moi dans une conduite si affectée. La résolution que je pris par ce conseil, fut de me servir de ma plume. J'écrivis à Milady dans les termes les plus mesurés qu'il me fut possible d'employer, & ménageant avec autant de soin Madame de S... je lui parlai de l'étroite liaison qu'elle avoit avec elle, comme d'une imprudence dont je faisois moins tomber le blâme sur la conduite de son amie que sur la malignité du public, qui se soulève quelquefois sans raison contre l'innocence; & sans approfondir la matière de mes conseils, je l'exhortois à prendre quelques informations sur le caractère de cette Dame, avant que de pousser plus loin l'amitié & la confiance. Mes motifs, lui disois-je, en prenant une liberté que je la priois d'approuver, étoient non seulement mon zèle & ma tendresse, qui n'étoient pas capables de s'endormir pour elle, mais encore le vif intérêt que je devois prendre à la satisfaction de mon frère, dont je ne pouvois douter que l'amour ne fût sujet à tous les inconvéniens de l'absence; c'est-à-dire, à mille inquiétudes passionnées pour une épouse qu'il chérif-

soit uniquement. Cette réflexion étant la seule dont j'appréhendois qu'elle ne fût blessée, j'ajoutai, pour l'adoucir, tout ce que l'amitié & la politesse ont de plus flatteur, & je la suppliois, en finissant, de m'accorder un entretien où je lui promettois plus d'explication.

Je ne reçus point de réponse à cette lettre, & ce fut inutilement que je la fis demander plusieurs fois. Enfin, n'augurant rien d'heureux de tant d'obstination, & cédant à mes craintes qui augmentoient continuellement, je résolus, avec la participation du Comte, de voir Madame de S... moins pour m'ouvrir avec elle, que pour tirer quelque éclaircissement de ses discours, & pour lui faire comprendre par les miens, que ma famille avoit l'œil ouvert sur la conduite de ma belle-sœur, & que si elle se laissoit engager dans quelque fausse démarche, nous savions de quel côté notre ressentiment devoit tourner.

Il n'y avoit point d'heure à choisir pour une visite que je me proposois de rendre fort courte. Je pris le temps du matin, dans l'unique vue de trouver plus sûrement Mad. de S... Elle étoit chez elle, & la promptitude avec laquelle je fus introduit, me fit juger que mon nom, sous lequel je m'étois fait annoncer, ne lui étoit pas inconnu. Mais

je devois peu de remerciemens à Milady qui l'en avoit informée, & qui avoit joint à cette connoissance le portrait de ma figure & de mon caractère. Elle m'avoit peint sous des traits qui devoient avoir fait une vive impression sur Madame de S..., puisque son premier mouvement, après avoir appris qui j'étois, avoit été de se lever de sa chaise, & de gagner son cabinet, dans le doute où elle étoit si elle auroit assez de force pour supporter ma difformité. Je jugeai de son idée par sa situation. Elle tenoit la porte de son cabinet entr'ouverte, & n'avançant que la tête, avec un air de curiosité & de frayeur, elle paroissoit attendre le sentiment qui lui naîtroit au premier coup d'œil, pour se déterminer à rentrer dans la chambre, ou à se dérober tout-à-fait. Au moment qu'elle m'apperçut, je vis ses yeux qui s'ouvrirent avec un nouveau effort. Enfin, m'ayant considéré un moment, elle me trouva, sans doute, moins effrayant que ridicule; car, éclatant de rire sans ménagement, elle accourut au devant de moi avec les plus folles marques d'admiration; & pendant un quart d'heure elle ne cessa point de battre des mains, & de demander à ceux qui étoient autour d'elle, s'ils avoient jamais vu une représentation si bizarre.

Je ne défavouerais point que ma figure ne pût faire cette impression sur une femme galante & enjouée qui me voyoit pour la première fois. C'étoit l'idée que j'en avois moi-même. Ainsi, loin de me trouver déconcerté de l'accueil qu'on me faisoit, je ne fis que sourire de cet excès de plaisanterie, & priant Madame de S... de m'accorder un moment d'entretien, je fis signe de la main à ses gens, que je souhaitois d'être seul avec elle. Ma fermeté fit tourner la scène à mon avantage. Ce n'étoit pas l'impression présente qui avoit porté Madame de S... à me recevoir avec si peu d'égard pour mon caractère; le plan en avoit été formé entr'elle & Milady, quoiqu'elles n'eussent point prévu l'occasion qu'elles auroient de l'exécuter. Ma lettre les avoit choquées presque également. Elles avoient jugé de concert, que ne pouvant me répondre avec politesse, sans trahir leur ressentiment, ni d'un ton dur & chagrin, sans m'ôter peut-être la hardiesse de les revoir, elles devoient se dispenser absolument de me faire réponse, dans l'espérance que je me présenterois moi-même pour la demander; & l'ordre de me refuser l'entrée de la maison avoit été levé à la porte de Milady. Entre plusieurs projets de vengeance, elles s'étoient arrêtées à celui de

me tourner en ridicule par une raillerie outrée de ma figure. Madame de S... avoit passé trois jours chez son amie pour m'attendre; & s'étant préparée à l'outrage qu'elle me vouloit faire, la visite imprévue que je lui rendois chez elle, lui avoit fait renaître l'envie d'exécuter une partie du rôle qu'elle avoit médité.

Cependant, lorsque je l'eus invitée, d'un ton grave & pressant, à s'asseoir pour m'écouter, je vis changer son visage, & je remarquai assez d'embarras dans ses yeux, pour me flatter que je prendrois bientôt quelque ascendant sur elle. Une femme sans esprit m'auroit paru difficile à réduire, parce que j'aurois désespéré de lui faire sentir la force d'un raisonnement. Mais le Comte m'ayant prévenu sur le caractère de Madame de S... je ne doutai point que, malgré le dérèglement de ses mœurs, elle ne pût être engagée dans une conversation solide, dont j'espérois tirer autant d'avantage pour elle-même que pour ma belle-sœur. En un mot, je m'étois proposé d'employer toutes mes lumières & tout mon zèle pour lui faire honte du désordre de sa conduite, & ne m'étant point rebuté de son accueil, j'espérai encore plus de me la soumettre, lorsque je me vis parvenu si facilement à m'en faire respecter,

Cet espoir étoit assez naturel , à ne consulter que les règles ordinaires par lesquelles le cœur & l'esprit se conduisent ; mais je supposois mal-à-propos qu'une coquette, exercée dans l'art de masquer ses idées & ses sentimens par des impostures perpétuelles, eût assez de bonne foi pour se rendre à la vérité, lors même qu'elle auroit assez de lumières pour l'appercevoir & pour la sentir. Madame de S.... m'écouta. Peut-être fut-elle entraînée d'abord par l'air imposant que j'affectai de soutenir, & je crus le remarquer pendant quelques momens à la continuation de son embarras, dont elle n'avoit point encore eu le temps de se remettre. Mais, rappelant bientôt sa hardiesse, elle reprit en même temps l'air de liberté & d'enjouement qui lui étoit familier. Je m'apperçus de ce changement. Mon discours m'échauffant déjà, j'en aurois attendu un effet tout opposé. Cependant, je suivis le mouvement de mon zèle ; & , dans toutes les plaintes que je fis de ma belle-sœur, non seulement je nommai sans balancer la cause qui m'alarmoit sur sa conduite, mais prenant occasion de mes reproches, pour y joindre ce que je connoissois de plus puissant dans les principes de la Religion & de la morale, je me flattois, après une longue harangue qui fut écoutée avec la même affectation de douceur & de

complaisance, qu'on avoit pris du moins quelque goût à m'entendre, & j'eus la crédulité de l'interpréter comme la première marque du succès que j'avois désiré.

On s'étoit réjoui effectivement à m'écouter, & peut-être avoit-on trouvé assez de justesse & d'ordre dans mes expressions, pour se pouvoir faire un spectacle agréable de la chaleur avec laquelle je m'étois expliqué. Mais l'approbation qu'on avoit paru donner à mon discours, venoit d'une source bien éloignée de mes idées. On auroit peine à se le persuader, si l'expérience que j'en fis n'étoit une preuve sans réplique. En m'écoutant, Madame de S... m'avoit trouvé fort comique d'entreprendre sa conversion; &, frappée de cette idée, elle avoit bien moins prêté son attention à mes raisonnemens & à mes preuves, qu'à un projet fort bizarre qui lui étoit tombé dans l'esprit. Les récits de ma belle-sœur, & l'ardeur même de mon zèle dont elle recevoit un témoignage assuré, lui ayant fait juger aisément que l'amour de l'honnêteté & de la Religion étoit ma passion dominante, elle se crut capable de prendre quelque empire sur moi par ces deux foibles; &, poussant beaucoup plus loin ses vues, elle s'imagina qu'avec un homme de ma figure, rien ne pouvoit être plus glorieux pour elle, ni

fervir mieux à confirmer l'opinion qu'elle avoit de ses propres artifices , que d'employer la connoissance qu'elle prenoit de mon caractère à m'inspirer pour elle des sentimens d'amour. Cette pensée prit tant de force dans son esprit en naissant , qu'y rapportant aussi-tôt tous ses soins , elle eut assez de pouvoir sur elle-même , non seulement pour m'écouter avec l'apparence d'une vive satisfaction , mais pour applaudir ensuite à toutes les parties de mon discours. Le piège ne fut pas grossier. Ses premières expressions furent aussi modérées , que ses regards & le ton de sa voix parurent dépouillés d'artifices. Elle attacha pendant quelques momens les yeux sur moi , comme si dans la nouveauté des mouvemens qu'elle éprouvoit , elle eût cherché la cause d'une impression qui la remplissoit d'étonnement. Enfin , paroissant se rendre à la force des vérités qu'elle venoit d'entendre , elle baissa la tête vers moi : mon cher, medit-elle d'un air affectueux, comme il est impossible , à la vérité , d'employer des termes plus forts pour se faire entendre, je vous confesse aussi qu'elle n'a jamais fait tant d'impression sur moi. Serois-je au moment que le Ciel a marqué pour ma conversion , reprit-elle , en paroissant admirer ce qui se passoit dans son cœur ?

Vous aurez du moins la gloire de m'avoir fort ébranlée , & je commence , ajouta-t-elle , par vous promettre que je rendrai un compte fidelle à Milady de cette conversation. Elle pensoit ainsi à se ménager la liberté de la revoir avec mon aveu , & j'avoue que dans la joie que je ressentis de la voir entrer si volontairement dans mes vues , je n'eus pas la moindre défiance de sa sincérité.

Cependant , faisant peu de fonds sur l'ouvrage que j'avois commencé , si je ne tirois d'elle une promesse absolue de se conduire par mes conseils , je lui prêtai contre moi des armes encore plus sûres , en lui proposant deux choses qu'elle souhaitoit plus ardemment que moi : l'une , de recevoir mes visites , pour assurer le fruit que j'attribuois à ma première exhortation ; l'autre , de disposer Milady à m'accorder un entretien , où j'espérois déjà de prendre les mêmes avantages sur elle , & de la faire rentrer aussi facilement dans les bornes dont elle s'étoit écartée. Madame de S... quoiqu'assez sûre de la faire consentir à tout ce qu'elle lui proposeroit , me fit valoir les efforts dont elle feignit d'avoir besoin pour l'engager à me recevoir chez elle ; & la raison qu'elle m'apporta de cette répugnance n'étant que le ressentiment

qu'elle lui supposoit contre ma famille ; elle acheva de me persuader qu'il y avoit autant de bonne foi dans ses sentimens , que je trouvois de vraisemblance dans son discours.

Je communiquai dès le même jour au Comte les espérances que j'avois conçues si légèrement. Elles lui parurent suspectes ; & , l'amitié ne lui permettant point de me déguiser ses soupçons , il m'inspira une méfiance que j'eus encore la simplicité de me reprocher. Le fonds m'en demeura néanmoins , malgré les efforts avec lesquels je me crus obligé de la combattre ; & la charité qui me faisoit craindre de juger témérairement , ne pouvant effacer les traces qui m'en restèrent , du moins dans la mémoire , ce secours que la Providence m'avoit ménagé , servit à me garantir du piège le plus redoutable où le penchant de la nature ait jamais exposé ma vertu. Je tirois le rideau sur cette scène profane , si elle ne se trouvoit liée nécessairement à l'histoire de mes frères , & si je ne me flattois d'ailleurs que les réflexions qu'elle me fit naître , seront de quelque utilité pour mes lecteurs.

Dès le jour suivant , je reçus avis de Madame de S... , que Milady recevrait ma visite , à sa prière , & l'heure étant marquée

pour l'après-midi du même jour, je ne manquai point de suivre tout ce qui m'étoit prescrit dans son billet. Je la trouvai chez ma belle-sœur. Elles avoient deux cavaliers avec elles, dont je reconnus l'un pour celui que j'y avois vu la première fois. Quoiqu'ils fussent mis tous deux avec beaucoup de propreté, & que leur figure eût quelque air de distinction, ils affectèrent de prendre avec moi des manières si soumises & si respectueuses, que je ne pus les croire long-temps d'une condition égale à la mienne. Aussi Milady finit-elle bientôt mes doutes, en me déclarant que l'un étoit son maître de musique, & l'autre un maître de langue, de qui elle apprenoit l'Anglois; & , soutenant du même air le rôle qu'elle avoit étudié, sans doute, avec Madame de S..., je pense, Monsieur, me dit-elle, à vous mettre tout d'un coup à votre aise. J'ai su de Madame, que certains reproches que vous m'avez faits par écrit, n'étoient point un badinage, & qu'il vous est entré dans l'esprit d'assez noirs soupçons sur ma conduite. Je veux les lever, en vous apprenant que c'est l'envie d'acquérir de nouvelles connoissances, ou de perfectionner les miennes, qui m'a fait prendre le parti de quitter la campagne; & qu'il m'a semblé que l'absence de mon mari ne pouvoit être

mieux employée. A l'égard de vos pieuses maximes, dont Madame de S... m'a fait aussi fidèlement le récit, je ne m'imagine point qu'à mon âge vous pensiez à me les faire suivre dans toute leur rigueur; & si Madame, ajouta-t-elle, en est assez frappée pour les pratiquer & pour s'être déjà déterminée à se mettre sous votre direction, je vous prie l'un & l'autre de ne me pas troubler l'esprit par des idées de perfection qui surpassent encore mes forces.

Ce discours prononcé de l'air le plus naturel, eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Il me fit trouver autant d'innocence dans la conduite de ma belle-sœur, que de sincérité dans le changement de Madame de S... Je leur fis des excuses à l'une & à l'autre, d'en avoir trop cru le mouvement d'un zèle indiscret; &, craignant même de m'expliquer trop ouvertement devant le maître de langue & le musicien, je me réduisis à des offres de services & d'amitié, qui furent acceptées sans affectation. Je veux bien oublier, me dit ma belle-sœur, de justes plaintes qui ne devoient pas sortir si-tôt de ma mémoire. Vous serez libre de venir ici aussi souvent que vous y trouverez de satisfaction, & si votre zèle ou la piété naissante de Madame de S.... ne se borne point aux exhortations que vous vous êtes

engagé à lui faire chez elle, vous pourrez les continuer ici; quand elle s'y trouvera avec vous. Mais n'exigez jamais, ajouta-t-elle, que je sois témoin de ces mysticités qui me rendent l'esprit sombre, & qui me glacent le sang.

La liberté qu'elles souhaitoient toutes deux pour le succès particulier de leurs vues, ne pouvoit être mieux établie. Il ne se présenta rien à mon esprit qui pût réveiller la défiance que le Comte m'avoit inspirée. Ainsi, dans le temps que ma belle-sœur s'applaudissoit de m'avoir disposé à lui servir comme de voile aux yeux du public, & même à ceux de son mari, je regardois de mon côté comme un avantage pour elle & pour l'honneur de notre famille, cette liberté qu'elle m'accordoit d'être chez elle à toutes les heures du jour, & je ne doutois point que ce ne fût assez pour la mettre à couvert de toutes sortes de soupçons. Le Comte se rendit lui-même à ce raisonnement. L'opinion qu'il avoit toujours de Madame de S... lui avoit fait souhaiter que ce commerce pût être absolument rompu; mais je lui parlai avec tant de force d'une conversion dont je me félicitois d'être le Ministre, que cédant enfin à mes espérances, il convint qu'une femme de son mérite pouvoit devenir aussi chère

aux honnêtes gens , lorsqu'elle auroit changé de principes & de mœurs, qu'elle devoit leur paroître odieuse & méprisable, avec la conduite qu'elle avoit tenue jusqu'alors.

On entreroit mal dans les circonstances de cette malheureuse aventure, si je remettois trop loin quelques éclaircissemens qui sont nécessaires ici pour les entendre. Madame de S..... qui avoit une petite Terre dans le voisinage du Comte, ne se rebutant point des efforts qu'elle avoit faits inutilement pour s'insinuer dans son estime, avoit espéré de réussir mieux avec Patrice, lorsqu'il s'y étoit retiré avec son épouse. Il ne lui avoit pas été difficile de lier connoissance avec un homme qui cherchoit à s'amuser dans sa solitude; mais, son départ pour l'Espagne interrompant ses projets, & lui faisant remettre ses espérances à d'autres temps, elle s'étoit figurée que, pour sa principale fin, qui étoit de réparer le désordre de sa fortune par un peu de participation à celle d'autrui, il n'y avoit pas moins d'avantages à se promettre de son absence. Une femme jeune & aimable, telle que son épouse, lui parut une conquête facile, sur-tout lorsque peu de jours de familiarité & d'habitude lui eurent fait démêler le fonds d'un caractère qu'on n'avoit point l'art de déguiser.

Elle

Elle se crut sûre du succès aussi-tôt qu'elle y eut découvert un goût vif pour les plaisirs. Tous ses entretiens ne se rapportant qu'à ce but, elle eut bientôt fait naître dans le cœur de Milady une passion d'autant plus ardente de prendre quelque part aux divertissemens de Paris, que de l'absence de mon frère, elle ne trouvoit rien à la campagne qui pût lui servir de remède contre l'ennui.

Cependant, elle ne s'étoit proposé d'abord que de passer quelques jours à la ville, & Madame de S... qui formoit des desseins beaucoup plus étendus, s'étoit bien gardée de combattre cette résolution. N'ayant plus de maison qui fût à elle depuis qu'elle avoit abandonné la sienne pour le voyage d'Allemagne, elle s'étoit logée dans un hôtel garni, ce qui s'accordoit fort bien avec le désir qu'elle avoit d'y faire peu de séjour; mais la prévoyance de sa compagne avoit si bien pourvu à tout ce qui pouvoit l'y arrêter, que deux jours après son arrivée, ils'étoit trouvé dans le voisinage une maison à louer meublée, & le prix en avoit paru si modique à Milady, que cette raison jointe à la commodité d'être absolument libre chez soi, l'avoit déterminée à s'en accommoder pour quelques mois. La vérité étoit que cette maison & ces meubles se trou-

voient prêts par les artifices de Madame de S.... Mais ce n'étoit pas le plus empoisonné de ses services. Elle avoit conçu que pour tenir long-temps sa proie, & pour l'engager dans cette espèce de désordre, dont il est rare qu'une femme revienne jamais, il falloit quelque chose de plus vif & de plus piquant que les bals, les spectacles & tous les divertissemens ordinaires de la ville. Il falloit de l'amour. Elle avoit connu par une longue expérience tous les déréglemens de cette fatale passion; & sans le secours de ses raisonnemens, elle n'avoit pas besoin d'autres leçons que son propre exemple. C'étoit sur ses Amans même qu'elle avoit jeté les yeux pour tenter son entreprise. Avec la connoissance qu'elle avoit des hommes, & sa passion toujours dominante pour les mêmes plaisirs qui avoient commencé sa perte, elle ne pouvoit avoir sous ses enseignes qu'une milice bien choisie. Elle en détacha deux, à qui elle trouvoit apparemment, avec toutes les qualités qui peuvent plaire à son sexe, tout l'esprit & toute l'adresse qui pouvoient la conduire à ses vues. Elle les y associa par des espérances communes; & faisant naître d'heureuses occasions de les présenter successivement à ma belle-sœur, elle ne douta point que

Pun n'emportât son cœur, s'il échappoit à l'autre.

Il étoit vrai que Milady aimoit tendrement Patrice. Une passion si longue & fortifiée par tant d'événemens & d'obstacles, devoit même avoir pénétré jusqu'au fond de son cœur. Mais, elle étoit telle que le Comte l'avoit observée; trop sensible & trop voluptueuse. La force même de ses sentimens étoit un danger continuel pour sa vertu, par le besoin qu'elle avoit de les exercer; &, sur un cœur de cette nature, l'objet présent a toujours des droits dont il lui est bien difficile de se défendre. Le premier des deux Amans que Madame de S... lui suscita, parut amené par l'amour même. Un hasard feint le fit trouver dans une partie de bal, où sa belle-sœur étoit flattée de recevoir les éloges qu'elle méritoit par sa beauté. Elle le vit arriver dans le moment peut-être où son amour-propre étoit le plus satisfait, orné de tout ce qui pouvoit relever sa figure; &, si elle souhaita, sans doute, de le voir au nombre de ses admirateurs, il affecta si bien de la surprise & de l'admiration aux premiers regards qu'il fit tomber sur elle, qu'elle lui fut plus de gré qu'à tout autre, du tribut qu'il rendoit à ses charmes. La liaison d'estime fut formée à l'instant. Elle devint

beaucoup plus forte aussi-tôt qu'on se fut fait connoître pour un des meilleurs amis de Madame de S..., & dès le lendemain on eut le droit acquis de rendre des visites régulières à Milady.

Je ne répète que ce que j'ai appris d'elle-même, dans des circonstances trop vives pour sortir jamais de ma mémoire. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins qu'elle lui laissa prendre quelque empire sur son cœur, & l'artificieuse de S... qui étoit un juge si éclairé de la puissance & des progrès de l'amour, désespéra tellement pendant quelques jours du succès de cette première attaque, qu'elle se hâta de former la seconde. Elle avoit eu soin de choisir deux hommes d'encolure & de constitution différentes, pour donner sous l'une ou l'autre forme toute leur certitude aux traits de l'amour. L'un étoit blond, l'autre brun. La force & la vivacité paroissent être le caractère de l'un, & l'autre sembloit avoir toute la délicatesse & toutes les graces en partage. Ce fut encore avec des préparations extraordinaires que le second fut produit; le merveilleux frappe apparemment l'imagination des femmes. On feignit un combat proche de la porte de Milady, au moment qu'elle se retiroit le soir. Madame de S... reconnut le combattant blessé

qui étoit demeuré étendu à deux pas de la porte, & qui avoit eu soin de se faire une légère égratignure, après avoir ensanglanté exprès sa chemise & ses habits. On parut douter s'il n'étoit pas mort. La générosité & la compassion ne permettoient pas de refuser un asyle à un homme de qualité, qui couroit un risque égal pour sa vie, du côté de la justice & du côté de sa blessure. Il fut reçu chez ma belle-sœur. Le récit de sa querelle devint bientôt la partie la plus touchante de son aventure. Son caractère étoit la tendresse & la douceur même. Il ne s'étoit attiré son malheur que pour avoir pris trop ardemment l'intérêt d'une femme infortunée. Il avoit eu à faire au plus grand brutal & à la plus redoutable épée de Paris. Enfin, le chirurgien qu'on avoit gagné, n'ayant pas cru qu'il pût être transporté sans danger, Milady se trouva forcée par la bonté de son naturel à lui donner un appartement dans sa maison; &, dans l'état où il étoit, Madame de S.... avoit décidé que cette faveur pouvoit être accordée sans scandale.

Tels furent les ennemis qu'elle déchaîna contre la vertu de ma belle-sœur. Les noms de maîtres de langues & de musique qu'on leur fit prendre pour me les dégui-

fer, imposèrent, en effet, à ma crédulité, & les manières soumises qu'ils eurent toujours avec moi, me confirmèrent longtemps dans cette erreur. Cependant, je n'en fus que plus surpris, dès le premier moment, de les voir dans une familiarité extraordinaire avec les deux Dames; &, si je n'y soupçonnai rien qui fût capable de m'alarmer, je ne la condamnai pas moins comme un de ces excès de prévention & de goût pour les talens, qui fait accorder quelquefois trop de considération & de faveur à ceux qui les possèdent.

J'ai toujours ignoré jusqu'où ils avoient poussé leurs progrès dans le cœur de Milady, & la conclusion même de cette triste aventure ne m'inspira point assez de curiosité pour me faire désirer plus de lumière. Mais je remarquai qu'ils régloient continuellement ses occupations, & que sous prétexte de concerts ou d'autres assemblées auxquels ils attribuoient quelque rapport avec ses études, ils l'engageoient apparemment dans des parties de plaisir qui convenoient à leurs vues ou à leur propre goût. Des couleurs plus adroites encore, que Madame de S... donnoit à un désordre si continuel, m'ôtoient jusqu'aux soupçons qui auroient pu me faire naître l'envie de les observer; &, gagné

(car je dois cet aveu à la vérité) par l'espérance de sa conversion , dans laquelle elle me soutenoit merveilleusement , je me reprochois quelquefois d'avoir eu si mauvaise opinion de sa conduite sur des récits & des témoignages que j'accusois de témérité. Il falloit , pour m'ouvrir les yeux , un événement aussi affreux que celui que j'ai à raconter.

J'étois souvent chez elle ou chez ma belle-sœur ; & , pour éloigner plus sûrement mes défiances , on étoit convenu avec moi qu'on m'avertiroit de tous les momens où l'on pourroit m'entretenir avec liberté. Ainsi , sous prétexte de se ménager la tranquillité nécessaire pour des conversations aussi sérieuses que devoient être les nôtres , on avoit trouvé le moyen de m'écarter dans tous les temps où ma présence auroit été importune ; & chaque jour néanmoins l'on m'avertissoit si naturellement de l'heure à laquelle on m'attendoit le lendemain , & l'on paroissoit si satisfait de me voir , lorsque j'arrivois , qu'il ne m'entra jamais dans l'esprit que cet ordre de visites pût être un jeu concerté. Je passois des heures entières avec Madame de S... , & si mon zèle me les faisoit trouver courtes , le désir qu'elle avoit de finir heureusement son aventure , ou la satisfaction

peut-être que sa vanité lui faisoit trouver à raisonner avec moi sur les points les plus importans de la Religion & de la morale , & à recevoir les éloges que je ne pouvois souvent refuser à son esprit , l'empêchoient de les trouver ennuyeuses. Il m'étoit aisé de remarquer dans ses manières & jusques dans ses regards , un air de complaisance & de tendresse que je trouvois quelquefois poussé trop loin ; mais, dans une femme qui avoit été livrée toute la vie aux vains amusemens du monde , je le regardois comme un reste de ses anciennes habitudes. Si je me trompois si dangereusement sur son extérieur qui n'étoit composé , au contraire , avec tant d'affectation que pour essayer de prendre quelque empire sur mes sens , elle tomba dans une erreur beaucoup plus ridicule sur le mien , dans lequel elle n'auroit dû voir que de l'ardeur pour l'intérêt de son salut. Le feu que la chaleur d'une longue conversation faisoit briller dans mes yeux , & l'affection chrétienne dont il m'échappoit peut-être quelque expression moins mesurée que mes sentimens , lui parurent autant de marques du progrès qu'elle faisoit sur mon cœur. Elle ne douta point que je n'eusse pénétré le dessein qu'elle avoit de me plaire , & que m'arrêtant à ce qu'il y avoit de flatteur

pour moi dans cette pensée, je n'eussè la foiblesse d'y être sensible; de sorte qu'ayant commencé de part & d'autre à prendre nos discours & nos mouvemens mutuels dans le sens qui répondoit à nos désirs, nous parvînmes bientôt au point de nous croire également sûrs de notre victoire. Peut-être Madame de S.... ne s'étoit-elle pas proposé d'abord de pousser si loin son entreprise. Ses idées se corrompirent, sans doute, par degrés; &, dans l'esprit d'une coquette artificieuse, la seule envie de s'amuser d'une aventure ridicule fut un motif capable de lui faire oublier toutes les bienséances. Quoi qu'il en soit, m'ayant un jour présenté sa main, sur laquelle je baissai imprudemment la tête, sans aucune intention de la toucher de mes lèvres, & pour me dispenser, au contraire, de la recevoir dans la mienne, elle prit cette inclination précipitée pour le mouvement d'un cœur qui trembloit à s'expliquer ouvertement; &, dans le dessein apparemment de me faire comprendre qu'elle m'entendoit, elle acheva ce qui restoit de chemin à faire jusqu'à mon visage, en faisant toucher ses doigts à ma bouche & en les ferrant un moment contre mes lèvres. Si cette familiarité me causa quelque surprise, je l'expliquai néanmoins comme un léger

transport qui venoit de la satisfaction d'un cœur où le goût de la vertu commençoit à renaître par mes conseils. Cette réflexion, qui ne fut mêlée d'aucun doute, se trouva confirmée aussi-tôt par une proposition que Madame de S.... me fit avec quelque air d'embarras. Comme je l'avois pressée plusieurs fois d'en venir à la revue générale de tous les déréglemens de sa vie, & qu'elle m'avoit toujours apporté quelque prétexte pour retarder cette entreprise humiliante, le sens de son discours ne me parut point équivoque : trouvez-vous chez moi ce soir à dix heures, me dit-elle, en baissant la voix ; je veux vous ouvrir mon cœur, & vous ne vous plaindrez point de ma franchise. Je me persuadai aussi-tôt qu'elle avoit enfin vaincu toutes les difficultés qu'elle avoit eues à combattre, & que si elle prenoit le temps de la nuit pour décharger sa conscience du fardeau de ses péchés, c'étoit par un reste de confusion, dont la piété naissante n'a pas toujours la force de secouer le joug.

On auroit bien mal pris son caractère, si l'on s'imaginait que sa disposition fût de la tendresse, & son dessein, de me conduire de foiblesse en foiblesse, jusqu'au point de m'inspirer des desirs dont elle prétendit recueillir le fruit. En se flattant de m'avoir

amolli le cœur, elle ne se propofoit point d'autre plaisir que d'avoir triomphé de la sagesse d'un homme austère qui avoit entrepris lui-même de triompher d'elle. Elle vouloit humiliér celui qui s'étoit cru capable de l'instruire, & qui, après avoir tenté de l'effrayer par des menaces, avoit espéré de pouvoir la toucher ou la convaincre par ses exhortations & les raisonnemens. En se figurant qu'elle m'avoit séduit l'esprit & le cœur, elle ne pensoit pas à profiter elle-même de sa victoire; mais une malignité cruelle lui avoit fait tomber dans l'esprit de faire servir ma foiblesse à la réjouir, autant qu'à la venger. Elle avoit communiqué ce projet à ma belle-sœur, & l'empire qu'elle avoit déjà pris sur elle, la fit réussir aisément à s'assurer de son consentement & même de son secours. Elles étoient convenues qu'aussitôt que ma vertu m'auroit abandonné, Madame de S... me proposeroit le rendez-vous qu'elle m'avoit effectivement donné chez elle, & qu'au lieu de s'y trouver elle-même, elle y mettroit à sa place une femme extrêmement difforme; qu'on auroit soin, pour me tromper plus aisément, que le lieu fût obscur, & que, lorsqu'on me croiroit livré à tout le dérèglement des desirs qu'on me suppofoit, les deux Dames pa-

roïtroient avec de la lumière, & m'accableroient des reproches que j'aurois mérités. On conçoit que cette scène pouvoit avoir de la douceur pour des femmes sans conduite, à qui j'avois voulu faire des leçons de sagesse; &, suivant ce plan, j'avois même des remercîmens à leur faire, de garder encore assez de mesures pour vouloir sauver du moins ma réputation. Cependant, Madame de S... ne se crut pas plutôt sûre de ma défaite, qu'elle changea d'idée, & rien n'étoit plus digne de la corruption de son cœur, que le nouveau dessein qu'elle forma. Elle résolu, sans s'ouvrir à ma belle-sœur, de pousser elle-même l'aventure à bout, autant pour faire l'essai de ma conduite dans une épreuve, où elle avoit raison de me croire fort novice, que pour jouir plus parfaitement de son triomphe, & faire servir ensuite à d'autres vues l'avantage qu'elle auroit acquis sur moi.

La droiture de mon cœur en ayant écarté toute ombre de soupçon, je ne manquai point de me trouver fidèlement au rendez-vous. Tout mon zèle se renouvelant, même à l'approche de l'heure, je m'étois préparé au ministère que je me croyois prêt d'exercer, par un redoublement de prières. Je me présentai à la porte

de Madame de S.... J'y trouvai une femme qui paroissoit m'attendre, & qui m'introduisit avec beaucoup de précautions, par un dgré dérobé qui conduisoit à l'appartement. Elle ne me recommanda que le silence, & je ne fus point surpris qu'une cérémonie qui n'étoit pas ordinaire dans une telle maison, fût accompagnée de quelque air de mystère. La porte de l'appartement m'ayant été ouverte, on me fit passer jusqu'au cabinet avec les mêmes mesures. Enfin, j'apperçus Madame de S.... qui étoit assise négligemment, mais parée avec plus de soin & moins de décence que je ne devois m'y attendre. La seule pensée que cette affectation me fit naître, fut une réflexion sur l'ascendant de la vanité qui n'abandonne point une femme jusques dans les plus saints exercices de la Religion. Enfin, la porte du cabinet ayant été fermée sur moi par la femme-de-chambre qui m'avoit conduit, je me trouvai seul avec Madame de S....

Je rejetai le mouvement qui me portoit à lui faire un reproche de sa parure, & croyant devoir quelque indulgence à ce reste de foiblesse, je m'approchai d'elle en lui demandant si les dispositions de son cœur répondoient à celles qu'elle avoit prises pour nous ménager la solitude &

la tranquillité où nous étions. Ce discours étoit peut-être équivoque, quoique les circonstances me l'eussent inspiré naturellement. Il pouvoit être pris, sans doute, dans le sens le plus contraire à mes idées, puisqu'achevant de confirmer Madame de S... dans les siennes, il donna lieu pendant quelques momens à la conversation la plus bizarre. Sa réponse fut telle qu'on peut se l'imaginer, dans la prévention où elle étoit. Elle me parla des dispositions de son cœur comme des sentimens les plus vifs & les plus impatiens. Que ne lui en avoit-il pas coûté pour différer l'heureux instant où nous touchions, & si mon ardeur étoit égale à la sienne, que manquoit-il à la perfection de son bonheur? En s'expliquant avec ce feu, elle me prit par la main, & me pressant de m'asseoir près d'elle, peut-être m'auroit-elle dessillé les yeux tout d'un coup par la vivacité de son action, si, dans la pensée où elle étoit que je brûlois d'une ardente passion pour elle, elle n'eût voulu se faire un spectacle agréable du développement de mes propres transports. Ainsi, paroissant se modérer tout d'un coup, elle se plaignit seulement de ne pas voir mon empressement répondre mieux au sien; elle retira même sa main, dont elle tenoit encore la mienne; &, me re-

gardant d'un air tendre sur le fauteuil où j'étois assis, elle passa sur le champ à me demander pourquoi, dans les vues qui m'amenoient, j'étois venu avec une robe longue qui convenoit si mal aux circonstances? Je justifiai mon habillement par les raisons de décence qui m'auroient même obligé de le prendre dans cette occasion; si je n'avois pas eu l'habitude de le porter. Nos discours, sur cette matière, devinrent un tissu d'obscurités, où je ne puis me figurer qu'elle vit beaucoup plus clair que moi. Cependant elle avoit cet avantage sur moi pour se persuader qu'elle comprenoit quelque chose aux miens, que me croyant retenu par un reste de modestie & de timidité, elle pouvoit prendre mes termes les plus obscurs pour un voile dont j'enveloppois mes véritables sentimens; au lieu que ne lui soupçonnant point d'autres vues que celle de soulager promptement sa mémoire du fardeau de ses fautes, il m'arrivoit presque à chaque mot qu'elle prononçoit, d'être arrêté par des difficultés auxquelles je ne comprenois rien.

Je les avois attribuées d'abord à l'impatience & au trouble même dont l'ame est quelquefois capable dans un commencement de ferveur; mais je commençai à craindre à la fin que, dans une imagination

échauffée par les grands objets dont je la croyois remplie, il ne se fût fait quelque révolution dont la raison avoit pu se ressentir.

Elle tenoit pendant ce temps-là le bout de ma ceinture qu'elle rouloit entre ses doigts, tantôt feignant seulement de s'en amuser, tantôt la pressant & l'attirant à elle avec des regards dont l'ardeur sembloit redoubler. Lassée enfin d'un excès de retenue dont elle accusoit toujours ma timidité, elle se lève, en me disant que les hommes étoient bien étranges d'employer tous leurs artifices pour séduire le cœur d'une femme, & de se prévaloir ensuite de leur gravité & de leur force d'esprit, pour abuser de leur victoire. C'étoit une ironie maligne qu'elle crut soutenir par mille caresses passionnées dont elle m'accabla tout d'un coup.

Les premiers efforts que je fis pour m'en défendre, pouvant être pris pour l'effet du même embarras auquel elle avoit attribué ma froideur, & le silence que mon faifissement m'empêchoit de rompre, servant encore à la soutenir dans cette idée, elle en fit assez dans peu d'instans, pour soulever mes sens en sa faveur; & ce fut, sans doute, un secours plus puissant que celui de ma foible vertu, qui me sauva d'un

si affreux péril. Je recueillis toutes mes forces , pour m'arracher de ses bras , & tout essoufflé comme je l'étois , retrouvant à peine la liberté de parler , je la plaçai sur un fauteuil où sa propre confusion la retint peut-être autant que le discours que je lui adressai. Madame , lui dis-je , d'une voix troublée , si c'est un égarement d'esprit , une illusion de l'ennemi du salut , ou quelque autre oubli de vous - même qui vous emporte malgré vous à des excès si indignes de vos premières résolutions , rappelez vos esprits , armez - vous des grands principes dont je me suis efforcé de vous remplir , & soyez persuadée que le secours du Ciel est toujours supérieur à la tentation. Je sens , ajoutai-je , le tort que j'ai eu de m'écarter de l'usage ordinaire , pour entendre votre confession. Je devois craindre autant pour moi que pour vous , le péril de la solitude. Mais si notre corruption naturelle rend quelquefois nos chûtes si promptes , on se relève aussi promptement par le repentir ; & d'un simple mouvement de cœur , dépendent souvent le crime & l'innocence.

En lui tenant ce discours , j'avois la main appuyée sur son bras , par un reste de défiance qui me faisoit craindre qu'elle ne retombât dans un nouvel accès ; &

j'observois même les yeux, pour y démêler de quelle espèce de transport j'avois à me garantir. Je ne fais si cette patience avec laquelle je continuois d'être auprès d'elle, lui fit croire que je pouvois encore être vaincu, ou si elle ne prit peut-être la douceur de mes reproches, que pour le déguisement d'un hypocrite qui craignoit de s'ouvrir trop légèrement; mais, profitant de la situation où j'étois pour m'attaquer avec plus d'avantage, elle donna plus de force que jamais à la tentation, par ses caresses & par ses regards. Quelques reproches tendres & animés qu'elle y joignoit par intervalles, des soupirs qui sembloient partir du fond du cœur, un air de langueur répandu sur son visage & dans toute son attitude, enfin tout l'appareil de la mollesse & de la volupté, qu'elle sembloit réunir autour d'elle, m'auroient peut-être fait sentir que l'homme est toujours trop foible, quand il s'expose volontairement au danger, si cette pensée même, qui me vint à l'esprit dans les termes de l'écriture, ne m'eût fait prendre la résolution de me retirer brusquement. Une courte apostrophe que j'adressai à mon ennemi, en lui tournant le dos, lui fit entendre combien elle étoit éloignée de son triomphe. Cependant, j'observai d'y faire entrer moins de

colère & de dureté que de compassion. Je vous plains, lui dis-je, de quelque source que vienne cet excès de corruption; &, si vous ignorez les sentences du Ciel, je vous apprends qu'elles sont terribles contre l'endurcissement de cœur qui va jusqu'au mépris de ses lumières & de ses graces.

Je me hâtai de sortir de ce lieu infecté, en remerciant l'Auteur des forces qui soutiennent le chrétien fidelle dans l'amour de la vertu; &, si peu sensible à la honte d'avoir été trompé, que ne craignant point d'abandonner au Ciel le jugement de mes intentions, je le priai de me tenir compte, dans ses miséricordes infinies, de l'ardeur & de la pureté de mon zèle. Mais, après avoir déploré le triste succès de tant d'espérances, je ne manquai point de faire tomber mes réflexions sur Milady, & je recommençai à voir d'un autre œil tout ce que mon illusion m'avoit comme accoutumé à regarder sans défiance & sans alarmes. Mes premiers soupçons néanmoins ne se tournèrent point vers ses deux Amans. Je ne cessai point, au contraire, de les prendre pour ce qu'ils s'étoient annoncés, & j'étois ravi au milieu de mes craintes de trouver encore la même vraisemblance dans les raisons qui avoient amené ma belle-sœur à Paris. En supposant, disois-je

pour me rassurer , que sa liaison avec Madame de S.... aie pu déranger les principes & sa conduite , le mal n'est pas si ancien que j'en doive craindre déjà les progrès. Son dessein en quittant la campagne n'étoit pas une résolution formée de se livrer au désordre. Elle en avoit un qu'elle exécute ; & , quand son indigne amie le lui auroit fait naître , pour en prendre occasion de l'engager insensiblement dans la même corruption , la nécessité même où elle s'est crue d'employer ce prétexte , marque assez qu'elle avoit besoin de temps & d'efforts pour réussir dans un si horrible projet. Je m'animois ainsi à l'espérance par des motifs qui n'étoient point absolument sans vraisemblance & sans force ; mais , j'aurois fait une réflexion bien plus juste , si j'eusse pensé que le vice n'a pas dans ses progrès la lenteur de la vertu , & que le penchant de la nature , qui suffit si souvent pour nous entraîner seul , devient un torrent par sa rapidité , lorsqu'il reçoit la malheureuse impulsion du conseil & de l'exemple.

L'amour-propre ne me dominoit point assez pour me faire regarder comme un grand sacrifice , l'aveu que je fis au Comte du succès humiliant de mon entreprise. Il en avoit toujours eu des défiances qu'il

S'étoit efforcé inutilement de me communiquer. Je lui confessai que ses yeux avoient été plus pénétrant que les miens, & que cette aventure étoit pour moi une nouvelle leçon, dont je connoissois humblement l'utilité. Ma franchise alla jusqu'à lui découvrir les raisonnemens par lesquels je m'étois rassuré sur la conduite de ma belle-sœur, sans quoi je lui avouai encore que je me serois cru le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes d'avoir différé, par mon erreur, des remèdes qu'il nous auroit été facile d'y apporter plutôt. Il ne laissa rien échapper dans sa réponse qui pût augmenter la douleur que j'avois d'avoir été trompé; mais, rappelant une partie des conseils qu'il m'avoit donnés, lorsque je lui avois déclaré mes premières craintes, il ajouta que si la bien-séance lui eût permis dès ce temps-là d'entrer plus avant dans la conduite de cette affaire, il eût commencé par tout ce qui auroit pu forcer Milady de rompre absolument avec Madame de S.... Quoique le lien qui m'attache à vous soit fort étroit, il ne m'auroit pas convenu, me dit-il, de prendre un ton de réformateur, dans votre famille, sur tout à l'égard d'une femme qui n'y est entrée comme moi, que par alliance. Mais, à quelque degré que le mal soit parvenu,

comptez, ajouta-t-il, que s'il reste quelque espérance de le réparer, ce n'est que par l'éloignement de la cause qui l'a produit. Il s'arrêta un moment, comme pour se livrer à ses seules réflexions. Si je dois m'expliquer avec franchise, reprit-il, vous n'êtes pas désormais plus propre que moi à l'entreprise dont vous paroissez vous occuper. A moi, il faut un droit qui me manque. A vous, comme vous devez être revenu, après votre malheureuse expérience, de l'espoir que les exhortations du zèle & les maximes de la Religion puissent suffire pour ramener des esprits qui n'y sont guère sensibles; à vous, dis-je, il faudroit un air de hauteur & de fermeté, qui ne peut se trouver tel que l'occasion le demande dans un homme de votre robe & de votre caractère. Considérez, reprit-il encore, que de deux moyens qui s'offrent uniquement pour réparer le désordre dont vous vous plaignez, il n'y en a pas un qui vous convienne. A la vérité, le premier ne conviendroit à personne, & je le croirois presque aussi dangereux que le mal que nous pensons à guérir; ce seroit d'employer l'autorité de la Cour ou celle de la Justice, pour faire entrer Milady dans un couvent jusqu'au retour de son mari; ce qui ne peut être entrepris sans un éclat qui nous causeroit plus de confusion.

& de douleur que nous n'espérons d'en éviter. Mais la seconde voie, la seule par conséquent qui reste à prendre, & qui consiste non seulement à s'expliquer d'un ton ferme avec Milady, mais à ne rejeter aucun moyen vigoureux pour écarter de sa maison toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qu'on ne jugera point à propos d'y souffrir, demande un homme d'épée, qui joigne au droit que vous avez, des expressions & peut-être des effets que votre profession vous interdit. Ainsi, ajouta le Comte, aussi long-temps que nous voudrons éviter assez l'éclat pour ménager notre honneur, je ne vois que Milord Tenermill qui pût être chargé d'une affaire si délicate avec quelque espérance de réussir.

Je trouvai de la sagesse & de la vérité dans ce conseil; mais où nous réduisoit-il? A demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de Tenermill, dont le temps étoit absolument incertain. Il y avoit même apparence que Patrice reviendrait avant lui, & l'une de mes vues avoit toujours été d'épargner à ce cher frère le chagrin qu'il ressentiroit infailliblement de trouver tant d'altération dans le caractère & la conduite de sa femme. Je ne me rebutai pas de l'objection que le Comte m'avoit faite contre lui-même, quoiqu'elle semblât renfermer un

refus formel de se charger de l'intérêt de Patrice. Je le crus plus propre qu'il ne paroissoit se l'imaginer à cette entreprise. En convenant qu'elle ne demandoit plus un homme de ma profession, songez, lui dis-je, que si vous n'appartenez que par alliance à ma famille, vous êtes néanmoins, dans l'absence de Tenermill, ce qu'elle a de plus proche. Vous succédez, par conséquent, à tous les droits de mon frère; & dans le cas où nous sommes, ses devoirs deviennent les vôtres. Je joignis à ce raisonnement des instances si vives & si pressantes, qu'elles le déterminèrent enfin à se rendre.

Il me demanda un délai de quelques jours, pour se donner le temps de prendre plus de connoissance des habitudes & de la conduite de Milady. Sans avoir jamais su quelles voies il avoit employées, j'appris de lui, peu de jours après, ce que j'ai raconté de ces deux Amans. La surprise & la douleur causèrent une cruelle révolution dans tous mes sens. Mais ce n'étoit pas tout ce qu'il avoit à m'apprendre. De quelque part qu'il fût informé, il savoit que Milady avoit déjà consumé, depuis moins de deux mois, tout l'argent comptant qu'elle avoit au départ de son mari; & ce ne pouvoit être des sommes médiocres,

cres , puisqu'outre son revenu de l'année courante , nous nous souvenions qu'elle s'étoit trouvé cinquante mille francs dans ses coffres , lorsque les affaires du Comte avoient fait croire à ses amis qu'il avoit besoin d'un secours pécuniaire pour la conclusion de son procès. Cet épuisement ne la faisant point penser à diminuer sa dépense , elle s'étoit déjà vue forcée d'avoir recours aux expédiens ordinaires , tels que l'emprunt sous de gros intérêts , & l'engagement de plusieurs bijoux précieux. Comme elle étoit sans passion pour le jeu , & que sa table n'étoit point assez régulière pour la jeter dans des frais si considérables , il parut manifeste au Comte que toutes ces sommes avoient été prodiguées à l'amour ; c'est-à-dire , ou à Madame de S... qui faisoit les apprêts du plaisir , ou à des galans fortunés , dont on récompensoit apparemment les assiduités & les soins. Et pour donner plus de crédit à cette odieuse imputation , l'on avoit assuré le Comte , que d'un grand nombre d'Amans qui grossissoient continuellement la cour de Milady , il y en avoit plusieurs qui avoient la réputation d'être bien avec elle , & qui en avoient pris occasion de paroître avec un train plus brillant. Je me garderai bien , me dit le Comte , en s'apercevant de

l'impression que cet affreux récit faisoit sur moi, d'en croire aveuglément la médisance. Elle grossit tous les objets, surtout lorsqu'elle se joint à la vanité & à l'indiscrétion dans la bouche des jeunes gens. Mais, en réunissant toutes mes lumières présentes à mes anciennes conjectures, je ne puis douter qu'il n'y ait une altération étrange dans les mœurs de Milady, & que cette corruption n'augmente tous les jours.

Il restoit à m'apprendre comment il se proposoit de s'expliquer avec elle. Je reçus hier, me dit-il, une lettre de Patrice qui, la supposant toujours dans ma Terre, me prie de veiller à sa santé, & de la voir même indépendamment de nos froideurs domestiques. Il se plaint de n'avoir pas reçu assez souvent de ses lettres; cet oubli lui paroîtroit bien surprenant, s'il avoit le malheur d'en connoître la cause. Mais c'est une occasion si naturelle de la voir, que je rejette tous les autres plans que j'avois formés. Comptez, ajouta-t-il, qu'ayant consenti une fois à lui rendre le service que vous désiriez, il ne restera rien à faire auprès d'elle, lorsque je me serai acquitté de ma commission. Il me confessa néanmoins que, pour inspirer quelque terreur aux coupables, il avoit déjà fait

avertir Madame de S.... qu'elle étoit menacée de quelque disgrâce qui seroit l'effet de ses liaisons avec une Dame qu'on l'accusoit d'avoir entraînée dans le désordre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que cet avis n'eût passé aussi-tôt jusqu'à ma belle-sœur, & que la trouvant peut-être déjà fort alarmée, il n'en eût plus de facilité à l'ébranler dès la première visite. Il se flattoit même que s'il la mettoit dans cette disposition, il ne lui seroit pas impossible, en grossissant un peu les motifs de terreur, de l'engager sur le champ à quitter Paris, pour aller attendre le retour de Patrice à la campagne.

Il choisit le jour suivant pour sa visite. Jour funeste ! Après tant de circonstances qu'il m'avoit racontées, il ne m'avoit pas dit qu'il connoissoit l'Amant favorisé de ma belle-sœur, & qu'il avoit eu déjà une explication fort vive avec lui. Ce fut le premier objet qu'il rencontra dans l'appartement. La colère est sans frein dans une occasion si violente. Le voyant sortir seul du cabinet de Milady, il l'arrêta fièrement ; & , sans ménager ses termes, il lui défendit, avec les plus fortes menaces, de remettre le pied dans une maison qu'il déshonorait. Ce misérable, qui connoissoit peu les sentimens d'honneur, feignit

de sortir sans répliquer. Une scène si peu prévue avoit échauffé le Comte. Il entra dans le cabinet avec un reste de la même chaleur, & gardant moins de mesures qu'il ne se l'étoit proposé, il reprocha ouvertement à Milady une conduite dont il ne paroïssoit pas même qu'elle craignît le scandale. Le nom de son mari, celui de ses beaux-frères, tout fut employé pour augmenter sa frayeur & sa confusion. Enfin, lui ayant remis devant les yeux ce qu'il jugeoit de plus certain dans les informations qu'il s'étoit procurées sur le désordre de ses mœurs, il lui déclara que par le droit qu'il avoit sur elle dans l'absence de Patrice & de Milord Tenermill, il lui laissoit le choix de deux partis; celui de retourner sur le champ à sa Terre, pour y reprendre un ordre de vie plus réglé jusqu'au retour de son mari; ou de se retirer dans un Couvent, qu'il vouloit bien lui laisser la liberté de choisir.

Le mal qu'il prétendoit guérir étoit assez grand, pour demander un remède de cette violence; mais, l'habitude du désordre n'étant point encore assez forte dans Milady pour avoir endurci son front contre des reproches si durs, la première impression qu'elle en ressentit fut plus vive peut-être que le Comte ne l'avoit appré-

hendé. Elle n'avoit, dans un embarras si terrible, ni la présence, ni les instigations de Madame de S... pour la soutenir. Le Comte n'avoit jamais eu assez de familiarité avec elle, pour l'avoir accoutumée au ton noble & fier, qu'il savoit donner mieux que personne à ses réprimandes & à ses menaces. Elle crut voir tous les maux ensemble prêts à fondre sur elle; &, soit qu'elle fût effectivement aussi coupable que nous nous le figurions, soit que le remords & la crainte grossissent à ses yeux ses propres fautes, elle demeura dans un silence qui sembloit être la confession de tout ce qu'elle s'étoit entendu reprocher. Cependant, le Comte la pressant de se déterminer, elle ouvrit la bouche avec un air de timidité & de confusion, pour lui demander le temps de se reconnoître. Il ne voulut point pousser la dureté jusqu'à lui refuser une faveur si légère; mais, se défiant qu'elle pensoit à consulter Madame de S..., il lui déclara qu'elle devoit renoncer à cette espérance, & que pendant deux heures qu'il lui laissoit pour délibérer entre ces deux propositions, il alloit chez cette Dame, à qui il ne lui déguisa point qu'il attribuoit tout le désordre. S'il ajouta quelques mots, ce ne fut que pour lui faire honte de s'être livrée à une femme si

décriée, dans l'espérance de précipiter son repentir en augmentant sa confusion.

Il sortit, en effet, pour se rendre chez Madame de S... à qui il vouloit renou-
veler ouvertement les avis qu'il lui avoit
fait donner en secret. L'impatience que
j'avois d'apprendre de quel air on auroit
reçu sa visite, me l'avoit fait attendre à
quelque distance de la maison de Milady.
Je montai dans un carrosse. Il m'embrassa,
en se félicitant d'avoir trouvé moins de
résistance qu'il n'en avoit prévu, & d'être
presqu'au moment d'exécuter sa commis-
sion sans violence & sans bruit. Une nou-
velle si agréable me causa toute la joie
que j'en devois ressentir. J'approuvai le
dessein qui le conduisoit chez Madame de
S..., & je le quittai pour en attendre le
succès avec les mêmes espérances.

Etant convenu de retourner ensemble
chez Milady, & de lui offrir de concert nos
soins & nos services pour l'un ou l'autre
des deux partis entre lesquels elle avoit
à choisir, il me reprit dans le lieu où il
m'avoit laissé. Ce qu'il me raconta de
Madame de S... me causa peu d'étonne-
ment après l'expérience que j'avois faite de
son caractère. Elle avoit reçu ses menaces
& ses reproches en femme supérieure à de
si petits événemens; &, confessant même

avec une raillerie maligne, que Milady avoit fait en peu de temps un progrès extraordinaire dans la galanterie, elle s'étoit excusée d'avoir eu la moindre part à ce qui avoit l'air de désordre ou d'excès. Des faits de cette nature étant difficiles à vérifier par des preuves, le Comte avoit été forcé de s'en tenir à ses premières déclarations, & le principal fruit qu'il croyoit avoir tiré de cette visite, étoit d'empêcher qu'une femme si dangereuse n'empoisonnât l'esprit de Milady par de nouveaux conseils.

Il ne s'étoit pas écoulé plus d'une heure pendant l'intervalle de ces deux expéditions. Nous gagnâmes la maison de ma belle-sœur. La porte nous en fut librement ouverte, & nous montâmes dans l'appartement, sans trouver plus d'obstacles. Le Comte, trouvant la porte du cabinet fermée, ne permit point qu'un laquais s'avancât pour nous annoncer. Il faut dérober, autant qu'il est possible, me dit-il, avec beaucoup de sagesse, cette fâcheuse scène à des domestiques. C'est une précaution, ajouta-t-il, que je devois recommander à Milady même, & que je serois fâché qu'elle n'eût point observée. Nous frappâmes doucement à la porte. On

ne se hâta point d'ouvrir. Le Comte ayant levé la voix pour faire entendre qui nous étions, nous entendîmes celle de ma belle-sœur qui, après quelques discours obscurs, dont une partie même nous échappa, donna ordre à sa femme-de-chambre de nous introduire.

Elle étoit seule avec cette femme, assise contre une table, & tenant une plume dont elle se servoit pour écrire. S'étant à peine levée pour nous recevoir, nous eumes bientôt remarqué qu'elle ne se trouvoit point assez de force pour se donner plus de mouvement. Son visage étoit d'une pâleur que je ne puis comparer qu'à celle de la mort. L'altération de tous ses traits, le désordre de ses yeux, enfin, l'air étonnant qui étoit répandu dans toute sa figure, nous fit connoître sensiblement qu'elle étoit agitée par quelque chose de plus terrible que la confusion & la douleur. Le Comte à qui l'office d'expliquer nos idées, sembloit appartenir, commença par quelques marques de l'inquiétude où nous étions pour sa santé, & demanda à la femme-de-chambre comment elle avoit pu laisser sa Maîtresse dans cet état, sans lui proposer quelque secours. Hélas! répondit cette femme, elle s'obstine à le

refuser, & depuis une heure elle me retient ici malgré moi. A ce que le Comte lui dit à elle-même pour tirer d'elle l'aveu de son mal, elle ne répondit qu'en étendant le bras devant lui, avec un signe d'aversion pour nos soins qui sembloient lui faire craindre de nous voir trop près d'elle. Enfin, comme c'étoit volontairement qu'elle s'étoit déterminée à nous faire ouvrir sa porte, elle nous pria d'écouter ce qu'elle s'étoit proposée de nous dire, sans autre précaution que de faire sortir sa femme-de-chambre, avec ordre d'attendre à deux pas de la porte.

Si vous n'avez amené M. le Doyen, dit-elle au Comte, en tenant les yeux baissés, que pour redoubler ma confusion par sa présence, vous perdez le fruit de votre dessein; je suis dans un état qui doit me rendre insensible à de si petites considérations, & ma honte, ni vos reproches ne peuvent être un mal fort insupportable pour moi, avec la certitude que j'ai de le voir finir fort vite. Je me réjouis, au contraire, de vous voir tous deux pour témoins de mes derniers sentimens. Vous apprendrez mieux par ma bouche que par la lettre que j'étois à vous écrire, ce qui se passe à ce moment dans mon cœur, & si vous con-

damnez l'excès où le désespoir vient de m'entraîner, vous serez les maîtres de faire l'usage que vous voudrez de mon secret.

Comme l'étonnement où nous étions le Comte & moi, nous portoit presque à chaque mot que nous entendions, à jeter les yeux l'un sur l'autre, je ne fais, reprit-elle, ce que signifient tant de regards, mais ils viennent de l'obscurité de mon discours qui vous cause peut-être de l'embarras, je n'ai besoin que d'un moment pour l'éclaircir, & je vous laisserai encore à décider lequel je mérite de votre horreur ou de votre compassion. Il est vrai, continua-t-elle, que l'attrait du plaisir & les misérables conseils de Madame de S... m'ont écarté de mon devoir. Donnez, si vous voulez, à mes désordres le nom d'ivresse ou d'aveuglement, mais ne croyez point que l'oubli de moi-même, où je suis tombée par degrés, ait jamais été volontaire. Les circonstances ont contribué chaque jour à cette dépravation, & j'ai moi-même été surprise de me trouver au milieu de l'abyme; sans avoir ouvert une fois les yeux pour reconnoître la voie qui m'y conduisoit. Comment, par exemple, la tendresse & le respect, dont j'étois remplie pour mon mari, ne m'ont-elles pas mieux

défendue contre les premiers mouvemens d'un amour déréglé ; & si j'étois capable de quelque foiblesse , devoit-ce être aux dépens d'un goût si cher , que le temps & mon propre choix avoient si parfaitement confirmé ? Sans me reconnoître aussi criminelle que vous l'avez supposé dans vos reproches ; je confesse , ajouta-t-elle , qu'on ne vous a point trompé sur une partie des excès qu'on m'impute. La vérité me condamne à cet aveu dans le redoutable moment où je suis , mais elle me dispense d'un détail qui feroit , sans doute , le tourment de mon mari.

Nous l'interrompîmes avec de vifs témoignages de pitié , pour éloigner la défiance qu'elle sembloit marquer de notre discrétion. Si vous nous connoissez de l'honneur , lui dit le Comte , n'appréhendez point que votre mari apprenne jamais de nous ce que vous allez nous faire oublier à nous-mêmes par de si fortes marques de repentir. Ah ! reprit-elle , en l'interrompant à son tour , vous ignorez ma situation , lorsque vous attribuez quelque chose à ma crainte. Il n'en reste plus , lorsqu'on n'a plus rien à prétendre à la vie. Et nous priant d'entendre ce qu'elle pouvoit nous expliquer en deux mots , elle

nous apprit qu'éloignée, comme elle étoit de nous croire informés de ses intrigues, elle avoit été si effrayée des reproches du Comte, que ses forces qui s'étoient soutenues pendant son discours, l'avoient abandonnée au moment qu'il étoit sorti du cabinet. Étant demeurée quelque temps sans connoissance, le misérable à qui le Comte avoit interdit l'entrée de sa maison, & qui n'avoit fait néanmoins que se retirer dans une chambre voisine, étoit retourné au cabinet, après en avoir vu sortir celui dont il n'avoit osé soutenir la vue. Il n'avoit pu douter, en voyant Milady dans un profond évanouissement, qu'il ne se fût passé entr'elle & le Comte, quelque scène qui étoit la suite de celle qu'il venoit lui-même d'essuyer, & dont l'effet seroit infailliblement de lui faire perdre les ressources qu'il avoit trouvées jusqu'alors dans la crédulité de sa belle-sœur. Le même fonds d'artifice & de fripponnerie qui l'avoit attaché à elle, lui inspira la détestable pensée de profiter de l'état où elle étoit pour lui enlever tout d'un coup ce qu'il avoit déjà fort altéré, avec le secours de Madame de S... & ce qu'ils s'étoient bien promis d'emporter successivement. Il connoissoit, par une longue familiarité, la cassette où Mi-

lady tenoit renfermés, avec ses bijoux, tous les actes & contrats qui faisoient le fonds de son bien. Il s'en saisit, n'ayant rencontré, en gagnant la rue, que la femme-de-chambre qui se rendoit, sans dessein, auprès de sa maîtresse, il feignit, en riant, d'avoir été chargé par ma belle-sœur, de mettre ce précieux fardeau à couvert, dans la crainte que le Comte de S.... avec qui il lui attribua quelque démêlé, ne portât l'ascendant qu'il vouloit prendre sur elle, jusqu'à s'emparer de ses papiers.

La femme-de-chambre trouva Milady qui revenoit à elle-même, à l'instant qu'elle entra dans le cabinet; &, ne lui appercevant que le reste de pâleur qui est la suite de ces accidens, elle se défia d'autant moins de la cause, que sa maîtresse se contint assez pour ne lui en laisser rien découvrir. Cependant, en lui rendant ses services, elle ne put s'empêcher de mêler dans ses discours ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Milady, comme frappée de la foudre, en vérifiant aussi-tôt le vol par ses yeux, trouva néanmoins assez de force, dans l'excès même de son trouble, pour se rendre maîtresse de ses premiers transports; mais elle n'en ressentit que plus vive-

ment son malheur. Tout ce qui est capable de jeter le désespoir & la consternation dans une ame, se réunissoit pour l'accabler. Avec les suites terribles dont elle se croyoit menacée de la part de son mari, elle se trouvoit réduite, en un moment à l'indigence, par l'homme du monde à qui elle avoit prodigué le plus follement son bien & sa confiance. Sans expérience & sans lumières dans la pratique des affaires, il ne lui vint à l'esprit aucune ressource pour réparer la perte de sa cassette, & pour arrêter les suites du vol. Enfin, ne voyant nul jour à l'espérance, & préférant la mort à mille extrémités funestes qu'elle croyoit inévitables, la seule pensée dont elle tira quelque consolation, fut de se souvenir qu'entre plusieurs élixirs qu'elle avoit hérités de son Père, & qu'elle avoit conservés précieusement, elle avoit un poison dont il lui avoit vanté souvent la vertu. Elle ne balança point un moment à l'avalier, sans en donner la moindre connoissance à sa femme-de-chambre qui s'imagina, au contraire, que ce qu'elle lui voyoit prendre étoit un remède pour sa santé. Elle demanda ensuite une plume, pour nous apprendre les raisons qu'elle avoit eues de renoncer à la vie, & pour nous intéresser

par l'honneur même de notre famille, à ne pas révéler une si tragique aventure.

Ce qu'elle pouvoit ajouter à ce récit, nous paroissant bien moins important que la nécessité de la secourir, nous lui coupâmes la parole pour rappeler le femme-de-chambre à qui nous ordonnâmes, dans les termes les plus pressans, de faire venir le premier Médecin qui pourroit se rencontrer. Et pour ne rien négliger dans l'intervalle, le Comte visitant la cassette des élixirs, y trouva heureusement divers contre-poisons, avec leurs noms & leurs marques, qui lui servirent à les distinguer; il força Milady de recevoir ce secours. Sa résistance fut longue & opiniâtre, mais elle se rendit enfin à deux espérances qu'il lui fit concevoir: l'une, que si elle étoit résolue de reprendre le goût du devoir, son mari ne seroit jamais informé du malheur qu'elle avoit eu de le perdre dans son absence; l'autre, que le vol même de ses papiers n'étoit pas encore un mal irréparable, parce que le double de la plupart de ces actes se conserve dans les dépôts publics; & que pour ceux qu'il n'étoit pas possible de garantir par cette voie, on avoit du moins celle des avis publics & particuliers, qui en sauveroit infail-

ment la meilleure partie. En acceptant, par ces deux motifs, les secours qui pouvoient la rappeler à la vie, elle se jeta à nos genoux, & les promesses nous parurent aussi sincères que ses remerciemens.

Il étoit si peu à craindre, dans la disposition où je la voyois, qu'elle fît difficulté de suivre mes conseils ou mes ordres, que suffisant seul pour lui faire goûter ceux des Médecins, & pour l'engager même à quitter sur le champ Paris, si la situation le permettoit, je pressai le Comte de ne pas différer un moment à prendre les mesures qu'il jugeroit nécessaires pour arrêter les suites du vol. Il partit dans ce dessein. Les Médecins, qui arrivèrent aussitôt, trouvèrent l'effet du poison moins avancé que je ne me le figurois sur les apparences. Soit que l'élixir en eût déjà diminué la force, soit qu'il eût besoin d'un espace plus longue pour agir, ils m'assurèrent qu'il ne s'étoit point encore communiqué aux parties vitales, & qu'ils s'en rendroient facilement les maîtres. En effet, Milady se trouva si soulagée par leurs soins, qu'elle fut en état, dans l'espace de moins d'une heure, de monter en carrosse avec moi pour se rendre à la Terre du Comte. Ce changement se fit avec tant de précau-

tions & de décence, que les domestiques mêmes n'ayant pas eu plus de soupçon des causes de son départ que de celles de sa maladie, je la consolai encore, en lui faisant valoir ce bonheur comme un augure des plus favorables pour l'avenir; & je lui persuadai enfin qu'elle n'avoit rien à craindre pour des secrets qui étoient dans les mains du Comte & dans les miennes.

Rien ne pouvoit me dispenser de passer quelque temps avec elle, autant pour éloigner Madame de S.... dont je craignois que l'imprudencce n'allât encore jusqu'à lui faire chercher les moyens de la revoir, que pour la confirmer dans des résolutions auxquelles je n'étois pas sûr que la nécessité n'eût point eu plus de part que le penchant du cœur. Ainsi le séjour que je fis auprès d'elle fut un exercice continuel de charité & de zèle, par le soin que je pris constamment de lui exposer devant les yeux tout ce qui pouvoit la rappeler à elle-même, & lui faire oublier ce qui l'avoit perdue. Elle me fit des ouvertures qui ne me laissèrent aucun doute de son repentir, & qui m'auroient persuadé qu'il y avoit à compter sur ses résolutions, si sa franchise même n'eût servi d'un autre côté à m'inspirer une nouvelle défiance de l'a-

venir , en me faisant pénétrer de plus en plus le fonds naturel de son caractère. Avec les premières lumières du Comte & celles d'une expérience funeste qui ne les avoit que trop vérifiées , je ne pouvois prendre le change , ni elle me le donner sur les moindres inclinations. Son cœur m'étoit aussi connu que le mien. J'y voyois à la vérité une détermination sincère à vaincre des penchans pour lesquels on s'accusoit d'avoir eu trop d'indulgence ; mais c'étoit voir qu'on les avoit encore , & qu'on seroit peut-être toujours obligé de les combattre. L'état dans lequel on avoit l'ingénuité de se montrer , étoit un état violent , qui supposoit par conséquent qu'on n'étoit rien moins que ce qu'on vouloit être , & qui devoit faire douter , aussi long-temps que ce combat subsisteroit , de quel côté la balance pourroit pancher un jour. Et si cette observation étoit certaine , il ne l'étoit pas moins que je ne devois rien attendre ni de ses propres efforts , ni de l'ardeur de mon zèle , pour guérir le mal dans sa source. C'eût été tenter de changer la nature ; entreprise qui surpasse les forces humaines , & que le Ciel ne s'est pas même engagé à mettre jamais parmi les miracles de sa grace.

Cependant, il importe si peu pour l'honneur & le repos d'un mari, que sa femme soit portée à la vertu par goût naturel ou par effort de raison; &, je doutois si peu que Milady ne fût triompher d'elle-même, lorsqu'elle auroit pour frein, non seulement la présence & les regards, mais encore l'amour & les complaisances de mon frère, que s'il me vint quelque scrupule sur le renouvellement de leur union, ce ne fut point le doute de la tendresse de l'un, ni de la fidélité de l'autre qui me le fit naître. Je m'attachai seulement à considérer quel alloit être le sort de Patrice, qui retrouvant sa femme telle en apparence qu'il l'avoit laissée à son départ, alloit lui prodiguer toutes les caresses qu'un mari doit à la constance du devoir & de l'amour; tandis qu'elle l'avoit outragé si cruellement, que ce qu'il lui devoit, dans les préjugés ordinaires de l'honneur, étoit peut-être une mort cruelle, ou un supplice qui lui rendît la vie plus insupportable que la mort. Cette réflexion ne venoit point du penchant qui me portoit quelquefois à forger des difficultés, ou à les grossir. C'est la manière commune de penser sur les événemens de cette nature. Le plus vil & le plus simple de tous les

hommes consulté sur la situation de Patrice à son retour, auroit jugé qu'il n'y a point d'état si cruel ; & , l'y réduire par conséquent avec autant de liberté que de connoissance, n'étoit-ce pas le trahir avec la dernière cruauté ? Je n'examinai point cette question par les règles humaines. Elles m'auroient causé trop d'embarras ; & , je n'avois d'ailleurs aucun besoin de les consulter, lorsque le malheur de Patrice étant ignoré, ce n'étoit point l'impression qu'il pouvoit faire sur autrui que je devois prendre pour fondement de mes réflexions. Je me tournai vers le Ciel, dont les loix ne sont jamais équivoques, lors même qu'elles ne s'accordent point avec l'opinion des hommes. Il me sembla que les fautes d'une femme ne diminuant ni les droits, ni la propriété, ni les goûts d'un mari, elles tirent moins leur griéveté du tort qu'elles lui font, que de la corruption du cœur qui les fait commettre. Ainsi, lorsque l'ignorance met d'une part l'imagination à couvert, & que de l'autre on ne remarque aucun changement qui puisse faire douter qu'une femme ait été fidèle à son devoir, il n'y a rien dans la situation d'un homme trahi, qui puisse la rendre aussi cruelle qu'on se le figure. Le crime & sa

honte ne tombent aux yeux de Dieu que sur celle qui l'a commis, & l'un & l'autre disparoissent également, s'ils sont effacés par le repentir.

Mais je m'arrêtois à des discussions inutiles; & l'ordre que le Ciel avoit mis dans les événemens m'en auroit dispensé, si j'eusse été capable de le pénétrer. De quelque espérance que je m'efforçasse de flatter l'esprit de ma belle-sœur, le remords de ses foiblesses, la crainte de son mari agissoient sur elle avec plus de force que toutes mes consolations. Si la diligence du Comte de S... avoit sauvé une partie de son bien, il n'avoit pu empêcher néanmoins que plusieurs billets considérables n'eussent passé sur le champ dans les pays étrangers avec celui qui les avoit enlevés, & qui avoit eu soin lui-même de s'assurer toute l'utilité qu'il pouvoit tirer de son crime. Les sommes qu'il ne restoit aucune espérance de recueillir, montoient à plus de cent mille francs. Il étoit impossible que Patrice, en s'apercevant d'une perte si considérable, ne marquât pas beaucoup de curiosité pour les circonstances du vol, & qu'elle ne le conduisît tôt ou tard à d'autres connoissances. Cette pensée, jointe à mille inquiétudes qui augmentoient à mesure que le retour de

mon frère s'approchoit, jointe au remords continuel d'avoir manqué d'amour & de fidélité pour un mari si digne de ces deux sentimens, jointe peut-être à l'effet du poison, dont il étoit difficile que quelque partie n'eût pas trompé les soins & l'habileté des Médecins, la fit tomber dans une maladie de langueur qui me fit croire dès les premiers jours, que sa mort n'étoit pas éloignée. Rien ne fut négligé pour le rétablissement de sa santé. Je ne la quittai pas un moment, & mes services furent aussi pressés que si je n'avois point eu de vie plus précieuse à conserver. Le Comte & son épouse lui rendirent les mêmes soins, avec toute l'ardeur qu'ils auroient eue pour Patrice même. Elle parut souffrir beaucoup de sa propre confusion dans la première visite qu'elle reçut de la Comtesse; & je compris aisément que la présence d'une femme vertueuse étoit pour elle un spectacle redoutable. Cependant, je déchargeai son imagination d'une partie de ce fardeau, en l'assurant que ma sœur ignoroit entièrement son aventure. Cette assurance qui sembloit lui répondre de la même discrétion à l'égard de son mari, parut rendre ses derniers soupirs assez tranquilles. Elle me conjura de ne pas m'éloigner de son

lit. Tous les intervalles de force & de liberté d'esprit que sa maladie lui laissa, furent employés à regretter ses fautes. Elle me prioit de les nommer ses infortunes, pour en adoucir l'horreur à ses propres yeux; &, ne se connoissant pas, me disoit-elle, assez de force pour soutenir les regards de son mari, sans expirer de honte & de douleur, elle regardoit comme une faveur du Ciel de lui épargner ce supplice, en lui ôtant la vie pendant son absence.

Nous la plaignîmes sincèrement le Comte & moi. Une femme si aimable méritoit un autre sort; & c'est encore un mystère impénétrable pour moi, que les plus parfaites qualités de la nature se trouvent quelquefois assorties avec de lâches passions qui les corrompent, ou confondues avec des vices odieux qui les défigurent. Le Comte poussa plus loin cette réflexion. Dans un corps matériel, me dit-il, où tout dépend du mécanisme qui n'a point de règles absolument certaines, & dont les différens mouvemens forment néanmoins ce qu'on nomme les passions, il ne me paroît pas si surprenant qu'à vous, que l'inclination au vice ou à la vertu puisse être sujette à beaucoup de variété & d'altération; mais, ce que j'admire, ajouta-t-il,

c'est que les femmes aient trouvé l'art d'envelopper leurs inclinations les plus opposées sous des apparences qui se ressemblent toujours; de sorte que rien ne puisse nous aider à percer ce voile imposant qui donne à leurs penchans les plus dérégles, le même dehors qu'à leurs vertus. Patrice, reprit-il, auroit-il été trompé par sa femme, si la longueur du temps & des observations pouvoient faire pénétrer l'œil le plus clairvoyant au travers de ces épaisses ténèbres? Sans combattre la pensée du Comte, je le priai seulement de remarquer que la différence qu'il mettoit entre ce qu'il nommoit inclination au vice ou à la vertu, venoit peut-être moins de la nature que de mille circonstances qui sont la source de nos habitudes. L'amour & la haine, ces deux inclinations naturelles auxquelles toutes les autres peuvent être rapportées, ne méritent jamais en elles-mêmes le nom d'inclinations vicieuses. Elles ne le deviennent que par la mauvaise qualité des objets vers lesquels nous nous portons; ce qui est si vrai que, de quelque nature que ces objets puissent être, le sentiment du cœur est toujours le même. Pourquoi voudriez-vous donc, ajoutai-je, que la nature eût donné des apparences différentes à une chose qui n'est point capable

capable de changer? Le changement du moins, si l'on doit en reconnoître un, ne venant que des causes extérieures qui excitent justement ou sans raisons les désirs & les affectations naturelles, il n'est pas plus raisonnable de souhaiter qu'il se manifeste au dehors, & par des différences sensibles; qu'il ne le seroit de vouloir, que le feu prît la couleur des objets qu'on lui présente, & sur lesquels son action est toujours semblable, quoique la différence soit quelquefois extrême dans les effets.

Nous passâmes bientôt de ces idées abstraites à des considérations plus intéressantes. Quoique la maladie de ma belle-sœur eût été assez longue pour nous laisser le temps d'en donner avis à Patrice, l'embarras qui nous restoit de son aventure, & si je l'ose dire, l'espérance même que nous avions d'en sortir par sa mort, nous avoit fait prendre le parti de ne pas lui en marquer un seul mot dans nos lettres. Mais, si tout changeoit de face par cet événement, nous ne sentîmes pas moins de quels ménagemens nous aurions besoin, pour lui communiquer une si triste nouvelle. Son voyage, qui ne devoit durer que quatre mois, venoit d'être prolongé par de nouvelles négociations, dont le Roi l'avoit chargé à la Cour d'Espagne.

L'impatience de se retirer à Paris étoit néanmoins le seul sentiment qui régnoit dans ses lettres. Quel moyen de lui apprendre par les nôtres un accident d'autant plus terrible pour lui, qu'une prudence encore plus nécessaire ne nous permettoit pas d'y joindre d'autres éclaircissements ? Les douleurs communes ont des bornes, nous le savions par nos expériences domestiques ; mais, dans le cœur de ce tendre frère, le Comte, aussi incertain que moi, me demandoit si je n'appréhendois pas qu'elle ne fût capable de bien des excès ; &, tremblant tous deux pour les suites qu'elle nous faisoit envisager, nous fûmes long-temps à prendre une résolution qui ne se présentoit point d'abord à notre esprit.

Enfin, ne craignant point qu'il y eût d'excès à me reprocher, lorsqu'il étoit question de prouver ma tendresse & mon zèle à mes frères, je pensai à faire moi-même le voyage de Madrid. Les prétextes ne manquoient point à un homme aussi curieux que moi de s'instruire. Ce fut le seul motif que je résolus d'apporter au Roi ; car je voulois éviter tout ce qui auroit pu diminuer l'opinion qu'il avoit de la fermeté de mon frère. Ma belle-sœur n'étoit point assez connue pour avoir

excité l'attention du public par sa maladie & par sa mort : cette nouvelle n'avoit point été jusqu'à Saint-Germain, & je ne doutai point que nous ne puissions la tenir cachée de même, aussi long-temps que nous le croirions convenable à nos intérêts. Dès le jour suivant je me rendis à la Cour, & j'obtins du Roi, sans explication, la liberté de faire le voyage d'Espagne. Il mit néanmoins des bornes à mon absence, mais le motif en étoit obligeant. Dans l'espérance où il étoit de voir réussir heureusement ses armes en Irlande, il me demanda si je ne me presserois pas assez pour grossir sa Cour, lorsque le succès de ses affaires lui permettroit de retourner dans ses États. Il fixa mon retour au commencement de l'hiver ; c'est-à-dire, dans un état où la fin de la campagne lui apprendroit quel jugement il devoit porter de la fortune. Frivole attente, qui fut démentie par une suite d'événemens fort opposés ! Mais, par la même raison, il avoit perdu, quelques semaines auparavant, le dessein de me faire passer en Irlande, pour enlever le trésor de Milord Linch. Quelque facilité qu'il y eût trouvé dans ses premières vues, lorsqu'il s'imaginait que je pourrois être secondé par ses troupes, il avoit jugé ensuite si avantageu-

fement de son expédition, que se croyant chaque jour à la veille d'une victoire signalée, il comptoit d'aller recueillir le trésor, de ses propres mains.

Fin du Neuvième Livre.

LIVRE DIXIÈME.

JE ne me croyois pas moins sûr de partir pour Madrid, & mes préparatifs ne demandant jamais beaucoup de temps ni de soins, je ne remettois pas plus loin mon départ qu'au jour suivant. Un incident qui ne m'étoit pas même venu à l'esprit, retarda mon voyage, & me força presqu'à l'abandonner tout-à-fait. S'imaginerait-on qu'il y eût des obstacles capables de m'arrêter, si je ne déclarois d'avance que ce fût le seul qui pût me faire renoncer à quelque chose de plus pressant encore, ou former, dans la même vue, des entreprises mille fois plus pénibles & plus difficiles?

Rien ne paroissant nous mettre dans l'obligation de communiquer la mort de ma belle-sœur, ni le dessein de mon voyage à Sara Fincer, je me proposois de prendre congé d'elle, avec les marques ordinaires de mon estime & de mon attachement, sans lui parler autrement de mon départ que pour lui recommander le soin de sa santé pendant mon absence. Cependant, j'appris en arrivant de Saint-

Germain , qu'elle m'avoit fait demander plusieurs fois avec un vif empressement ; & , m'étant rendu chez elle , mon étonnement fut extrême de l'entendre parler , non seulement de la mort de ma belle-sœur , mais du projet de mon voyage , comme si elle en eût appris de moi-même ou du Comte jusqu'aux plus légères circonstances. Quelques mots qui lui échappèrent dans la chaleur de divers mouvemens , dont je ne démélai pas tout d'un coup la nature , me firent connoître aussi qu'elle n'avoit point ignoré les aventures de sa rivale , ou qu'elle en favoit du moins tout ce qui n'avoit pas été confié uniquement à la discrétion du Comte & à la mienne. Je la regardois avec surprise , en attendant où ce prélude devoit aboutir. Enfin , se levant de sa chaise , avec une action si vive , que je n'en pus méconnoître plus long-temps la cause. Ah ! mon cher Doyen , me dit-elle , croyez-vous que je vous laisse partir seul pour l'Espagne ; & , lorsque le Ciel me rend la vie par de si heureux événemens , est-il quelqu'un au monde à qui je puisse me fier du succès de mes espérances ? Je connois votre amitié par les plus généreuses preuves ; & , si j'avois à me reposer de mes intérêts sur un autre que moi , je n'irois pas plus loin

pour choisir un protecteur & un ministre. Mais, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'être mon guide. Conduisez-moi, reprit-elle avec une ardeur plus déclarée: je n'ai plus d'obstacle à vaincre qui demandent les ménagemens de votre prudence; je ne souhaite que d'arriver à Madrid, & j'ose désormais tout espérer des seules forces de l'honnêteté & de l'amour.

Ayant eu le temps de me remettre pendant ce discours, je conçus ce que j'avoue que la multitude de mes idées & de mes occupations ne m'avoit pas permis d'envisager jusqu'alors; c'est-à-dire, que la mort de ma belle-sœur rendoit de justes espérances à Sara, & que n'ayant plus, en effet, que la douleur à combattre dans le cœur de mon frère, il n'étoit pas impossible qu'il prît pour elle des sentimens, auxquels j'ai remarqué mille fois qu'il avoit eu regret de ne pouvoir se rendre. Pourquoi se seroit-il obstiné à lui refuser son cœur? N'y retrouvoit-il pas toutes les vertus & tous les charmes qu'il n'avoit pu s'empêcher d'admirer? Il me sembloit même que sa patience, au milieu de tant de disgraces, leur donnoit un nouveau lustre; & soit que mon attachement pour elle eût grossi à mes yeux ses avantages, soit qu'elle eût tirée effectivement ce fruit de l'adversité,

j'avois remarqué mille fois, depuis qu'elle étoit chez le Comte, que son esprit, sa douceur, sa politesse, s'étoient perfectionnés par des accroissemens continuels. Dans le moment même où je faisois remonter ainsi mes réflexions sur le passé, je ne laissois pas échapper une remarque présente, qui frappoit d'elle-même mon attention. Informée, comme je m'étois aperçu qu'elle l'étoit, du dérèglement de ma belle-sœur, j'admirai qu'il ne lui échappât point de réflexion maligne, ni la moindre marque de cette joie insultante qu'on ressent si volontiers des infortunes d'une rivale. A peine avoit-elle prononcé son nom, & cet effort qu'elle faisoit sur elle-même, redoubla l'opinion que j'avois toujours eue de sa douceur & de sa modestie.

Cependant, des propositions auxquelles je m'attendois si peu, me jetèrent dans un embarras dont je ne sortis point aisément. J'avois besoin de quelque délibération pour examiner si elles ne blessaient aucun droit. Un mariage rompu avec éclat pouvoit-il être renouvelé ? & si la séparation avoit été légitime, permettoit-elle de se rejoindre par un nouveau lien ? D'ailleurs, quelle apparence de disposer Patrice à recevoir une nouvelle épouse au moment qu'il apprendroit la perte de celle

qu'il avoit uniquement aimée? Cette dernière pensée suffisant seule pour m'inspirer ma réponse, je remis la discussion des autres à des temps plus libres; &, sans faire d'autres objections à Sara que celle qui se présentoit si naturellement, je lui demandai si les premiers momens de la douleur étoient un tēps propre à faire réussir ses espérances. Elle convint de la force de cet obstacle; mais, n'en demeurant pas moins ferme dans sa résolution, elle me proposa mille expédiens qu'elle croyoit capables de concilier toutes les difficultés. Je me garderai bien, me dit-elle, de paroître d'abord avec vous. Vous le verrez seul, pour lui apprendre sa perte. Votre zèle & votre prudence s'emploieront à modérer les premiers mouvemens de sa douleur; & quand vous le croirez disposé à recevoir ma visite, je m'efforcerai à mon tour de lui faire goûter mes consolations. Si c'est le plaisir d'être aimé qu'il regrette, hélas! il reconnoitra bientôt que ce qui lui reste surpasse tout ce qu'il a perdu.

Cet excès d'amour & de bonté marchacha des larmes & des éloges; mais, toujours effrayé d'un projet où je croyois voir mille difficultés insurmontables, si je ne m'obstinai point à le condamner, j'exigeai du moins qu'il fût communiqué au Comte

& à la Comtesse de S.... & je fis dépendre mon consentement de leur réponse. Quelle fut la douleur de Sara, lorsqu'elle leur trouva la même opposition à ses désirs! Dans les premiers mouvemens, elle me protesta que rien n'étoit capable de l'arrêter, & que si je refusois de lui servir de guide, elle sauroit prendre sans moi la route d'Espagne, & se rendre à Madrid aussi promptement que moi. Je balançai alors, si son intérêt même & celui de Patrice ne m'obligeoient pas d'abandonner le dessein de mon voyage. Mes lettres pouvoient amener mon frère par degrés à la connoissance de sa perte, & lui ménager de même insensiblement les consolations qui pouvoient rendre la paix à son esprit. Je croyois prévoir qu'après avoir comme épuisé dans l'éloignement la première impétuosité de sa douleur, il seroit assez satisfait d'y trouver un remède plus doux dans la tendresse d'une femme qu'il n'avoit jamais haïe, & dont il étoit sûr d'avoir été constamment aimé. Je me serois peut-être fixé à cette résolution, si la Comtesse n'eût réussi par d'autres motifs, à faire changer celle de Sara. Elle lui représenta que devant se regarder comme une femme qui n'appartenoit plus à mon frère, que par les désirs de l'amour, la bienséance lui imposoit des

loix qu'elle paroïſſoit oublier, Cet avis, fans avoir peut-être toute la ſolidité que la Comteſſe ſe le perſuadoit elle-même, fit tant d'impreſſion ſur un caractère auſſi vertueux que celui de Sara, qu'il lui fit étouffer ſes plus impétueux déſirs. Mais avec quelle ardeur ne me conjura-t-elle pas d'embraffer donc ſes intérêts, puisqu'elle perdoit l'eſpérance de les ſolliciter elle-même ? Elle me répéta vingt fois juſqu'aux termes dont elle auroit déſiré que je me fuſſe ſervi. Elle vouloit les écrire & me charger de ſa lettre. Ce fut après mille raïſonnemens & mille efforts que je l'obligeai de reconnoître la force de mes premières objections, & de confeſſer que la précipitation ne convenoit point à ſes eſpérances.

Enfin, j'eus la liberté de partir, & ma diligence répondant à mon zèle, je pris à peine le repos néceſſaire dans le cours d'un ſi long voyage. Patrice me reçut avec une ouverture de cœur qui me fit juger tout d'un coup que je retrouverois dans cet aimable frère toutes les qualités qui me rendoient ſon amitié ſi précieule. Il ne reſtoit dans ſa mémoire aucune trace de nos démêlés. Mais l'empreſſement avec lequel il me demanda des nouvelles de ſon épouſe, m'annonça preſqu'auſſi promptement toutes les difficultés de mon entre-

prise. Il me renouvela les plaintes qu'il nous avoit faites plusieurs fois par ses lettres, du trop long intervalle qu'elle mettoit entre les siennes; &, me faisant tout-à-la-fois cent questions sur sa santé, sur ses occupations & sur la tendresse qu'elle conservoit pour lui, il ne soulagea mon embarras que par le droit qu'il me donnoit de lui répondre avec la même confusion. J'eus moins de peine à donner de la vraisemblance aux prétextes de mon voyage. Le désir de le voir, & l'occasion que son séjour à Madrid me donnoit de connoître l'Espagne, étoient des raisons si naturelles, qu'en le persuadant de mes vœux, elles lui inspirèrent toute la chaleur que je souhaitois de lui pour me satisfaire. C'étoit dans la dissipation que cet exercice pouvoit lui causer, que j'espérois trouver des momens favorables à mon dessein; &, n'étant point pressé par le temps qui me laissoit autant de jours à choisir qu'il y en auroit jusqu'à son retour en France, je n'avois pas le moindre doute qu'une entreprise conduite par tant de degrés, n'eût enfin tout le succès que j'avois osé m'en promettre.

Cette facilité à me flatter s'accrut encore par une découverte que je fis dès les premiers jours, & qu'une apparence de vérité

me fit prendre dans un sens qui étoit propre, en effet, à l'augmenter; j'appris, par le soin que j'eus de m'informer des domestiques de mon frère, quelles étoient les habitudes à Madrid; qu'il voyoit familièrement une jeune dame, dont le mérite avoit fait impression sur lui. Elle étoit veuve, & cette qualité lui donnant la liberté de recevoir les étrangers, il passoit chez elle presque tout le temps qu'il n'employoit point à ses affaires. Peut-être me relâchai-je un peu de mes principes, en désirant qu'il eût pris quelque inclination pour elle, & l'intérêt même de Sara Fincer ne m'empêcha point de lui souhaiter cet obstacle. Outre que je ne pouvois me le figurer assez fort, pour me faire craindre beaucoup de peine à le vaincre, c'étoit en surmonter un si puissant que de me rendre maître de sa douleur, que tout le reste me parut un badinage. Si je ne m'assurai pas tout d'un coup, par lui-même, de ses dispositions pour une femme dont on m'avoit tant relevé les charmes, ce ne fut que pour en tirer plus d'utilité, en faisant servir à mon dessein, sans qu'il en eût la moindre défiance, les lumières que je voulois me procurer par une autre voie.

M'étant fait nommer plusieurs personnes de qui je pouvois les recevoir, je m'at-

tachai à lier connoissance avec un Gentilhomme Espagnol qui voyoit souvent la même Dame, & qui, parlant la langue françoise, étoit d'un accès facile pour ceux qui pouvoient l'entretenir dans cettelangue. Sur la seule qualité d'ami de cette Dame, je l'aurois cru lié avec elle par les mêmes motifs que je désirois à Patrice, si, dès la première occasion que j'eus de lui parler d'elle, il ne m'en eût fait un portrait qui ne me parut pas venir du pinceau d'un Amant. Il me la représenta comme une coquette aguerrie qui, sous un faux semblant de modestie & de douceur, cachoit tout l'artifice dont une femme qui ne cherche qu'à plaire, est capable, & qui, ne se bornant pas même à tenir un seul Amant dans ses chaînes, s'efforçoit continuellement d'étendre ses conquêtes, avec la seule attention de se déguiser si habilement, que chacun de ses favoris se croyoit sûr d'être sans rival. Il s'étoit guéri d'une malheureuse passion qu'il avoit long-temps nourrie pour elle, par l'expérience qu'il avoit eue de ses trahisons; ce qui n'empêchoit point que l'estime qu'il faisoit de son esprit & de cent qualités rares qu'il lui reconnoissoit encore, ne lui eût fait conserver pour elle une espèce d'attachement qu'il nommoit plutôt goût qu'amitié. Lorsqu'il eut appris dans la suite

de notre entretien , que Patrice étoit mon frère , il me déclara naturellement que le voyant fort assidu chez cette belle veuve , il doutoit peu que l'amour n'eût beaucoup de part à ses visites , & il me conseilla de lui donner là-dessus les avis que je croirois propres à le sauver du danger. Du moins suis-je sûr , ajouta-t-il , qu'on se fait une étude de lui plaire ; & il m'offrit de m'en faire juger par mes propres yeux.

Loin de m'effrayer de cette peinture , c'étoit précisément une inclination de cette espèce que j'aurois cru capable d'amuser assez Patrice pour le rendre moins sensible au coup que j'avois à lui porter ; sans l'exposer néanmoins à s'amollir assez le cœur pour ne pas recevoir aisément un remède qui seroit toujours beaucoup plus fort que le mal. J'acceptai avec joie l'offre du Gentilhomme Espagnol ; & , prévenant mon frère dès le même jour sur l'occasion que j'avois de me lier avec une Dame de sa connoissance , je ne remis pas ma visite plus loin qu'au lendemain. Vous verrez , me dit-il froidement , une Dame d'un mérite distingué , & vous n'avez pas besoin d'un autre que moi pour vous introduire chez elle. Je trouvai dans ce discours un air de confiance qui confirma toutes mes idées. Il me resta même si peu de doute , que je

ne pus me défendre de quelques réflexions sur l'inconstance du cœur, qu'une seule passion ne suffit pas pour occuper tout entier; & si cette pensée me donna plus d'espoir que jamais de composer aisément avec Patrice, elle servit peut-être à m'inspirer pour le sort de ma belle-sœur, une compassion plus vive que je ne l'avois senti.

Patrice me fit souvenir lui-même de l'engagement qu'il avoit pris avec moi. M'ayant présenté à Dona Figuerrez avec une recommandation telle que la bienveillance la permettoit dans la bouche d'un frère, il me donna lieu de m'appercevoir bientôt de la considération qu'elle avoit pour lui. J'aurois commencé dès le premier moment mes observations, si le Gentilhomme Espagnol, qui étoit déjà dans l'assemblée, ne se fût assez approché de moi pour m'engager dans une conversation que je ne pus éviter. Un reste de dépit, qu'il conservoit encore de son aventure, le porta, sans doute, à me faire connoître le caractère de ses rivaux. L'un, dont la figure étoit fort prévenante, avoit été le premier Amant de Dona Figuerrez, après la mort, & peut-être, ajouta-t-il malicieusement, vers les derniers temps de la vie de son mari. Peut-être encore est-il le seul qu'elle ait jamais aimé de bonne foi. Mais,

étant sans biens, il lui seroit devenu fort à charge dans la fortune médiocre qu'elle possède, si elle s'étoit piquée d'une fidélité qui ne l'eût fait penser qu'à lui. Il ne seroit pas impossible de justifier ainsi sa coquetterie dans sa source. Quoi qu'il en soit, une disgrâce, pire encore que la pauvreté, força cet Amant de s'éloigner de Madrid, au moment qu'elle avoit soumis à ses charmes un riche vieillard, que vous voyez ici, dont le bien pouvoit lui faire trouver plus de douceur que dans son premier engagement. Elle perdit par conséquent du côté de l'amour autant qu'elle gagnoit du côté de la fortune; mais, pour réparer cette perte elle se fit bientôt un nouvel esclave de cet Officier, continua-t-il en me le montrant vis-à-vis de moi, qu'elle destinoit à remplir les fonctions de l'absent. Ce fut vers ce temps-là que je pris pour elle la funeste passion qui m'a long-temps aveuglé. Je suis riche, & d'un âge qui n'a rien de rebutant, non plus que ma figure. On parut charmé de mes soins, & tout l'art du monde fut employé pour assurer ma défaite. Ignorant ce que la suite m'a fait heureusement découvrir, je me crus seul maître d'un cœur que je croyois d'un prix inestimable; ou du moins je n'eus que de légers ombrages de la part du vieillard,

qui n'a plus assez de fermeté d'esprit pour déguiser une bonne fortune, dont il se croit seul en possession. Je remarquai quelques alarmes qui furent tournées en plaisanterie. En un mot, l'Officier plus réservé, jouissant en secret des droits qu'il s'étoit acquis, & le vieillard passant à mes yeux pour un rival peu dangereux par ses desirs, que je croyois réduits à quelques regards favorables, nous nous sommes trouvés associés tous trois au même bonheur; & peut-être mon illusion dureroit-elle encore, si le premier Amant ne m'en fût venu tirer sans le vouloir. Ayant obtenu la liberté de rentrer à Madrid, il reprit aussi-tôt la place qu'il avoit abandonnée; &, s'il s'apperçut qu'il avoit des concurrents, la présence du vieillard & la mienne, qui étoit toujours accompagnée de bien des libéralités qu'il partageoit, ne blessa point sa délicatesse. Mais, ne se croyant point obligé à la même contrainte qu'on avoit l'art d'exiger des autres, il se trahit par tant d'indiscrétions qu'elles me firent ouvrir les yeux; &, sans rompre trop durement avec la Dame, je me suis retranché insensiblement au commerce de l'amitié, dans lequel j'ai la foiblesse de trouver encore de la douceur. La tranquillité de ce sentiment me fait goûter sans amer-

tume toutes les qualités que je ne saurois m'empêcher de lui reconnoître. Je joins à cette satisfaction un plaisir que vous trouverez peut-être moins innocent ; c'est celui d'observer sa conduite & de voir avec quelle adresse elle grossit tous les jours le nombre de ses Amans. Le recueil de mes découvertes composeroit une histoire intéressante par la variété & l'agrément. Mais ce que je ne pènètré pas encore , ajouta-t-il , ce sont les vues qu'elle a sur Milord votre frère , & la manière dont il y répond. Je fais l'origine de leur liaison. Elle est nièce & héritière de notre Ambassadeur en France ; l'occasion du voisinage lui a fait chercher le moyen de se lier avec un homme aimable , sous prétexte de s'informer de la santé de son oncle. Voyez le soin qu'elle prend de lui plaire, l'attention qu'elle marque pour tout ce qui sort de sa bouche , & l'air flatteur dont elle accompagne toutes ses réponses. Il tombera dans le piège , s'il n'a pas déjà le malheur d'y être , & vous lui rendrez un office fraternel de l'en avertir.

Je m'apperçus en effet que Dona Figuerrez étoit uniquement occupée de ses attentions pour Patrice. Au moment que je tournai les yeux sur elle en cessant d'écouter le Gentilhomme , j'entendis le ton

qu'elle prenoit pour marquer sa joie ou son admiration. Prévenu par le récit que je venois d'entendre, & plein encore de mon aventure avec Madame de S... je crus pénétrer ce voile trompeur, & je ne le trouvai point aussi imposant qu'on me l'avoit représenté. Cependant, l'attitude & les discours de Patrice continuoient de me faire juger qu'il en étoit plus ébloui que moi, & je ne doutai point en lui voyant soutenir le même air de prévention, qu'il ne fût plus engagé qu'il ne se l'imaginoit peut-être lui-même.

Le soir m'ayant rendu la liberté de l'entretenir seul, il n'attendit point que je le misse par mes questions dans la nécessité de s'expliquer. Vous avez vu Dona Figuerrez, medit-il d'un air sérieux, & vous lui avez trouvé sans doute un mérite supérieur à son sexe. J'ai voulu vous laisser le temps de la connoître avant que de vous apprendre les raisons que j'ai de la voir. Il continua de me raconter qu'ayant lié connoissance avec elle à l'occasion de quelques lettres qu'il avoit reçues de l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, il avoit pris tant de goût pour son esprit, que dans les communications qu'ils avoient ensemble, il lui avoit fait l'ouverture d'une partie des événemens de sa vie, L'histoire de son mariage

n'avoit pas été oubliée, & n'ayant pu lui dissimuler dans la suite le chagrin qu'il avoit de recevoir si peu de nouvelles de son épouse, cette confiance avoit engagé Dona Figuerrez à lui offrir l'entremise de l'Ambassadeur pour en apprendre. Quoiqu'il fût peu naturel d'employer une voie si étrangère, lorsqu'il avoit toute sa famille à Paris, la crainte qu'il ne nous restât contre son épouse, quelque ressentiment qui nous rendît trop froids à la servir, lui avoit fait accepter des offres qui n'étoient incommodés pour personne. Les premières lettres de l'Ambassadeur l'avoient rempli de mille idées qui n'avoient encore pu s'éclaircir. Elles représentoient ma belle-sœur dans un état si brillant, qu'il n'y avoit point reconnu la situation où il l'avoit laissée. L'Ambassadeur, en louant ses charmes, dont il affuroit qu'il s'étoit instruit par ses propres yeux, parloit de la vie agréable qu'elle menoit à Paris, & la donnoit pour un modèle des agrémens réunis de la fortune & de la beauté. Cette lettre dont on n'avoit lu que des articles de cette nature à Patrice, lui avoit causé des inquiétudes que Dona Figuerrez avoit observées. Elle en avoit profité pour pénétrer plus avant dans les secrets de mon frère; & se faisant expliquer mieux ce qui paroïssoit le chagriner, elle

avoit employé toute son adresse pour réparer le mal qu'elle lui avoit imprudemment causé. Les lettres qui étoient venues à la suite n'avoient jamais apporté de nouvelles qui n'eussent été conformes aux desirs & aux idées de Patrice, & comme nous évitions avec soin dans les nôtres, de lui apprendre ce qui n'étoit propre qu'à troubler inutilement son repos, il étoit parvenu à se persuader que l'Ambassadeur s'étoit trompé dans les premières relations.

Vous concevez, me dit-il, qu'avec les tendres alarmes que j'ai continuellement pour mon épouse, j'ai dû ménager une connoissance qui me procure chaque semaine des nouvelles si sûres de sa santé & de sa situation. J'ai eu l'injustice de les croire moins certaines de votre main & de celles de ma sœur, & j'ai continuellement le chagrin d'en recevoir trop rarement de mon épouse même qui ne trouve point, apparemment, les mêmes douceurs que moi dans un commerce de lettres. Cependant, le soin que M. l'Ambassadeur a pris constamment de m'informer de tout ce qui la touche, m'a servi de remède contre les tourmens de l'absence, & me console des nouveaux ordres du Roi, qui me retiennent encore ici pour son service. Je vois Dona Figuerrez, ajouta-t-il, comme

une ressource que la faveur de l'amour m'a ménagée à Madrid. Je lui parle moins d'elle-même que de mon épouse, & l'agrément de son commerce me tient lieu du bonheur que je ne puis trouver qu'en France.

On s'imaginera aisément combien ce discours qui supposoit ma belle-sœur vivante, & sa conduite toujours aussi réglée que ses sentimens, dut me causer d'admiration. La bonne foi de mon frère m'effrayoit; &, dans l'indignation que j'eus de le voir trompé si cruellement par des étrangers, à qui je ne pouvois supposer les mêmes motifs que les miens pour suspendre l'éclaircissement de son sort, je fus prêt de dissiper à ses yeux de si dangereuses ténèbres qui me sembloient cacher nécessairement quelque mystère odieux. Cependant, un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de le pénétrer, me fit modérer aussitôt cette chaleur. J'affectai même d'entrer dans les idées de Patrice, & sans lui communiquer ce que j'avois appris du caractère de Dona Figuerrez, j'éloignai tout ce qui pouvoit nous ramener à cette conversation, pour m'assurer la liberté d'approfondir le lendemain des artifices que je ne voulois pas ignorer.

Il ne se présentoit point d'autre voie pour

me procurer ces lumières, que celle du Gentilhomme Espagnol à qui j'avois les obligations que j'ai rapportées. Malgré l'attachement qu'il conservoit pour son ancienne maîtresse, je lui avois reconnu un fonds de ressentiment qui le dispoisoit toujours à suivre les nouvelles preuves qu'il pouvoit découvrir de sa perfidie, & à les relever même des plus fortes couleurs, pour se confirmer apparemment dans la résolution qu'il avoit prise de ne plus lui appartenir par l'amour. Je pressentis néanmoins par d'autres épreuves, si je ne m'étois pas trompé dans cette conjecture, & croyant pouvoir m'ouvrir à lui, sans rien donner au hasard, je lui racontai tout ce que j'avois appris de mon frère, sans lui cacher que plusieurs faits constans qui détruisoient absolument toutes les suppositions de Patrice, me faisoient soupçonner Dona Figuerrez de quelque noire imposture. Une scène si nouvelle pour lui, excita toute son ardeur pour en découvrir les ressorts. Comme ce n'étoit pas d'elle-même qu'il devoit attendre des éclaircissmens, il conclut, après quantité de réflexions, qu'il n'en pouvoit espérer de plus certains que de ses lettres. Il connoissoit le lieu où elle les referroit, & le plaisir qu'il se faisoit déjà de la trouver coupable de quelque nouvelle trahison.

trahison, fut un motif si puissant pour lui, qu'il résolut de risquer tout pour se rendre maître de son secret par ce vol. J'admiraï que dès le même jour il eût pu réussir dans une entreprise dont il avoit senti la difficulté lui-même. Il me fit avertir de me rendre chez lui; &, triomphant de ce qu'il avoit déjà découvert, il me montra d'aussi loin qu'il m'apperçut un paquet de lettres qu'il avoit enlevées avec la cassette où elles étoient contenues.

Il ne m'avoit pas communiqué la voie qu'il devoit employer pour me servir; &, quelque satisfaction que je ressentisse de lui voir de si sûrs éclaircissimens entre les mains, j'en'osai louer une témérité qui avoit quelque chose de choquant dans mes principes. Je commençai même par lui faire quelque reproche d'une action si peu mesurée, & j'exigeai du moins que les lettres qui ne paroïtroient point avoir de rapport à nos vues, demeurassent inviolablement fermées. Il n'en avoit pas fallu lire un grand nombre pour pénétrer le fonds d'un horrible complot. L'Ambassadeur avoit conçu une vive passion pour ma belle-sœur dans le même temps que Dona Figuerrez prenoit les mêmes sentimens pour Patrice. Les premières nouvelles qu'il avoit marquées à Madrid, avoient été accompagnées de

l'aveu de ses sentimens, que celle-ci s'étoit bien gardée de lire à mon frère. S'appercevant, au contraire, que le simple récit des divertissemens de ma belle-sœur faisoit sur lui une impression trop vive, & que l'inquiétude qu'il en paroïssoit ressentir pouvoit devenir assez forte pour lui faire abandonner promptement l'Espagne, elle avoit profité des lumières qu'elle avoit tirées de lui pour engager l'Ambassadeur à ne plus rien écrire qui ne s'accordât avec l'idée que mon frère avoit de son épouse. Son espérance étoit d'attendrir insensiblement son cœur, tandis que l'Ambassadeur auroit la même liberté de former ses attaques sur celui de ma belle-sœur; & lorsqu'après divers événemens, dont je n'ai rapporté que ceux qui étoient venus jusqu'alors à ma connoissance, elle eut appris la mort infortunée de Mithady, elle n'en conçut qu'une espérance plus vive de vaincre le cœur de de Patrice, & de l'amener peut-être à lui offrir sa main avec son cœur.

L'Ambassadeur étoit donc du nombre de ceux qui avoient conspiré contre la vertu de ma belle-sœur, & ses lettres faisoient foi, qu'il ne s'étoit pas cru des plus malheureux. Il se plaignoit souvent néanmoins, dans les réponses qu'il paroïssoit faire aux questions de sa nièce, que l'ob-

jet de sa passion ne prenoit pas pour lui des sentimens aussi sérieux, qu'il l'auroit désiré pour son bonheur. Il la traitoit de volage & de capricieuse, qui ne paroissoit chercher que de l'amusement dans les plaisirs, & qui faisoit son moindre embarras du repos & de la satisfaction d'un Amant. Ces plaintes étoient capables de la rétablir un peu dans mon opinion. Je croyois voir, par un témoignage qui ne m'étoit pas suspect, que s'il y avoit eu du dérèglement dans sa conduite, il étoit moins venu d'un goût pour la débauche grossière, que de la légéreté de son humeur, ou, comme l'avoit pensé le Comte de S... de la mollesse de ses sentimens. Quelqu'idée qu'on ait dû s'en former sur mon récit, je lui dois cette justice, que l'Ambassadeur, en confessant le degré de faveur où il croyoit être auprès d'elle, s'applaudissoit de son goût pour une femme si charmante, comme la plus glorieuse fortune que l'amour pût lui offrir en France. Quel moyen néanmoins de concevoir qu'elle eût pu lui dérober le commerce qu'elle avoit avec un autre Amant, sans la croire assez artificieuse pour l'avoir trompé par de faux dehors? Et, dans cette supposition, ne faudroit-il pas la regarder comme une coquette d'autant plus raffinée, que ne pouvant devoir dans un âge si ten-

dre tant d'adresse à l'expérience, on ne pourroit l'attribuer qu'à la corruption de son esprit & à la perversité naturelle de son caractère? A moins qu'on ne veuille faire honneur de tant d'art à l'habileté de Madame de S.... qui n'avoit pas besoin, peut-être, d'un espace bien long pour former ses élèves.

Mais quel étoit le sort de Patrice, d'être retombé en Espagne dans les mains d'une femme du même caractère? Il n'avoit que la droiture de son cœur pour s'en défendre; car, étant attaqué si méthodiquement par une femme aussi habile que Dona Figuerrez, je n'ai jamais conçu qu'il eût pu se sauver autrement d'un péril qui se renouveloit tous les jours. Plein de l'idée de son épouse, il ne lui tomboit pas même dans l'esprit, qu'une autre femme pût penser à lui plaire. Ainsi, les coquetteries & les avances de l'Espagnole étoient des soins perdus pour elle. Il n'attribuoit ses manières & ses expressions les plus flatteuses qu'à l'agrément naturel de son esprit, & au tour galant d'imagination qui règne assez communément en Espagne. Cette raison jointe au plaisir qu'il avoit de recevoir par ses mains des nouvelles de son épouse, lui faisoit trouver plus de satisfaction auprès d'elle, que dans toutes les assemblées de Madrid, où son

mérite & sa naissance l'auroient fait recevoir avec distinction. Il n'avoit pas eu le même soin que moi de prendre des informations qui lui auroient fait regarder le commerce d'une femme si dérégulée, d'un autre œil. Il étoit donc sincèrement son ami, & toutes les ressources de la coquetterie ne lui avoient pas fait naître un sentiment plus tendre.

Après avoir lu avec beaucoup de soin toutes les lettres de l'Ambassadeur, j'engageai le Gentilhomme à remettre en ordre dans la cassette celles qui n'appartenoient point à notre dessein, & l'ayant fait consentir à me laisser les autres, je le remerciai d'un service par lequel j'étois bien persuadé qu'il avoit cherché à satisfaire sa curiosité plus que la mienne. Il me refusoit à faire usage de tant de pièces importantes. Je me représentai quel avoit dû être l'embarras de Dona Figuerrez, en apprenant de mon frère que j'arrivois de Paris, & que n'ayant pu ignorer la mort de ma belle-sœur, c'étoit la première nouvelle que j'avois dû lui communiquer à mon arrivée. Elle avoit cru, en effet, tous ses desseins renversés; mais un coup d'œil lui ayant fait remarquer la tranquillité de Patrice, elle avoit jugé aussi-tôt que par quelques raisons que j'eusse pu lui cacher sa perte, il

étoit impossible qu'il en fût informé ; & , s'attachant à cette pensée , elle n'avoit rien changé à son enjouement ordinaire. Cependant elle n'avoit pas cru mon silence sans mystère , & l'impatience de le pénétrer ne lui laissoit point de repos. Ainsi , dans le temps que je pensois moi-même à la voir secrètement , pour la faire servir , peut-être malgré elle , à ma principale entreprise , elle avoit la même passion de m'entretenir , & je trouvai à mon retour chez Patrice un billet par lequel elle me pressoit de me rendre chez elle.

Je m'y rendis sur le champ. L'utilité dont elle me pouvoit être se réduisoit à ménager avec adresse les tristes ouvertures qu'il falloit faire à Patrice. Je laissois à part ses intentions qui ne me paroissoient pas fort à craindre pour lui ; & , connoissant néanmoins le pouvoir qu'elle avoit sur son esprit , je ne doutois pas qu'elle n'eût la même habileté pour le consoler que pour lui plaire. Il m'importoit peu à qui je pusse avoir cette obligation , & ce qui étoit capable de m'inspirer de la reconnoissance , ne m'imposoit aucune nécessité d'accorder mon estime. Elle me reçut avec un air de douceur & d'insinuation , qui m'obligea de me tenir en garde contre ses vues. L'exemple de Madame de S... me revenoit sans

cesse à l'esprit. C'étoit néanmoins me donner beaucoup d'avantage sur elle, que de me confesser, dès l'entrée de son discours, qu'elle fondoit de grandes espérances sur ma bonté; &, continuant du même ton, elle me dit qu'elle estimoit assez mon frère pour souhaiter qu'il prît de l'inclination pour elle; qu'ayant appris la mort de son épouse, elle n'avoit pas jugé à propos de l'en instruire, & que j'avois apparemment quelque raison de lui en faire le même mystère, puisqu'il ne paroïssoit pas que je l'en eusse informé; que la sienne, pour se faire, étoit la crainte d'affliger trop un homme pour qui elle avoit les sentimens les plus tendres, quoiqu'elle n'eût point encore été assez heureuse pour toucher son cœur; qu'elle savoit, par ses aveux continuels, la vive passion dont il étoit prévenu, & que prévoyant l'excès de douleur auquel il s'abandonneroit en apprenant sa perte, elle auroit souhaité de lui inspirer un peu d'amour avant que de lui faire cette ouverture, dans la vue de le fortifier contre des atteintes si imprévues; que si je voulois me prêter à son dessein, en différant, de concert avec elle, des éclaircissemens qui pouvoient être aisément suspendus, elle ne désespéroit pas de triompher, à la fin, de son cœur; & qu'en prenant quelques infor-

mations sur la naissance & la considération dans le monde , je trouverois peut-être qu'elle n'étoit point indigne de porter quelque jour le nom de ma belle-sœur.

De ce discours , & de mille instances qu'elle y ajouta , dans le doute où je la laissai quelque temps , par mon silence , je ne m'arrêtai qu'à la proposition de différer l'éclaircissement que j'apportoïis à mon frère , aussi long - temps qu'elle le souhaiteroit pour le succès de ses propres vues. Laisant tout le reste à part , je lui répondis , après quelques momens de méditation , que mon frère croyant son épouse vivante , son erreur l'obligeoit à la même fidélité pour les engagemens du mariage , & que je ne pouvois entrer , par conséquent , dans un complot qui l'exposeroit à s'écarter de son devoir. Mais pourquoi prendre , lui dis-je , un terme si long & si incertain ? N'est-il pas plus naturel & plus conforme à vos désirs , de profiter pour l'ouverture qui nous arrête , du goût présent que mon frère a pour votre mérite , & de remettre à lui inspirer des sentimens plus tendres , après le service que vous lui aurez rendu , en faisant servir votre esprit & le pouvoir de vos charmes à sa consolation ? La reconnoissance vous fera peut-être accorder ce que vous vous plaignez de n'avoir point

obtenu de l'amour. La fin de ce discours n'avoit pas toute ma sincérité ordinaire ; mais c'étoit assez qu'elle n'en fût pas blessée, avec une femme dont je ne devois attendre que de l'artifice. Elle parut goûter mon conseil ; & , sans me dire quels moyens elle avoit dessein d'employer , elle se chargea d'apprendre à mon frère sa perte & le sujet de mon voyage.

Les jours suivans j'évitai de paroître chez elle. De quelque méthode qu'elle eût commencé à se servir , je m'apperçus que Patrice n'avoit pas sa tranquillité ordinaire ; & , ne pouvant douter de ce qui l'agitoit , j'étois surpris qu'il ne s'ouvrît point à moi par des témoignages plus déclarés de son inquiétude. Enfin , quatre jours n'étoient pas écoulés , que , rentrant le soir chez lui , d'où j'observois de ne pas m'écarter , il monta d'un air furieux dans mon appartement ; & , la voix comme étouffée par la violence de ses agitations , il se jeta dans un fauteuil , où il demeura quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Il la retrouva néanmoins ; mais ce fut pour adresser au Ciel mille plaintes de son sort , avant que de tourner une fois les yeux sur moi. Je le prévins : quel transport ! lui dis-je , & qu'aurez-vous appris d'assez terrible pour vous troubler à cet excès ?

Ah ! toutes vos conjectures n'en approcheront jamais , me répondit-il avec un redoublement de furie , & si vous saviez de quelles horreurs on vient de m'empoisonner l'esprit , vous détesteriez la malignité des hommes , qui semble n'en vouloir qu'à l'innocence & à la vertu. Ecoutez , écoutez , reprit-il d'un air qui ne me promit point une narration fort suivie ; & , vous qui faites profession de vertu & d'honneur , apprenez par l'exemple d'autrui quelle récompense vous en devez attendre. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur & de femmes vertueuses au monde , n'y sont-ils pas intéressés ? Et , mêlant ainsi son récit de quantité d'exclamations , il me raconta que Dona Figuerrez , après lui avoir fait pressentir depuis plusieurs jours un secret d'importance , qu'elle paroissoit embarrassée à lui communiquer , venoit de lui faire enfin un horrible relation de la conduite de sa femme ; qu'il n'avoit pu être un moment troublé par de si noires impostures , puisqu'elles n'étoient pas même revêtues du moindre air de vraisemblance ; qu'il vouloit m'en faire juge moi-même , moi qui l'avois connue par une si longue familiarité , & qui avois toujours eu tant de lumières pour pénétrer le fonds d'un caractère ; qu'au lieu de cette modestie que

je lui connoissois , & dont on pouvoit dire qu'elle étoit un modèle achevé pour son sexe , on lui attribuoit la conduite la plus libre & la plus dissolue ; qu'on la représentoit à Paris , dans le goût de toutes sortes de débauches , elle qu'il avoit laissée , comme je le savois fort bien , dans la Terre du Comte , & qui avoit toujours préféré la solitude de la campagne au séjour de Paris. Mais , ce qu'il ne pouvoit répéter sans indignation & sans fureur , on parloit d'elle comme d'une femme galante qui s'étoit fait connoître par plus d'une intrigue , & qui ne se piquoit pas de traiter ses Amans avec trop de rigueur. C'étoit Dona Figuerrez qui lui avoit vomis toutes ces horreurs , & qui n'avoit pas eu honte de les lui faire valoir comme un service d'importance , elle qu'il avoit prise jusqu'alors pour son amie , & à qui il avoit cru autant de bonté & de candeur que d'esprit & d'agrémens. Il ne l'auroit pas accusé néanmoins d'un si noir excès de calomnie ; & , sachant qu'elle entretenoit quelque relation de lettres en France , il auroit mieux aimé se persuader qu'elle avoit été trompée par d'infames correspondans ; mais , sur la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre tant d'infemales accusations , elle avoit protesté qu'elle n'avançoit rien ,

dont elle n'eût la preuve & le détail dans une multitude de lettres. Elle s'est imaginée, continua Patrice, que j'aurois la crédulité de m'en rapporter à sa parole. J'ai demandé la preuve qu'elle m'offroit dans ses lettres; &, j'aurois voulu connoître, en effet, quel eût été le perfide qui eût osé faire passer si hardiment la malignité de son cœur sur le papier. Mais, qu'est-il arrivé? Dona Figuerrez, après s'être défendue long-temps, sous prétexte de ne commettre personne, a feint de m'aller chercher les lettres prétendues; &, revenant au même instant avec des exclamations contrefaites, elle s'est plaint de la perte d'une cassette où tous les papiers étoient renfermés. Jugez, ajouta Patrice, quelle impression peut faire sur moi un artifice si grossier. Je l'ai quittée sur le champ, en croyant lui faire grace de ne pas l'accabler d'injures; & j'ai juré de ne la revoir jamais.

Cependant, reprit-il, en me regardant d'un œil douloureux, n'est-il pas vrai que je suis le plus malheureux de tous les hommes? Que me veut cette Figuerrez? Quelle raison la porte à détruire la réputation de ma femme, & à me remplir l'imagination de ces affreuses chimères? Est-ce elle qui les invente? Les a-t-elle reçues effectivement

de l'Ambassadeur d'Espagne ou de quelqu'autre correspondant? Ah! si j'osois penser que Sara Fincer eût été capable d'une si lâche vengeance.....

Je l'interrompis, & ce nom respectable me parut mêlé si mal-à-propos parmi tant d'invectives, que je lui fis honte d'un soupçon indigne de lui. Je l'avois écouté tranquillement jusqu'alors; &, réfléchissant sur chaque mot que j'entendois, je n'avois pas eu peine à comprendre tout ce qu'il m'avoit raconté. Il étoit clair pour moi que Dona Figuerrez avoit cru prendre la meilleure voie pour le préparer à sa perte, en lui apprenant que sa femme méritoit peu d'être regrettée. Les lettres qu'elle avoit voulu produire étoient celles que j'avois entre les mains. Aussi Patrice, qui ne me vit donner aucun signe d'étonnement, ni d'autre marque de chagrin & d'aideur qu'au nom de Sara Fincer, parut-il me regarder avec quelque air d'embarras. Il sembloit que malgré toute sa prévention, en faveur de son épouse, mon silence fit naître des doutes dans son cœur, & qu'il attendît mes explications pour sortir de cette incertitude. La mienne n'étoit guère moins gênante. Que pouvois-je lui répondre sans ménager trop, & sans me mettre dans la nécessité de venir tout d'un coup au point

où je ne voulois arriver que par de nouveaux ménagemens. Loin de penser, comme Dona Figuerrez, qu'il fallût commencer par l'infidélité de sa femme, j'avois cru le devoir laisser dans une ignorance éternelle sur cet odieux article ; & , sans connoître l'amour par expérience, je jugeois que de toutes ses pertes, celles qu'il éprouve par la perfidie, sont les plus humiliantes & les plus cruelles. Mais est-il possible de réparer une indiscretion que je n'avois pas prévue ? Le pouvois-je, du moins sans altérer la vérité qui méritoit encore plus d'être ménagée ? Et puisqu'il en falloit venir tôt ou tard à des éclaircisssemens inévitables, pourquoi négliger une occasion que Patrice m'offroit lui-même, & où je lui épargnois en quelque sorte toute l'émotion qu'il avoit déjà ressentie.

Cependant, les raisons qui m'en avoient empêché jusqu'alors, furent encore les plus fortes. J'en trouvai même une nouvelle dans le doute injurieux qu'il avoit marqué à l'égard de Sara Fincer. Facile à se prévenir contre ceux qu'il croyoit mal disposés pour sa femme, qui me répondoit qu'il n'auroit pas pour moi la même injustice, & que je ne lui deviendrois pas odieux tout d'un coup par la seule raison que je

ne pouvois paroître aussi affligé que lui de son malheur? Il me sembloit d'ailleurs que Dona Figuerrez méritoit, par la docilité qu'elle avoit eue pour mon conseil, de ne pas demeurer dans l'embarras où je l'avois jetée, en conservant ses lettres; &, si sa coquetterie devoit être punie par quelque humiliation, je n'avois aucune raison de vouloir contribuer à son châtement. Il dépendoit de moi, en lui faisant restituer secrètement ses lettres, de la mettre en état, non seulement de justifier la vérité de son récit, mais d'achever tout-à-la-fois ce qu'elle avoit entrepris; &, s'il étoit à craindre que Patrice ne conçût trop de haine pour la source d'où lui viendroient tant d'affreuses lumières, c'étoit encore une raison de souhaiter qu'elle tombât sur une coquette qui cherchoit bien moins à le servir qu'à satisfaire sa vanité ou son ambition, en travaillant à séduire son cœur.

Ma réponse fut donc tournée d'une manière si équivoque, que Patrice ardent à saisir tout ce qui flattoit ses idées, n'y vit que la réfutation des injurieuses confidences de Dona Figuerrez. Un mari moins aveuglé par l'amour auroit eu quelque défiance de l'air & du ton que j'affectai: car, non seulement mes expressions, mais tous les mouvemens extérieurs qui accompa-

gnent la voix, furent mesurés avec assez de soin, pour ne pas m'exposer au reproche de l'avoir trompé par de fausses apparences, & je comptois moins sur ce que je lui disois de favorable que sur la disposition où il étoit en m'écoutant. Aussi ses réflexions me mirent - elles en danger de me trahir. Je ne pus l'entendre parler de son bonheur avec transport, & se prétendre d'autant plus heureux qu'il excitoit assez d'envie pour irriter la calomnie & la haine, sans le plaindre de son aveuglement, & sans l'exhorter même ouvertement à modérer des félicitations que l'inconstance des choses humaines rendoit sujettes à de grands revers. Rien n'étoit capable de lui rendre ses préventions suspectes. Il me prit vingt fois à témoin de la modestie & de la vertu de son épouse; &, ne faisant point attention si je lui répondois, il continuoit de s'applaudir d'avoir en partage une femme dont la sagesse étoit du moins égale à ses charmes.

J'abandonnai au Ciel le soin de guérir sans violence de si puissans préjugés, & le jour suivant j'employai toute mon adresse à faire remettre à Dona Figuerrez les lettres de son Ambassadeur, sans qu'elle pût soupçonner à qui elle devoit cette restitution. J'avois prévu fort juste qu'elle ne se

reverroit pas plutôt ce trésor entre les mains qu'elle en feroit avertir mon frère. Il balançoit s'il devoit retourner chez elle ; & , m'avertissant des motifs qu'elle avoit de l'en prier , il me fit des railleries de son obstination , qu'il commençoit à soupçonner de quelque mélange de tendresse. Sa visite fut courte. Je le vis revenir , pensif à la vérité , & le visage assez abattu pour me persuader qu'il n'avoit pas l'esprit tranquille ; mais , si déterminé néanmoins à rejeter toutes sortes de lumières , qu'affectant de sourire aussi-tôt qu'il me vit , il me dit d'un ton ironique , qu'il venoit de voir le chef-d'œuvre de la malignité. J'ai lu plusieurs lettres , ajouta-t-il , qui contiennent en effet une partie de ce qu'on m'avoit raconté ; mais vous ne douterez pas un moment que Dona Figuerrez ne les ait composées depuis hier , pour réparer l'imprudence qu'elle avoit eue de s'être un peu trop avancée.

J'avoue que cette confiance fit monter mon embarras au comble ; je ne répliquai que par un mouvement de tête , qui ne l'empêcha point de continuer : Mais ce que vous aurez peine à comprendre , tant il est rare , ajouta-t-il , qu'on porte si loin la hardiesse , c'est que , piquée du refus que j'ai fait de la croire , & pour confirmer ap-

paremment les calomnies, elle m'a soutenu que ma femme est morte. Frappé malgré moi d'une si ridicule nouvelle, je n'ai pu m'empêcher de lui répondre plus sérieusement, que vous étiez arrivé tout récemment de France, & qu'elle oublioit, sans doute, de vous avoir vu chez elle, il y a deux jours. Elle m'a dit que vous n'ignoriez pas plus qu'elle la mort de ma femme, & que j'en recevrois de vous les mêmes assurances. Cette folle effronterie m'a fait sortir de son appartement sans répliquer.

Malgré l'air tranquille & riant auquel il se forçoit encore, il me regardoit si attentivement pendant son discours, que j'eus besoin de toute ma fermeté pour ne pas changer de contenance. Je méditois en l'écoutant quel ton je prendrois pour lui répondre, & lorsqu'il eut fini, je n'eus rien de plus prompt à lui dire qu'une simple réflexion sur l'ardeur de Dona Figuerrez, à qui j'attribuai pour motif les sentimens de tendresse dont il s'étoit déjà défié. Ma froideur, jointe à l'adresse avec laquelle j'avois évité de lui répondre directement, le persuadèrent si bien que tous les discours qu'il venoit d'entendre étoient autant de chimères, que s'il ajouta quelques mots, ce fut pour plaindre Dona Figuerrez, dont il s'imagina que la tête étoit encore plus

dérangée par un accès de folie, que son cœur ne l'étoit par l'amour.

Si quelqu'un étoit surpris qu'après avoir souhaité qu'il reçût d'elle l'éclaircissement que j'avois tant de répugnance à lui donner moi-même, je n'aie pas profité d'un commencement qu'elle avoit porté si loin, surtout lorsqu'il n'étoit question que d'un mot pour achever son ouvrage, je ne me justifierai que par l'étonnement où je fus de le voir aussi éloigné d'ouvrir les yeux à son retour qu'il l'étoit en allant chez elle. Il ne falloit, à la vérité, qu'un mot pour lui donner les funestes clartés contre lesquelles il se défendoit si constamment; mais à ce mot étoient attachés tous les effets que je craignois de produire. Ainsi, revenant aux premières idées qui m'avoient conduit en Espagne, je résolus d'attendre que la maturité du temps & l'éloignement de sa perte eussent rendu mon entreprise plus aisée. Ce n'étoit pas avoir gagné peu que de lui avoir fait penser du moins, que les malheurs qu'on lui avoit annoncés étoient possibles; & je ne doutai point que de les avoir envisagés avec quelque incertitude, ne fût une raison de s'en consoler plus aisément, lorsqu'il apprendroit, sans aucun doute, qu'ils n'étoient que trop réels.

Il rompit toute liaison avec Dona Fi-

guerrez , & pendant quelques semaines de repos que lui laissa le soin de ses affaires , il me proposa de visiter avec lui les environs de Madrid. Je consentis volontiers à le suivre ; mais ne pouvant me dispenser de revoir la Dame Espagnole , je dérobaï quelques momens avant notre départ , pour m'acquitter de cette visite. Elle étoit dans une extrême impatience d'apprendre le succès de ses ouvertures , & je la rendit muette d'étonnement , en l'assurant qu'elles n'avoient fait aucune impression sur l'esprit de mon frère. Mais vous n'avez donc rien ajouté , me dit-elle , pour confirmer mon témoignage ? Elle fut choquée de ma sincérité à lui répondre que de fortes raisons , dont je la priai même de m'épargner le détail , m'avoient fait suspendre mes résolutions ; & , me protestant qu'elle sauroit prendre d'autres moyens pour faire connoître à mon frère que c'étoit moins elle que moi , qui la trompoit , elle me jeta dans une nouvelle inquiétude qui m'accompagna pendant tout le cours de notre voyage. Je remarquai dans ce dernier entretien , que Patrice avoit plus de part à sa tendresse que je n'avois pu me l'imaginer d'une coquette aussi raffinée que le cavalier Espagnol me l'avoit dépeinte. Elle me parla de lui avec un air d'intérêt si vif ,

elle releva ses bonnes qualités avec tant d'éloges, elle parut si affligée de l'opinion qu'il avoit dû prendre d'elle depuis qu'il l'avoit crue capable de lui en imposer par des calomnies, & si piquée contre moi, qu'elle accusoit avec raison de l'avoir laissée dans le précipice où je l'avois engagée, que je ne pus douter que le mérite de mon frère n'eût fait une véritable impression sur son cœur.

Les ordres du Roi, dont l'exécution retenoit Patrice en Espagne, avoient été remplis par son zèle, & la seule cause de son retardement étoit le délai des Ministres qui lui avoient fixé, pour la réponse de leur maître, un temps assez éloigné. Je me trouvai porté, par la crainte qui me restoit des menaces de Dona Figuerrez, à faire durer notre promenade jusqu'au temps où je prévoyois que notre retour en France pourroit être reculé. Mon frère, à qui je fis cette proposition, la goûta sans en pénétrer le motif. Nous laissâmes à Madrid de nos gens, avec ordre de tenir prêts nos équipages pour le jour où nous avions réglé d'y rentrer, & la réponse de la Cour étant une affaire d'un moment, nous comptions de reprendre dès le lendemain la route de France. Rien ne pouvoit flatter davantage l'impatience que Patrice avoit de se revoir à Paris.

Pendant notre voyage, mille circonstances me présentèrent l'occasion de m'ouvrir à lui ; mais après avoir différé si longtemps, je ne me crus obligé, par aucune raison, de me hâter, & le remède que j'espérois de l'ancienneté de ses malheurs se fortifiant de jour en jour, je me persuadai à la fin qu'il ne seroit pas trop tard d'en venir aux dernières ouvertures sur la route de Madrid à Paris. Nos entretiens, dans celle que nous fîmes pour satisfaire notre curiosité aux environs de la capitale d'Espagne, roulèrent sur des sujets forts opposés au principal objet dont j'étois rempli. Les propriétés du pays, la politique, la religion, les lettres, fournissoient toujours une matière fort abondante à deux voyageurs qui s'étoient efforcés d'acquérir quelques lumières par leurs études. Nous n'éprouvâmes point un moment la langueur de l'ennui. Cependant, je ne pouvois être continuellement près de Patrice, & le voir dans cette tranquillité, sans gémir de sa situation. La tristesse, la mort, toutes les passions violentes, me sembloient voltiger sans cesse autour de lui, avec une avidité cruelle de trouver l'entrée de son cœur. J'avois perpétuellement ce triste spectacle devant les yeux ; & dans l'amertume que j'en ressentois, la tendresse & le

zèle me faisoient souvent adresser au Ciel des prières ardentes, qui me coûtoient un double effort pour les dérober à mon malheureux frère.

Notre projet s'étant exécuté sans obstacles, nous quittâmes Madrid presque en y arrivant, & notre diligence à nous en éloigner fut proportionnée à l'ardeur de Patrice pour revoir ce qu'il avoit de plus cher. Il étoit temps de penser que les délais, la dissimulation, les adoucissmens même, ne pouvoient plus m'être d'aucun usage. Ce ne fut pas néanmoins dès le premier jour que je commençai le triste office qui faisoit depuis long-temps le supplice de mon cœur. J'en laissai passer huit que j'employai autant à combattre mes répugnances, qu'à préparer mes termes. Il me sembloit que c'étoit gagner quelque chose que de différer. Enfin, un petit village où le mauvais temps nous obligea de passer la nuit, me fit renaître une occasion à laquelle j'avois renoncé mille fois, par le tour philosophique qu'y prit notre conversation. J'interrompis Patrice au milieu d'une réflexion excellente; &, prévoyant à quoi ce qu'il m'avoit déjà dit pouvoit le conduire: arrêtez, cher frère, lui dis-je avec un profond soupir, & ne faites pas difficulté de me parler sincèrement. Vous sentez-vous toute la fermeté

qui paroît dans vos principes, & croyez-vous que l'usage d'une si haute Philosophie ne surpasse point vos forces? Il parut surpris de cette question. Cependant, sans balancer sur sa réponse; peut-être ne vous promettois-je, me dit-il, la même vigueur d'esprit à tous les momens du jour, & je me souviens de mille occasions fatales où je me suis trouvé plus foible que mes maximes. Mais, dans un instant tel que celui-ci, plein comme je le suis de toutes les idées que nous venons d'agiter, & dans le degré de chaleur dont elles ont enflammé ma raison, il y a peu d'épreuves auxquelles je ne me crusse assez fort pour résister. Eh bien, cher Patrice, repris-je, faites donc usage de ce moment de force! Je vous l'ai caché à regret, & le Ciel m'est témoin que tous mes déguisemens & mes délais n'ont point eu d'autre source que la tendre amitié que j'ai pour vous. Mais nous touchons au moment où vous serez éclairci malgré moi. Votre femme est morte, vous l'avez perdue depuis plusieurs mois; & si c'est une consolation pour vous d'apprendre que sa conduite ne l'a pas rendue digne de vos regrets, je confirme du moins une partie des accusations de Dona Figuerrez. J'aurois continué, si le mouvement que je lui vis faire n'eût été capable de m'inspirer de
l'effroi,

Effroi. Un air furieux & de désespoir avoit chassé d'abord la douceur qui étoit la parure naturelle de son visage; ce qui n'avoit pas empêché néanmoins qu'il ne m'eût prêté toute son attention jusqu'au dernier mot; mais, après avoir combiné apparemment les faits & les témoignages, ne voyant aucun prétexte pour se défier de moi, & rappelant toutes les relations de Dona Figuerrez, dont j'avois confirmé si nettement la meilleure partie, il perdit pendant un moment tout empire sur lui-même, jusqu'à porter brusquement la main sur la garde de son épée, comme s'il n'eût plus songé qu'à se percer le sein. Je n'attribuerai qu'au secours du Ciel, ou à la force réelle de son ame, le second mouvement par lequel il se défendit du premier; car j'étois trop éloigné de lui, pour arrêter un transport si brusque. S'il avoit porté furieusement la main sur son épée, il la retira du même air, après une réflexion d'un moment; &, s'étant jeté sur la première chaise, en levant les yeux au Ciel & en y étendant les bras, il fut long-temps sans me faire entendre un mot ni un soupir. Je m'approchai de lui; il m'écarta d'une main, tandis qu'il se couvroit les yeux de l'autre. On l'auroit pris pour un criminel qui étoit effrayé par ses remords, & le

crime d'autrui lui caufoit autant d'horreur qu'auroient dû faire les fiens, s'il eût été coupable.

Le mouvement de fa main ne m'étoit point échappé, & sûr, par celui qui avoit fuccédé auffi-tôt, que le premier transport de fon cœur avoit été rétracté, je ne me hâtai point de vouloir diffiper la douleur & la confusion où je le voyois abymé. C'étoient des fentimens dont je n'appréhendois plus la même violence. J'affectai même de garder long-temps un morne f Silence, pour lui laiffer le temps de s'appercevoir que je partageois fincèrement fes peines, & que fi j'avois eu la cruauté de les lui causer, j'avois commencé bien plutôôt que lui à les ressentir. Je m'attendois qu'après s'être livré intérieurement à toute l'impression d'un coup si terrible, il alloit m'adresser ou de justes imprécations contre la perfidie, ou des plaintes plus triftes & plus tendres, que je me ferois bien gardé de combattre ou de condamner; mais, se levant après un quart d'heure de f Silence, & continuant de se couvrir les yeux de la main, il fit figne à son valet-de-chambre, que j'avois déjà fait appeler pour le servir, de le conduire dans le lieu où il devoit passer la nuit. En passant devant moi, il me fit une inclination res-

pesteueuse qui m'excita à lui dire quelques mots pour l'arrêter. Le même signe de main qu'il m'avoit déjà fait pour m'éloigner de lui, me fit comprendre que j'entreprendrois inutilement de le suivre. J'ordonnai à ses gens d'écartier de lui ses armes, & tout ce qui ne sert quelquefois que trop utilement de secours à la douleur.

En me retirant moi-même dans ma chambre, à quel excès d'amertume ne repris-je pas plaisir à me livrer ? Quelles furent mes exclamations ! Quels cris tendres & douloureux n'adressai-je point au Ciel ! O Patrice ! O frère digne d'un meilleur sort ! Quelles douceurs n'auriez-vous pas trouvé dans ma compassion, si vous en aviez vu tout l'excès, ou si c'étoit une consolation dans l'extrême infortune, de connoître un cœur tendre qui la partage.

J'ajoutai à l'ordre que j'avois donné aux domestiques, celui de veiller à la porte de sa chambre, & d'y entrer sans affectation au moindre mouvement qu'ils entendraient. Pendant toute une nuit que je passai à genoux devant le Ciel, le cœur gros de gémissemens qui ne s'exhaloient que par l'ardeur de mes prières, il me vint mille fois à l'esprit d'aller le surprendre, & de lui faire recevoir, malgré lui, les secours de mon zèle. Mais, je connoissois

son caractère : incapable de se livrer au dehors, lorsqu'il avoit l'ame occupée de quelque sentiment ; jaloux de la solitude jusques dans les plus légers intérêts qui étoient capables de toucher son cœur, combien mon importunité n'auroit-elle pas redoublé ses peines ? Je m'attendois néanmoins qu'il m'accorderoit le jour suivant la liberté de le voir, & j'avois déjà préparé les discours qui convenoient à mes sentimens & à sa situation. Mes espérances furent vaines. En me présentant le matin à sa porte, j'appris de son valet-de-chambre qu'il vouloit absolument être seul, & que je n'étois pas excepté de ses ordres. Je n'insistai point, trop content de la modération dans laquelle on me rendoit témoignage qu'il avoit passé la nuit ; ses soupirs avoient été le seul bruit qui s'étoit fait entendre. Tout ce jour fut pour moi un nouvel exercice de compassion & de douleur. Ma peine redoubla le soir, en apprenant du valet-de-chambre qu'il étoit atteint d'une fièvre dangereuse, & qu'en touchant ses mains sans affectation, on les avoit trouvées si brûlantes, qu'à peine en avoit-on supporté l'ardeur. Je fis une nouvelle tentative pour le voir ; & s'il ne rejeta point trop durement ma proposition, il me fit faire une réponse qui fut

encore une loi plus forte pour la tendresse de mon cœur. Il se figuroit, me fit-il dire, à quel point j'étois touché de sa douleur, & il étoit sensible à ma compassion; mais, dans les transports violens qu'il avoit à combattre, il étoit résolu de ne sortir de sa chambre que mort ou tranquille. Toute la pitié dont j'étois pénétré ne m'empêcha point de sourire tendrement de cette réponse. Je pris le parti de l'abandonner à l'excellence de son caractère; aussi sûr qu'il se rendroit digne de la protection du Ciel, que je l'étois qu'elle n'abandonneroit point tant de droiture & de bonté.

Nous avions déjà passé un jour & deux nuits dans un misérable lieu où nous trouvions à peine les commodités les plus nécessaires à la vie. Le matin du second jour, étant sorti de l'hôtellerie pour prendre l'air, je vis de loin une chaise qui s'avançoit avec toute la diligence de la poste, précédée & suivie de plusieurs domestiques à cheval, qui donnoient un air d'importance au maître de l'équipage. Un mouvement de curiosité m'ayant fait attendre que ce cortège passât devant moi pour l'observer, je fus surpris de m'entendre appeler par mon nom, & beaucoup plus encore de voir paroître à la portière de la chaise, Dona Figuerrez, qui joignoit divers signes

de joie & d'amitié aux cris par lesquels elle s'efforçoit tout ensemble, & de se faire reconnoître de moi, & d'arrêter son postillon.

Quoique ma première pensée fut de regarder cette apparition comme un contre-temps, je ne pus lui refuser les politesses que je devois autant à notre liaison, qu'à son sexe. Elle n'eut rien de si pressant que de me demander si j'étois avec mon frère. Il auroit fallu faire trop de violence à la vérité pour le déguiser. Je lui répondis que j'étois arrivé avec lui dans le même village, & qu'une maladie subite qui le retenoit au lit, nous forçoit de nous y arrêter. Ensuite m'étant rappelé immédiatement le chagrin qu'elle avoit eu de passer à ses yeux pour auteur ou complice d'une multitude de calomnies, je pensai que le hasard l'amenant ainsi sur nos traces; je devois profiter de l'occasion qu'il m'offroit pour réparer la part que j'avois eue à sa peine. Il entra même dans mes premières réflexions, qu'après m'avoir marqué tant d'estime & de goût pour mon frère, elle pourroit s'employer avec quelque zèle à sa consolation; & de toutes ces idées, je conclus que, sans blesser la bienséance, je pouvois l'inviter à descendre pour se reposer un moment dans le même lieu. O.

Ciel ! doutez-vous s'écria-t-elle aussi-tôt, que mon voyage ne soit fini, lorsque je rencontre ce qui me l'a fait entreprendre ? Ce village est mon terme, puisque je vous y retrouve. Et, se faisant aider à descendre, elle m'embrassa avec autant de tendresse & d'ardeur, que si elle m'eût pris pour l'objet de son voyage & de ses caresses.

Elle commençoit à se plaindre de mes injustices, autant pour avoir laissé mon frère dans une erreur dont elle s'étoit repentie par la perte de son estime, que pour l'avoir porté à quitter si brusquement Madrid, qu'il avoit négligé en partant un grand nombre de ses meilleurs amis. J'interrompis ses plaintes par les excuses que jecroyois lui devoir sur la première, & je lui confessai, sans détour, que si je m'étois rendu coupable de quelque chose à Madrid, ma faute étoit réparée depuis deux jours, par l'ouverture que j'avois faite à mon frère. Vous jugerez, lui dis-je, par l'état où vous l'allez voir, des raisons que j'avois de la retarder. Son impatience augmentant, elle ne parloit que de se faire conduire directement à sa chambre; mais, je modérai cette chaleur, en lui apprenant qu'il ne pouvoit être vu qu'avec précaution, & que moi-même qui me flattois d'en être aimé, j'étois depuis deux jours à solli-

citer la permission de le voir. Elle me promit d'entrer dans les mêmes mesures ; & , m'accompagnant à pied jusqu'à l'hôtellerie, elle eut le temps de me raconter les motifs qui l'amenoient en France. J'en ai trois , me dit-elle , avec les graces qui ne l'abandonnoient jamais , & je vous avoue que j'avois besoin du premier pour servir de voile aux deux autres. L'Ambassadeur étant mon plus proche parent , on est prévenu du dessein où j'étois depuis longtemps , de prendre l'occasion de son ambassade pour faire le voyage de Paris. Mais pourquoi dissimuler ? J'ai l'image de votre frère dans le cœur. Je ne puis me consoler de l'opinion qu'il s'est formée de moi. J'irois au bout du monde pour le suivre , & le forcer de rendre justice à mes intentions. Vous qui m'avez attiré sa haine , n'êtes-vous pas obligé , ajouta-t-elle , de lui faire connoître mon innocence ? Je ne défavouai point que ce ne fût un devoir pour moi , & c'étoit l'avoir déjà rempli , de m'être enfin expliqué avec mon frère. Nous arrivâmes à l'hôtellerie. Je fis proposer à Patrice de recevoir notre visite. Le nom de Dona Figuerrez & son arrivée imprévue, le réveillèrent de son mortel assoupissement. Non seulement il se reprocha de l'avoir traitée avec mépris ; mais, se rappé-

lant toutes les mesures qu'elle avoit gardées pour lui donner les premières nouvelles de son malheur, il reprit avec la reconnoissance qu'il crut devoir à son amitié tous les sentimens d'estime qu'il avoit eus pour son mérite. Cependant il se contenta de lui faire donner ses assurances par son valet-de-chambre; &, s'excusant sur le désordre où elle ne pouvoit douter qu'il ne fût, il la fit prier de trouver bon qu'il se dispensât de la recevoir.

Elle ne parut point choquée de ce refus. Plaignant, au contraire, sa situation, dont on lui faisoit une triste peinture, elle me dit, de ce ton qui suppose déjà une familiarité bien établie : Eh bien ! mon cher Doyen, nous attendrons qu'il consente à nous voir, & nous aurons le plaisir de penser qu'il nous fait bien proches de lui. Je ne m'opposai point à la résolution qu'elle marquoit ainsi de s'arrêter. La solitude de Patrice ne pouvoit être aussi longue qu'il paroïssoit se le proposer. Les affaires du Roi l'appeloient nécessairement à Saint-Germain; &, si sa fièvre ne devenoit pas une maladie assez sérieuse pour justifier son retardement, je savois qu'ayant marqué au Roi mon départ de Madrid, il devoit être persuadé que ce Prince comptoit les jours de notre marche. Je chargeai son

valet de lui en rappeler le souvenir, & je regardai même cet avis comme une épreuve qui me feroit juger de la profondeur & du danger de ses plaies. Il ne répondit rien au discours de son valet-de-chambre, comme s'il eût été également insensible au soin de ses devoirs & à celui de sa vie.

Cette obstination me parut un si dangereux effet de sa douleur, que je commençai à méditer plus sérieusement sur les moyens de le tirer de sa léthargie; mais le jour n'étoit pas fini, que Dona Figuerrez, plus adroite ou moins réservée que moi, avoit trouvé le moyen de s'introduire dans sa chambre; &, comptant sur la familiarité dans laquelle elle avoit vécu longtemps avec lui, elle avoit gagné, par ses manières insinuanes, autant que par la surprise que sa présence lui avoit causée, de se faire souffrir & de se faire écouter. J'appris d'elle-même, à son retour, ce qui s'étoit passé dans cet entretien. Il lui avoit fait des satisfactions fort soumises de la difficulté qu'il avoit eue de s'en rapporter à son témoignage; &, parlant de son malheur, en homme qui n'espéroit pas d'y survivre, il l'avoit priée de se charger auprès de moi d'une commission dont il n'avoit pas, me dit-elle, la force de s'acquitter lui-même. La vue du Doyen, lui avoit-

il dit, est un supplice plus insupportable pour moi, que la mort. Il triomphe, sans doute, du sujet de mes peines. Je l'ai trouvé constamment opposé à mon mariage. Il a dû souhaiter par la même raison de le voir tourner malheureusement. Et comment me persuadera-t-il jamais qu'ayant ma femme devant les yeux, & se trouvant témoin de sa conduite, il n'ait pu s'opposer à tout ce que vous m'avez raconté de son dérèglement ; lui à qui le ton de censeur est si naturel, & qui s'est fait, pendant toute sa vie, une étude de chagriner sa famille par des excès de morale ? Comptez qu'il a pris un plaisir malin à voir tomber ma femme par degrés, & qu'il s'applaudit d'un effet qui semble prouver la supériorité de ses vues sur les miennes. Ce n'est point une confidence que je vous fais, continua-t-il ; dites-lui de ma part, ce que je ne me sens point le courage de reprocher à un frère, mais ce que je suis sûr de ne lui pardonner jamais. Et comme je suis chargé des affaires du Roi, qui ne consistent plus qu'à lui remettre le traité que je viens de faire en son nom avec la Cour d'Espagne, proposez à mon frère d'achever ma commission en le portant à Saint-Germain. Je lui aurai la double obligation de me délivrer de sa présence, & de me pro-

curer la liberté de fuir également le reste des hommes avec qui je ne veux plus avoir le moindre commerce.

Dona Figuerrez , flattée de la confiance qu'il lui avoit marquée par ce discours , & prévoyant , sans doute , que pour le guérir de sa tristesse , autant que pour le dessein qu'elle avoit de gagner son cœur , il lui deviendroit aisé d'employer dans mon absence tout ce qu'elle avoit d'esprit & d'artifice , n'avoit répondu que pour approuver son dessein , & pour l'exhorter même à n'en pas changer. En me faisant ce récit , dont elle affecta de n'adoucir par aucune politesse tout ce qu'il avoit d'humiliant pour moi , elle entreprit de me persuader aussi , que le repos & la solitude étant ce qui convenoit le plus à sa situation , je devois lui accorder la satisfaction qu'il me demandoit , & me reposer sur elle du soin de calmer son esprit. Ensuite , s'imaginant donner plus de vraisemblance à cette promesse par l'aveu formel de ses sentimens , elle me déclara que ne se croyant point indigne de l'affection d'un honnête homme , son espérance étoit de mériter celle de mon frère , par toutes les marques qu'elle pourroit lui donner d'une honnête passion , pour le conduire , s'il étoit possible , à lui accorder quelque jour le nom de son épouse.

Vous me voyez engagée par cette vue, me dit-elle, non seulement à ne rien épargner pour rétablir sa santé & son repos, mais à le faire changer de disposition pour vous, & à me faire un mérite de conserver la paix & l'amitié dans votre famille. Partez, mon cher Doyen, chargez-vous de la commission qu'il vous abandonne, & ne doutez pas que mes soins ne vous le fassent retrouver tel qu'il doit être pour vous, lorsque nous vous rejoindrons à Paris; car vous jugez bien, ajouta-t-elle en souriant, que je lui ferai perdre bientôt sa haine pour le monde, & la résolution où il est de le fuir.

Avec quelque chagrin que j'eusse entendu ce long discours, je me sentis moins affligé de l'injustice de mon frère, que l'amitié me fit regarder aussi-tôt comme le délire d'un cœur & d'un esprit malade, que je ne fus piqué de la hardiesse & de la présomption d'une femme que je n'avois pas vue quatre fois dans ma vie. Comment s'attribuoit-elle le droit de régler ma conduite & les intérêts de ma famille? Patrice avoit été son ami; & je comprenois bien que pendant plus de quatre mois qu'il avoit passés à Madrid, ayant été peu de jour sans la voir familièrement, il pouvoit avoir eu pour elle une confiance & des ouvertures sur lesquelles elle établissoit une partie de

ses espérances. Mais étoit-elle déjà si sûre de sa tendresse, qu'elle se crût autorisée à prendre de l'empire sur ce qui dépendoit de lui; & , d'un autre côté, se figuroit-elle que j'eusse d'autre dépendance de mon frère, que celle de la tendresse du sang & du zèle de la Religion? Il entroit peut-être dans ce ressentiment un peu de jalousie; mais je la croyois juste, en considérant que Patrice accordoit à une étrangère des marques de confiance & d'amitié qu'il m'avoit refusés. Le soupçon qu'il avoit de mes sentimens me paroïssoit pardonnable dans les premières agitations de sa douleur; mais je ne pouvois lui passer de se livrer à son injustice, jusqu'à la faire éclater par une conduite aussi dure que ses discours. Enfin, loin de me rendre à la proposition qu'on me faisoit de sa part, je protestai à Dona Figuerrez que rien ne me feroit consentir à l'abandonner un moment, & que je ne lui ferois pas non plus le tort d'achever une commission dont le Roi ne pouvoit demander compte qu'à celui qu'il en avoit chargé.

Dona Figuerrez se fit sans doute un mérite auprès de lui de l'exactitude offensante avec laquelle elle m'avoit rapporté les termes, & je n'ose garantir qu'elle n'ajouta point quelque chose aux miens pour em-

poisonner ma réponse. Le reste du jour se passa sans aucun incident, & je ne l'employai qu'à réfléchir sur le malheureux prix de mon zèle, qui ne m'avoit jamais attiré de mes frères que des chagrins & des humiliations? Vers le milieu de la nuit, dans le temps que l'amertume de mes idées tenoit le sommeil fort éloigné de mes yeux, j'entendis un bruit de chevaux & de voitures, que je pris pour l'équipage de quelque voyageur. L'espèce de repos dont je jouissois, par la liberté que j'avois du moins de m'abandonner à mes tristes réflexions, n'en fut pas troublé, parce que je n'avois pas le moindre pressentiment des nouvelles douleurs qui me menaçoient. Mais à mon réveil, qui fut un peu retardé par l'insomnie où j'avois passé toute la nuit, Jacin, mon ancien valet, m'apprit que Patrice étoit parti avec ses gens, & qu'il avoit laissé pour moi une lettre qu'on n'avoit remise à Jacin même, que lorsqu'il étoit sorti du lit. Je l'ouvris avec tout le trouble que cet avis devoit me causer. Elle contenoit en peu de lignes, que ne pouvant supporter le monde, ni moi, ni lui-même, il alloit se retirer dans quelque solitude, où il ne vouloit plus de communication qu'avec des êtres muets & insensibles, qui ne seroient capables ni de le persécuter, ni de le trahir.

Il laissoit , ajoutoit-il , dans la chambre qu'il avoit occupée , une cassette dans laquelle je trouverois les pièces qu'il devoit remettre au Roi , avec quelques instructions qu'il y avoit jointes pour moi , & qui me suffiroient pour répondre aussi parfaitement que lui-même à l'attente de ce Prince. Il me supplioit de lui faire goûter ses excuses , faisant assez de fonds sur sa bonté , pour ne pas douter qu'il ne les trouvât justes.

Il ne me vint pas le moindre doute que Dona Figuerrez ne fût partie avec lui ; & , cette pensée augmentant ma douleur , je laissai échapper devant Jacin mille plaintes qui lui firent pénétrer une partie de mes agitations. A l'égard de Dona Figuerrez , il se hâta de m'apprendre qu'elle étoit encore ensevelie dans le sommeil , & qu'il étoit fort trompé si elle avoit été mieux informée que moi du départ de mon frère. Je sentis mon courage renaître sur cette assurance ; & , formant aussi-tôt un dessein qui me satisfaisoit autant du côté de Dona Figuerrez , dont il me faisoit tirer une vengeance innocente , que de celui de mon frère , à qui il me donnoit encore l'espérance de me rendre utile malgré lui-même , je donnai ordre à Jacin de faire mettre promptement les chevaux à ma chaise. J'étois résolu de

partir sur le champ; c'est-à-dire, avant que la Dame Espagnole fût réveillée, & de suivre Patrice avec tant de diligence, que n'ayant point d'autre route que celle de la Poste, il ne pût m'échapper avant la fin du jour.

Mes ordres furent exécutés. Je m'éloignai de l'hôtellerie, avant que Dona Figuerrez eût appelé ses gens; &, poussant la vengeance aussi loin que je crus le pouvoir, sans blesser la charité, je chargeai un homme de la suite, en montant dans ma chaise, de lui dire qu'elle me devoit quelque reconnaissance pour le soin que j'avois pris de ne pas troubler son sommeil. Quand j'aurois supposé que le même motif qui lui avoit fait quitter l'Espagne, l'eût portée à vouloir marcher aussi-tôt sur nos traces, j'étois sûr qu'il ne restoit point assez de chevaux à la poste, pour lui permettre de partir avant le retour des nôtres, & je comptois par conséquent que nous prendrions tant d'avance, qu'il lui seroit difficile de nous rejoindre.

Ce raisonnement supposoit néanmoins que Patrice continueroit de suivre la route de Paris, hors de laquelle on ne trouve pas toujours de postes réglées pour la communication des autres Villes. Je poussai jusqu'à Orléans dans cette pensée, en m'informant

sans cesse à quelle distance il étoit devant moi, & s'il n'avoit pas marqué quelque dessein de changer de route. Ce fut à Orléans que je perdis sa trace. On m'apprit à la poste qu'il y étoit arrivé trois ou quatre heures avant moi, & qu'ayant confié sa chaise & quelques autres parties de son équipage au maître de la maison, il étoit sorti à pied avec trois domestiques qu'il avoit à sa suite. J'abandonnai le dessein de continuer mon voyage; &, ne pensant plus qu'à le découvrir, je me flattai que ce soin ne demanderoit pas de longues recherches dans une Ville de Province. Cependant, après avoir employé inutilement une partie du jour, je n'appris que vers le soir qu'il avoit loué un bateau, dans lequel il s'étoit mis avec un de ses gens, après avoir congédié les deux autres; & que, ne s'étant ouvert ni sur le lieu où il alloit, ni même sur le temps dont il avoit besoin pour son voyage, on ne pouvoit en être informé qu'au retour de ses bateliers.

Quel nouveau sujet d'embaras ! La prudence ne me permettoit pas de marcher au hasard. Il fallut attendre pendant deux jours un éclaircissement que je ne pouvois recevoir que par la voie qu'on me proposoit. Je les passai dans mille alarmes que l'incertitude de leur durée rendoit encore

plus cruelles. Enfin, l'arrivée des bateliers vint les finir heureusement. Ils avoient conduit Patrice dans une Abbaye de Bénédictins, située à quelques lieues d'Orléans, sur le bord de la Loire, & ils revenoient fort satisfaits de sa douceur & de ses libéralités. N'ayant pu me donner d'autres lumières, ils ne firent qu'enflammer le désir que j'avois de le rejoindre. Son désespoir, disois-je, l'auroit-il fait penser à rompre absolument avec le monde, & seroit-il capable de s'ensevelir dans la solitude avec le dessein de n'en sortir jamais? J'augurerois mal d'une résolution formée dans le trouble, & j'en appréhenderois les suites. Ces grands sacrifices doivent être le fruit d'une méditation tranquille. La raison & la grace n'aident guère à soutenir un parti violent, quand elles ne l'ont point inspiré. Je me hâtai de partir, avec les mêmes bateliers qui l'avoient conduit.

Fin de la cinquième Partie.





LE DOYEN
DE KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une Illustre
Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui
peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'Abbé PREVOST.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec Figures.

SIXIÈME PARTIE.

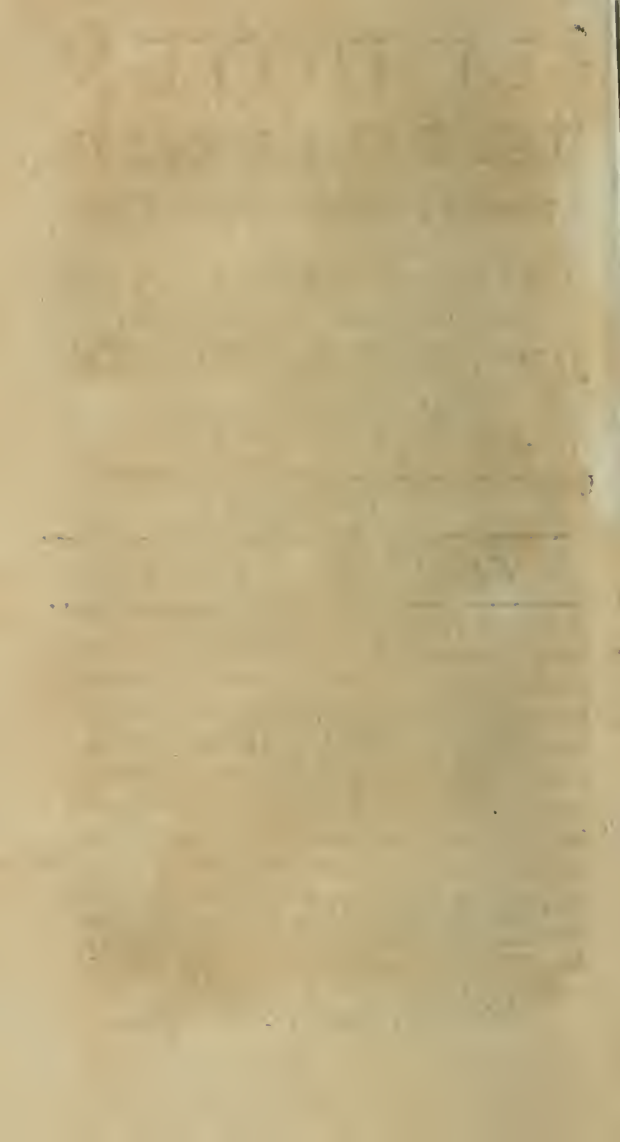
Prix, 15 liv. relié.



A LYON,
Chez AMABLE LEROY, Libraire.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Permission,





LE DOYEN

DE KILLERINE.

SIXIÈME PARTIE.

LIVRE ONZIÈME.

EN arrivant à l'Abbaye , j'appris par les informations que je me procurai à la porte, que Patrice s'étoit présenté au supérieur sous un nom différent du sien. Il n'avoit pas déguisé sa patrie ni sa naissance; mais, confessant que des chagrins extraordinaires lui faisoient chercher la solitude, il avoit demandé en grace qu'on ne cherchât point à les approfondir, & de son côté il avoit promis de n'apporter aucun trouble dans la maison, par le genre de vie qu'il se proposoit. Après avoir réglé le prix de

VI, Partie.

• A

sa pension, il s'étoit fait donner l'appartement le plus écarté. La proximité d'un bois fort épais avoit flatté sa mélancolie. Il s'y étoit fait apporter quelques livres qu'il avoit désignés par leurs titres, & convenant avec le supérieur qu'on ne lui proposeroit de voir personne dans cette retraite, s'il ne demandoit quelquefois cet amusement lui-même, il s'y étoit renfermé de bonne grace avec son valet-de-chambre, une heure après son arrivée.

Comme un événement si extraordinaire avoit fait beaucoup de bruit dans la maison, on n'apprit point que je m'en informois à la porte avec beaucoup de curiosité, sans marquer autant d'empressement de me voir & de m'entendre. Mon dessein n'en eût pas moins été de faire appeler le supérieur, & de me faire répéter par lui-même ce que je craignois de n'avoir appris qu'imparfaitement; mais le portier, que j'entretenois encore, me le fit connoître dans le nombre de ceux que la curiosité amenoit vers moi. Je le pris à l'écart avec beaucoup de précautions, pour ne me laisser pas voir des autres; dans la crainte que l'impression qui leur resteroit d'une figure aussi remarquable que la mienne, ne fit connoître tôt ou tard à Patrice que j'avois découvert le lieu de sa retraite, &

que j'y étois venu deux jours après lui. Dès la première idée que j'avois conçue de son projet sur la relation du portier, loin de le trouver opposé à la raison, je m'étois persuadé qu'il en pouvoit tirer beaucoup d'avantage pour le rétablissement de son repos, & j'avois pris la résolution non seulement de ne pas le troubler par ma visite dans le premier essai qu'il faisoit de la solitude, mais de lui laisser même ignorer que j'eusse marché de si près sur ses traces. Cependant, j'étois bien aise de former quelque liaison avec le supérieur, autant pour m'assurer le moyen de recevoir régulièrement de ses nouvelles, que pour l'engager par mes civilités à contribuer de tout son pouvoir à la guérison de mon frère. Sans m'ouvrir plus que lui sur notre nom, & sans faire même connoître à quel degré je lui appartenais par le sang, je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre cher & respectable à la communauté, & j'eus la satisfaction d'apprendre du supérieur qu'il avoit pris dès la première vue tous ces sentimens pour lui.

Mon cœur se trouva si soulagé par cette heureuse découverte, qu'osant déjà m'en promettre les plus agréables fruits, je ne pensai qu'à me rendre promptement à Paris pour les hâter. Connoissant la bonté natu-

relle & la piété du Roi , je cessai de craindre qu'il ne fût offensé du parti que mon frère avoit pris , & je comptai qu'effectivement avec les instructions que Patrice m'avoit laissées , je suppléerois facilement à son absence. Mais , je trouvois plus de douceur encore à prévoir que la solitude lui rendant peu-à-peu la tranquillité d'esprit & de cœur qu'il avoit perdue depuis si long-temps , sa raison prendroit tôt ou tard assez de force pour lui faire sentir ce qu'il devoit à Sara Fincer , & pour le disposer enfin à la rétablir dans tous les droits que sa rivale avoit usurpés. Dona Figuerrez cessoit de m'être redoutable. Je ne pouvois douter qu'elle ne continuât son voyage , & depuis que je l'avois quittée , je n'avois pu me défendre d'une crainte qui m'avoit troublé continuellement sur la route. Si j'avois peu redouté en Espagne les sentimens qu'elle pouvoit inspirer à mon frère , parce qu'étant comme au théâtre de ses désordres , il dépendoit de moi à tous momens de lever le voile aux yeux de Patrice , pour lui faire connoître par mon récit ou par celui de quantité d'autres , que sa conduite la rendoit indigne de la main d'un homme d'honneur , je n'avois pas la même ressource en France ; j'appréhendois , au contraire , que la distinction

avec laquelle son mérite personnel & la qualité de parente de l'Ambassadeur alloit la faire paroître à Paris, ne fût aussi capable d'éblouir les yeux de Patrice, que l'éloignement de Madrid le seroit, sans doute, de les fermer sur des reproches & des accusations dont il me seroit difficile de vérifier les preuves. Le parti qu'il avoit pris dissipoit toutes mes défiances. Il avoit peu de tendresse pour elle, puisque la honte & la douleur l'avoient rendu capable de la quitter sans regret; &, quand elle auroit joint à tous les charmes que je lui connoissois, toute la sagesse qu'elle n'avoit pas, pour attaquer le cœur de Patrice avec de si fortes armes, je me proposois d'agir si puissamment en faveur de l'infortunée Sara, & par des voies auxquelles il étoit naturellement si sensible, que je me croyois déjà presque assuré de ma victoire.

Je m'entretenois de ces idées en retournant à Orléans, où j'avois laissé ma chaise, lorsqu'en touchant au rivage de la Loire, pour sortir du bateau qui m'avoit conduit, je vis sortir d'une maison voisine Dona Figuerrez, suivie de ses gens, qui s'approchèrent aussi-tôt de moi, avec autant de joie de me revoir que je ressentois de chagrin de cette rencontre. Je compris aussitôt ce qui les amenoit. Ayant suivi les pas

de mon frère & les miens, ils avoient appris comme moi, à la poste d'Orléans, que Patrice y avoit quitté sa chaise, & l'ardeur de le découvrir avoit saisi Dona Figuerrez. Après bien des recherches empressées, elle étoit parvenue comme moi à trouver des éclaircissemens imparfaits sur le bord de la Loire. Les bateliers qui l'avoient conduit à l'Abbaye, n'ayant point eu le temps, à leur retour, de raconter les circonstances de leur voyage, parce que mon empressement à les faire retourner sur leurs traces ne leur avoit pas laissé un moment pour se reposer, Dona Figuerrez n'avoit pu recueillir rien de clair & de certain sur le terme de notre route. Elle attendoit, comme j'avois fait avant elle, qu'ils fussent arrivés pour les interroger, & quoiqu'elle dût se défier de ma présence, il ne lui tomba point dans l'esprit que j'eusse le moindre intérêt à lui cacher la route de mon frère.

Cependant, autant que je voyois de joie sur son visage, autant j'étois affligé de cette rencontre; &, dans le premier embarras, n'imaginant rien d'assez prompt pour me sauver, je me tournai vers mes deux Bateliers à qui je promis le double de la somme dont j'étois convenu avec eux pour mon voyage, s'ils vouloient le

tenir secret pendant deux jours. Cette précaution même ne me paroissant pas suffire, je les priai de me suivre, sous prétexte de les payer dans le lieu où j'avois ma chaise, & je donnai ordre à mon valet de les y mener, tandis que je m'arrêteroïs un moment avec Dona Figuerrez qu'il m'étoit impossible d'éviter. En effet, elle étoit déjà si proche de moi, que m'ayant fait rapidement quelques reproches sur mon départ, & continuant avec la même légèreté de langue, de me demander où j'avois laissé mon frère, je ne pus trouver d'autre tempérament entre la nécessité de trahir mon secret, ou de la tromper par un mensonge, que de lui déclarer assez brusquement qu'elle me faisoit une question inutile. Elle s'offensa de ma réponse; mais, comme si ma première dureté m'eût encore plus disposé à ne la pas ménager, je lui reprochai si vivement l'indécence du motif qui lui faisoit chercher Patrice, que dans la confusion qu'elle ressentit de quelques-uns de mes termes, elle demeura sans réplique, en versant des larmes qu'elle essuya de son mouchoir. J'étois seul, par le départ de Jacin & des bateliers. Un de ses gens, sensible à l'insulte que je faisois à sa maîtresse, s'avança fièrement, & me traitant avec une hauteur qui me surprit dans un domestique,

il ne paroïssoit attendre qu'un mot de sa bouche, ou un signe de ses yeux pour joindre les coups aux injures. Sa violence m'éfraya. Mais Dona Figuerrez lui imposa silence avec un air d'autorité qui l'y força tout d'un coup, & le menaça même de punir la hardiesse qui le faisoit manquer de respect pour un Ecclésiastique.

J'aurois passé sur cet incident, s'il n'étoit devenu pour moi une leçon si utile, que le fruit s'en est communiqué à toute la suite de ma vie. Quoique le chagrin que je ressentis de me voir maltraité, joint à l'espérance de réussir, par la voie que j'avois prise, à cacher la retraite de mon frère, me fit prendre sur le champ le parti de m'éloigner; je ne pus me rappeler l'impression que mon discours avoit fait sur Dona Figuerrez, & la bonté avec laquelle elle n'avoit pas laissé de prendre parti pour moi, contre son domestique, sans me reconnoître plus coupable que ce fier valet, dont l'insolence m'avoit choqué. L'usage du monde & la politesse humaine inspirent donc plus de douceur dans les manières, & plus d'égard pour les bienséances, que les principes dont j'avois fait toute ma vie mon étude? Telle fut ma première réflexion. Mais n'est-ce pas moi, continuai-je aussitôt, qui n'ai pas assez pénétré toute l'é-

tendue de mes principes? Et, passant à cette discussion avec la même méthode que j'avois plus d'une fois employée, je trouvai effectivement que dans le principe de la charité chrétienne sont renfermés tous les devoirs de la politesse qui fait le principal lien des sociétés civiles. Poussant même plus loin cette observation, je conclus du motif de la charité, qui est toujours le bien d'autrui, avec la proportion de ce qu'on doit au plus foible, que les femmes, par une infinité de raisons qui sont propres à leur sexe, ont un droit particulier à cette espèce d'égards qu'on nomme politesse, & que, par conséquent, c'est manquer, en quelque sorte doublement au précepte, que de négliger de les leur rendre.

Dans la ferveur de cette réflexion, je serois retourné volontiers vers Dona Figuerrez, pour lui faire des excuses de l'air & du ton que j'avois pris avec elle, si je ne m'étois cru dispensé de cette réparation par le sentiment de mon cœur, dont je promis au Ciel de me faire désormais une règle invariable, & par l'importance dont il étoit de ne pas m'exposer de nouveau à me faire presser sur la retraite de Patrice. Plus je reconnoissois de perfection dans cette Dame, plus son mérite même me paroissant dangereux, je recommençai plus

que jamais à la craindre si fort pour mon frère, que ne me croyant point assez sûr des bateliers par leur parole & par le prix, dont je leur avois offert de payer leur fidélité, il me vint à l'esprit de les éloigner d'Orléans pendant quelques jours, pour les mettre dans la nécessité de me tenir aussi long-temps leurs promesses. La seule voie étoit de les engager, sous quelque prétexte, à me suivre jusqu'à Paris. L'intérêt étant tout-puissant sur des gens qui ne gagnoient leur vie que par leur travail, je leur proposai pour m'accompagner, une somme qui les y détermina facilement.

Les événemens & la nécessité de pourvoir à toutes les circonstances, me formoient ainsi de jour en jour à une sorte de prudence dont je n'avois pas puisé les règles dans mes études. Ce fut par des raisonnemens de la même nature, que je me préparai au rôle dont mon frère m'avoit chargé pour la Cour de Saint-Germain. La politique n'avoit jamais fait mon occupation; mais, considérant que pour l'honneur même de Patrice qui s'étoit remis sur moi de sa commission, je ne devois pas paroître absolument sans expérience & sans lumière aux yeux du Roi, j'étudiai avec tant de soin l'instruction que mon frère m'avoit laissée, &, par le soin qu'il avoit

eu d'y renfermer quantité d'observations intéressantes, je me mis si parfaitement en état de les faire valoir, que le Roi, après m'avoir fait l'honneur de m'entretenir longtemps dans son cabinet, marqua hautement la satisfaction qu'il avoit des services de mon frère & des miens. Il ne parut pas moins touché de la nécessité où ses malheurs l'avoient réduit de se retirer pendant quelque temps dans la solitude. Je ne donnai point d'autre couleur au parti qu'il avoit pris, & la curiosité du Roi s'étant bornée à savoir qu'il avoit perdu son épouse, j'évitai heureusement un détail auquel j'avois craint de me trouver forcé par ses ordres.

Quoique je n'eusse pas oublié, en quittant Madrid, de marquer notre départ au Comte de S... & à Sara Fincer, l'envie de me conserver toujours, non seulement la liberté de régler la durée de notre marche, mais celle de ménager les circonstances de notre arrivée; & sur-tout de ne pas exposer Patrice à rencontrer peut-être Sara Fincer, au moment que nous nous y attendrions le moins, m'avoit fait parler de notre route & du jour où nous pouvions être rendus à Paris, comme de deux choses également incertaines. Sans cette précaution, je ne pouvois douter que Sara n'eût

pensé à venir peut-être assez loin au devant de nous. Mais, étant forcée de modérer son impatience, je la trouvai chez le Comte, occupée de ses exercices ordinaires qui étoient la lecture & le travail. Milord Ternmill étoit revenu d'Irlande depuis quelques semaines. Le bruit de mon arrivée s'étant répandu tout d'un coup dans toute la maison, je vis au même moment tout le monde assemblé autour de moi. On ne fut pas surpris de me voir sans Patrice. Il étoit parti avec tant de froideur pour la maison du Comte, que six mois d'absence pouvoient ne l'avoir pas dissipée, & l'on se figuroit bien que les nouvelles que je lui avois portées en Espagne, lui avoient fait sentir, avec la douleur de sa perte, une honte vive de s'être attiré volontairement ses disgrâces par des excès de prévention dont tous les conseils de ses amis n'avoient pu le guérir. Ce ne fut pas dès le premier moment, que je pénétrai les dispositions de toutes les personnes chères qui m'environnoient. Mais il m'étoit aisé de juger que Sara brûloit d'envie de me tirer à l'écart, pour me découvrir les siennes.

J'eus cette complaisance pour ses desirs, aussi-tôt que je pus me procurer un moment de liberté. Toute mon ardeur à lui

raconter ce que j'avois vu ou ce que d'autres circonstances m'avoient fait entendre, ne répondit point assez à son empressement. Elle auroit souhaité de tout apprendre à-la-fois, & pesant néanmoins sur chaque partie de mon discours, elle vouloit des détails où rien ne fût omis ni raconté légèrement. Je ne pus éviter de mêler Dona Figuerrez dans ma narration. Les liaisons familières de Patrice avec cette Dame la firent trembler; elle-même fit cent questions sur son caractère, même après la peinture que je lui en avois tracée fidèlement; &, lorsque je fus arrivé sur-tout aux événemens de notre retour, elle me demandoit à chaque mot, s'il étoit possible que Patrice n'eût point été touché de cette constance à le suivre, & si j'étois bien persuadé que dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle, il ne fût point entré quelque sentiment d'amour. Mais, lui ayant expliqué enfin avec la même exactitude le parti qu'il avoit pris à Orléans, en lui faisant observer seulement que cette partie de mon récit étoit une confidence que j'étois résolu de ne faire qu'à elle, il me sembla que de la satisfaction qu'elle avoit marquée jusqu'alors à m'entendre, elle passoit tout d'un coup à quelques sentimens d'inquiétude & de tristesse. Pendant une lon-

gue narration à laquelle je ne lui avois donné aucune part, elle avoit toujours espéré qu'il arriveroit quelque circonstance où elle m'entendrait raconter ce que j'avois fait pour elle; mais la séparation de Patrice & le récit du voyage que j'avois fait dans la solitude où il s'étoit retiré, lui faisant clairement entendre que je n'avois plus eu d'occasion de le revoir, elle m'accusoit intérieurement d'avoir négligé ses intérêts, & peut-être alla-t-elle jusqu'à me soupçonner d'avoir favorisé les prétentions de Dona Figuerrez. Cependant elle continua quelque temps de me regarder en silence, lors même que j'eus achevé mon récit, comme si elle se fût encore flattée que j'allois ajouter quelque chose qui avoit rapport à elle, ou qu'ayant oublié ce qui la regardoit, l'attention que je ferois à ses regards serviroit à me le faire rappeler. Et perdant enfin toute espérance : Ah ! cher Doyen, me dit-elle, en versant quelques larmes, vous ne vous êtes souvenu ni de mes prières ni de vos promesses; ou si elles vous ont porté à tenter quelque chose pour une malheureuse amie, votre silence m'apprend trop que rien ne vous a réussi. Cette plainte me toucha sensiblement. J'aurois dû prévoir, lui répondis-je, que vous me feriez ce reproche, & je n'au-

rois pas manqué de justes raisons pour les prévenir. Rien ne m'eût été si facile en effet, que de lui faire observer dans le cours de ma narration, qu'ayant remis presque à la fin de ma route les éclaircissemens que j'avois donnés à mon frère, il n'y avoit point d'apparence que j'eusse pu trouver dans un espace si court le moyen de lui faire d'autres propositions. Je ne l'avois pas vu une seule fois depuis l'explication de son malheur. Mais, pouvant comme répondre qu'il n'avoit dans le cœur que de la tristesse, & me rappelant les sentimens que je lui avois toujours connus pour elle, je n'aurois pas balancé à la flatter par les plus douces conjectures. C'est à quoi je m'attachai, en voyant le besoin qu'elle avoit de ce secours; & je n'eus pas de peine à faire entrer l'espérance dans un cœur si enflammé par ses désirs. J'allois lui proposer de nous unir ensemble, pour délibérer sur les ménagemens que la bienséance lui imposoit; mais, ayant elle-même plus d'une ouverture à me faire, elle me demanda ce que je pensois de Milord Tenermill qui, sans s'imaginer qu'elle pût conserver la moindre inclination pour Patrice, la pressoit constamment depuis son retour d'abrèger ses peines amoureuses, qu'il la croyoit déterminée apparemment à finir quelque

jour. Il affectoit ouvertement de se faire honneur de ses espérances; &, déclarant qu'il avoit oublié les conditions auxquelles il s'étoit soumis avant son départ, il avoit employé plusieurs fois le Comte & la Comtesse de S... à solliciter Sara de les oublier comme lui. Elle, qui se figuroit d'être obligée à mille ménagemens, dans une maison qu'elle avoit plus d'intérêt que jamais à ne pas quitter, & qui n'osant rien se promettre du côté de Patrice, avoit encore moins la hardiesse de s'ouvrir sur les desirs de son cœur, vivoit dans une perpétuelle contrainte, & n'avoit pas même la consolation de se soulager par la confiance de ses peines. Je ne vous raconte point, me dit-elle, la moitié des persécutions que j'ai à souffrir de Milord Tenermill, & j'appréhende qu'elles n'augmentent, lorsqu'il apprendra les sentimens que j'ai toujours conservés pour son frère.

L'expérience de tant de désordres que j'avois vu causer par l'amour, ne me permettoit point de regarder les craintes de Sara comme de vaines terreurs. Cependant l'opinion que j'avois du caractère de Tenermill, s'accordoit peu avec cet excès de tendresse par lequel il se rendoit incommodé & même redoutable à la personne qu'il aimoit. Je communiquai cette pensée

à Sara. Elle convint que dans ses regards & dans ses soins elle n'avoit jamais remarqué cet air de passion qui est propre aux cœurs tendres, & dont elle me confessa en souriant qu'elle avoit appris à juger par une longue expérience. Mais son langage, ajouta-t-elle, n'en est pas moins pressant, & si ce n'étoit pas l'amour qui le porte à m'importuner par de si vives instances, je redouterois encore plus une autre passion qui seroit assez forte pour agir si puissamment sous le masque d'une fausse tendresse. Sans croire sa tendresse fausse, répondis-je, on pourroit attribuer les effets dont vous vous plaignez à quelque passion plus forte dont elle emprunte une partie de son ardeur. Milord Tenermill nous interrompit dans ce moment, en nous faisant demander la permission de venir se mêler à notre entretien. Le ton qu'il prit en ma présence me parut justifier les plaintes de Sara. Il lui fit des reproches de la résistance qu'elle apportoit à son bonheur ; &, me prenant à témoin de l'ancienne vivacité de ses sentimens, il me protesta, avec quelques sermens militaires, que son dernier voyage d'Irlande n'avoit fait que l'augmenter. J'avoue qu'accoutumé aux tendres langueurs & aux empressements respectueux, soit de Patrice & du Comte de

S...., soit de Sara & de la Comtesse, je ne reconnus point dans cet air cavalier le caractère de l'amour dont je m'étois formé l'idée par d'autres exemples.

Ce mystère se développa bientôt pour moi. Etant sorti avec lui de l'appartement de Sara, il me parla du dessein de son mariage avec la même ardeur, mais d'un air moins affecté. Après quelques expressions honnêtes sur l'idée qu'il avoit de mon amitié, il me dit que j'étois arrivé heureusement pour prendre part à ce qu'il avoit pu souhaiter de plus avantageux pour lui-même & de plus glorieux pour notre famille. C'étoit un secret qui n'étoit encore connu que du Roi & de lui. Pendant qu'il étoit en Irlande, la fortune l'avoit assez favorisé pour le rendre utile au service du Roi dans une occasion fort importante. Ce Prince qui ne se croyoit point dispensé de la reconnoissance par l'obligation où ses sujets étoient de le servir, l'avoit comblé de caresses à son retour; &, lui permettant de tout espérer de sa faveur, il lui avoit déclaré, en l'obligeant au secret, que s'il pouvoit augmenter sa fortune par un mariage avantageux, son dessein étoit de le faire Duc. Jugez, me dit-il, si avec les sentimens tendres que vous me connoissez depuis long-temps pour Sara, je ne suis

pas fortement intéressé à la presser de recevoir ma main. Je n'ose, ajouta-t-il, lui faire valoir un motif qui diminueroit peut-être quelque chose de l'opinion qu'elle a de ma tendresse, & l'ordre du Roi m'oblige d'ailleurs au silence. Mais à vous, dont la discrétion égale la sagesse, je ne fais pas difficulté de m'ouvrir, dans l'espérance que vous m'aidez à tirer de Sara un consentement qui doit mettre le sceau à ma fortune & à mon bonheur.

Un langage si clair auroit levé tous les doutes de Sara, si j'eusse été libre de lui communiquer ce que j'avois reçu de mon frère comme un secret. Mais sa réflexion sur la force d'une passion qui étoit capable de prêter de l'ardeur à l'amour, n'en devint que plus certaine pour moi-même. Il me parut infallible que Tenermill regardant son mariage avec elle comme le fondement de sa fortune, prendroit pour des marques de haine tout ce qu'on pourroit entreprendre contre une espérance si flatteuse pour son ambition. Fier & impérieux comme il étoit, je doutai qu'il pardonât même à son frère de lui disputer un cœur, sur lequel il croiroit que ses longs services lui avoient acquis des droits. Ainsi, rien ne devenoit si délicat que ma situation, dans la nécessité où j'étois de m'expliquer avec lui, en

ménageant les intérêts de Sara que rien n'étoit capable de me faire abandonner. Je me tirai néanmoins d'un embarras si pressant, par une réponse équivoque, dont j'étois persuadé qu'il prendroit le sens le plus favorable à son amour-propre. Après l'avoir félicité sur la faveur du Roi; si Sara, lui dis-je, a du goût pour la grandeur, elle se hâtera, sans doute, de répondre à votre empressement, & sans manquer au secret qui vous est imposé, je vous promets de lui faire pressentir à quoi vous la destinez. Il parut satisfait de cette promesse. Mon dessein étoit, en effet, de ne pas cacher à Sara que c'étoit de l'ambition de Tenermill qu'elle devoit se défier; &, lui ayant donné cet avis dès le même jour, je ne m'apperçus point que les grandes espérances que je lui expliquai d'une manière vague, fissent assez d'impression sur son cœur, pour y combattre un moment l'amour. Au contraire, si je m'étois rendu à ses propositions, elle seroit partie peu de jours après, pour aller vivre dans la solitude de Patrice. Il lui vint à l'esprit que, sans lui faire connoître qu'elle fût proche de lui, elle trouveroit facilement à louer une maison dans le même village. La seule pensée qu'elle y respire-roit le même air, & qu'en s'y procurant tous les jours des nouvelles de sa situation,

elle régleroit sa joie & ses peines sur ce qu'elle apprendroit de sa santé & de son repos, formoit dans son imagination un plan de vie douce & heureuse. J'eus beaucoup de peine à lui faire abandonner ce projet, & ce ne fut qu'en lui promettant d'entreprendre incessamment le voyage de l'Abbaye, pour le voir, lui parler & présenter s'il lui restoit quelque penchant pour elle.

Ce voyage auroit été peu différé, indépendamment de la promesse que j'en faisois à Sara. Outre l'inquiétude dont j'étois rempli continuellement pour la santé d'un frère si cher, j'avois eu besoin d'excuser son retardement par des prétextes d'infirmité que j'aurois mal soutenus, si j'avois laissé passer un trop long intervalle sans feindre du moins de retourner vers lui. Le Comte de S... & Milord Tenermill avoient souhaité plusieurs fois de l'aller voir eux-mêmes dans le voisinage d'Orléans, où je leur avois dit qu'il avoit été forcé de s'arrêter. Ne m'étant néanmoins jamais expliqué sur le genre de sa maladie, ou n'en ayant point parlé d'une manière capable de les alarmer, ils s'étoient reposés de sa situation sur la tranquillité que j'affectois, & dont ils ne m'auroient pas cru capable, s'il eût été dans le moindre danger. Je pris le jour

qu'ils s'attendoient le moins à mon départ, pour prévenir le désir que l'un ou l'autre auroit eu de m'accompagner. J'étois d'intelligence avec Sara. Que ne me dit-elle point? Avec quelle ardeur & quelle tendresse ne me recommanda-t-elle pas le soin de son bonheur & l'intérêt de sa vie? Je passai une nuit entière à recevoir les sentimens de son cœur, & à répéter les expressions dont elle vouloit que je me servisse pour les rendre à mon frère.

Je n'avois avec moi que Jacin. Avant que de me présenter à l'Abbaye, je jugeai à propos de lui faire prendre quelques informations sur les changemens qui pouvoient être arrivés depuis le voyage que j'y avois fait. Il me rapporta effectivement deux nouvelles qui me causèrent plus de surprise que je ne m'y serois jamais attendu: l'une, que Patrice, dont on ignoroit encore le nom, avoit proposé au supérieur de le recevoir au nombre de ses religieux; l'autre, que cet honnête homme en faisoit difficulté, par la seule raison qu'ayant pris une haute idée de mon frère sur diverses raisons qui avoient servi de fondement à ses conjectures, il craignoit des'attirer quelque reproche, en cédant à des instances qui ne lui paroissoient pas l'effet d'un cœur & d'un esprit tranquilles.

A quel excès de trouble ne me figurai-je pas que le triste Patrice étoit parvenu, pour être capable de se porter à des extrémités si violentes ! Avec beaucoup de respect pour la religion, je lui avois toujours connu tant d'éloignement pour les méthodes singulières de piété, que j'avois été obligé mille fois de combattre son aversion & ses préjugés contre la plupart des sociétés religieuses. Dans le désordre où je supposois sa raison, étoit-ce à la grace que je pouvois attribuer le changement de ses idées, & ne paroïssoit-il pas plutôt que se laissant vaincre par son désespoir, il en cherchoit la fin dans un remède encore plus terrible que ses peines ; comme un furieux se précipite dans un abyme, ou s'enfonce volontairement un poignard dans le sein. Il étoit donc temps de le forcer dans sa retraite, & de lui faire entendre, malgré lui, tout ce que mon zèle m'avoit fait méditer pour rendre le calme à son cœur. Mais, que les espérances de Sara me parurent reculées, & que je vis peu d'apparence de pouvoir faire usage de toutes les instructions dont elle m'avoit chargé à mon départ !

Je me rendis aussi-tôt à l'Abbaye ; &, demandant aux religieux la liberté d'entretenir leur solitaire, je me vis exposé à ne

pas l'obtenir, par la crainte qu'on avoit de le chagriner en violant ses ordres. Cependant, mes instances & le prétexte de plusieurs affaires importantes, firent consentir le supérieur à se charger lui-même du soin de faire agréer ma visite. Il me conduisit jusqu'à la porte de l'appartement; &, prenant le devant pour m'annoncer, sous le simple titre d'ecclésiastique qui m'attendoit beaucoup d'empressement pour le voir, il revint avec la permission de m'introduire. Patrice n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, que détournant encore le visage: Ah! c'est lui-même, s'écria-t-il, je m'en suis défié au premier mot du supérieur. Eh! quel intérêt vous oblige à me suivre, reprit-il, en fixant enfin sur moi des regards altérés par ses longues agitations: Qui vous a fait découvrir une retraite où je me croyois oublié de tous les hommes? Mais, vous n'arrivez point mal-à-propos, reprit-il encore, & vous me trouvez dans des dispositions qui s'accorderont avec vos principes.

Je le regardois, de mon côté, d'un œil bien plus attentif que le sien; &, le reconnoissant à peine dans l'abattement où je le voyois plongé, j'admirois le changement qu'un espace si court avoit fait sur son visage. Tout ce qui étoit autour de lui
sembloit

sembloit avoir été disposé pour favoriser la tristesse; une tenture d'un violet sombre qui n'étoit pas capable de réfléchir les rayons du jour, quelques chaises sans ordre, sur lesquelles ses habits & ses livres étoient confusément dispersés; des fenêtres à demi-fermées qui interdissoient l'entrée de la chambre au soleil, comme si l'on eût craint qu'il n'en eût dissipé l'obscurité naturelle; &, dans les lieux voisins, un silence si profond, qu'on n'y entendoit pas même le bruit des oiseaux ni du vent. Des apparences si mélancoliques m'inspirèrent une partie de la tristesse qui me paroissoit répandue autour de moi. La réponse que je fis à Patrice se ressentit de cette impression; elle fut courte & douloureuse; surpris moi-même que les sens eussent tant d'empire sur la raison, je m'assis en soupirant, pour attendre qu'il ouvrît un entretien que je n'avois pas la force de commencer.

Il garda le silence pendant quelques momens, comme s'il eût été frappé du mien, ou qu'il eût cherché des termes pour s'exprimer. Enfin, le rompant d'un air où la tendresse me sembloit prendre le dessus sur la douleur; par quelque voie, me dit-il, que vous ayiez découvert ma retraite, je dois de la reconnoissance au motif qui vous amène. Ce ne peut être que le sen-

timent de votre ancienne amitié, & je vois d'ailleurs dans vos yeux toute la pitié que ma situation vous inspire. Ne croyez pas, continua-t-il, que ce soit l'amour qui me tourmente avec cette violence. La force de l'honneur & celle d'un juste ressentiment en ont effacé dans mon cœur jusqu'à la dernière trace. Je ne pense plus à une perfide que pour détester sa mémoire; &, quand vous m'avez vu dans le premier moment une apparence de trouble, qui étoit peut-être capable de me porter à des extrémités funestes, j'étois déchiré bien plus cruellement par la honte que par mes regrets. Je vous avoue même qu'en me retirant dans la solitude, je n'ai pensé qu'à vous éviter & tous ceux dont les regards auroient fait mon supplice. Je n'aurois pu soutenir la présence de tant d'amis vertueux & sensés qui avoient peut-être prévu mon infamie, en s'opposant à mon fatal mariage, & qui n'avoient apparemment que cette raison pour le condamner. Hélas! venez néanmoins, ajouta-t-il en interrompant sa pensée, que si j'ai été trompé avec la plus noire perfidie, c'est par des dehors qui auroient jeté le plus sage des hommes dans la même erreur.

Ce qui m'a donc conduit dans ce lieu, reprit-il, n'est que la crainte de l'infamie

& du ridicule ; sentiment si affreux & si insupportable pour le cœur d'un honnête homme , qu'il m'auroit fait prendre toutes fortes de voies pour m'en délivrer , aussi long-temps du moins que je l'ai cru nécessairement attaché à mon malheur. Cependant , après en avoir eu le cœur rongé pendant quelques semaines , des idées moins confuses m'ont conduit à d'autres réflexions ; je me suis persuadé , en secouant le joug des préjugés , qu'il n'y a qu'une opinion fautive & insensée qui puisse faire dépendre l'honneur des hommes de la conduite d'une femme & du succès d'un mariage. Les raisons m'en ont paru si claires au poids même de la raison & du sanctuaire , que m'élevant au dessus de mes premières terreurs , je n'aurois pas balancé à quitter ma retraite , si je n'eusse plus eu d'autre motif pour m'y arrêter. Mais , c'est ici que vous m'allez connoître de véritables foiblesses que vous n'avez jamais pu pénétrer. Je vous les découvre avec d'autant plus de confiance , que votre arrivée me paroît une faveur du Ciel , dans le besoin que j'avois d'un guide.

J'étois si charmé de lui entendre tenir ce langage , que , sans prévoir où son discours m'alloit conduire , également touché de l'assurance qu'il me donnoit de sa guérison

& de l'espérance qui me renaissoit de servir utilement Sara Fincer, je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui marquer autant de surprise que de joie. Je l'embrassai même, avec un soulagement de cœur, qui s'expliqua par les plus vives & les plus tendres félicitations. Mais, comme s'il se fût préparé à me faire éprouver successivement tous les genres de surprises, il se retira assez brusquement d'entre mes bras; &, me regardant du même air dont il avoit commencé son discours, de quoi me félicitez-vous, me dit-il, & quel sujet de joie pouvez-vous donc trouver dans les chagrins qui me dévorent? Cette question & l'air sombre & sérieux qui continuoit de régner sur son visage, me firent retourner sur ma chaise; où je retombai dans un silence qui lui laissa toute la liberté de reprendre son discours.

S'il m'est échappé, me dit-il, quelque terme qui appartient à la joie, il est bien démenti par la tristesse de mes sentimens. En me retrouvant le cœur dans son état naturel, par la victoire que j'ai remportée sur les passions que je vous ai dépeintes, je me sens plus malheureux mille fois que je ne l'étois dans une situation si violente. J'ignore comment est fait le commun des hommes; mais, s'il s'en trouve quelques-

uns à qui les occupations ordinaires de la vie, & les biens même qui dépendent de la fortune puissent causer une tranquillité parfaite, je les félicite de leur bonheur. Mon caractère est de sentir un ennui insurmontable au milieu de tout ce qui porte le nom de plaisir & d'amusement. J'ai pensé long-temps que c'étoit un défaut dont je devois accuser la nature; mais les douceurs que j'ai trouvées dans l'amour, m'ont appris où elle a mis pour moi les véritables biens; &, j'ai pris le reste des hommes en pitié, lorsque je me suis connu si supérieur à eux par des goûts auxquels personne n'a jamais été si sensible que moi. Cependant, après un essai plein de charmes, je me suis vu privé tout d'un coup de ma félicité; &, ma perte est d'autant plus terrible, que si l'unique objet auquel je croyois mon bonheur attaché, a pu me trahir avec une lâche perfidie, je n'espère plus de retrouver jamais à qui mon cœur puisse se livrer avec la même confiance. Ainsi, tandis que non seulement tous mes sentimens me restent, mais que j'ai même acquis la certitude que ce n'est qu'en les exerçant que je puis être heureux, je me trouve condamné à manquer toute ma vie d'un bien si nécessaire, par la cruelle défiance qui m'empêchera toujours de faire

le moindre fonds sur les dehors d'une femme, après avoir été si barbarement trompée par la mienne. Peut-être ce langage vous paroît-il étranger, continua Patrice? mais donnez-moi un cœur aussi sensible que le mien, il ne manquera point de m'entendre. Mon dégoût pour le monde, lorsque je désespère ainsi d'y trouver le seul bonheur auquel j'attache un prix réel, est monté jusqu'à me faire penser à le quitter, en me liant pour jamais à cette Abbaye. Je n'y trouverai point ce que le monde a de plus doux; mais je conçois que j'y puis espérer d'autres biens qu'il ne connoît pas, & je serai délivré du moins de la nécessité que m'impose ma naissance de me procurer des richesses que je méprise; des honneurs dont je sens la vanité, & de m'assujettir à mille devoirs que je regarde comme le plus puéril & le plus infructueux de tous les esclavages. On a rejeté ici ma proposition, ajouta-t-il, par des difficultés que vous pouvez lever; & j'espère que votre zèle vous fera favoriser un dessein que je crois conforme à vos maximes.

En finissant ce discours, il se leva légèrement, comme s'il s'étoit trouvé plus libre, après s'être déchargé de son fardeau; &, se promenant à grands pas dans sa chambre, il paroissoit attendre impatiemment

quelle alloit être ma réponse. Quoique l'avis que j'avois reçu de Jacin m'eût préparé à ce que je venois d'entendre, j'arrangeois mes idées, pour m'expliquer avec plus de clarté & de force. Il revint à moi, de l'air d'un homme à qui il tombe quelques réflexions dans l'esprit. Je ne veux point vous cacher, me dit-il, ce qui m'est arrivé depuis quelques jours. Dona Figuerrez, qui a découvert comme vous le lieu de ma retraite, m'a offert son cœur par une lettre fort tendre, & veut me faire envisager un fort heureux en m'attachant à elle. Mais, si la connoissance que j'ai de ses charmes a réveillé ma tendresse naturelle, je suis bien éloigné de lui trouver toutes les qualités que mon cœur demande pour se tourner vers elle. Celles que je lui connois, ne me la feront jamais choisir que pour une agréable amie; &, de toutes les femmes, c'est elle qui m'inspireroit le plus de défiance & de frayeur en amour. Je lui ai marqué par ma réponse, ajouta-t-il, que la disposition où je suis ne me permet pour elle que de la reconnoissance & de l'estime.

Cette nouvelle me fit faire quelque changement à la réponse que je méditois; car, dans le dessein de pressentir ses dispositions pour Sara, j'avois pensé à nommer Dona Figuerrez avec elle, pour juger

mieux de ses sentimens par cette épreuve. Mais je n'en fus que plus satisfait d'avoir un obstacle de moins à surmonter, ayant toujours eu quelque penchant à le croire mieux disposé qu'il ne vouloit le paroître pour cette Dame Espagnole. L'exposition qu'il m'avoit faite de ses combats intérieurs, l'idée qu'il m'avoit voulu donner de ses peines, & la résolution même qu'il avoit formée de quitter le monde, me caufoient si peu d'embarras, que, sans m'arrêter à lui faire là-dessus des remontrances superflues, j'étois résolu de venir tout d'un coup à des propositions plus capables de flatter son cœur. Il me suffisoit de penser qu'avec le caractère même qu'il m'avoit dépeint, & que j'avois pénétré depuis long-temps, la solitude religieuse étoit ce qui lui convenoit le moins, pour me croire autorisé par toutes sortes de droits à lui inspirer, sans autres explications, les sentimens qui convenoient à son âge, à ses qualités naturelles & à la situation où il étoit déjà dans le monde. Mon zèle pour la Religion ne m'aveugloit pas jusqu'à me faire prendre pour des mouvemens du Ciel, les agitations d'un cœur inquiet; &, malgré la haute opinion que j'avois de la vie religieuse, je n'avois jamais pensé que ce fût un parti auquel tout

le monde fût appelé sans distinction. En un mot, la piété que je demandois de mes frères étoit celle qui s'accorde avec les devoirs de la vie civile, dans les conditions différentes où l'Auteur même de la Religion nous a placés, & je croyois leur vocation marquée par leur naissance & par les qualités personnelles qui pouvoient les rendre utiles à la société.

Dans ces principes, sur lesquels Patrice ne me rendoit point assez de justice, j'écartai de ma réponse tout ce qui étoit différent du motif qui m'avoit amené; &, ne cherchant qu'à rendre à Sara Fincer un service dont l'utilité me paroissoit égale pour lui-même, je m'arrêtai à cette disposition de cœur qu'il m'avoit confessée, & que je connoissois déjà si bien. Je n'aurois pas cru, lui dis-je, qu'avec le caractère que vous vous attribuez, un malheureux choix, qui n'a jamais été fait, si vous souffrez que je le rappelle, avec les soins & les précautions que la sagesse demande, & qui n'étoit, pour m'expliquer encore plus librement, qu'un emportement inconsidéré de votre première jeunesse, dût vous ôter tout espoir de réussir plus heureusement à satisfaire votre cœur. Il se trouve des femmes d'un mérite & d'une vertu éprouvés. Il s'en trouve qui joignent aux charmes de

la beauté & de l'esprit, toutes les qualités que vous ne trouvez pas dans Dona Figuerrez; celles que vous auriez trouvées dans Sara Fincer, si votre malheureuse passion ne vous eût fait rompre les liens qui devoient vous attacher éternellement à une femme si aimable. J'observois pendant ce temps-là sa contenance, & ne laissant échapper aucun de ses mouvemens, j'espérois pénétrer, malgré lui, ses inclinations. Jamais la finesse & la ruse ne se présentoient d'eux-mêmes à mon esprit; mais, lorsque j'avois conçu que, sans blesser la probité ou la Religion, elles pouvoient assurer le succès de quelque vue honnête & vertueuse, l'ancienne habitude que j'avois de régler mes dehors, me rendoit assez propre à composer l'air de mon visage & le ton de mon discours, suivant le but que je me proposois. Patrice, qui n'étoit pas même capable de cette espèce de dissimulation, poussa un profond soupir au nom de Sara; &, sans se défier de mon intention, me faisant même une excuse de m'interrompre, je ne suis pas à regretter le cœur de la vertueuse Sara, me dit-il, & je ne rougis pas d'avouer que je lui ai fait une injustice. Mais elle en est vengée par mon humiliation. Il se tut pour attendre la suite de mon discours. Je ne laissai point échap-

per l'occasion que je désirois. S'il étoit vrai, lui dis-je, en affectant d'être frappé de sa réflexion, que vous eussiez cette opinion de Sara, vous l'auriez exceptée des sujets de défiance que vous prétendez avoir contre son sexe, & je ne vois pas d'où vous viendrait le désespoir qui vous fait renoncer à vos idées de bonheur. Ici son attention parut se recueillir, pour examiner ce qu'il entendoit; &, sortant bientôt de cette méditation: Non, non, me dit-il, je n'aurois désespéré de rien, s'il m'avoit été permis de penser... & s'arrêtant à ce mot, au de là duquel il sembloit qu'il n'osât étendre ses idées; mais l'ennemi de son honneur & de son repos, reprit-il, son tyran, son bourreau, le meurtrier de son Père & de son oncle, enfin l'homme qu'elle a le plus de raison de mépriser & de haïr, n'est pas fait pour être bien reçu d'elle, sur-tout lorsqu'il n'y auroit qu'un repentir forcé qui parût l'y ramener.

Ce regret, quoiqu'imparfaitement exprimé, me parut si naturel, que je n'eus besoin d'efforts que pour déguiser ma joie. Je me flattai tout d'un coup d'en savoir assez pour saisir l'endroit sensible de son cœur, & pour l'amener insensiblement à mes vues par l'usage que je ferois de cette connoissance. Il m'avoit toujours paru

humiliant pour Sara , & dur pour moi-même , d'être réduits tous deux à solliciter le retour de Patrice comme une faveur ; je reprenois l'espérance de lui faire valoir , au contraire , mes services & les complaisances de Sara comme une espèce d'indulgence , dont la certitude & l'étendue ne seroient réglées que sur son repentir. Dans cette résolution , je me fis un nouvel effort pour mettre de la froideur dans ma réponse. Vous avez causé à Sara , lui dis-je sans le regarder , tous les maux que peut inventer la haine , & je ne fais s'il y eût jamais d'exemple de tant de duretés , pour une femme à qui vous n'avez eu qu'un excès d'amour à reprocher. Cependant , je lui connois tant de douceur & de bonté , qu'à peine lui est-il échappé d'autres marques d'impatience , que les soupirs & les larmes. Elle a consenti néanmoins à notre séparation , interrompit-il avec chaleur , & ma perte a bientôt cessé de l'affliger. J'admirai cet excès d'injustice. Quoi ! ne pus-je m'empêcher de lui répondre , vous lui faites un crime de la mortelle violence qu'elle s'est faite pour respecter jusqu'à vos mépris ? Vous lui reprochez d'avoir consenti , pour votre satisfaction , à sa honte & à son malheur : Apprenez - moi donc ce que je dois penser de votre caractère , où

je ne vois de plus en plus que des contradictions monstrueuses. Ce reproche le rendit encore rêveur. Enfin , changeant de place , avec un transport marqué par la vitesse de son mouvement : si j'osois croire, me dit-il , la moindre partie de ce que je désire , ah ! loin d'écouter mon désespoir, je remercirois le Ciel de mon bonheur.

Je le crus gagné. L'adresse ne me manqua point pour échauffer ces premiers sentimens ; je lui fis tout espérer de mes soins , & j'ajoutai mille raisonnemens qui tendoient à lui faire entendre que ce qu'il regardoit peut-être comme un retour libre & volontaire , me paroissoit un devoir de religion & d'honneur. Vous parliez , lui dis-je , de prendre ici des engagements irrévocables ; mais vous croyez-vous tellement dégagé de vos premiers liens , que vous puissiez disposer de vous-même avec cet oubli de tout ce qui a peut-être cessé de vous toucher ? Si vous regardez aujourd'hui votre second mariage comme le fruit d'une passion déréglée , comment vous persuadez-vous qu'il ait pu servir de raison légitime pour rompre le premier ? Sans vous répondre , ajoutai-je , des dispositions de Sara , toutes mes lumières me trompent si vous êtes dispensé par la Religion même à qui vous voulez faire tant de

sacrifices , de réparer du moins par des satisfactions & des offies , l'outrage que vous avez fait à une femme vertueuse, dont toutes vos injustices n'ont pas diminué les droits.

Un motif si spécieux , secondé par le mouvement de son cœur, le disposa presque au même moment à m'offrir plus que je n'aurois osé lui demander. Je tenterai , me dit-il , si le Ciel me tient quelque faveur en réserve. Devenez mon guide , comme je me le suis promis en vous voyant arriver ; mais que ce soit pour chercher une voie de bonheur à laquelle vous m'inspirez la hardiesse de courir. Il me laissa le maître de régler notre départ , & les mesures qu'il avoit à garder en arrivant à Paris. Je jugeai à propos qu'il passât quelques jours encore à l'Abbaye , pour ne pas donner un air d'inconstance à sa résolution ; & je pris soin , dans cet intervalle , de justifier , par diverses raisons , le motif qui l'obligeoit à partir. Les religieux qui l'avoient vu plongé si longtemps dans une profonde tristesse , admiroient le changement qui avoit suivi notre premier entretien. La curiosité qui est un des principaux vices du cloître , en porta plusieurs à vouloir approfondir son aventure , ou connoître du moins par quel charme j'avois pris tout d'un coup tant

d'ascendant sur son esprit. Mais j'éludai, avec tant de soin, leurs questions importantes, que je leur laissai même ignorer que j'étois son frère. Quelqu'idée qu'ils aient pu se former de nous, ils n'ont pas dû se plaindre de notre reconnoissance. Elle nous fit joindre au quartier de la pension dont ils étoient convenus avec Patrice, des présens qui surpassèrent leur attente.

Chaque pas que nous fîmes vers Paris, fut comme un nouveau degré d'espérance pour mon frère, par le soin que j'eus de lui ménager les lumières que je croyois propres à l'augmenter. Je lui laissai néanmoins assez d'incertitude pour entretenir ses desirs; &, le mystère me promettant plus de facilité à le conduire, qu'une déclaration ouverte de ses sentimens, je lui conseillai de se retirer aux Saisons, tandis que j'irois m'assurer à Paris des dispositions de Sara. Il ne me quitta point sans me conjurer d'apporter tout mon zèle au succès d'une entreprise dont les difficultés l'effrayoient encore. En écoutant ses tendres instances, je me rappelois celles de Sara, qui avoit presque employé les mêmes termes pour me recommander ses intérêts; &, dans plus d'un moment, il en coûta beaucoup à mon cœur pour retarder à l'un & à l'autre un bonheur qui sembloit dépendre

de moi. Cependant, avec le désir que j'avois de ménager la modestie de Sara, je fus retenu par la crainte d'offenser Tenermill, dont les prétentions avoient trop éclaté pour m'attendre qu'il y renoncât facilement en faveur même de son frère. J'entrai dans la maison du Comte, aussi ému de cette pensée, que je l'avois été de ma commission auprès de Patrice, en arrivant à son Abbaye. Tenermill n'ayant point repris son propre hôtel, parce qu'il devoit retourner à la fin de l'hiver en Irlande, j'appréhendois qu'étant logé chez le Comte, il ne se présentât à mes yeux, avant que j'eusse rendu compte de mon voyage à Sara; ou que, me suivant dans son appartement, il ne me jetât dans un embarras plus redoutable encore, par la difficulté de satisfaire à des questions qui partiroient d'un motif si différent.

Sa rencontre que je prenois ainsi pour le plus fâcheux contre-temps que j'eusse à redouter, cessa bientôt de me le paroître, lorsqu'en montant l'escalier j'en vis descendre Dona Figuerrez conduite par le Comte & la Comtesse de S... qui s'empressoient de la combler de politesses. Elle jeta un cri de joie en m'apercevant; &, priant la Comtesse de trouver bon qu'elle rentrât dans l'appartement pour écouter le récit

de mon voyage, elle me fit craindre de me tirer mal d'une occasion que je regardai comme un des plus pénibles momens de ma vie. Je compris, par les premiers discours, qu'étant arrivée depuis quelques jours à Paris, elle n'avoit pu résister à l'impatience de connoître la famille de Patrice; elle avoit fait demander à ma sœur la permission de la voir, & le titre d'amie de mon frère, & de nièce de l'Ambassadeur d'Espagne, sous lequel elle s'étoit fait annoncer tout-à-la-fois, avoit obligé le Comte & la Comtesse de la recevoir avec autant de caresses que de distinction. Nul intérêt ne les portant à lui cacher mon voyage, ils lui avoient répété ce qu'ils avoient appris de moi avant mon départ, & sa curiosité beaucoup plus vive & plus étendue que la leur, lui fit attendre mon discours avec un empressement qu'elle ne cherchoit point à déguiser.

Quelle feinte pouvoit être assez heureuse pour lui cacher l'arrivée de Patrice! car c'étoit le point où toutes mes craintes se réunissoient. Elle put expliquer à son gré les marques de mon embarras; mais, peu attentif à les lui dérober, je commençai un récit que j'aurois mal conduit jusqu'à la fin, si mes idées ne s'étoient ouvertes à mesure que j'avançois. Après

une relation assez exacte des circonstances qu'elle ne pouvoit ignorer depuis qu'elle avoit trouvé le moyen d'écrire à Patrice, je parlai de la résolution que mon frère avoit prise d'abandonner sa retraite, comme d'un événement qui m'avoit causé beaucoup de surprise à moi-même; &, m'enveloppant dans quelques expressions équivoques, j'ajoutai qu'il m'avoit quitté sur la route, en me faisant croire que son dessein n'étoit pas de revenir directement à Paris. Comme sa santé, repris-je, est parfaitement rétablie, je suis sans alarmes, & je compte d'ailleurs sur la promesse qu'il m'a faite de me donner de ses nouvelles.

Mon seul dessein étoit de faire perdre les traces à Dona Figuerrez; & la manière dont je l'exécutai me réussit si bien, qu'ayant mis le Comte & la Comtesse dans la même erreur, je résolus non seulement de les y entretenir, mais de la leur laisser communiquer à Tenermill & à toute leur maison. Mon excuse étoit facile, s'il arrivoit à quelqu'un de le surprendre aux Saisons; & je croyois avoir beaucoup d'utilité à tirer du secret, quand je n'aurois pu le faire durer que deux jours. Dona Figuerrez consternée de ce qu'elle apprenoit, me fit cent questions dont je me délivrai avec la même présence d'esprit, & Tenermill étant sur-

venu pendant notre entretien, j'eus à me louer de la politesse du Comte qui lui répéta mon récit pour m'épargner la peine de le recommencer.

Tandis que je m'applaudissois d'une invention dont je comptois de me faire un mérite auprès de Sara, Tenermill lia connoissance avec Dona Figuerrez, & joignit des offres de service à ses politesses, lorsqu'il apprit d'elle-même les motifs qui lui avoient fait souhaiter de connoître la Comtesse & toute notre famille. Elle parut fort satisfaite de l'engagement qu'il prit de lui servir de guide, pour visiter les curiosités de Paris. Ils convinrent du jour. Je vis sans peine ce commencement de liaison, & si j'eusse connu Tenermill plus capable de se laisser surprendre aux agrémens d'une femme, je me serois flatté que prenant du goût pour cette belle étrangère, dont l'humeur me paroissoit bien plus convenable à la sienne que celle de Sara, il m'eût soulagé d'une partie des obstacles que j'appréhendois de lui dans mon entreprise. Mais l'ambition lui auroit servi de frein, quand il auroit été plus sensible à l'amour. Je ne gagnai, à l'estime qu'il prit pour Dona Figuerrez, que la liberté d'entretenir Sara; sans craindre d'être interrompu par sa présence, pendant quelques jours qu'il mit à

courir Paris pour satisfaire à sa promesse.

S'il me tardeoit de voir la fille de Fincer, à peine avoit-elle pu modérer l'ardeur qui l'avoit presque fait voler au devant de moi, en recevant la première nouvelle de mon arrivée. J'observai néanmoins avec beaucoup de précaution de ne pas m'exposer dans ma visite au trouble que Tenermill y auroit apporté; je pris un moment où je le savois occupé. Sara me tendit les bras en me voyant paroître. Venez, medit-elle, & ne craignez point d'embrasser votre sœur. Mais c'est de vous, ajouta-t-elle en se reprenant, que je vais apprendre si je dois me fier à ce transport. M'apportez-vous la confirmation de vos heureux présages, ou suis je condamnée à passer le reste de ma vie dans l'humiliation & dans les larmes?

La foiblesse de sa santé demandoit des ménagemens. Accoutumée comme elle étoit à la tristesse, je ne voulus point l'accabler d'un excès de joie qu'elle auroit eu peine à soutenir. Je lui parlai des sentimens de mon frère, comme d'un tribut sur lequel elle avoit toujours dû compter, & qu'il ne lui avoit jamais refusé dans le temps même qu'il l'abandonnoit pour une autre. Ensuite m'appercevant que loin de l'exposer à souffrir quelque chose de l'excès de sa joie, des expressions si mesurées lui laissoient une

secrète amertume, je l'assurai qu'il s'étoit attendri néanmoins en m'entendant parler d'elle. Ainsi, m'étudiant moins à la faire monter par degrés à la joie, qu'à la délivrer insensiblement de ce qui étoit capable de l'affliger, je la conduisis sans impression violente à la connoissance de ce que j'avois de plus heureux à lui raconter. Toute la force du sentiment n'en étoit pas moins dans son cœur, quoiqu'il y fût entré avec ces ménagemens. Ainsi demeura-t-elle comme enivrée de cette plénitude. Cette douce ivresse se répandit dans tous ses sens. Sa langue fut quelque temps sans pouvoir se remuer. Ses yeux, quoiqu'animés du feu qui s'étoit rallumé dans son cœur, avoient moins de vivacité que de tendresse & de langueur. Mais, lorsqu'ayant ajouté dans quelle incertitude j'avois laissé Patrice, je l'eus assurée qu'il dépendoit d'elle de hâter ou de retarder la décision qu'il attendoit, elle sortit de cette espèce de songe; ah! pourquoi laisser durer un moment les doutes, me dit-elle; pourquoi l'abandonner à des inquiétudes dont personne ne connoît mieux que moi le tourment? Eh! qui fait d'ailleurs, ajouta-t-elle, si des sentimens que je ne dois peut-être qu'au récit que vous lui-avez fait des miens, se soutiendront long-temps dans l'absence! Je veux le

voir. Je ne veux point qu'il ait le temps de m'oublier. Hélas ! son cœur n'est que trop accoutumé à ne s'occuper ni de moi ni de la tendresse qu'il me doit. Elle vouloit partir sur le champ pour les Saisons, & j'eus besoin d'employer les plus fortes raisons pour la retenir. Outre celle de la bien-séance, que je voulois observer pour son propre intérêt, je lui représentai que n'étant point sortie depuis si long-temps de la maison du Comte, elle ne pouvoit faire un pas sans exciter la curiosité de toute ma famille, & sur-tout celle de Tenermill qui s'obstineroit peut-être à vouloir l'accompagner malgré elle.

Cependant, comme il falloit accorder quelque chose à son impatience, & que je prévoyois la même difficulté à modérer celle de Patrice, je me rendis plus facilement à la proposition qu'elle me fit de l'amener le soir chez le Comte. J'y avois mon appartement, dans lequel il m'étoit aisé de l'introduire, & je ne craignois pas qu'il me fût plus difficile de le conduire secrètement dans le sien. Je m'engageai à lui rendre ce service, en y mettant pour seule condition, qu'au lieu de se livrer au plaisir de revoir son infidelle, & de lui faire une composition trop aisée, elle affecteroit, sinon de la froideur & de l'indifférence, du

moins cette espèce de ressentiment qui augmente la douleur & le repentir d'un coupable, & qui l'empêche même de croire sa grâce si prompte, & l'oubli de ses fautes si certain. Elle me promit tout ce que je crus devoir exiger ; mais l'ardeur même de ses promesses me fit douter qu'elles fussent sincères, ou qu'elle fût capable de les remplir.

J'espérois tant néanmoins de cette entrevue, qu'abandonnant tout autre soin, je me rendis sur le champ aux Saisons, pour annoncer à Patrice un bonheur qu'il n'espérois pas si-tôt. Il en reçut la nouvelle avec transport. Je lui parlai de Dona Figuerrez, & de la liaison qu'elle avoit formée avec la Comtesse. Cet incident qui m'avoit chagriné moi-même, ne lui causa pas moins d'inquiétude. Après les propositions qu'elle lui avoit faites ouvertement dans sa lettre, il se voyoit exposé par l'ardeur qu'elle marquoit pour se lier avec notre famille, non seulement à la voir, dans des circonstances où il n'en pouvoit attendre que de l'importunité, mais à craindre qu'avec tant d'esprit & d'adresse elle ne fît naître quelque obstacle à ses plus chères espérances. Sa liaison avec Tenermill ne fit que redoubler ses frayeurs. N'espérant point de pouvoir lui cacher long-

temps le renouvellement de sa tendresse pour Sara, il se trouvoit en tête deux adversaires qui auroient le même intérêt à le traverser, & qui n'en deviendroient que plus redoutables par l'union de leur ressentiment. Cette idée nous fit délibérer d'avance sur le parti qu'il y auroit à prendre pour Sara & pour Patrice après leur réconciliation. Dans l'ardeur de mille nouveaux sentimens qui faisoient déjà croire à ce tendre frère que son bonheur dépendoit moins des lieux que de la satisfaction de ses desirs, il parloit de repasser en Irlande & de s'aller ensevelir dans le Comté d'Antrim. Mais, j'augurois trop bien des commencemens de sa fortune, pour souffrir qu'il s'éloignât de Saint-Germain. Je lui proposai, au contraire, d'aller se jeter aux pieds du Roi, avec celle que je lui croyois encore quelque droit de nommer son épouse, & de demander à ce Prince, avec sa protection, la permission de renouveler sur le champ son mariage. Vous demeurerez à Saint-Germain, lui dis-je, sous les yeux d'un protecteur assez puissant pour vous défendre; &, s'il a dessein, comme il me l'a déclaré plusieurs fois, de vous attacher à sa personne, vous n'aurez pas à chercher d'autre asyle.

Il goûta ce conseil. Je lui avois appris dans sa retraite, que des avantages que

Mlle.

Mlle. de L... lui avoit faits en l'épousant, il lui restoit à peine de quoi satisfaire aux dettes qu'elle lui avoit laissées. Les titres sur lesquels étoient fondées ses prétentions, se trouvoient du nombre de ceux qui avoient disparu. Il ne lui restoit par conséquent pour tout bien, que sa part à la somme que nous avions apportée d'Irlande. Voyez, lui dis-je encore, s'il vous convient de négliger les espérances que vous avez du côté de la fortune.

Ses résolutions m'ayant paru fixées, nous réglâmes l'heure à laquelle il se rendroit à Paris, & les précautions qu'il devoit observer pour s'introduire dans mon appartement. Je me reposois sur l'adresse de Jacin que je m'engageai à lui envoyer. Une entreprise si légitime n'ayant rien qui dût m'alarmer, j'étois sans embarras pour le succès, & je ne la considérois que du côté qui flattoit mes desirs. Je ne pensai pas même au plaisir badin que j'aurois pu me procurer, en laissant ignorer à Sara la visite que je lui ménageois. Un bonheur imprévu lui auroit causé trop de trouble, & je souhaitois que la sagesse présidât à toutes nos résolutions. Je l'avertis du dessein de Patrice, & je la priai de contribuer par ses soins à cacher notre secret.

L'heure que j'avois marquée à mon frère

étoit celle où la compagnie qui soupoit chez le Comte, étoit accoutumée à se séparer. Il arrivoit souvent à Tenermill de sortir de la maison, lorsque tout le monde se retiroit, & j'avois observé aussi qu'il se renfermoit quelquefois dans sa chambre. L'une ou l'autre supposition me paroissant égale, jè n'avois à m'assurer que du temps où toute la maison seroit tranquille. J'étois convenu avec Jacin de l'en avertir par ma fenêtre qui donne sur la rue. Il se trouva en état de m'entendre vers minuit. Je descendis moi-même, pour ouvrir la porte à mon frère.

Entre mille réflexions qui m'étoient inspirées par un ministère si bizarre, j'en fis une sur le sort de Patrice qui étoit réduit à venir à la dérobée, & comme en bonne fortune, chez une femme dont il avoit négligé si long-temps la tendresse & les faveurs. L'expérience d'autrui me faisoit ainsi remarquer tous les caprices des passions. Sara qui nous attendoit, favorisa notre marche par le soin qu'elle eut de placer sa femme-de-chambre sur notre chemin. Nous gagnâmes enfin son appartement : agités tous deux de différens mouvemens, lui du doute de la disposition où il alloit trouver Sara, moi d'une certaine confusion que me causoit malgré moi la

nouveauté du service auquel je m'étois engagé. La joie & la confiance prirent néanmoins le dessus de mon cœur, lorsqu'étant entrés fort heureusement, je me vis presque sûr du succès de mon entreprise; mais l'agitation de Patrice dura plus long-temps. Quoiqu'il affectât une contenance ferme, & que n'osant se fier à ses espérances, il parût attendre à régler ses premières expressions sur les marques de plaisir ou de peine qu'on feroit éclater à sa vue, je remarquai que son trouble ne lui laissoit point assez de liberté pour faire ce discernement. Etonné de son silence, j'allois ouvrir la bouche pour lui servir d'interprète, lorsque paroissant se remettre, par un effort naturel du courage plutôt que par la guérison de ses défiances, il fléchit un genou devant Sara qui s'étoit levée en nous voyant paroître. Il alloit accompagner ce mouvement de quelque discours; mais la foible Sara ne lui donna point le temps de le prononcer. Aussi confuse qu'il paroissoit humilié lui-même, ou plutôt emportée par le penchant de son cœur qui n'exigeoit pas tant de réparation pour se croire satisfait, elle laissa tomber ses bras sur son cou, & lui coupant la voix, en lui ferrant la tête contre son sein: ah! Milord, s'écria-t-elle avec autant de

soupirs que de mots, m'est-il permis d'en croire mes yeux? Ce jour, qui doit être le plus heureux de ma vie, s'il me rend maîtresse de votre cœur, répondra-t-il à mes désirs & aux espérances que M. le Doyen m'a données? Qu'il s'est fait attendre long-temps! Qu'il m'a coûté d'impatience & de larmes! Mais, pourquoi cette posture devant moi, reprit-elle en le serrant encore? N'êtes-vous pas le maître de mon cœur & de mon repos, comme le maître de ma fortune & de ma vie? Laissez-moi prendre une situation qui me convient mieux qu'à vous; car vous n'avez jamais perdu un seul moment l'empire que je vous ai donné sur moi. Elle se seroit jetée à genoux, si Patrice ne l'eût assez soutenue pour l'en empêcher. Il la conduisit sur un fauteuil, où il la pressa de s'asseoir, & il s'y plaça près d'elle. Fâché de l'avoir vu céder si facilement à son transport, & donner tant d'avantage sur elle à mon frère, je lui avois fait signe dès le commencement de son discours, de se souvenir mieux de mes conseils; &, ne voyant point que cet avertissement fit impression sur elle, je l'avois même poussée rudement pour m'attirer plus d'attention. Mais, insensible à l'une & à l'autre manières de l'avertir, elle avoit fermé les yeux sur tout.

ce qui pouvoit la distraire un moment de son objet.

J'abandonnai donc cette pensée, & je ne m'assis auprès d'eux que pour prendre part à leur joie. Patrice revenu de toutes les craintes qui lui avoient lié la langue, commençoit à s'exprimer avec tant de marques de repentir & d'amour, qu'il auroit bientôt paru mériter aux yeux de Sara même la grace qu'il ne devoit qu'à son indulgence. Mais dans le temps qu'il s'abandonnoit à ses plus doux transports, & qu'il jouissoit du plaisir de les voir écoutés avec autant de tendresse que de joie, un bruit que nous entendîmes nous-mêmes à la porte de l'appartement, obligea la femme-de-chambre, que nous y avions laissée en garde, à nous venir interrompre brusquement. Elle nous avrtit qu'ayant reconnu la voix de Milord Tenermill, elle avoit refusé d'ouvrir, en lui répondant au travers de la porte, que sa maîtresse étoit au lit. Mais cette réponse n'avoit servi qu'à l'irriter; en rentrant au logis, il avoit malheureusement remarqué non seulement que ses fenêtres étoient éclairées, mais qu'elle avoit un homme avec elle. Il n'avoit pu s'y tromper, puisque Patrice étant alors debout, il l'avoit apperçu sans le reconnoître. La jalousie l'avoit jeté dans un transport

furieux. Elle l'avoit porté d'abord à s'en prendre au portier, à qui il avoit demandé, avec autant de menaces que de paroles, s'il avoit ouvert à quelqu'un. Quoique je n'eusse point employé d'autres mains que les miennes pour ouvrir la porte, & que je me fusse même flatté de n'avoir été entendu de personne, le portier qui ne faisoit que sommeiller dans sa loge, avoit cru entendre quelque bruit, & ne s'étoit rassuré que par le bonheur que nous avions eu d'en faire beaucoup moins en entrant dans la cour. Mais, n'osant cacher à Tenermill ce qu'il croyoit avoir démêlé dans l'appesantissement du sommeil, cette découverte avoit augmenté sa fureur jalouse. Il étoit monté droit à l'appartement de Sara; & les noirs soupçons qui l'agitoient se couvrant d'un prétexte assez plausible, après avoir reçu la réponse de la femme-de-chambre, il insistoit à demander que la porte lui fût ouverte, pour la sûreté de Sara même qu'il prétendoit être en danger d'être volée ou insultée par un inconnu qu'il avoit vu de ses propres yeux dans l'appartement.

De quatre que nous étions, il n'y eut que Patrice à qui ce cruel contre-temps n'inspira point de frayeur. Outre son courage qui ne lui permettoit de craindre l'insulte ni les hauteurs de personne, il ne

pouvoit se persuader que son frère conservât un moment les prétentions sur Sara, lorsqu'il apprendroit que loin d'être disposée à les approuver, elle pensoit à renouveler son premier engagement. Je me suis rendu à vos raisons, nous dit-il, sans les examiner, & j'ai consenti à prendre le temps de la nuit par déférence pour vos conseils; mais, sur comme je le suis de mon bonheur, par la généreuse bonté de ma chère Sara, j'apprends si peu la présence de Ternemill, que je suis charmé, au contraire, de l'avoir pour témoin de ma joie. Sara, qui savoit mieux que personne jusqu'où Ternemill portoit la présomption, la femme-de-chambre, qu'il avoit tâché mille fois de mettre dans ses intérêts, & moi-même qui me souvenois de ses confidences, nous prîmes une autre idée de cet incident, & son obstination à demeurer à la porte nous jeta dans une mortelle alarme.

Il continuoit d'y frapper; &, quoiqu'il le fît avec quelque ménagement, il y avoit peu d'apparence qu'il abandonnât son entreprise. L'appartement n'avoit point d'autre porte que celle qu'il assiégeoit. De la manière dont je concevois les choses, le péril me parut si pressant, que, sans consulter, ni Patrice qui ne seroit point entré dans mes craintes, ni Sara qui n'étoit pro-

pre qu'à les augmenter pour les siennes , je les priai de demeurer l'un & l'autre dans la chambre où nous étions , & je me déterminai à me présenter seul à la porte. J'avois un flambeau à la main. Tenermill marqua une surprise extrême de me voir. Je remarquai son étonnement , & je crus en devoir profiter pour lui faire quelques reproches , par lesquels j'espérois lui causer de l'embarras. Est-ce aux fumées du vin , lui dis-je , qu'il faut attribuer l'insulte que vous faites à une femme respectable , & pour laquelle je vous croyois d'autres sentimens ? Il ne prit point le change. Laissons les injures , me répondit-il d'un ton ferme ; & , si vous ne voulez pas que j'entre ici malgré vous , apprenez-moi qui l'on y reçoit si tard. Est-il possible , repris-je , en suivant ma première idée , que le vin vous ait troublé la vue jusqu'à vous empêcher de me reconnoître ? Par quel droit me demandez-vous compte de ce que je fais ici ? Vous ne me tromperez pas , répliqua-t-il , par de vains détours ; ce n'est pas vous que je cherche ; & , saisissant la porte de manière qu'il me devoit impossible de la fermer , il paroissoit résolu d'entrer effectivement malgré moi. Cette violence ayant redoublé mes alarmes , je pris le parti de lui confesser que j'étois avec Patrice , en

donnant un tour simple & naturel au motif qui l'avoit amené. Eh ! bien , lui dis-je , puisque votre humeur impérieuse m'impose des loix , auxquelles la considération du temps & du lieu me forcent de me soumettre , apprenez que j'ai ici avec moi votre frère qui s'est cru obligé en revenant à Paris , de faire des excuses de sa conduite passée à une femme dont il a causé tous les malheurs. Mon frère ! interrompit-il ; ah ! je veux être témoin du tour qu'il donne à ses excuses , & de la manière dont elles sont reçues. En vain résistai-je à l'effort qu'il fit pour s'introduire. Le voyant passer malgré moi dans l'antichambre , au risque de me renverser par son choc , il ne me resta qu'à le suivre.

Sara qui le vit paroître à la porte de sa chambre , vint à lui d'un air effrayé , tandis que Patrice piqué de cette hardiesse demuroit rêveur sur sa chaise. Je me hâtai de parler : Madame , dis-je à Sara , c'est sans doute l'empressement d'embrasser Patrice , qui donne à Milord la vivacité que vous lui voyez. Mais , sans faire attention à mon discours , il adressa le sien à Sara. Je ne vous demande point , Madame lui dit-il , ce qui vous engage à recevoir mon frère si tard. Votre embarras , & l'air familier avec lequel je le vois assis , m'ap-

prennent, autant que l'heure, ce qu'il faut que je pense de ce rendez-vous. Vous m'avez cru propre à devenir votre jouet. Mais êtes-vous bien sûre que ma patience aille aussi loin que cet outrage ? La menace qui paroïsoit renfermée dans ces derniers mots irrita Patrice à son tour. Il se leva peut-être un peu trop brusquement, & s'approchant de nous, je n'ai pas cru, dit-il à Tenermill, que personne eût droit de condamner les soins que je rends à Milady, à quelque heure qu'il lui plaise de les recevoir ; &, je m'attendois moins à des obstacles de votre part que de celle d'un autre. Ce discours n'avoit rien de choquant, quoiqu'il y eût un peu de fierté dans le ton. Mais l'imagination échauffée de Tenermill ne donnant à rien son juste prix, je vis briller dans ses yeux une chaleur dont j'appréhendai mortellement les effets. Il regarda quelque temps Patrice en silence, & se tournant vers Sara : votre goût, Madame, lui dit-il, d'un air contraint, décidera sans doute de nos prétentions, & les circonstances me font bien craindre que cette décision ne soit déjà portée. Mais j'apprendrai à mon frère les égards qu'il me doit, puisqu'il paroît les ignorer. Il tourna le dos pour se retirer. Patrice ouvroit la bouche, & je ne fais quelle réponse son res-

sentiment auroit été capable de lui dicter; mais, d'un mouchoir que j'avois à la main, & dont je ne fis pas difficulté de lui couvrir le visage, je réussis si heureusement à lui couper la voix, qu'il ne put prononcer la moindre parole. Tenermill eut le temps de sortir, en nous donnant une nouvelle marque de fureur par la violence avec laquelle il tira la porte après lui.

Une scène si fâcheuse m'inspira tant d'inquiétude, que, sans permettre à Patrice de continuer l'entretien qu'il vouloit reprendre avec Sara, j'exigeai de lui avec toute la force que je pus mettre dans mes instances, qu'il sortît aussi-tôt de l'appartement. Vos cœurs, leur dis-je à l'un & à l'autre, ont commencé à s'ouvrir, & je regarde votre réconciliation comme un ouvrage achevé: mais je suis moins sûr, que Tenermill dans le feu d'un premier ressentiment, ne nous menace point à ce moment de quelque vengeance. Vos désirs & mes soins vous procureront bientôt l'occasion de vous rejoindre. Vous me suivrez de ce pas, dis-je à Patrice, en le saisissant par la main, & je ne vous laisse qu'un instant pour embrasser votre épouse. Ce tendre nom, qu'ils furent charmés d'entendre l'un & l'autre, & la liberté de s'embrasser à laquelle ils n'auroient osé si-tôt préten-

dre, si je n'avois abrégé leurs difficultés par cette espèce de permission, leur fit trouver moins de peine à m'obéir. Patrice embrassa mille fois son épouse au lieu d'une; &, sans avoir la force, ou plutôt sans croire qu'il fût besoin de confirmer par des paroles une réconciliation dont ils se donnoient des preuves si tendres, ils consentirent à se séparer.

Ma chambre n'étant pas éloignée de l'appartement de Sara, j'y conduisis mon frère, pour délibérer ensemble sur un incident qui ne l'obligeoit pas moins que lui à garder des mesures. Sans m'occuper beaucoup de ce que Tenermill pouvoit entreprendre après le péril dont j'étois sorti, je ne pensai qu'à mettre la justice & la bienléance de notre côté, par une conduite qui ne nous laissa point de reproches à craindre. Il ne falloit pas douter que dès le lendemain toute la maison ne fût informée de ce qui venoit d'arriver, & cette pensée me fit balancer si je devois conseiller à Patrice de retourner aux Saisons avant la fin de la nuit. Sa retraite pouvoit avoir l'air d'une fuite qui feroit mal juger des intentions qui l'avoient amené, ou qui mettroit du moins Tenermill dans quelque droit de se plaindre d'une entreprise à laquelle il ne manqueroit pas de donner

des noms fort odieux. Cependant l'embarras que la division des deux frères alloit causer dans la maison, & la difficulté qu'il y auroit à leur faire éviter de se voir, ou à leur faire promettre de se voir sans aigreur, me fit prendre la résolution d'éloigner aussi-tôt Patrice. Sa chaise l'attendoit dans une rue voisine. Je le pressai de partir, & le seul conseil que je le priai de recevoir, fut de se rendre dès le lendemain à la Cour, pour disposer le Roi, par ses respects, à se rendre favorable aux explications dont je me chargeai. Je lui promis de n'être pas deux jours à le suivre, & l'unique raison que j'eusse, en effet, pour différer mon départ, étoit l'envie d'apprendre les dispositions de Tenermill.

Il m'épargna la peine que je craignois, à trouver l'occasion de l'entretenir seul. Au lieu de me fuir, comme je m'y attendois, il vint dès le matin dans ma chambre; ses plaintes furent d'abord modérées; mais ayant eu le temps de s'échauffer, par la liberté que je lui laissai de me décharger son cœur sans être interrompu, il me reprocha ouvertement d'avoir abusé de sa confiance pour le trahir, & d'avoir préféré pendant toute ma vie les intérêts de Patrice aux siens. J'avois prévu le premier de ces deux reproches. Ce ne fut point par

un défaveu que j'entrepris de me défendre. Ravi, au contraire, qu'il m'eût donné cette occasion de m'expliquer, j'évitai de répondre à ses accusations, & je ne lui demandai qu'un peu d'attention pour le discours que j'avois médité. Il consista d'abord dans le simple récit de tous les événemens qui s'étoient passés dans notre famille pendant qu'il étoit en Irlande, & dont le Comte lui avoit caché les principales circonstances, à ma prière. Mon espérance étoit non seulement de l'attendrir en faveur de son frère, par le récit de ses malheurs, mais de lui faire concevoir que la longue passion qui avoit fait violer tant de droits à Patrice, n'avoit été qu'un dérèglement de cœur, qui laissoit subsister tous ses anciens devoirs, parce qu'il devoit faire supposer que ce n'avoit jamais été par des motifs raisonnables qu'il les avoit violés. Pour rendre cette conclusion plus certaine, je lui rappelai toutes les circonstances du premier mariage de Patrice. C'étoit de moi qu'il falloit les apprendre puisque j'en avois été le ministre. Il n'y avoit rien manqué pour en faire un lien sacré & d'une nature inviolable. Toutes les considérations qui n'étoient donc venues qu'à la suite, & qui n'avoient eu leur source que dans le désordre d'une passion violente, devoient passer

pour autant de fictions badines aux lumières de la raison , & peut-être pour autant de crimes à celles de la religion. Ainsi, quelque temps passé dans une erreur si grossière , ne changeoit rien aux obligations essentielles de Patrice ; & son premier mariage, ajoutai-je, me paroissoit si peu altéré par le second , que si mon sentiment en étoit cru , il n'y avoit aucune nécessité de le renouveler.

Ce détail regardoit le fonds ; mais ne souhaitant pas moins d'être justifié sur le procédé , je lui déclarai nettement qu'il s'étoit trompé , s'il avoit jamais cru que Sara Fincer eût perdu un seul moment l'espérance de se réconcilier quelque jour avec son mari, ou qu'elle eût cessé de se regarder comme sa femme. J'avois été le témoin perpétuel de sa conduite , autant que le confident de ses réflexions & de ses peines. Moi-même qui l'avois crue libre , à la vérité, contre mes lumières , & qui, sur la décision réunie du Roi & de nos évêques , l'avois portée pour le bien de la paix , à prendre un autre engagement , je m'étois inutilement efforcé de combattre son obstination , & j'avois été réduit enfin à lui confesser que mon sentiment n'étoit pas différent du sien. Il s'étoit donc flatté mal-à-propos, s'il l'avoit crue capable de rece-

voir volontiers ses soins; &, dans tout ce que ses désirs lui avoient représenté de plus favorable pour son amour, il n'avoit dû voir que l'effet d'une complaisance extrême pour un beau-frère qu'elle estimoit, ou d'une considération forcée, pour un homme qu'elle avoit mille raisons de ménager, surtout depuis qu'elle avoit obtenu du Comte la liberté de se retirer dans sa maison qui étoit comme le centre de notre famille. Elle m'avoit fait elle-même cet aveu; &, lorsque la mort de sa rivale avoit fait renaître toutes ses espérances, elle avoit conçu plus que jamais qu'il pouvoit lui causer trop de mal & de bien pour ne le pas ménager dans ses foiblesses.

Je voyois rougir Tenermill pendant cette déclaration, comme s'il eût ressenti une vive confusion d'avoir été si longtemps la dupe de quelques apparences flatteuses. Mais, feignant de ne pas remarquer son agitation, je continuai de lui raconter avec quelle ardeur Sara m'avoit chargé de ses intérêts dans mon voyage d'Espagne. Elle avoit eu la pensée de le faire avec moi, & mes objections avoient eu peine à l'arrêter. Depuis mon retour, je n'avois point eu d'autre occupation que de me rendre utile à ses vues; & quand il m'avoit arrêté pour me faire l'ouverture des pro-

messes du Roi, & de la voie qu'il vouloit prendre pour en hâter l'exécution, j'étois chargé des ordres de Sara pour lui amener Patrice dans son appartement. Quel autre parti avois - je pu prendre que celui de l'écouter, comme j'avois fait, avec toute la complaisance qu'il pouvoit désirer, & de lui promettre une fidélité inviolable pour son secret? J'avois observé si parfaitement ma promesse, qu'il ne devoit craindre ni la raillerie qui suit les projets avortés, ni le triomphe même de son frère, qui n'apprendroit jamais de moi ce que l'honneur & l'amitié m'ordonnoient de cacher éternellement. Ainsi, je comptois également, ajoutai-je, & de le voir renoncer à des prétentions dont il ne pouvoit plus espérer de succès, & de lui trouver le penchant qu'il devoit avoir à vivre en bonne intelligence avec son frère

Il m'avoit écouté avec une attention dont je ne pouvois assez me louer, & que je commençai à prendre pour le signe de ma victoire. J'attendis sa réponse. Il me la fit avec autant de précision que de clarté; je ne m'arrête point, me dit-il en se levant, à débrouiller vos sophismes. Je n'ai point d'autres loix à respecter pour ce monde, que celles du Roi, & pour l'autre, que celles de l'Eglise : elles se sont réunies en

ma faveur, voilà le fondement de mes prétentions. Si Sara est assez peu sensible pour oublier les outrages qu'elle a reçus de mon frère, j'espère que le Roi n'oubliera point si facilement la parole qu'il m'a donnée. Mais, dans ces deux suppositions même, ajouta-t-il, en se tournant vers la porte, j'aurai toujours quelque intérêt à ne laisser prendre aucun ascendant sur moi par un cadet, & à me garder des trahisons de mon aîné. Il me quitta malgré les instances que je fis pour le retenir.

Je n'aurois rien eu à désirer, si je n'avois cherché qu'à découvrir ses dispositions. Jamais un cœur ulcéré ne s'étoit trahi par des emportemens plus clairs, quoiqu'il se fût efforcé de les tenir en bride, ou de les déguiser. Mais la connoissance du mal ne me faisoit que mieux sentir la nécessité d'un prompt remède. Après quantité de réflexions, je demeurai persuadé que le parti le plus sûr étoit celui que j'avois expliqué d'abord à Patrice; c'est-à-dire, d'engager Sara à se rendre à Saint-Germain, de s'y marier à la vue & sous la protection du Roi, avec un renouvellement de cérémonies qui n'étoit peut-être pas nécessaire pour rendre leurs engagements plus saints, mais qui me parut capable d'arrêter toutes les oppositions. Je sortis de ma chambre

pour aller communiquer cette pensée à Sara. Quel fut mon étonnement d'apprendre à la porte qu'elle avoit défendu à ses gens de me l'ouvrir ! J'insistai, pour découvrir la cause d'un si étrange refus. Ses gens l'ignoroient. Mais la femme-de-chambre qui vint sans affectation au bruit de ma voix, me remit secrètement un billet, en m'avertissant qu'elle venoit de le recevoir, & qu'elle avoit ordre de me le remettre, sans que personne s'en apperçût.

M'étant retiré aussi-tôt, j'y lus de la main de Sara, que Tenermill qui ne faisoit que sortir de chez elle, l'avoit suppliée de ne recevoir de quelques jours, ni Patrice, ni moi, & qu'après lui avoir fait cette prière avec beaucoup de politesse, il avoit ajouté froidement que si elle n'avoit pas pour lui cette complaisance, il étoit résolu de se couper la gorge avec son frère, & de chercher l'occasion de me faire publiquement quelque outrage. Il l'avoit quittée sans joindre une seule parole à ce compliment. Sara ne pouvant douter qu'elle ne fût observée, s'étoit soumise aussi-tôt à des ordres si terribles. Elle me prioit, par son billet, de feindre que j'en ignorois la cause, ou de ne confesser à personne que je la savois d'elle.

Il me parut fort difficile de la pénétrer.

Cependant j'ai omis une circonstance du billet, qui m'y fit trouver moins d'injustice en apparence. Tenermill avoit promis que de son côté, qu'il n'exposeroit point Sara à l'importunité de ses visites, aussi longtemps, du moins, qu'il feroit durer le sacrifice qu'il exigeoit.

Quelque vue que je pusse lui supposer, cette espèce d'égalité qu'il mettoit entre lui & nous, me persuada que ce n'étoit point à la violence qu'il vouloit avoir recours. Je me retirois chez moi fort consolé de cette pensée, dans le dessein de me servir aussi de ma plume, pour marquer à Sara ce que j'avois médité de plus convenable à ses intérêts; mais la rencontre de Dona Figuerrez à qui Tenermill donnoit la main, m'obligea malgré moi de m'arrêter. Elle me pressa avec tant d'instances de lui accorder un moment d'entretien, que n'ayant pu lui faire goûter mes prétextes & mes excuses, je me vis dans la nécessité de la suivre jusqu'à l'appartement de la Comtesse de S.... Tenermill sourioit de mon embarras. Il ne triomphoit pas moins, sans doute, de la loi qu'il avoit imposée à Sara Fincer, dont il jugeoit aisément que j'avois déjà subi la rigueur.

Dona Figuerrez ne fut pas plutôt arrivée dans l'antichambre de ma sœur, qu'ordon-

Quant aux domestiques de la maison de diffé-
 rer un moment à l'annoncer, elle me prit
 par la main; &, priant Tenermill de trou-
 ver bon qu'elle me parlât à l'écart, elle
 me tira vers une fenêtre où nous ne pou-
 vions être entendus. Là, me regardant
 d'un œil fixe; c'est l'impatience de vous
 entretenir, me dit-elle, & le doute que
 vous eussiez consenti à m'accorder chez
 moi cette faveur, qui me conduisent ici si
 matin. Après quelques politesses qui répon-
 dirent fort bien à ce début, elle me repro-
 cha d'un air caressant de lui avoir déguisé
 les raisons qui m'avoient révolté contre
 le penchant qu'elle m'avoit marqué pour
 mon frère. Je les appris hier, continua-t-
 elle, de Milord Tenermill qui ne m'a pas
 caché non plus le penchant qu'il a pour la
 belle Sara Fincer, & l'ardeur, par consé-
 quent, avec laquelle il souhaite de supplan-
 ter son rival. Sans lui expliquer mes vues
 qu'il ignore encore, & sur la seule persua-
 sion où il est que vous pouvez plus que
 personne, pour notre satisfaction com-
 mune, j'ai formé un plan qui conciliera
 merveilleusement tous nos intérêts. Liez
 Milord Tenermill avec Sara Fincer, &
 Patrice avec moi: pour prix de ce service,
 j'ose vous promettre que par le crédit de
 l'Ambassadeur & le mien, nous vous ferons

obtenir incessamment un des meilleurs Evêchés d'Espagne ou de France. Elle crut avoir fait tant d'impression sur moi par cette offre, que, me regardant avec un sourire, elle n'ajouta même aucune réflexion pour me faire sentir l'importance du bienfait. Je lisois dans ses yeux qu'elle se tenoit déjà sûre de ma réponse. Mais outre la témérité de sa promesse qui ne pouvoit séduire qu'un homme assez aveuglé par l'ambition, pour fermer les yeux sur tous les obstacles, j'ose croire que sur l'idée qu'on a pu prendre jusqu'à présent de mon caractère, on se persuadera facilement que ce n'étoit pas un motif de cette nature qui étoit capable de me toucher. Aussi ne me sentis-je aucun besoin d'effort pour me défendre de la séduction. Au contraire, souriant à mon tour de la confiance qu'elle avoit dans son artifice, je lui répondis avec autant de simplicité & de douceur qu'il me fut possible d'en mettre dans l'air de mon visage & dans mes expressions, qu'elle me donnoit un motif superflu pour me porter à mon devoir, & que j'étois disposé à ne rien épargner pour l'honneur & la tranquillité de ma famille. Je me retirai après cette réponse, sans examiner si elle en avoit pénétré le sens. J'eus plus de curiosité en passant près de Tenermill

qui s'avança pour la rejoindre. Je levai les yeux sur lui, & je cherchai dans les siens, s'il avoit aussi peu de part à la proposition de Dona Figuerrez, qu'elle avoit voulu me le persuader. Mais l'air froid & sérieux avec lequel il me salua, me fit juger qu'il l'ignoroit effectivement.

Cette conspiration, dans laquelle j'étois même incertain s'il n'avoit pas eu l'adresse de faire entrer le Comte & la Comtesse de S... ne fit que hâter l'explication que je voulois donner de mes vues à Sara Fincer. Cependant je fus arrêté par une difficulté à laquelle j'avois fait peu d'attention dans mon projet. Il n'étoit pas douteux pour moi que Sara ne suivît mon conseil, & que la seule lecture de mon billet ne lui inspirât une vive impatience de se rendre à Saint-Germain. Mais observée, comme je la supposois par les ordres de Tenermill, quelle voie pouvoit-elle prendre pour se dérober furtivement ? Et convenoit-il même à une femme si réservée de s'éloigner de la maison du Comte sans l'avertir de son départ ? Cependant comme je pouvois me charger sur le champ de ses excuses, cet obstacle m'arrêta moins que l'autre. Je résolus à la fin de lui marquer que je tiendrois une chaise prête à tout événement, & que si elle consentoit à partir, elle de-

voit chercher elle-même l'occasion de s'échapper avec sa femme-de-chambre & ses deux laquais. Je remis mon billet dans des mains sûres, & je sortis aussi-tôt pour faire préparer ma chaise. Le porteur de mon billet avoit ordre de m'apporter une réponse positive, sur l'heure & sur les autres circonstances que je ne devois pas ignorer.

En me rappelant les offres de Dona Figuerrez, si je ne me sentoient point sollicité par l'ambition, j'étois agité d'une crainte à laquelle je ne voyois que trop de fondement. Cette ardeur à gagner mon suffrage, marquoit tant de vivacité dans ses desirs, qu'étant secondée, comme je n'en pouvois douter, par les conseils de Tenermill, elle étoit capable de nous jeter dans quelque nouvel embarras que je ne prévoyois point. Ce fut un autre motif pour presser le départ de Sara. Je la fis avertir que la chaise étoit prête. La nuit, qui n'étoit pas éloignée, pouvoit favoriser son évasion. Elle sortit en effet, mais avec si peu de bonheur dans sa marche, que le premier objet qui frappa les yeux, dans deux minutes qu'elle passa sous la porte, en attendant qu'on fît approcher la chaise, fut le carrosse de Milord Tenermill, qu'une espèce de pressentiment ramenoit au logis. Il l'apperçut, & descendant avec transport,

transport, il n'eut pas besoin, à la vue de la chaise qui s'étoit avancée, & dont il reconnut le cocher pour un homme à moi, qu'elle lui fît l'aveu de son dessein pour en pénétrer du moins une partie. Il la pressa cependant de lui apprendre où elle se faisoit conduire. La difficulté de trouver une réponse assez prompte, lui fit confesser qu'elle partoit pour Saint - Germain. Elle ajouta seulement pour prétexte de son voyage, que n'ayant point encore eu l'honneur d'être présentée au Roi, dont la protection pouvoit lui devenir nécessaire en France, elle alloit pour la première fois lui faire sa cour. Tenermill saisit habilement cette ouverture : il est étrange, lui dit-il, que vous ne vous fassiez accompagner de personne. Mille raisons vous obligeroient d'y penser. Et quoique je m' imagine bien que vous comptez sur quelqu'un à Saint - Germain, pour vous présenter au Roi, je regarde comme un bonheur d'être arrivé si à propos que je puis me charger du moins de vous y conduire. Elle s'en défendit par toutes les raisons qu'elle put inventer; mais, l'ardent Tenermill n'en fit pas moins atteler les deux chevaux de ma chaise à son carrosse; &, lui prenant la main sans faire attention à sa résistance, il y entra avec elle, &

donna ordre au cocher de se mettre en marche.

Il avoit deux vues : l'une , de s'assurer d'elle en ne la perdant pas de vue un moment ; l'autre , qui n'étoit pas le fruit d'une réflexion subite , de profiter d'une occasion qu'il avoit toujours désirée , sans avoir pu la faire naître , pour engager le Roi à prendre ouvertement ses intérêts auprès de Sara , & à la solliciter même de recevoir la main d'un homme qu'il vouloit combler de faveurs. Le hasard servoit ainsi ses desirs les plus pressés. Il se promettoit bien de ne pas la quitter , comme il l'avoit fait entendre en arrivant à la Cour ; & , son dessein étant au contraire de paroître le lendemain chez le Roi avec elle , il vouloit passer la nuit à Saint-Germain , après l'avoir remise au lieu où il supposoit qu'elle étoit attendue. Pour elle , à qui j'avois promis un appartement chez M. de Sercine , il ne lui resta aucun moyen de déguiser où elle comptoit descendre , & ce fut un nouveau sujet de joie pour Tenermill qui étoit accoutumé comme Patrice & moi , à loger dans la même maison.

Mais l'idée qu'on a pu prendre de l'inquiétude & du chagrin de Sara , ne fera pas comprendre assez quelles furent bientôt

mes propres craintes. J'étois monté à cheval pour l'accompagner, & voulant éviter de me faire voir dans la rue du Comte, j'étois allé l'attendre hors de Paris. La vue du carrosse de mon frère, que je reconnus aussi-tôt, ne me fit d'abord appréhender que le contre-temps dont sa présence nous menaçoit à Saint-Germain. Cependant, comme il lui arrivoit fort ordinairement de faire ce voyage le soir, pour se trouver au coucher du Roi, & de revenir sur le champ passer la nuit à Paris, je conservai l'espérance de pouvoir nous dérober à ses yeux jusqu'à son départ. Il fallut non seulement la perdre aussi-tôt, mais tomber dans une mortelle agitation, en reconnoissant Sara qui étoit assise à son côté. Quelle explication pouvois-je donner à un spectacle si imprévu? Je m'étois rangé derrière un carrosse de voiture, qui s'étoit arrêté heureusement sur le chemin; Tencmill ne m'apperçut point; mais, un des laquais de Sara m'ayant reconnu, je lui fis signe de descendre, & j'appris de lui dans un instant la violence qu'on avoit faite à sa maîtresse. Je ne lui recommandai que la discrétion; &, prenant mon parti sur les circonstances, je fis avancer mon cheval avec toute la promptitude qu'on peut donner à la course. Je voulois être à

Saint-Germain avant Tenermill & Sara, prévenir M. de Sercine sur leur arrivée, engager Patrice que je supposois logé chez lui, à se tenir à l'écart jusqu'au départ de son frère, & demeurer moi-même à l'attendre pour observer quelle conduite il tiendrait avec Sara. Il ne me reconnut point à mon passage, parce que je m'étois couvert de mon manteau. Je trouvai Patrice chez M. de Sercine. Je leur déclarai à tous deux par qui j'étois suivi; &, m'apercevant de l'impression que cette nouvelle faisoit sur Patrice, je lui appris aussi-tôt ce que je crus propre à le rassurer.

Ce ne fut pas sans peine que je lui fis consentir à céder la place à son frère. Il murmuroit d'une soumission qu'il ne croyoit point devoir à l'âge, & dont l'amour suffisoit d'ailleurs pour le dispenser. Je m'efforçai de la lui faire regarder comme un ménagement qu'il se devoit à lui-même, & sans lequel je n'osois lui répondre de mille obstacles qui ruineroient peut-être ses espérances. Quoi! me dit-il avec amertume, le cruel Tenermill ne se lassera point de me poursuivre? Il m'a ravi dès le premier moment une satisfaction dont je n'ai fait que l'essai. A peine m'a-t-il laissé le temps de prononcer à Sara le nom de reconnoissance & d'amour, & je

le retrouve ici pour m'arracher le plaisir de la voir, & pour abuser peut-être de la faveur du Roi qu'il a disposé pendant mon absence à toutes les témérités ! Vous manquez de respect pour le Roi, lui répondis-je, & de justice pour votre frère. Il aime Sara. Il a commencé à l'aimer dans un temps où il le pouvoit sans crime. Jugez de ses sentimens par les vôtres. Je vous ai entendu dire mille fois que les mouvemens du cœur ne se gouvernent pas facilement. S'il s'est emporté au de là des bornes, ce n'est point par les injures ni par la violence qu'il faut l'y ramener. Essayons les voies que je vous ai proposées, & ne doutez pas qu'il ne cède plus volontiers que vous à l'autorité du Roi, s'il la voit déclarée en notre faveur.

J'étois persuadé, en effet, que l'ambition de Tenermill le guériroit bientôt de l'amour, lorsqu'il pourroit se faire un mérite auprès de son maître du sacrifice qu'il feroit à ses volontés. Patrice se rendit enfin à mes raisonnemens. Il se retira chez un autre ami de notre famille, où je m'engageai à le faire avertir de ce qui se passeroit dans son absence. Il ne faisoit que sortir lorsque nous vîmes paroître le carrosse de Tenermill. M. de Sercine reçut Sara avec toutes les caresses qui pouvoient

lui inspirer de la confiance pour ses services. La soirée se passa dans un entretien simple & indifférent, par le soin que Ternemill eut d'éloigner tout ce qui pouvoit nous faire naître quelque soupçon de son projet, & Sara continuellement observée par ses yeux, eut peine à trouver l'occasion de me faire des plaintes de cette tyrannie.

L'espérance que j'avois eue de le voir partir dès la même nuit, m'avoit empêché d'être aussi sensible qu'elle à l'obstination qu'il marquoit à la persécuter. Mais lorsque j'appris le lendemain, non seulement qu'il n'étoit pas retourné à Paris, mais qu'il avoit proposé à Sara de lui donner la main, pour la conduire au château avec Madame de Sercine, je commençai à former des soupçons qui me firent observer à mon tour sa conduite & son langage. Après avoir averti Sara de se défier de ses offres, & de prétexter quelque indisposition, pour se dispenser de paroître à la Cour, je m'attachai à le suivre dans toutes les démarches. M'éloignant peu de lui, sur-tout dans la chambre du Roi, où je remarquai en effet que ce Prince le traitoit avec une bonté extraordinaire, je compris bientôt par ses discours qu'il l'avoit informé de l'arrivée de Sara à Saint-Germain, & qu'il l'avoit

même prévenu sur quelque dessein dont il affectoit de lui parler mystérieusement en public. Ma crainte ne me fit point chercher à éclaircir le mystère, mais elle fut assez forte pour me faire changer le conseil que j'avois donné à Sara. Au lieu de différer plus long-temps à paroître, je crus qu'elle ne pouvoit se hâter trop d'exécuter le plan que j'avois formé avec Patrice. Je l'en avertis lui-même. Rien ne satisfaisant mieux son impatience, l'exécution ne fut différée qu'au lendemain. J'aurois souhaité de pouvoir choisir quelque moment où Tenermill n'eût point été dans l'appartement du Roi; mais, je passai même sur ce scrupule, & je me figurai que s'il avoit quelque chose à souffrir de la scène dont il seroit témoin, elle en serviroit mieux à le faire renoncer pour jamais aux espérances dont nous voulions couper le cours. Nous le laissâmes sortir pour se rendre au lever. Sara, plus brillante de ses graces naturelles que de sa parure, quoiqu'elle n'eût rien négligé pour les relever par l'habit le plus galant, étoit accompagnée de M. & Mde. de Sercine, tandis que Patrice, vêtu avec le même air de magnificence & de galanterie, prenoit le même chemin, pour les rencontrer à la porte du château. Je m'étois rendu seul dans l'appartement du

Roi, presque aussitôt que Tenermill. Entre plusieurs étrangers qui étoient venus faire leur cour à ce Prince, on m'avoit fait remarquer l'Ambassadeur d'Espagne, avec lequel je fus surpris de voir Tenermill s'entretenir familièrement. Je le fus encore plus de les voir tous deux sourire en m'apercevant, & parler au Roi d'un air à me persuader que je faisois la matière de leur entretien. J'en devins plus réservé à m'avancer. Mais ce Prince m'ayant aperçu lui-même, me fit signe de m'approcher de sa personne : j'allois vous faire appeler, me dit-il, si vous ne vous présentiez fort à propos. Et me parlant, avec sa bonté ordinaire, des favorables intentions dont il étoit rempli pour ma famille, il ne faut pas vous y opposer, continua-t-il, par les caprices dont on vous accuse. On me propose un plan qui assure votre fortune & celle de vos frères. M. l'Ambassadeur vous l'expliquera; mais, je l'approuve tel que je viens de l'entendre, & je confirme volontiers la parole que j'ai donnée de vous faire Evêque, si vous ne vous obstinez point à rejeter vos avantages & ceux de votre famille. Une proposition si vague ne m'obligeant qu'à des protestations générales de respect & de soumission, je ne me hâtai point de demander à l'Ambassa-

deur ni à mon frère, des explications que je croyois pressentir.

Mais au moment qu'ils paroissoient se disposer à me prendre à l'écart, pour satisfaire apparemment l'impatience qu'ils me supposoient, Madame de Sercine & Sara s'avancèrent après en avoir fait demander la permission au Roi; & Patrice, qui les suivoit à quelques pas de distance, se pressa d'avancer aussi, pour se présenter aussi-tôt qu'elles aux yeux de ce Prince. Je remarquai l'étonnement de Tenermill. Il s'étoit rapproché du Roi en voyant paroître la fille de Fincer; mais, dans quelque dessein qu'il eût fait ce mouvement, sa surprise me parut beaucoup augmenter, lorsqu'il eut apperçu Patrice. Elle le troubla jusqu'à lui faire prévenir le Roi qui paroissoit disposé à parler : Sire, lui dit-il, je me flatte que Votre Majesté n'oubliera point ce que j'ai à redouter de mes frères. Il y auroit de l'injustice, lui répondit ce bon Prince, à ne pas les écouter. Ma confiance redoublant par cette réponse, je m'avançai aussi-tôt; & tous les courtisans qui attendirent quelque chose d'intéressant de cette scène, se rangèrent avec assez d'ordre pour nous laisser comme à découvert, au milieu d'un cercle qu'ils formèrent autour de nous.

Patrice & Sara profitèrent aussi-tôt d'une si favorable disposition. S'étant pris par la main, ils fléchirent un genou devant le Roi. Le discours de Patrice eut moins de longueur que de force & de tendresse. Après avoir reconnu ses erreurs & plaint ses infortunes, il demanda au Roi, pour unique grace, de lui rendre un bien dont il avoit mal connu le prix. Et, pour ôter tout air d'équivoque à son repentir, il confessa que dans la plus grande ardeur d'une malheureuse passion par laquelle il s'étoit laissé vaincre, jamais il n'avoit étouffé un autre sentiment de cœur, qui lui avoit toujours rappelé malgré lui les bienfaits & les charmes de la généreuse Sara. Il ajouta qu'en revenant à elle, par la force de l'inclination, autant que par celle du devoir, il avoit eu le bonheur de lui trouver les mêmes désirs, & que n'ayant dû s'attendre qu'à sa haine après tant d'ingratitude, il avoit à payer tout-à-la-fois les dettes de l'amour & de la reconnoissance.

Cette courte harangue prononcée avec beaucoup de grace & de noblesse, excita dans l'assemblée un murmure si favorable, que le présage ne m'en parut point heureux pour Tenermill. Son dépit & sa confusion éclatoient dans ses yeux. Il demanda au Roi la permission de parler; mais, ce

Prince s'étant tourné vers Sara, & le mouvement des spectateurs qui sembloient attendre quelque explication d'elle, lui faisant prévoir qu'il n'auroit pas la même facilité à se faire écouter, il prit le parti d'essuyer encore cette seconde mortification. Elle étoit propre à lui ôter tout reste d'espérance; car Sara ne s'arrêta point à demander le consentement du Roi comme une grace; &, lui déclarant, au contraire, que sa religion & sa justice y étoient également intéressées, elle réclama l'autorité royale pour le soutien de ses justes droits, en se félicitant de n'avoir rien à combattre du côté de Patrice qui étoit le seul dont elle eût à redouter l'opposition. Le sens de ce discours étoit si clair, que le Roi, s'adressant à Tenermill & à l'Ambassadeur d'Espagne, leur demanda s'ils avoient prévu cet obstacle au plan qu'ils lui avoient proposé, & s'ils croyoient qu'il y eût quelque chose à répondre aux instances d'un mari & d'une femme qui demandoient la permission de bien vivre ensemble. L'Ambassadeur qui ne s'étoit déterminé que par un excès de complaisance au service qu'il rendoit à sa nièce, répondit par une inclination de tête, qui sembloit marquer autant de soumission que d'étonnement. J'attendois plus de résistance de Tenermill;

mais, soit que la force des circonstances l'eût découragé tout-à-fait, soit que je ne me fusse point trompé dans l'opinion que j'avois toujours eue de ses sentimens, il prit un parti qui lui attira notre admiration & celle du Roi même. Mes prétentions, dit-il en élevant la voix, comme s'il eût adressé son discours à toute l'assemblée, ont toujours supposé que la Justice, la Religion & tous les droits qu'on réclame aujourd'hui contre moi, étoient réunis au contraire en ma faveur; &, j'avois encore cette raison de me livrer au penchant de mon cœur, que dans le mariage que je me propoisois, je croyois trouver avec mes propres avantages, ceux de plusieurs personnes chères, & si j'ose le dire, ceux même de.... Il n'acheva point de nommer Sara, & regardant seulement le Roi, comme s'il eût été sûr d'en être entendu; mais, je ne fais point résister, reprit-il, lorsque j'ai à combattre les volontés de mon maître & le bonheur de mon frère.

Tout le monde applaudit à ce discours. Le Roi charmé peut-être de se voir délivré d'un embarras qu'il avoit pressenti dès l'entrée de cette scène, releva une si généreuse résolution par de grands éloges; &, se baissant jusqu'à l'oreille de Tenermill, il parut le consulter un moment sur quelque

point qui étoit douteux pour lui. Ensuite, comme s'il s'étoit déterminé sur sa réponse; un projet manqué, dit-il à l'Ambassadeur d'Espagne, se répare quelquefois par un autre : qui vous empêche de donner votre nièce à Milord Tenermill? Il peut vous apprendre à quoi je le destine. Je ne rétracterai point d'ailleurs ce que j'ai promis pour M. le Doyen. La réponse de l'Ambassadeur fut aussi polie qu'elle devoit l'être; mais n'osant s'engager sans la participation de sa nièce, il demanda au Roi le temps de la consulter.

Tenermill soutint ses promesses d'un air si libre & si naturel, que je les crus sincères. A notre retour chez M. de Sercine, il donna la main à Sara; &, les inquiétudes qu'il lui avoit causées dans son appartement furent tournées en badinages. Il fit des excuses à son frère d'avoir ignoré qu'il conservât tant d'inclination pour elle, en reconnoissant que personne ne pouvoit lui contester les premiers droits. Ces protestations pouvoient m'être un peu suspectes, à moi qui avois pris soin de lui donner les éclaircissmens dont il prétendoit avoir manqué; mais distinguant fort bien ce qui pouvoit être attribué à sa politesse & au désir de se justifier, je ne lui fis pas un crime d'exagérer un peu la droiture de ses

intentions. Mon amitié pour lui s'étoit rallumée si vivement par le sacrifice qu'il avoit fait à son frère, que recommençant à m'échauffer pour les intérêts, j'examinai jusqu'à quel point je devois lui laisser prêter l'oreille à la nouvelle proposition que le Roi avoit faite à l'Ambassadeur. La naissance, la fortune & le mérite même, ne réparoient point dans Dona Figuerrez les défordres qu'on m'avoit racontés de sa conduite. Je connoissois trop d'honneur à Tenermill, pour épouser une femme déshonorée en Espagne par vingt intrigues scandaleuses; &, si cette raison me faisoit concevoir sans peine comment l'Ambassadeur avoit consenti si facilement à la proposer au Roi pour un cadet tel que Patrice, je ne trouvois pas que les mêmes motifs dussent faire sur nous la même impression; ou plutôt j'étois persuadé qu'il n'en auroit pas même conçu l'espérance, s'il avoit pu s'imaginer que j'eusse rapporté d'Espagne de si bonnes informations. D'un autre côté, la répugnance que j'avois à révéler des secrets odieux qui n'étoient connus en France que de moi, les égards de la charité chrétienne qui me faisoient une loi de les cacher, & la crainte même de m'exposer, en les découvrant, à la vengeance d'une femme dont je connoissois l'adresse

& la vivacité, me jetèrent dès ce premier moment dans un embarras, dont je prévis qu'il ne me seroit pas aisé de sortir.

Il n'étoit pas temps d'approfondir des difficultés qui me parurent peu pressantes, & je ne me hâtai pas même de découvrir par quelle nouvelle intrigue de Dona Figuerrez, l'Ambassadeur d'Espagne s'étoit trouvé à Saint-Germain un quart d'heure avant que Sara & Patrice se fussent présentés au Roi. Le seul hasard avoit pu produire cette rencontre. Je fus occupé plus agréablement à notre arrivée chez M. de Sercine, par divers bienfaits du Ciel, qui tombèrent en un moment sur ma famille. Un gentilhomme chargé des ordres du Roi, ayant commencé par des félicitations sur le mariage de Patrice, lui déclara que la volonté de ce Prince étoit qu'il fût célébré sous ses yeux, & le traitant de Milord, Comte de S... il lui apprit qu'il venoit d'être créé Pair d'Irlande sous ce titre. J'ai fait observer que Patrice n'avoit pris le titre des aînés de notre maison, qu'en épousant Sara Fincer, & que suivant les usages de nos îles, ce changement n'étoit autorisé que par le renoncement présumé de Ternemill. Le Roi qui avoit déjà formé des vues spéciales sur toute notre famille, vouloit que, sans avoir besoin d'un titre em-

prunté, mes deux frères pussent paroître en Irlande avec la même distinction. Mais, ne persistant pas moins dans le dessein d'attacher particulièrement Patrice à sa personne, il lui faisoit déclarer encore qu'avec la dignité de son chambellan, dont il l'avoit revêtu à son départ pour l'Espagne, il lui accordoit celle de grand trésorier, pour le dédommager par les émolumens de celle-ci, des soins & des assujettissemens de l'autre, qui étoit purement honoraire. Dans le petit nombre de Seigneurs, dont la Cour de Saint-Germain étoit composée, on ne doit pas trouver surprenant que deux emplois de cette considération fussent réunis sur la même tête. Ils étoient même plus importans qu'on ne seroit porté à le penser, sur l'idée que les Historiens nous donnent de la situation du Roi. Les pensions qu'il tiroit de la Cour de France & de celle d'Espagne, ne demandoient pas la création d'un emploi extraordinaire pour les recueillir, parce qu'étant payées régulièrement sur un ordre simple, elles n'étoient point sujettes à des détails embarrassans. Mais le Roi tiroit des sommes considérables des Catholiques & de ses autres sujets d'Angleterre & d'Irlande. Il y avoit dans les provinces des bureaux établis, avec autant d'ordre que dans les plus pai-

sibles années de son règne. C'étoit cette espèce de revenu dont il donnoit l'administration à Patrice , sous le titre de son grand trésorier.

J'étois compris dans ce torrent de bienfaits. L'interprète de tant d'heureuses nouvelles avoit ordre de me déclarer de la part du Roi , que j'étois nommé à l'Evêché de Cloyne. A la vérité ce n'étoit qu'un titre, sans charge particulière, sans revenu ; mais l'intention de ce Prince n'étoit pas de m'éloigner continuellement de lui , & s'étant proposé seulement de me rendre utile à son service en Irlande , il vouloit que , dans les voyages qu'il m'y feroit entreprendre , ma dignité me donnât plus de considération parmi les Catholiques.

Nous serions retournés sur le champ au château pour nous livrer à tous les mouvemens de notre reconnoissance , si le même gentilhomme n'avoit été chargé de nous dire que le Roi nous laissoit quelques jours pour régler nos affaires domestiques , & qu'il nous feroit avertir, lorsqu'il jugeroit à propos de nous voir. Cet ordre qui s'accordoit si mal avec notre ardeur, venoit tout-à-la-fois de deux causes différentes. Nous les apprîmes de Tenermill , avant la fin du jour. N'ayant pas les mêmes raisons de se priver de la vue du Roi , il retourna

au château. L'Ambassadeur d'Espagne y étoit resté après nous, & le Roi qui avoit quelque regret de voir l'exécution d'une partie de ses desseins reculée par l'incertitude du mariage de Tenermill, avoit fait expliquer plus particulièrement ce ministre sur ce qu'on pouvoit attendre des dispositions de sa nièce. Il n'avoit pas douté qu'en perdant l'espoir d'être à Patrice, elle ne consentît volontiers à recevoir la main de son frère; &, s'ouvrant même sur ce qu'il avoit résolu de faire pour sa fortune, il avoit excité l'Ambassadeur, par ce motif, à ne rien négliger pour hâter leur mariage. Le temps qu'il nous avoit donné pour régler nos affaires, étoit celui qu'il vouloit laisser à Dona Figuerrez pour se déterminer. Cet excellent Roi porta la bonté jusqu'à faire cet aveu à Tenermill; &, ne craignant point de se laisser voir aussi sensible qu'il l'étoit au plaisir de nous rendre tous heureux, il lui confessa encore qu'en nous privant quelques jours de l'honneur de le voir, il vouloit se ménager à lui-même la satisfaction de nous voir tous contents, & de recevoir tout-à-la-fois les remerciemens de notre famille entière. Tenermill déjà aussi habile courtisan que s'il eût dû cette qualité à une longue expérience, prit cette occasion pour le faire souvenir de la Com-

tesse de S....; & quelques mots d'éloge tournés avec autant d'adresse que de vérité, firent des impressions dont cette chère sœur ressentit aussi les effets.

La joie que je reçus de tant d'événemens agréables auroit été sans mélange, si mes réflexions sur le caractère de Dona Figuerrez ne fussent venues la troubler. Cependant, je remis encore la discussion d'une difficulté si sérieuse, après mon retour à Paris. Tenermill étant sans amour, j'étois sûr de n'avoir rien à combattre dans son cœur, si je me croyois obligé de lui faire perdre le dessein de ce mariage. Je le voyois disposé néanmoins à ne rien épargner pour le faire réussir. Mais je ne pouvois m'imaginer que l'ambition, dont il commençoit à m'avouer lui-même qu'il alloit être uniquement possédé, le rendît aussi ardent à la recherche d'une femme que le moindre degré d'amour. Ce que j'admirai seulement comme un effet de sa vive imagination, fut qu'au moment qu'il eut tourné ses desirs de ce côté-là, il méloit les charmes de Dona Figuerrez dans tous ses discours, avec autant de satisfaction & de goût que s'il eût senti pour elle toute la chaleur de la plus tendre passion. Il l'avoit assez vue pour connoître tout ce qu'elle avoit de mérite; &, dans le besoin où elle s'étoit

crue de son secours, on se figure aisément qu'elle avoit mis tout en usage pour gagner son estime. Mais, ayant une fois pénétré le fond de son cœur, je croyois démêler mieux ses sentimens que lui-même.

Il ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il se rendit chez elle avec la même ardeur ; &, n'employant point de détours pour lui expliquer ses desirs & ses espérances, il se flatta qu'avec la protection du Roi, l'aveu de l'Ambassadeur & l'expression de sa propre tendresse, il obtiendrait facilement d'en être écouté. Mais ce n'étoit point l'ambition qui flattoit le cœur de cette belle Espagnole. Elle venoit d'apprendre de son oncle la ruine de son amour, & cette nouvelle l'avoit jetée dans un affreux désespoir. Si elle s'étoit fait violence pour recevoir Tenermill d'un visage tranquille, elle ne put entendre qu'il faisoit son bonheur du refus que Patrice avoit fait de l'aimer, sans lui attribuer une partie de sa disgrâce ; &, cette pensée la rendant furieuse, elle le traita avec une hauteur qui devoit être capable de le rebuter. Mais, dans l'opinion qu'il avoit des femmes, il comptoit pour rien leurs rigueurs ; &, ne sentant pas même pour Dona Figuerrez cette tendre inclination qui lui avoit fait espérer de trouver dans Sara la satisfaction de son cœur avec

les avantages de la fortune, il n'en conserva pas moins l'espérance de la vaincre. Ainsi le combat s'établit, entre un ambitieux sans tendresse qui vouloit triompher d'un cœur pour faire servir l'amour à son élévation, & une femme tendre & galante qui, préférant les douceurs de l'amour à toutes les fortunes du monde, pouvoit bien être flattée de se voir rendre des soins, mais ne pouvoit être touchée que de ceux qu'elle croyoit sincères. Avec une expérience & une pénétration qui la mettoient mieux qu'une autre en état d'en juger, elle apportoit dans cette espèce de lice un cœur rempli d'un autre Amant, & la plus fâcheuse prévention contre celui qu'elle accusoit de sa perte. Rude école pour Tenermill, & qui me fournit d'utiles leçons à moi-même pour la connoissance des passions & des caractères.

Il revint de cette visite avec un air d'inquiétude dont je m'apperçus. Il ne chercha pas même à me la déguiser; &, me rendant compte de l'accueil qu'il avoit reçu de sa maîtresse, il me demanda ce que je pensois d'un commencement si bizarre. Je ne connoissois Dona Figuerrez que par les informations que je m'étois procurées en Espagne. Son caractère, tel que je m'en étois formé l'idée, étoit celui d'une

coquette; &, ne distinguant pas toutes les manières dont on pouvoit l'être, je la mettois sans difficulté au rang de Madame de S...., dont j'avois si bien connu les noirs artifices & les honteux déréglemens. Il eût été trop nouveau pour moi de me figurer une femme qui réunissoit dans son caractère, autant de perfections que de défauts; vive jusqu'à la légèreté, & quelquefois jusqu'à l'emportement, mais capable néanmoins, dans ses momens de réflexion, de penser avec autant de justesse & de force que l'homme le plus distingué par ces deux qualités; toujours possédée du désir de plaire; ne faisant consister la gloire d'une femme que dans la multitude de ses conquêtes, & l'achetant même par des foiblesses volontaires, lorsqu'elle ne voyoit que ce moyen pour mettre ou pour retenir un Amant dans ses chaînes; mais plus tendre & plus passionnée qu'une autre pour celui qui trouvoit l'art de la rendre sensible: avec cela, généreuse, bonne; fine, mais sans malignité dans sa finesse & dans ses artifices; toujours prête à obliger par des services, & à prévenir par des soins; aussi séduisante d'ailleurs par l'agrément de son humeur & de ses manières que par les charmes de sa figure; enfin, un composé de mille vertus & d'autant de

foibleſſes. Telle étoit néanmoins Dona Figuerrez, & je lui avois fait juſqu'alors une extrême injuſtice, en la comparant avec une femme auſſi lâche & auſſi vicieuſe que Madame de S....

Cependant, comme j'étois ençore rempli de cette idée, & que, ſans être déterminé ſur la difficulté que j'avois commencé à examiner, l'occaſion étoit trop favorable pour ne pas ſonder là-deſſus les principes de Tenermill; je haſardai en général quelques réflexions ſur le danger de prendre une femme dont on ne connoît ni le caractère, ni la conduite. Je lui aurois cité pour exemple Mlle. de L..., ſ'il n'eût encore ignoré la malheureuſe aventure de ſon frère; mais je trouvois dans la qualité d'étrangère, & ſur-tout d'Eſpagnole, de quoi donner aſſez de force à mon raifonnement. Je ne fais, ajoutai-je, ſi la naiſſance de Dona Figuerrez, l'eſpérance de la ſucceſſion de l'Ambaſſadeur, & les faveurs même que le Roi attache à votre mariage, ſont des railons aſſez fortes pour vous rendre tranquille ſur cette ſorte de danger; & ſi vous penſez là-deſſus comme moi, ce ſera du moins une reſſource pour votre conſolation, dans le cas où les rigueurs dont vous vous plaignez pourroient vous faire abandonner votre entrepriſe.

Il m'avoit écouté fort attentivement. Vous auriez pu ajouter, me répondit-il, si les maux que vous me faites entendre sont encore à craindre, ou s'ils sont déjà arrivés; car ayant été en Espagne, où vous avez eu autant de liaison que Patrice avec Dona Figuerrez, il est difficile que vous ne soyiez pas mieux informé que vous ne voulez le paroître. J'appréhendai de m'être trop engagé. Cependant il m'offroit lui-même un moyen de me tirer d'embarras. Autant de liaison que Patrice, répliquai-je en me défendant! Vous saurez d'elle & de lui, que je ne l'ai vue que deux fois pendant le séjour que j'ai fait à Madrid. C'est donc à Patrice même, reprit-il, que je m'adresserai pour éclaircir les doutes que vous voulez m'inspirer. Mais en attendant son témoignage, je puis vous confesser, ajouta-t-il, que ne voulant chercher désormais dans une femme, que les facilités qu'un mariage avantageux peut me donner pour l'avancement de ma fortune, je chicanerai peu sur le caractère avec celle qui m'apportera de la naissance & du bien.

Nous fûmes interrompus par les acclamations du Comte & de la Comtesse de S.... qui apprenoient en revenant au logis, l'heureuse arrivée de Sara & de Patrice, & qui n'ayant eu jusqu'alors que des nouvelles

elles incertaines de leur réconciliation & des bontés du Roi, s'empressoient de les chercher pour les combler de caresses & de félicitations. Nous passâmes ensemble dans leur appartement. Ils y étoient comme enivrés d'amour & de joie. Patrice qui avoit été depuis si long-temps la proie de tant d'inquiétudes & de douleurs, sans en excepter le temps même de sa funeste passion qui avoit été accompagnée de trop de chagrins & d'agitations, pour n'avoir pas changé quelque chose à ses manières & à son humeur, sembloit avoir repris tout d'un coup la douceur & les agrémens dont la nature avoit orné son caractère. Il reçut les marques de notre tendresse avec cette effusion de cœur qui en développe les plus intimes sentimens; &, comparant lui-même sa situation avec celle où il se souvenoit d'avoir été dans un temps d'erreur que sa folle prévention lui avoit fait nommer plus heureux, il convenoit que les douceurs attachées au devoir, sont d'un tout autre prix que les transports déréglés des passions.

La conversation auroit duré long-temps sur une matière si conforme au goût de l'assemblée, si l'on n'eût averti la Comtesse que Dona Figuerrez demandoit à la voir. Ternemill s'empresça aussi-tôt d'aller au

devant d'elle. Il en fut reçu avec plus d'indifférence que de colère. Mais, lorsqu'elle vit paroître la Comtesse, elle le pria de la laisser seule avec elle. Leur entretien dura long-temps. Nous en apprîmes toutes les circonstances aussi-tôt qu'elle fut sortie.

Sans dissimuler les sentimens qu'elle avoit pour Patrice, & sans cacher même qu'elle n'avoit quitté l'Espagne que pour se faciliter les moyens de devenir sa femme, elle avoua d'abord à la Comtesse que le voyant réconcilié avec Sara par sa propre inclination, il ne lui restoit qu'à faire usage de sa raison pour guérir son cœur. Mais, ne pouvant renoncer non plus au plaisir de voir un homme qui lui avoit été si cher, & ne trouvant guère moins de douceur à vivre dans une étroite liaison avec notre famille, elle demandoit à ma sœur deux graces, qu'elle comptoit également d'obtenir : l'une, de lui procurer dès le même jour la connoissance de Sara, avec qui elle vouloit être liée d'amitié; l'autre, d'engager Patrice à la traiter du moins avec les égards ordinaires de la politesse, sans s'obstiner comme il avoit fait depuis son retour en France, à lui refuser jusqu'à une simple visite. La Comtesse ayant voulu excuser mon frère sur ce qu'il n'avoit fait aucun séjour à Paris; je lui pardonne le

passé, reprit-elle en souriant sans affectation, mais je veux qu'il le répare par une prompte visite, que je recevrai même, s'il le désire absolument, comme son dernier adieu.

Ma sœur pesant ces deux demandes, trouva moins de difficulté à celle-ci qu'à la première. Elle promit de représenter à Patrice ce qu'il devoit à une femme si bien disposée pour lui; &, sans doute, qu'il n'avoit pas besoin de ses instances, ajouta-t-elle, pour se rendre à un devoir si juste. Mais, sachant le peu de goût que Sara marquoit pour étendre ses connoissances, ou plutôt couvrant de ce prétexte la crainte qu'elle avoit de la chagriner par la vue d'une nouvelle rivale, elle crut pouvoir se dispenser civilement de se rendre à sa prière. Ses deux propositions néanmoins étoient d'une égale importance pour elle; &, pour expliquer d'avance une partie de ses vues, elle ne désiroit de voir Sara que pour s'assurer de ce qu'elle avoit à craindre de ses charmes, ou pour apprendre en la voyant ce qui étoit capable de faire impression sur le cœur de Patrice. Aussi se trouva-t-elle si choquée du refus de ma sœur, qu'après l'avoir pressée plusieurs fois inutilement avec quantité de nouveaux motifs, elle ne fut point assez maîtresse de son dépit pour

retenir ses larmes. Il falloit que son ressentiment fût au comble. Elle quitta ma sœur avec des apparences forcées de reconnaissance & d'amitié, pour l'entretenir du moins dans la résolution de lui procurer la visite de Patrice, sur laquelle elle comptoit d'autant plus, que, n'ayant pu se faire accorder l'autre grace, elle regardoit la promesse de celle-ci comme infaillible.

La Comtesse nous surprit beaucoup par le récit de cet entretien. Tenermill, toujours poussé du même zèle, avoit observé le départ de Dona Figuerrez, & s'étoit offert à l'accompagner jusqu'à sa maison. Son absence nous laissant plus de liberté pour nous expliquer, je fus le premier à louer ma sœur de son refus, & à mettre en doute s'il étoit convenable à Patrice, de hasarder une visite dont je ne pouvois pénétrer l'utilité. Cependant, Sara qui n'étoit point capable d'une basse défiance, & Patrice qui se répondoit assez de lui-même pour se croire supérieur au péril, furent d'avis que la politesse lui en faisoit un devoir. Le Comte & la Comtesse étant du même sentiment, le mien passa pour un excès de scrupule.

Comme ce n'étoit pas sur le champ que cette résolution devoit être exécutée, nous attendîmes le retour de Tenermill qui

vint bientôt nous rejoindre. Son visage portoit des marques de joie qui furent sensibles à tout le monde. Il avoit été traité, nous dit-il, par Dona Figuerrez, avec une bonté qu'ellen'avoit pas eue pour lui dans sa première visite. Mais son bonheur dépendoit de son frère. Il faut, lui dit-il à lui-même, que vous preniez la peine de la voir pour m'obliger. Elle m'a fait promettre que je vous y engagerois dès aujourd'hui. Sur les explications qu'elle attend de vous, & qu'elle en recevra, dit-elle, avec confiance, parce qu'elle connoît depuis long-temps votre caractère, elle m'a fait espérer que notre mariage seroit décidé demain dans son cœur & dans son esprit. Il ne se souvint pas même des questions qu'il m'avoit promis de faire à Patrice; &, ne pensant qu'à le solliciter de partir, il lui tarδοit de le voir revenu, pour donner la dernière certitude à ses espérances.

La nuit avoit déjà répandu ses ombres; mais nous étions dans une saison où le jour n'en étoit pas plus avancé. Il se passa même encore quelque temps avant que Patrice fût absolument déterminé à ne pas remettre jusqu'au lendemain une visite qui lui paroïssoit onéreuse dans les circonstances où nous étions. Enfin, après avoir envoyé chez Dona Figuerrez, pour savoir d'elle

même si elle approuvoit l'heure qu'il avoit choisie, il partit seul dans son carrosse, & nous promit d'être avec nous pour le souper. Nous passâmes le temps de son absence à raisonner sur les motifs de Dona Figuerrez. Tenermill les expliquoit à son avantage, & je confessai, après bien des réflexions, que je n'y pénétois rien.

Vers neuf heures, un des gens de Patrice nous vint faire des excuses par ses ordres, de la nécessité où il se trouvoit de souper chez Dona Figuerrez. Il nous faisoit dire que l'Ambassadeur d'Espagne & quelques autres personnes de la même distinction, étant arrivée chez elle presque au même moment que lui, elle n'avoit pu lui expliquer encore les raisons qu'elle avoit eues pour souhaiter de le voir. Le temps s'étant insensiblement écoulé, l'Ambassadeur l'avoit priée de trouver bon qu'il demeurât à souper chez elle. Patrice avoit voulu se retirer; mais les instances de toute l'assemblée, & particulièrement celles de Dona Figuerrez qui lui avoit promis de ménager dans la soirée l'occasion de l'entretenir un moment, l'avoient déterminé, pour l'intérêt de Tenermill, à se laisser vaincre.

Cette nouvelle, quoique peu attendue après la promesse qu'il nous avoit faite en

partant, ne causa d'inquiétude à personne. Notre souper se fit avec la tranquillité de la joie la plus pure & la plus parfaite. Cependant il me vint à l'esprit, en me retirant, que tout étoit à craindre de la part d'une femme aussi adroite & aussi vive que Dona Figuerrez. Je n'étois pas capable de porter à mon frère des secours bien puissans; mais je pouvois du moins observer le péril, & juger des mesures qu'il faudroit prendre pour l'en délivrer. Sur cette seule idée, je pris le parti de me rendre entre onze heures & minuit, vis-à-vis du logement de Dona Figuerrez, dont j'avois été informé par Tenermill & par ma sœur. La solitude que je trouvai d'abord dans la rue me fit presque repentir de mon entreprise; car il y avoit peu d'espérance de pouvoir pénétrer dans une maison où je ne pouvois me présenter sous aucun prétexte. J'avois avec moi mon valet, dont l'entretien servit quelques momens à me défendre. Il arriva bientôt quelques carrosses qui s'étant arrêtés devant la maison, me persuadèrent encore plus que je m'étois alarmé mal-à-propos. Patrice, disois-je, s'est soumis malgré lui à la servitude des bienséances. La compagnie qui l'arrête va le laisser libre; son carrosse ne sauroit tarder, puisque l'heure marquée pour les

autres est arrivée. Je le joindrai, pour m'en retourner avec lui.

Tandis que je m'occupois de ces espérances, je vis sortir de la maison plusieurs personnes qui se retirèrent aussi-tôt dans leurs équipages. L'Ambassadeur d'Espagne parut aussi, & comme son hôtel étoit à peu de distance dans la même rue, il fut conduit à pied par une multitude de laquais qui l'éclairaient avec des flambeaux. Je me cachai avec soin pour éviter d'être apperçu. La porte ayant été fermée après lui, j'attendis encore plus d'une heure, & mon impatience augmentoit également de ne voir ni le carrosse de Patrice arriver, ni la maison s'ouvrir. Elle s'ouvrit néanmoins, & j'en vis sortir à pied, un cavalier qui donna ordre au porteur de l'attendre un moment. Le hasard fit qu'en me promenant au long de la rue, je paroissais venir de l'hôtel de l'Ambassadeur qui n'étoit pas loin derrière moi; l'obscurité n'ayant point permis au cavalier de distinguer mon visage, il me prit à ma robe pour celui qu'il alloit appeler, & qui devoit venir du même lieu. Est-ce vous, M. l'Aumônier, me demanda-t-il en Espagnol? Ce titre m'étoit familier depuis que le Roi me l'avoit accordé. Un mouvement, qui prévint toute réflexion, me fit répondre oui

dans la même langue. Hâtons-nous, reprit le cavalier, en se tournant pour marcher devant moi; nos Amans sont ensemble, & voici l'occasion qui ne se trouvera peut-être jamais.

A la vérité, j'ouvris les yeux à ce langage. Je compris, sinon l'odieux complot qu'on avoit formé contre mon frère, du moins qu'il étoit menacé de quelque accident funeste, & que je devois rappeler toute ma fermeté & tout mon zèle pour le secourir. Le besoin n'en paroissoit pas encore pressant; mais, étant résolu de tout hasarder, je suivis intrépidement mon guide, & je m'introduisis après lui dans la maison. Par une faveur spéciale de la providence, le portier étoit demeuré à l'attendre sans lumière. Nous montâmes l'escalier qui n'étoit pas mieux éclairé que la porte. Attendez ici, me dit le cavalier, votre ministère nous sera nécessaire dans un moment. Il auroit été trop terrible de me figurer qu'on en vouloit à la vie de mon frère, & qu'on n'appeloit un homme de ma robe que pour recevoir ses derniers soupirs. Le Ciel ne permit pas que cette pensée me tombât dans l'esprit; mais j'avois assez de mille autres doutes pour me tourmenter mortellement.

Enfin, une porte voisine de celle par où

mon guide étoit entré, s'ouvrit tout d'un coup devant moi. Entrez, M. l'Aumônier, s'écria-t-on; vous êtes impatientement attendu. Quelque trouble que de si longs préparatifs m'eussent pu causer, je remarquai, en entrant, trois hommes fort bien mis, qui tenoient le pistolet appuyé sur l'estomac de Patrice, tandis que Dona Figuerrez évanouie en apparence, étoit étendue languissamment sur un canapé. Approchez, Monsieur, reprit un des cavaliers, venez réparer l'honneur de l'Espagne & celui de M. l'Ambassadeur, en mariant ce gentilhomme à Dona Figuerrez que nous avons surprise avec lui dans un état qui ne peut être justifié que par un prompt mariage. Il est heureux que dans notre première furie nous n'ayions pas trempé nos mains dans son sang. Mon visage, qu'ils ne reconnurent point, lorsque je me fus avancé, les premières exclamations par lesquelles je les conjurai d'arrêter, & le discours de mon frère même, qui dans la surprise qu'il eut de me voir, me demanda aussi-tôt par quel heureux hasard je me trouvois si près de lui & si je n'admirois pas cette scène, leur firent juger qu'il y avoit quelque mal-entendu dans leur aventure. Ils se regardèrent avec étonnement, sans abandonner néanmoins la posture où

ils étoient. Mais, l'un d'eux s'adressant à moi, vous êtes Prêtre, Monsieur, me dit-il d'un air fier; il n'importe que vous soyiez Espagnol ou François. Accordez-nous votre ministère pour une cérémonie d'un moment, qui sera récompensée au de là de vos désirs, par la magnificence de M. l'Ambassadeur d'Espagne. C'est sa nièce qu'on déshonore; la religion & l'honneur vous imposent ici le même devoir qu'à nous. Je m'étois remis pendant leur agitation. J'avois compris leur projet dans toute son étendue. L'amitié fraternelle, ma haine pour l'artifice, l'honneur & la religion par lesquels ils prétendoient m'intéresser, agirent sur moi avec tant de force, que la vue de leurs armes, non plus que la considération de leur nombre, ne m'empêcha point de les traiter avec tout le mépris qu'ils méritoient par une si lâche entreprise. Je leur déclarai sans détour que celui contre lequel ils imploroient le secours de mes mains étoit mon frère, & je les menaçai d'un châtiment que tout le pouvoir de leur Ambassadeur ne leur feroit point éviter.

Peut-être m'abandonnai-je trop à cette première chaleur; mais soit qu'ils fussent offensés de mes reproches & de mes menaces, soit qu'en réfléchissant sur les

circonstances , ils s'imaginassent qu'elles étoient peu changées par leur méprise , & que malgré moi-même ils pouvoient tirer de moi le même service que de leur Aumônier , l'un d'eux se détacha de Patrice , & venant à moi , il m'appuya à mon tour son pistolet sur la poitrine : Monsieur , me dit-il , vous êtes Prêtre , il nous suffit. Venez remplir ici vos fonctions , si vous n'aimez mieux y trouver la mort. On ne s'attendoit point à me voir répliquer à cette menace. Mais , recueillant toutes mes forces , autant par tendresse pour mon frère que par zèle pour mon devoir , je marquai tant de mépris pour la mort dont on me menaçoit , & tant d'indignation contre les auteurs d'une si lâche entreprise , que je vis l'étonnement peint sur le front de nos ennemis. Ils n'osèrent insister un moment ; & , faisant valoir seulement la générosité qu'ils avoient de nous accorder la vie , ils protestèrent que si Patrice ne se rendoit pas volontairement à ce qu'ils nommoient son devoir , notre châtement n'étoit que différé. Pour lui , qui s'étoit vu pressé jusqu'à ne pouvoir quitter sa chaise , il frémissoit d'une humiliation si indigne de son courage , & lorsque le désespoir du succès les eut forcés d'abandonner leur dessein , il jura en se retirant qu'il les feroit repentir de leur témérité.

Ils nous laissèrent la liberté de sortir ; mais, pour déguiser mieux leur artifice, ils affectèrent d'appeler les gens de Dona Figuerrez, & de les presser de la secourir. Patrice s'attendoit de trouver son carrosse à la porte. Il n'y trouva pas même un seul de ses gens. On avoit eu soin de les éloigner, par des ordres feints qu'on leur avoit donnés de la part de leur maître ; & nous fûmes ensuite du cocher, qu'étant venu à l'heure que Patrice lui avoit marquée, on l'avoit averti de revenir deux heures plus tard. Jacin étoit demeuré à la porte, n'ayant point d'autre route pour regagner la maison du Comte.

Quoique le nom de l'Ambassadeur eût été employé plusieurs fois par les trois Espagnols, & qu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils étoient de sa suite ; sans compter même que son Aumônier devant jouer un si grand rôle dans cette odieuse scène, il étoit à présumer que ce n'étoit point sans sa participation ; nous ne pûmes nous persuader qu'il fût entré dans un complot qui auroit déshonoré son caractère. Réduits à n'en accuser que l'esprit intrigant de Dona Figuerrez, nous admirâmes encore qu'elle eût fondé le moindre espoir sur une aventure sans vraisemblance ; car, à qui pouvoit-il être aisé de persuader

que Patrice eût des liaisons de tendresse avec elle , dans un temps où il n'étoit rempli que de Sara , & où mille personnes pouvoient lui rendre ce dernier témoignage ? Et tant de soin qu'on avoit pris pour l'attirer dans le piège , & pour écarter les gens , ne dépofoient-ils pas clairement en sa faveur ?

Ce fut le raisonnement de tous ceux qui furent informés de notre aventure : Ternermill avoit peine à revenir de sa surprise , & la honte d'avoir contribué lui-même à nous jeter dans cet embarras par les instances qu'il avoit faites à son frère , le chagrinoit autant que la perte de ses espérances. Il ne sembloit point en effet qu'après un éclat de cette nature , il pût conserver le désir de revoir Dona Figuerrez. Nous raisonnâmes tous dans cette supposition , & le projet de son mariage ayant été la seule raison qui avoit fait retarder celui de Patrice , nous crûmes que , sans marquer moins de soumission pour les volontés du Roi , nous pouvions proposer à ce Prince d'abréger le temps qu'il avoit fixé lui-même. Sara le désiroit impatiemment , par les craintes que le passé lui inspiroit pour l'avenir. Patrice me pria d'aller demander au Roi cette nouvelle faveur , & d'en obtenir même que la cérémonie se

fit sans éclat dans toute autre lieu que Saint-Germain.

Je croyois Tenermill si guéri de ses idées de mariage , qu'en partant dès le lendemain pour la Cour , il ne me vint pas à l'esprit de lui demander si je devois raconter au Roi l'aventure de Patrice. Comme c'étoit sur ce fondement que j'allois solliciter la révocation de ses ordres , il étoit naturel que je commençasse par ce récit , & je ne voyois plus , du côté de Tenermill , la moindre raison qui pût me faire naître là-dessus quelque doute. Cependant , étant venu à moi , au moment de mon départ , il me fit cent questions dont je ne compris point le sens d'abord , & qui aboutirent enfin à me demander ouvertement si je parlerois au Roi de l'entreprise des trois Espagnols. Ce soin même d'attribuer notre aventure aux trois Espagnols , & de n'y pas mêler Dona Figuerrez , me parut une délicatesse tout-à-fait nouvelle ; mais , sans me laisser le temps de lui répondre , il ajouta , avec le même air de distraction , que , sous quelque face qu'il eût considéré la scène du jour précédent , il n'y avoit rien trouvé qui mît le moindre changement dans l'état des choses ; que l'inclination de Dona Figuerrez pour Patrice n'étoit ignorée de personne ; qu'en cherchant

à s'assurer de son cœur & de sa main, elle n'avoit fait que ce que toute autre femme, avec les mêmes désirs & les mêmes moyens, n'auroit pas manqué de tenter comme elle; enfin, qu'après le mauvais succès de l'artifice des Espagnols, ou du sien, si je voulois, elle n'étoit pas différente de ce qu'elle étoit avant que de l'avoir entrepris. N'est-ce pas la même femme, reprit-il en me regardant, comme si j'en eusse pu douter; avec la même naissance, les mêmes qualités personnelles, les mêmes espérances de fortune? Et les raisons que j'ai eues de penser à l'épouser, en subsistent-elles moins?

Il conclut, de ce raisonnement, que si l'on pouvoit ensevelir, au contraire, notre aventure dans l'oubli, & commencer même par la cacher au Roi, rien n'empêcheroit après le mariage de Patrice qu'il ne pût reprendre ses espérance du côté de l'Espagnole. Il est certain, ajouta-t-il, comme si j'eusse encore eu besoin de cette confirmation pour m'en convaincre, qu'elle sera forcée de renoncer à mon frère, lorsqu'elle le verra lié sans retour avec Sara. Pourquoi rejeteroit-elle alors mes offres, avec tous les avantages dont elles sont accompagnées pour elles, & dont son oncle n'a pas manqué de l'informer?

J'avoue qu'avec quelque surprise que j'eusse entendu tout ce discours, je ne trouvai rien à y opposer, lorsqu'il fallut y répondre. Je ne pouvois lui prouver, en effet, que l'entreprise de Dona Figuerrez fût une tache qui la rendît plus indigne qu'auparavant d'être à lui, & l'amour qui lui avoit fait employer la violence, étoit le même, sans doute, qui lui avoit fait chercher d'abord à gagner Patrice par des voies douces. Cependant, un attentat de cette nature me paroissoit si révoltant, que, dans le temps même que je ne trouvois point de termes, ou que je n'osois employer ceux qui s'offroient à mon esprit, pour exprimer mon horreur, j'admirois que Tenermill n'en ressentît point la même impression. Ce que je crus lui pouvoir dire de plus modéré, fut qu'il n'auroit point vraisemblablement à se reprocher de s'être livré à des excès de jalousie. Je comptois de le piquer par cette ironie; mais quoiqu'il la comprît parfaitement, il n'y parut point sensible; & se retranchant sur la nécessité où Dona Figuerrez seroit bientôt d'étouffer ses sentimens pour Patrice, il ne fit point difficulté de m'avouer que ce qu'il demandoit d'elle, étoit d'ailleurs fort indépendant des dispositions de son cœur. Elle assure ma fortune; me dit-il; elle est

capable de me faire honneur par sa naissance, son esprit & sa figure; je la quitte pour tout le reste. Ambitieux! interrompis-je avec un vif sentiment de compassion, que vous me faites connoître de ressorts différens dans le cœur humain! Que je me suis trompé, quand l'exemple de votre frère m'a fait regarder l'amour, comme la seule passion capable d'aveugler un homme éclairé? Quoi! vous ne sentez pas, continuai-je, dans le même mouvement, qu'une action aussi téméraire que celle de Dona Figuerrez, n'est pas un coup d'essai de hardiesse & de coquetterie? A quoi vous exposeriez-vous en vous liant à une femme de ce caractère? Et, sans m'expliquer trop ouvertement sur les informations que j'avois eues à Madrid, je lui reprochai d'avoir bientôt perdu le dessein qu'il avoit eu de s'en procurer sur la conduite d'une femme qu'il ne connoissoit que depuis quelques jours. Mais, loin de répondre à mon objection; songez, mon frère, me dit-il, qu'un excès de réflexions & de soins me fera perdre des avantages que je ne retrouverai jamais. La bonté du Roi peut se refroidir. Est-il vraisemblable qu'une femme telle que Dona Figuerrez ait jamais manqué aux devoirs de sa naissance? L'Ambassadeur, son oncle, vivroit-il si bien avec

elle? Supposez-la galante. Toutes les Dames de France le sont-elles moins? Et puis l'éloignement de Madrid, ajouta-t-il, peut faire changer de nature à bien des choses.

Je demeurai sans réplique à ce dernier raisonnement; & je ne pouvois assez admirer cette contrariété de principes, qui le rendoit de si facile composition sur un article si délicat, lui qui paroïssoit l'homme du monde le moins traitable sur tout ce qui porte le nom de point d'honneur. Bizarre effet des passions violentes qui ne trouve rien d'important que ce qui se rapporte à elles. L'amour auroit fait mépriser les grandeurs à Patrice, & l'ambition rendoit Tenermill insensible à l'amour. Cependant, comme il ne me paroïssoit point à craindre qu'il avançât trop vite avec Dona Figuerrez, je suspendis encore des éclaircissements que je croyois plus capables de faire impression sur lui, & je résolus d'attendre le retour de Patrice, avant que de prendre là-dessus mes propres résolutions.

Ce ne fut ni Patrice ni moi qu'on put soupçonner d'avoir publié notre aventure, & nous n'en accusâmes point non plus le Comte & la Comtesse de S... dont la discrétion nous étoit connue. Cependant, Tenermill eut le chagrin d'entendre courir des bruits qui lui firent trop juger que

tout le monde n'avoit pas gardé le même silence; &, pour le combler de douleur, Patrice nous apprit à son retour qu'ils s'étoient déjà répandus jusqu'à St. Germain. Le Roi, en lui accordant la permission qu'il lui avoit demandée de hâter le renouvellement de son mariage & de le célébrer sans éclat dans notre petite Terre des Saifons, n'avoit pas attendu qu'il lui apportât des excuses & des prétextes pour justifier sa prière. Il avoit badiné avec lui sur sa bonne fortune; &, plaignant Tenermill d'être moins favorisé de l'amour, il avoit ajouté que c'étoit une occasion manquée pour la sienne. Avec le simple revenu de son régiment, & douze mille livres de pension, je me garderai bien, avoit-il dit, de lui donner un titre qui lui apporteroit moins d'honneur qu'il lui causeroit d'embarras pour le soutenir. Il est jeune & bien fait. Paris peut lui offrir ce qu'il n'a pu obtenir de l'Espagne; s'il n'aime mieux attendre notre retour en Angleterre, où mon amitié servira peut-être encore mieux à son établissement.

Ainsi ce Prince continuoit de se promettre un succès que la Providence ne lui réservoit pas. Mais l'impatient Tenermill qui n'avoit pas tant de confiance à l'avenir, regardera cette explication comme

Un coup funeste pour ses espérances. Toutes les chimères par lesquelles il avoit peut-être réussi à se faire illusion sur la conduite de Dona Figuerrez, devenoient inutiles par la décision du Roi. Quel moyen de les proposer à ce Prince, comme il avoit osé le faire à moi ? Il n'avoit jamais pensé à plaire aux Dames de France. Son humeur ferme & impérieuse ne s'accommodoit pas de cette multitude de soins & de complaisances dans lesquels il voyoit que la plupart des Dames Françoises faisoit consister la galanterie ; & , quand le désir de s'élever l'auroit pu faire descendre à cette espèce d'abaissement, il sentoit lui-même que la nature ne l'ayant point formé pour cette manière de se rendre aimable, il couroit risque de se donner un ridicule par des grimaces & des affectations. A l'égard de l'Angleterre, il savoit mieux que le Roi combien il falloit peu compter sur quelques légers avantages de la dernière campagne ; & , les idées d'un habile Officier qui avoit vu de près les dispositions du pays, étoient bien différentes du langage flatteur des courtisans.

Je le vis, pendant quelques jours, si rêveur & si triste, que ses chagrins m'auroient inspiré de la pitié, si je ne les avois crus propres à lui faire ouvrir les yeux sur

la vanité de la passion qui le dévorait. Il m'évitoit avec soin, comme s'il eût pris mes regards pour autant de reproches. La compagnie de Patrice ne lui paroissoit pas moins insupportable. Sans lui marquer de jalousie ni de haine, il laissoit voir sensiblement que son cœur étoit la proie de quelque douleur secrète qui augmentoit dans la présence de son frère. Il recevoit ses discours ou ses caresses avec une indifférence, & quelquefois avec une hauteur dont l'autre auroit eu droit de s'offenser. Comme ce n'étoit point dans des occasions de cette nature que Patrice étoit capable d'écouter son ressentiment, je n'étois point alarmé de leurs différens, & je prenois plaisir, au contraire, à voir avec quelle douceur celui-ci sacrifioit ses inclinations à l'amitié fraternelle. Lorsque toute la famille se rendit aux Saisons pour le renouvellement de son mariage, Tenermill se dispensa de nous accompagner sous des prétextes fort légers. Il n'y eut personne à qui cette affectation ne causât autant de chagrin que d'étonnement; mais Patrice qui devoit être le plus sensible, se modéra jusqu'à n'en faire aucune plainte; &, ne s'étant point rebuté du premier refus, il en essuya plusieurs avec la même modération.

Je savois que sur l'espérance que notre aventure demeureroit cachée, & peut-être dans l'opinion que Dona Figuerrez ne s'imagineroit pas elle-même que nous l'eussions révélée à notre retour, Tenermill l'étoit allé voir dès le lendemain, & qu'il y avoit passé une partie de l'après-midi. Sa mélancolie n'ayant commencé qu'après l'explication du Roi, il n'avoit pas laissé de continuer de la voir, & quoiqu'il ne manquât point de faire assez régulièrement sa cour à Saint - Germain, il lui arrivoit peu de passer un jour entier sans revenir à Paris. Nous n'aurions pas deviné que ce fût exprès pour passer une partie du jour avec elle; car, dans le commerce libre & indépendant que nous avons chez le Comte, la curiosité ne dominoit personne jusqu'à lui faire observer la conduite d'autrui. Cependant, par l'indiscrétion de quelqu'un de ses gens, j'appris de mon valet que tout le temps qu'il ne passoit pas à Saint - Germain ou chez le Comte, il le passoit chez Dona Figuerrez, & que dans la maison même de cette Dame on ne s'entrenoît que de la faveur où il étoit auprès d'elle. Cette nouvelle me donna des inquiétudes, dont j'eus peine d'abord à démêler la cause. Quel pouvoit être le fondement d'une liaison si étroite? J'avois trop appris à con-

noître Tenermill , pour le soupçonner de s'être rendu esclave de l'amour. D'un autre côté, Patrice étoit désormais à couvert de toutes sortes d'atteintes; &, quand Dona Figuerrez auroit encore formé quelque dessein contre lui, je me ferois bien gardé de faire tomber une partie de mes soupçons sur un frère. J'aimai mieux me persuader qu'ayant trouvé à cette belle Espagnole plus d'esprit qu'à la plupart des femmes de sa connoissance, il y goûtoit avec elle le plaisir d'une familiarité innocente. Il a renoncé, me dis-je à moi-même, aux apparences de l'amour, qui, dans le dessein même qui les lui faisoit prendre, avoient toujours quelque chose de gênant pour un homme de son caractère; &, ne cherchant qu'à se consoler du mauvais succès de son ambition, il s'arrête aux simples douceurs de l'amitié. J'applaudirois à son goût, ajoutois-je, s'il avoit fait choix d'un tel remède; &, si j'en jugé par la satisfaction que Patrice même a trouvée long-temps dans l'amitié de Dona figuerrez, il auroit pu s'adresser plus mal.

Que n'avois-je à ce moment assez de connoissance des usages du monde, pour me défier d'un mal qui commençoit à naître? Mon zèle m'auroit fourni mille moyens pour l'arrêter dans sa naissance.

Si mes propres exhortations n'eussent pas été écoutées, j'aurois employé le secours de l'Ambassadeur d'Espagne, & jusqu'à l'autorité du Roi. J'aurois engagé ce religieux Prince à réveiller l'ambition de Ternermill par des espérances moins éloignées. De deux maux dangereux, pourquoi aurois-je balancé à faire servir l'un de remède au plus redoutable? Si ce secours ne m'avois pas suffi, j'aurois porté le Roi à lui donner pour occupation pendant l'hiver, quelque voyage pénible, ou quelque négociation dans les Cours étrangères. Enfin, je me persuade encore, qu'avec l'assistance du Ciel, j'aurois réussi à lui faire rompre un engagement qui a fait long-temps la matière de mon zèle & le sujet de mes larmes.

Je ne commence pas trop tôt à le déplorer, quoique je ne sois parvenu que beaucoup plus tard à le connoître. Mon ignorance vint long-temps de ma sécurité. J'étois sans crainte, parce que j'étois sans soupçons. Loin de m'alarmer par de justes défiances, je ne me fus pas plutôt figuré que Ternermill avoit pris pour son Espagnole le même goût que j'avois vu en Espagne à Patrice, qu'augurant bien du retour de sa tranquillité & de la guérison de son ambition que j'avois trouvée dangereuse par

son excès, je cherchai l'occasion de le féliciter également de ces deux biens. Il reçut mon compliment d'un air si satisfait, que ma confiance augmenta. Pour l'ambition, me dit-il, il est vrai que j'en suis beaucoup moins tourmenté. Le Roi me dégoûte de ses faveurs en les attachant à des conditions impossibles; ou du moins, ce qu'il remet à des temps si éloignés commence à piquer moins mes désirs. Et s'il faut que je le confesse, ajouta-t-il, cette épreuve, à laquelle vous m'avez peut-être vu trop sensible, sert de jour en jour à me faire perdre jusqu'au goût de la Cour. Je n'y paroïs plus qu'à regret. On m'a comblé de faveurs avant que j'eusse commencé à les mériter; on se contente de m'en faire envisager d'incertaines, lorsque mes services, ou si vous l'aimiez mieux, mon bonheur, m'ont peut-être rendu digne de quelque attention: c'est me donner lieu presque également de me louer assez peu, & de la bonté qui a prévenu gratuitement de mon mérite, & de la justice qui le récompense si mal. A l'égard de ma liaison avec Dona Figuerrez, vous avez raison, reprit-il, de lui donner le nom d'amitié, & j'accepte de vous les félicitations qu'elle mérite. Il y a long-temps qu'au lieu de penser au mariage ou à l'amour, j'aurois dû me

faire une société de cette nature. Si ma fortune ne s'en étoit pas trouvée mieux, j'y aurois trouvé du moins de l'avantage pour la douceur de ma vie, & pour le calme de bien des passions.

Qui n'auroit pas cru, comme moi, que cette amitié qui avoit été capable de rendre le calme à son esprit, & qui avoit servi sur-tout à le guérir de l'ambition, étoit fondée sur les plus pures maximes de la sagesse ? Je me l'imaginai si bien, que j'en aurois volontiers rendu grâces à Dona Figuerrez, à qui j'attribuois ce miracle. Quoique je ne l'eusse connue que par divers traits fort défavantageux, j'avois entendu vanter son esprit par Patrice, à qui je connoissois toutes les qualités qui rendent capable d'en juger. Si les lumières de l'esprit ne défendent pas toujours un cœur contre le désordre, elles peuvent être regardées du moins comme des ressources, dont il y a toujours quelque chose à espérer pour le retour à la vertu ; parce que les passions les plus tumultueuses ayant leurs intervalles de ralentissement & de silence, elles laissent quelquefois le temps à une raison droite & éclairée d'appercevoir le précipice où elles conduisent, & de s'armer par conséquent d'une nouvelle force pour l'éviter, ou pour en sortir. Les dérégle-

mens même de Dona Figuerrez, le trouble qui avoit accompagné ses passions, les défagrémens & l'humiliation qu'elle avoit effuyés dans sa dernière entreprise, ne pouvoient-ils pas avoir produit cet effet sur elle, & l'avoir rendue propre par l'éclat de ses qualités naturelles à le communiquer à Tenermill?

L'origine d'un événement si remarquable par sa nature & par ses suites, méritoit d'être rapportée avec cette étendue, pour préparer le lecteur à d'autres détails qui feront peut-être la plus intéressante partie de cette histoire. Je me suis trouvé ainsi dans la nécessité de différer un récit qu'on a désiré, sans doute, avec impatience. C'est la célébration de l'agréable cérémonie qui devoit établir solidement le bonheur de Sara Fincer & de Patrice. Ma plume n'est pas faite pour exprimer les transports de deux époux avides l'un de l'autre, qui goûtoient d'autant mieux leur joie, qu'après avoir été long-temps, l'un sans désirs & l'autre sans espérance, tous les sentimens qui naissoient dans leurs cœurs étoient comme autant d'impressions nouvelles qui ne ressembloient presque à rien de ce qu'ils avoient éprouvé. Aussi paroissoient-ils se regarder à chaque moment, comme s'ils s'étoient vus pour la première fois. Eh!

s'étoient-ils jamais vus aussi sous la forme qu'ils prenoient ce jour-là l'un pour l'autre? Sara voyoit dans son mari un homme aussi passionné pour elle, qu'elle l'avoit demandé depuis si long-temps à l'amour. Et, dans cette femme que Patrice avoit regardée autrefois comme le plus invincible obstacle à son repos, il n'appercevoit plus que l'objet de ses plus tendres complaisances, & la source inépuisable d'un bonheur qui n'étoit plus sujet à changer. Quels vœux n'adressai-je point au Ciel, en rétablissant leurs nœuds par une nouvelle bénédiction? Avec quelle ardeur lui demandai-je pour eux la confiance de tant de sentimens que je croyois lire dans leurs cœurs, & qu'ils se promettoient si volontiers par leurs sermens? Ils se les étoient jurés autrefois dans les mêmes termes; mais quelle différence dans la disposition de Patrice, & dans la satisfaction de Sara! Quelle différence dans mon propre cœur qui sembloit participer à leur joie, & s'unir à leur engagement avec autant de douceur que je me souvenois d'avoir senti d'amertume à Dublin, lorsque je m'étois vu comme forcé de traîner une malheureuse victime à l'autel! Que les auspices étoient changés, & qu'ils leur annonçoient aussi de changement dans leur destinée!

Pour combler notre satisfaction, la

Comtesse qui étoit enceinte , sans paroître si proche de ses couches , se délivra heureusement d'un fils , le jour suivant. Il n'auroit manqué à la perfection de notre joie que de voir Tenermill y prendre part avec nous. Dans le noir chagrin dont il étoit rongé , il négligea même d'envoyer faire à Patrice & à sa femme les complimens de bienfiance dont nulle raison ne pouvoit le dispenser ; mais cet oubli fut réparé dans la suite par de sincères excuses.

Quelques jours après , Patrice nous ayant proposé de nous rendre à Saint-Germain , pour y présenter son épouse au Roi , nous agitâmes si , malgré la mauvaise humeur de Tenermill , nous ne devions pas le faire avertir que la bienfiance sembloit demander qu'il y vînt avec nous. Mais , après une juste délibération , nous prîmes le parti de ne pas lui communiquer notre dessein , & de nous charger même de faire agréer ses excuses au Roi. Nous savions que , dans le premier chagrin du discours que Patrice lui avoit rapporté , il avoit laissé passer deux jours sans paroître à Saint-Germain. Le Roi n'avoit pu se tromper sur la cause de cette absence , & loin d'en être offensé , il s'en étoit expliqué avec M. de Sercine , d'une manière à nous persuader qu'il regrettoit lui-même d'avoir vu recu-

ler, par l'aventure de Dona Figuerrez, les vues qu'il avoit pour son élévation. Ainsi nous craignîmes peu de lui nuire dans l'esprit du Roi, en confessant à ce Prince que le regret d'avoir manqué sa fortune, avoit été jusqu'à le priver du plaisir d'assister aux noces de Patrice; & notre amour pour la paix nous auroit fait appréhender de l'irriter lui-même, en lui proposant une partie qu'il n'auroit point acceptée.

Cependant, à peine fûmes-nous en chemin, que nous eûmes sujet de nous repentir de cette résolution. Les trois Espagnols qui avoient prêté leur secours à Dona Figuerrez, se trouvoient à chasser dans la plaine avec un garde qui leur servoit de guide; &, voyant un équipage qui avoit quelque air de distinction par le nombre de domestiques qui nous suivoient à cheval, la curiosité les fit approcher. Patrice les reconnut. Il ne se modéra point assez dans une occasion qui ne lui permettoit pas même de se faire appercevoir. Il leva la glace: Messieurs, Messieurs, leur dit-il dans leur langue, vous apprendrez à Dona Figuerrez que je suis marié depuis deux jours, & vous lui ferez des excuses d'avoir si mal réussi à l'empêcher. C'étoit une raillerie à laquelle il m'a protesté qu'il ne prétendoit point donner d'autre suite; car,

malgré la menace avec laquelle il les avoit quittés chez Dona Figuerrez , je l'avois forcé de convenir que l'honneur ne l'obligeoit point à tirer raison , par les armes , d'une insulte de cette nature , & qu'il auroit même été ridicule de mesurer successivement son épée avec trois hommes à qui nous faisons grace de ne pas les déférer à la justice. Cependant , il lui étoit resté dans le cœur un fonds de ressentiment qu'il ne put surmonter à leur rencontre , & qui le porta à les railler sans réflexion.

Nous avions le Comte de S... avec nous. C'étoient deux cavaliers contre trois. Je n'accuserai pas d'aussi braves gens que des Espagnols d'avoir voulu profiter de l'inégalité du nombre , ou d'avoir manqué volontairement de respect pour ma belle-sœur , dont la seule figure étoit capable d'en inspirer. Cependant ils se trouvèrent si piqués du discours de Patrice , que l'un d'eux mettant aussi-tôt pied à terre , ordonna fièrement au cocher d'arrêter. Les deux autres suivirent son exemple. Ils proposèrent assez honnêtement à mon frère de descendre. Je m'opposai au mouvement qu'il fit pour les satisfaire. Quoi ! lui dis-je , vous oubliez vos promesses , & vous seriez capable de quelque violence aux yeux de votre épouse ? Il s'efforçoit de m'engager

au silence par divers signes, tandis qu'affectant de ne pas m'entendre, il me prioit d'expliquer ce que signifioient mes soupçons. Cette ruse lui réussit mal. Milady & le Comte avoient compris tout d'un coup quels étoient ses agresseurs. Ils n'avoient point oublié ce que nous leur avions raconté. Le Comte bouillant du même feu que Patrice, me reprocha les efforts que je faisois pour l'arrêter, & lui dit à lui-même qu'il n'étoit pas question de délibérer. Mais ce qui me causa beaucoup plus d'étonnement, Sara, la tendre Sara m'accusant elle-même de l'arrêter mal-à-propos, ajouta que ce n'étoit pas dans une occasion d'honneur qu'il falloit s'opposer au courage de son mari. Je l'aurois soupçonnée de quelque mouvement de vengeance contre les suppôts de Dona Figuerrez, si la connoissance que j'avois de ses principes ne m'eût persuadé que c'étoit élévation de cœur & noblesse de sentimens.

Cependant, comme ce n'étoit point sur ces idées que les règles de ma morale étoient établies, après avoir combattu inutilement pour arrêter le Comte & Patrice, je me jetai hors du carrosse avec eux, & je tournai mes représentations & mes prières vers les trois cavaliers Espagnols. Ils les reçurent comme un badinage; &, lorsqu'irrité de

leurs réponses, je leur reprochai sans ménagement qu'il étoit contraire à toutes sortes de droits de se prévaloir du nombre, l'un d'eux m'exhorta, en riant, à prendre une épée pour rendre la partie plus égale. J'avoue que c'est le seul moment de ma vie où la chaleur du sang m'ait fait trouver trop de rigueur dans mon devoir; & si le hasard m'eût offert une épée, peut-être aurois-je succombé au premier mouvement qui s'empara de mon cœur. Je regrettai amèrement que Tenermill ne fût pas du moins avec nous, pour secourir ses frères. Mais les trois Espagnols me firent bientôt revenir de ma défiance. Après s'être consultés un moment, ils se détachèrent deux pour rejoindre le Comte & Patrice, & le troisième n'eut pas honte de s'approcher du carrosse, pour faire quelques excuses à Milady. Elle ne l'écouta point. Tremblante malgré sa résolution, elle avança la tête hors de la portière, avec des regards si inquiets & si troublés, que sa vie sembloit dépendre du destin de son mari. Pendant ce temps-là nos domestiques consultoient mes yeux, pour se précipiter au moindre signe sur les ennemis de leurs maîtres; mais, dans la nécessité de souffrir un mal que je n'avois pas le pouvoir d'empêcher, je me gardai bien de le faire tourner au déshonneur de mes

frères par un secours si indigne de leur courage.

Le sort des armes leur fut favorable. Patrice, trop exercé dans ces sortes de combats, blessa dangereusement son adversaire. Le Comte désarma le sien. J'exhortois déjà Milady à remercier le Ciel, lorsque le troisième Espagnol s'avançant vers Patrice, le pressa de recommencer avec lui. L'indignation saisit ma belle-sœur. Elle crut que son mari avoit satisfait à toutes les loix de l'honneur. Ah ! souffrirez-vous, s'écria-t-elle en s'adressant aux gens de notre suite, qu'on assassine deux fois votre maître ? Cet ordre fatal produisit un effet terrible. Nos gens qui étoient au nombre de dix, par le désir que mon frère avoit de faire paroître sa femme à Saint-Germain avec quelque éclat, étoient des Irlandois que nous avions amenés avec nous, ou qui s'étoient attachés en France à notre service. Ils furent d'autant plus animés, qu'au moment qu'ils s'avançoient pour écarter les ennemis de Patrice, ils lui virent recevoir un coup léger qui fit couler son sang. Alors n'écoutant plus ni la voix du Comte de S... ni la mienne, ils se précipitèrent sur les trois Espagnols qui ne firent que les irriter par leurs défenses, & l'avantage qu'ils avoient à cheval & à coups de

pistolets, les leur fit étendre en un moment sur la poussière.

Le garde prit la fuite. Notre seul bonheur dans un si affreux désastre, fut que n'en étant point connus, nous pouvions espérer de nous mettre à couvert en nous éloignant aussi promptement que lui. Le lieu où nous étions, qui étoit un chemin de traverse, favorisoit encore cette espérance. Après quelques sanglans reproches que nous fîmes tous quatre à nos cruels Irlandois, je leur recommandai du moins le silence, comme une précaution aussi importante à leur sûreté qu'à la nôtre; &, pour déguiser encore mieux une si horrible aventure, nous gagnâmes Saint-Germain par divers détours.

Fin du onzième Livre.

LIVRE DOUXIÈME.

Ainsi, les témoignages de joie & de reconnoissance que nous apportions au Roi pour ses bienfaits, furent changés en regrets de notre malheur & en supplications pressantes pour obtenir le pardon de nos gens, après l'aveu que nous lui fîmes secrètement de leur zèle barbare. Il se réjouit d'apprendre que nous nous flattions de n'être pas connus du garde; mais, dans l'intérêt qu'il avoit à ne donner aucun sujet de plainte à la Cour d'Espagne, il prit sur le champ une résolution à laquelle nous étions fort éloignés de nous attendre. Vous partirez pour l'Irlande, nous dit-il à Patrice & à moi; c'est le seul moyen de m'assurer que vous ne soyiez pas bientôt reconnus sur les indications du garde qui doit avoir eu du moins le temps de vous observer. Je ne me proposois point, ajouta-t-il, de vous faire entreprendre si-tôt ce voyage, quoique je vous y aie déjà préparés par quelques ouvertures qui ont pu vous faire comprendre une partie de mes vues; mais l'occasion m'y détermine. Il continua de nous expliquer à quoi il nous croyoit pro,

pres pour son service. Mon frère n'ayant jamais porté les armes contre le Roi Guillaume, & l'embarras dont il s'étoit tiré à Dublin pouvoit faire espérer qu'il y seroit peu suspect, après les preuves qu'il y avoit données de son innocence; le dessein du Roi étoit qu'il y allât passer quelques mois, & qu'il y vécût sans marquer d'attachement ouvert pour son parti. Il n'en vouloit faire ni un espion ni un conspirateur; mais, dans les nouvelles mesures qu'il prenoit pour la campagne suivante, se flattant du succès avec trop de confiance, il pensoit à s'établir à Dublin un chef de ses fidelles sujets, qui pût les réunir tout d'un coup dans cette ville, lorsque les avantages qu'il se promettoit pour ses armes leur auroient inspiré le courage de se déclarer ouvertement. Il étoit sûr d'y avoir un grand nombre de partisans, dont le zèle ne demandoit que d'être animé par quelque heureux événement; &, dans une ville dont l'exemple deviendroit comme une loi pour le reste du Royaume, il falloit un homme, dont le mérite & la naissance fussent capables de faire impression sur les esprits. A l'égard de moi, il espéroit tirer la même utilité de mon zèle dans les provinces. La qualité d'Evêque, joint au poids de mon nom, lui faisoit croire que je gagnerois facilement

la confiance du peuple, & qu'à la moindre apparence du succès de ses armes, je soulèverois promptement en sa faveur tous ceux que j'aurois déjà gagnés par mes exhortations. Il m'ordonna de hâter la cérémonie de mon sacre; &, pressant encore plus Patrice de se disposer à son départ, il lui conseilla de ne pas remettre au lendemain ce qui pouvoit être exécuté le même jour.

A la commission dont il nous chargeoit, il ajouta celle d'enlever le trésor de Milord Linch, en nous accordant la liberté d'user pour son service des sommes en espèces dont je lui avois communiqué l'état dans le mémoire qui m'avoit été confié. Ses soins s'étendirent jusqu'à Milady. Après l'avoir félicitée sur la conclusion de son mariage, il l'exhorta à faire usage du crédit qu'elle avoit dans le Comté d'Antraim pour ramener cette importante partie du Royaume à l'obéissance, & de la réputation que ses charmes lui feroient à Dublin, pour seconder le zèle de son mari dans cette ville. Il engagea sa parole royale que pour récompenser un si grand service, il la feroit première Dame d'honneur de la Reine après son rétablissement; &, qu'il confirmeroit mon frère dans ses deux charges, dont il confessoit que la première n'étoit qu'un vain titre à Saint-Germain. A l'égard de

la seconde, comme c'étoit proprement dans nos îles qu'il en faisoit confister l'importance, il le revêtit de tous les pouvoirs qui étoient propres à lui en faciliter l'exercice.

Patrice & sa femme ne trouvèrent rien de chagrinant dans ces dispositions, tout éloignées qu'elles étoient de leur attente. Quand le motif de l'obéissance & celui du zèle n'auroient pas suffi pour les leur faire embrasser avec joie, leurs propres affaires demandant pour quelque temps leur présence en Irlande, ils ne pouvoient désirer une plus glorieuse occasion de veiller à leurs intérêts, qu'en satisfaisant à leur devoir. Ils ne proposèrent au Roi ni excuses, ni délai. Ma belle-sœur alarmée par la réflexion qu'il avoit faite sur notre aventure, fut la première à souhaiter de prendre la route de Dieppe dès la nuit suivante; ils se reposèrent sur moi du soin d'arranger leurs affaires en France, & de faire transporter leurs équipages, lorsque je partirois pour les rejoindre.

Les excuses de Tenermill, que je n'avois pas oublié de faire au Roi, avoient été reçues de ce Prince avec assez de bonté; mais, elles ne lui avoient fait rien ajouter qui m'eût fait découvrir quel degré de faveur il lui conservoit dans son esprit. Il

avoit marqué plus d'attention pour le Comte de S. ; & , lui parlant de son épouse , comme d'une femme dont il connoissoit depuis long - temps le mérite , il lui fit entendre qu'il lui préparoit des distinctions & des graces , lorsqu'elle paroîtroit à sa Cour. Un témoin de tant de faveurs auroit jugé qu'il ne manquoit rien à la fortune de notre famille ; mais , je crus entrevoir que , dans cette profusion de bienfaits , Tenermill étoit négligé.

Il en porta ce jugement lui - même , lorsque passant à Paris avec le Comte , nous lui apprîmes le départ précipité de son frère & la commission dont le Roi l'avoit chargé. Cette préférence pour un emploi si important , & la froideur avec laquelle je ne pus lui dissimuler qu'on m'avoit répondu sur son compte , lui firent porter ses soupçons beaucoup plus loin que moi. Voilà le prix de mes services , me dit-il avec un ressentiment dont la moitié étoit encore déguisée ; on me punit des espérances qu'on m'avoit fait concevoir & des promesses qu'on n'a pas jugé à propos de remplir. J'ignorois qu'il avoit tenu les mêmes discours dans mille endroits de Paris , & qu'il en étoit revenu quelque chose au Roi. Les réponses par lesquelles je m'efforçois de le consoler furent prises des

intentions favorables de ce Prince qui lui réservait, sans doute, pour un autre temps ce que les circonstances ne lui avoient pas encore permis de lui accorder. Se plaindra-t-il, reprit brusquement Tenermill, que les occasions lui aient manqué, lorsqu'il m'en a volontairement arraché deux ? Des expressions si claires m'apprirent trop bien qu'il n'avoit pas vu le mariage de Patrice d'un œil aussi tranquille que je me l'étois figuré, & qu'il n'étoit pas plus consolé d'avoir manqué celui de Dona Figuerrez, qu'il avoit regardé du moins comme une ressource. Mais ce qu'il ajouta me fit juger que l'espérance d'oubli dans lequel il se croyoit laissé, tandis qu'on employoit son frère avec tant de confiance, achevoit de lui percer le cœur. Je n'attends, me dit-il, point d'autre explication, pour me déclarer ma disgrâce, & je me garderai bien de paroître à Saint-Germain pour me la faire répéter.

Toutes les raisons par lesquelles j'entrepris de lui faire prendre d'autres idées de la bonté du Roi, n'ayant point eu la force de le ramener, je le conjurai de me laisser du moins le temps d'approfondir sa propre situation, & je lui offris d'y employer toutes les voies qu'il jugeroit lui-même à propos de me prescrire. Mais son dépit

paroissant redoubler à cette proposition ; moi ? me dit-il, que j'aie justifier par de lâches inquiétudes & par des excuses serviles, un traitement que je n'ai pas mérité ? c'est un reproche auquel je ne m'exposerai jamais. Sa fierté combattant ainsi son ambition, il me parut encore plus à plaindre qu'il ne l'avoit jamais été par cette dernière passion ; mais, j'en espérois beaucoup mieux de l'avenir, parce que l'effet naturel de ce combat devoit être de les modérer l'une & l'autre.

Cependant, ne pouvant douter qu'avec ces sentimens il ne tombât bientôt dans la disgrâce du Roi, s'il n'y étoit pas déjà comme il se le figuroit, j'eus la curiosité de lui demander par quelles autres vues il espéroit de suppléer à la perte de sa fortune ? Par le mépris de tout ce qui porte ce nom, me dit-il d'un air sombre, & par un plan de vie que je saurai rendre indépendant de la Cour. N'ayant pu tirer de lui d'autre explication, j'appris dans la maison du Comte, que pendant le peu de jours que nous avons passés aux Saisons, il avoit joué avec tant de bonheur, que dans trois séances il avoit gagné quatre cents mille livres à la Bassette. On ajouta qu'avec beaucoup de prudence, il avoit placé aussi-tôt cette somme, pour s'en faire

un revenu à l'épreuve de tous les hafards. Si je le plains d'avoir tenté des voies de fortune si indignes de lui, je louai l'usage qu'il avoit fait de la faveur du fort. Mais j'évitai de lui en parler; & , loin de le croire aussi aigri contre la Cour qu'il avoit affecté de le paroître, je ne doutai point qu'il ne se servît bientôt des avantages du jeu pour s'établir par un mariage avantageux qui feroit renaître toute son ambition. Ce fut aussi la pensée du Comte de S..., à qui il ne s'ouvrit pas plus qu'à moi de sa bonne fortune. Cependant, comme si le départ de son frère & l'approche du mien eût été le temps qu'il attendoit pour exécuter ses résolutions, il alla remercier le Roi dès le lendemain, & lui remettre sa pension & son régiment.

Je n'appris cette étrange démarche que du Roi même, lorsqu'après m'être fait sacrer sans éclat dans une chapelle domestique, je retournai à Saint - Germain pour recevoir ses derniers ordres avant mon départ. Eloigné comme j'étois de m'attendre à une si triste nouvelle, je ne pensois qu'à découvrir si les sentimens de ce Prince étoient aussi refroidis pour Tenermill que je commençois à le craindre, & j'avois préparé dans mon discours tout ce que je croyois propre à les ranimer.

Mais s'il étoit vrai qu'il avoit été assez choqué de ses plaintes pour diminuer quelque chose de l'affection dont il l'avoit honoré, il avoit été beaucoup plus vivement touché de la retraite d'un Officier de ce mérite, dans un temps où ces sortes de pertes ne lui étoient pas faciles à réparer. Sans s'abaisser jusqu'à lui laisser voir qu'il y étoit sensible, il avoit voulu se ménager quelque espérance de le regagner, en n'acceptant que la moitié de ce qu'il étoit venu lui restituer; & colorant même avec beaucoup d'adresse & de bonté la démission de son régiment, qui étonnoit tout le monde à son âge; quoique vos infirmités, lui avoit-il dit, ne vous permettent plus de servir, il seroit injuste que vos services passés demeurassent sans récompense; je vous laisse votre pension. Tenermill, malgré tout son ressentiment qui le portoit peut-être à refuser cette faveur, n'avoit osé violer jusqu'à ce point le respect qu'il devoit à son maître; & confus d'un bienfait auquel il s'attendoit si peu, il avoit été forcé d'en marquer de la reconnoissance par ses remerciemens.

Le Roi, après m'avoir fait ce récit, porta la confiance dont il m'honoroit jusqu'à me demander familièrement si je trouvois de la justice dans les plaintes de mon

frère. J'étois trop pénétré des graces dont il avoit comblé ma famille , pour ne pas reconnoître tout le tort que Tenermill s'étoit fait par un excès de fierté ; cependant, autant qu'il étoit possible de le justifier, par le mortel chagrin qu'il avoit senti de la perte de tant d'espérances, & par l'éloge de sa grandeur d'ame & de sa droiture, je m'efforçai de le faire paroître moins coupable. Pour mettre le comble à tant de bonté, le Roi me chargea de lui ramener cet esprit fier, par toutes les voies que je pourrois trouver dans la connoissance que j'avois de son caractère. Ce n'est pas dans l'espace d'un jour, ajouta-t-il, que je vous demande ce changement. Partez pour l'Irlande. Vos services & ceux de votre second frère, me serviront de prétexte à moi-même, pour réveiller celui-ci par de nouveaux bienfaits.

Des motifs si puissans firent une vive impression sur mon cœur. Je retournai à Paris, & j'y passai quelques jours de plus que je ne me l'étois proposé, dans le dessein de commencer avant mon départ à jeter dans l'esprit de Tenermill les premières semences du repentir auquel je ne désespérois pas de l'engager. Je le trouvai fort occupé à faire des provisions de meubles & de tout ce qui pouvoit servir à rendre

une maison commode & délicate. Ayant quitté le service, & sa fortune étant si considérablement augmentée, il étoit naturel qu'il pensât à reprendre sa maison, & qu'il tâchât de la rendre agréable. Je ne portai pas mes vues plus loin. On m'apprit qu'il se proposoit aussi d'embellir notre petite Terre des Saisons par quantité d'ornemens. Le goût des jardins & des édifices fait l'amusement ordinaire d'un homme riche & désoccupé. Je ne trouvai rien non plus de surprenant dans son dessein, & je le louai, au contraire, de tourner ses inclinations vers des objets si innocens & si simples. Mais je n'appris point sans étonnement que Dona Figuerrez sembloit présider à la plupart de ces dispositions. On ajouta que, profitant de l'absence du Comte & de la Comtesse de S., elle étoit venue plusieurs fois visiter Tenermill jusques dans son appartement; qu'elle y avoit soupé seule avec lui; que leurs entretiens s'étendoient toujours fort avant dans la nuit; qu'elle avoit avec lui un air de familiarité qui supposoit la plus intime liaison; enfin, que leurs intérêts paroissoient si unis, qu'ils ne sembloient mettre aucune différence entre ce qui étoit à l'un & à l'autre. Dona Figuerrez, quoique fort éloignée d'être aussi riche qu'elle devoit l'être un jour par l'hé-

ritage de son oncle, jouissoit d'un bien assez considérable. Elle avoit les inclinations nobles & l'humeur libérale. Tenermill n'étant de ce côté-là inférieur à personne, tous les projets qu'ils formoient de concert, se ressentoient de ces deux qualités dominantes.

Mais le principal caractère de l'établissement qui se méditoit, avoit échappé aux yeux de ceux qui me donnoient cet avis. Je ne le pénétrai pas moi-même, ou plutôt mes soupçons ne se tournant point de ce côté-là, je ne cherchai point à le pénétrer. Mais, en sondant les dispositions de Tenermill, je le trouvai si affermi dans le dessein de renoncer à la Cour, que je n'espérai pas de le faire entrer facilement dans les intentions du Roi. Il me témoigna même qu'il se trouvoit gêné de la pension qu'il avoit été forcé de conserver, & qu'il la regardoit comme un reste de servitude dont il regrettoit de n'être pas entièrement délivré. S'il me resta quelque espérance, elle ne vint que du fonds du caractère que je ne croyois pas plus facile à réformer dans un ambitieux que dans l'esclave de toute autre passion. Et je me flattai que si la sienne pouvoit renaître, le fruit de ses chagrins seroit de la réduire à de justes bornes, en lui faisant retrancher ce qu'elle

qu'elle avoit eu de vicieux dans son excès.

Mon départ fut avancé de quelques jours, par le bruit des recherches de la justice qui avoit pris connoissance de notre malheureuse rencontre. Quoiqu'on n'eût rien éclairci par les informations, & que l'absence de Patrice, qu'on pouvoit croire parti pour l'Irlande, dès le jour qu'il avoit quitté Paris pour la célébration de son mariage, servît encore à éloigner les soupçons, ma figure étoit si remarquable, que je courois risque à tous momens d'être reconnu par le garde. Je me dispensai même de retourner aux Saisons, & prenant congé du Comte, par mes lettres, je lui recommandai d'être quelques semaines sans se faire voir à Paris, pour laisser à cet orage le temps de se calmer tout-à-fait. Mon voyage se fit heureusement. Toutes les hostilités ayant cessé pendant l'hiver, je trouvai la route libre jusqu'à Dublin. Un ancien ami de notre maison, à qui je m'adressai en arrivant, me fit voir une lettre de Patrice qui, par des ménagemens de prudence, avoit jugé à propos de passer dans le Comté d'Antrim, avant que de se rendre dans la Capitale. Il lui écrivoit de sa terre, comme si, rebuté de la fatigue de ses voyages, il eût pris enfin le parti de se fixer dans sa patrie, & de choisir

Dublin pour son séjour habituel. Il le prioit de lui faire préparer une maison qui répondît au dessein qu'il avoit d'y paroître avec quelque éclat; & , lui marquant le jour de son arrivée, il le prioit d'en informer toutes les personnes qui avoient quelque liaison avec notre famille.

Ce généreux ami se nommoit *Staberton*. Aussi fidelle au Roi qu'à l'amitié, ce n'étoit pas à lui que Patrice vouloit déguiser le mystère de sa commission. Il s'en servoit, au contraire, pour répandre les bruits qui pouvoient favoriser ses desseins, & disposer le gouvernement à le voir arriver sans défiance & sans soupçon. J'avois beaucoup moins de précautions à garder, parce que ne me proposant point de voir indifféremment toutes mes connoissances, l'obscurité dans laquelle je voulois exécuter les ordres du Roi, pouvoit me mettre plus à couvert que mon frère. Mon dessein d'ailleurs étoit de m'arrêter peu dans le même lieu. Je pensois moins à faire des partisans au Roi, qu'à m'assurer de ceux qui lui étoient fidelles, & à les confirmer dans leur devoir. Il falloit parcourir toutes les Provinces d'Irlande, prendre d'une Ville à l'autre le nom de quelque zélé Jacobite, à qui je pusse m'ouvrir avec confiance, & tenir un compte exact de tous ceux dont le service étoit

assuré dans l'occasion. En observant ainsi de plus près mes engagements, je trouvai que la religion auroit moins de part à mon travail, que je ne me l'étois figuré; mais c'étoit la servir indirectement que de me rendre utile au rétablissement du Roi.

Je résolus néanmoins d'attendre l'arrivée de Patrice, pour régler de concert avec lui mes premières entreprises. Ce fut dans cet intervalle que, pensant d'avance aux moyens de nous mettre en possession du trésor de Milord Linch, le hasard me fit rencontrer dans la maison où je m'étois logé, un de ses anciens domestiques qui se souvint de m'avoir vu dans son Château. Quoiqu'il n'eût point été dans sa confiance jusqu'à savoir l'endroit du bois où son trésor étoit caché, il n'avoit pas ignoré qu'il étoit dépositaire de quantité de richesses; & l'opinion des gens de son espèce grossissant toujours les faits de cette nature, il s'étoit figuré, avec le reste de la maison, que tout l'or & tout l'argent du Royaume étoient entre les mains de son maître. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui dans l'absence de mon frère; mais, croyant cet homme utile à nos vues par la connoissance qu'il avoit du Château de Linch & des environs, je le gagnai par quelques libéralités qui l'attachèrent à mes intérêts. Ensuite, l'ayant

alléz éprouvé pour faire quelque fonds sur ses services, il me vint à l'esprit d'employer avec lui le temps que me laissoit le retardement de Patrice à visiter le bois de Linch, pour rafraîchir les idées confuses qui m'étoient restées de son caveau. J'observai néanmoins de ne lui rien apprendre de nos droits ni de nos desseins; &, dans la visite que je me propoisois, je voulois faire usage seulement de mes yeux, sans lui donner même occasion de remarquer sur quels lieux j'attacherois mes regards.

Nous partîmes ensemble, sous le simple prétexte de revoir une terre où j'avois laissé des amis, dont le souvenir m'étoit cher. N'ayant aucune raison pour cacher ma marche, je me fis un amusement de ce voyage, & je ne m'arrêtai point à observer par qui j'étois suivi. Je l'étois néanmoins par des espions du Gouvernement. Toutes les précautions que j'avois gardées, non plus que les raisonnemens par lesquels nous nous étions rassurés contre les soupçons du Vice-Roi, n'avoient point empêché que mon arrivée à Dublin ne lui eût été suspecte. Il avoit attaché à ma suite deux hommes qui n'avoient pas abandonné un moment mes traces, & qui avoient pris le parti de marcher derrière moi, lorsqu'ils m'avoient vu monter à cheval pour sortir

de Dublin. Je ne me défiai point de cette escorte, & j'arrivai au Château de Linch sans m'en être apperçu.

Le soin que j'eus de me loger dans une hôtellerie écartée, & d'éviter la rencontre des habitans du bourg, ayant augmenté les soupçons de mes gardes, il ne me perdirent pas de vue un moment; de sorte que m'étant levé fort matin, dans l'espérance de faire seul la visite du bois, & de me dérober même à l'homme que j'avois amené, je me trouvai soumis, sans le savoir à leurs observations. La confiance que j'avois d'être sans témoins, me fit garder moins de précautions que je ne me l'étois proposé. Non seulement je reconnus les lieux que j'avois visités avec Milord Linch; mais, écartant la terre qui couvroit la descente du caveau, je pénétrai jusqu'à la pierre qui lui servoit de porte, & je tentai de la lever avec beaucoup d'efforts. Mes seules forces ne me paroissant pas suffire, je commençois à tout rétablir dans l'état où je l'avois trouvé, lorsque mes deux espions qui prirent une haute idée de mon entreprise, & qui craignirent, sans doute, de ne pas retrouver aisément ce que je prenois tant de soin à cacher, s'avancèrent vers moi avec des cris qui me causèrent de l'épouvante. Sans me laisser

le temps d'en revenir, ils me firent voir l'ordre du Vice-Roi, qui les attachoit à m'observer; &, réunissant toutes leurs forces pour lever la pierre, ils descendirent dans le caveau, malgré l'obscurité qui auroit été capable d'arrêter des gens moins avides.

Dans ma première consternation, je ne pensai qu'à lever les yeux & les mains vers le Ciel, en mettant sous sa défense, contre la profanation des impies, un amas de richesses sacrées qui ne devoient être employées qu'à son service. Mais, lorsqu'un moment de réflexion m'eut fait chercher quelque moyen de prévenir le pillage auquel je devois bientôt m'attendre, la vue de la pierre qui étoit étendue sur un de ses côtés, à deux pas du caveau, & qu'il suffisoit de renverser pour boucher entièrement l'ouverture, m'inspira le dessein d'employer contre la force un artifice si innocent. La chaleur qui m'animoit augmenta ma vigueur naturelle. Je vengeai le ciel avec plus de cruauté que je ne le pensois. Mes deux ennemis demeurèrent ensevelis dans le caveau, & pour leur ôter absolument le moyen d'en sortir, avant que j'eusse fait plus de réflexion sur les voies par lesquelles je pourrois sauver le trésor de leurs mains, je couvris la

pierré, non seulement de la terre que j'en avois ôtée, mais de tout ce que je trouvai aux environs de plus propre à en augmenter le poids. La descente du caveau étant trop étroite pour laisser passage tout-à-la-fois à deux personnes, j'étois sûr que les efforts d'un seul ne suffiroient pas pour les dégager.

Ma première pensée néanmoins fut de ne pas les y laisser assez long-temps pour mourir faute de nourriture. Je repris sur le champ la route de Dublin, dans la résolution de m'ouvrir à quelques-uns de nos plus fidèles amis. Avec leurs secours, il ne me paroïsoit pas impossible de nous assurer des deux espions jusqu'à l'arrivée de Patrice, & de transporter même toutes les richesses du caveau dans quelque lieu où l'avarice ne pût pas pénétrer. Staberton que j'informai le premier de mon aventure, fit avertir aussi-tôt quatre de ses meilleurs amis, dont il me garantit le zèle & la fidélité. J'étois venu avec tant de diligence, que je n'avois employé qu'un jour dans ma marche. Je ne fus pas plus long-temps à retourner sur mes pas. Un gros de huit ou dix cavaliers, quoique séparés en plusieurs bandes, pouvant causer quelque alarme dans la terre de Linch, nous observâmes de n'y arriver que la nuit; &

ſans nous arrêter même à l'hôtellerie où j'étois deſcendu la veille, nous nous rendîmes directement au bois du tréſor.

Entre pluſieurs précautions, j'avois eu celle d'apporter tout ce qui pouvoit nous aider dans les ténèbres. L'inquiétude que j'avois conſervée pour la vie de mes deux eſpions, me fit preſſer Staberton de lever la pierre du caveau. J'augurai mal de leur ſanté, lorsqu'ils ne ſe préſentèrent point à l'ouverture. Nous les trouvâmes en effet ſans mouvement dans le fond du caveau, & tous nos efforts furent inutiles pour leur rappeler la connoiſſance. Je me ſentis le cœur pénétré d'amertume, & malgré la droiture de mes intentions, je me crus aſſez coupable de leur mort pour être obligé de m'interdire pendant quelque temps toutes les fonctions de mon miniſtère. Cependant, mes associés ne trouvèrent qu'un ſujet de joie dans un ſi malheureux événement; &, m'avouant que, ſur mon récit, leur deſſein avoit été de ſe défaire de ces deux misérables, ils remercièrent le Ciel de leur avoir épargné une violence qu'ils avoient cru néceſſaire pour notre ſureté.

La mort des deux ſeuls témoins, dont nous avions à redouter la trahiſon, nous laiſſoit ainſi plus de temps & de liberté que je n'avois oſé l'eſpérer, pour le transport

de plusieurs grandes caisses qu'il nous auroit été difficile d'enlever sans voitures. Starborton étoit d'avis que nous remissions ce soin à quelque temps moins dangereux. Mais, l'assemblée de tant d'honnêtes gens me parut une occasion qu'il seroit difficile de retrouver. Je leur proposai de nous disperser dans les villages voisins, d'où nous pourrions nous rendre aisément au bois, en prenant toujours le temps de la nuit. Chacun de nous pouvoit se charger successivement de louer une voiture dans le village où il se seroit retiré, & de la faire venir le matin à quelque distance du bois. Nous pouvions tirer les caisses du caveau sans autre secours que celui de nos mains, les transporter jusqu'à chaque voiture, & persuader au guide de la voiture, qu'elles venoient du Château voisin. Deux cavaliers suffisoient pour les conduire ainsi l'une après l'autre dans des lieux de sûreté. Je fis approuver à mes amis qu'elles fussent déposées dans des maisons différentes; & dans des conjonctures où le zèle lioit si étroitement les fidèles sujets du Roi, il ne nous fut pas difficile de trouver des retraites inviolables pour ce qui devoit être utile à son service.

Ce plan nous réussit avec tant de bonheur, que, sans avoir trouvé le moindre

obstacle, dans l'espace de huit jours, je me vis enfin le maître de toutes les richesses du caveau. Les sommes en espèces, que le Roi nous avoit permis d'employer à l'exécution de ses ordres, furent transportées jusqu'à Dublin. Staberton, qui avoit déjà préparé une maison pour Patrice, les y déposa lui-même, dans un cabinet dont il conserva la clef. Je lui fis faire réflexion qu'après le malheur que j'avois eu de faire naître de la défiance au Vice-Roi, il ne falloit pas douter que Patrice ne fût observé à son tour. Il se le persuada comme moi; mais, le parti néanmoins que mon frère paroïssoit prendre de venir s'établir en Irlande, l'avantage qu'il avoit d'y avoir tout son bien, le peu d'éclat qu'il avoit fait à la Cour de Saint-Germain, malgré toutes les faveurs dont le Roi l'avoit comblé, parce qu'ayant passé assez secrètement en Espagne tout le temps qu'il n'avoit point employé à ses affaires domestiques, à peine avoit-il paru quatre fois devant ce Prince; enfin, la douceur & l'agrément de son caractère, qui pouvoit le faire croire plus propre aux plaisirs qu'aux entreprises pénibles; toutes ces raisons qui avoient déjà été pesées en France par le Roi & par Patrice même, nous firent espérer qu'il paroïtroit moins suspect que

moi. En effet, étant arrivé peu de jours après, il se présenta d'un air si libre au Vice-Roi & à tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction à Dublin, qu'on y regarda son retour comme l'effet d'une résolution prudente, qui lui faisoit préférer la jouissance de son bien dans la Patrie, à l'honneur stérile de servir un Roi détrôné. La splendeur avec laquelle il dressa l'état de sa maison, fit encore juger qu'il étoit sans dessein politique, parce que l'emploi qu'on lui vit faire ainsi de son bien, ne permettoit pas de supposer qu'il lui en restât pour d'autres usages.

Il n'est pas de mon dessein d'entrer dans le récit des services qu'il rendit au Roi pendant le reste de l'hiver & jusqu'à la fin de la campagne suivante. Ayant passé quelques jours à régler avec lui ce qu'il y avoit entre nous de commun dans notre entreprise, je ne pensai qu'à me dérober aussi secrètement de Dublin que j'y avois vécu depuis l'enlèvement du trésor; &, j'eus la précaution, pour ne rien donner au hasard, de prendre avec moi le domestique de Milord Linch, dont je craignois l'indiscrétion dans mon absence. Nous fîmes le tour d'une partie de l'Irlande, avec la satisfaction d'y trouver un nombre infini de sujets fidèles qui soupiroient après le

retour de leur Roi. Mon occupation dans chaque ville, & même dans les plus simples villages, lorsque j'y étois adressé à quelqu'un dont l'esprit & les manières m'inspiroient de la confiance, étoit non seulement de m'informer quelle ressource on pouvoit espérer du lieu pour la cause que nous avions à défendre, mais de prendre par écrit, sous des noms supposés, pour lesquels je m'étois fait une méthode à l'épreuve de la curiosité & de la foiblesse de ma propre mémoire, l'âge, les qualités, le degré de zèle & le nom des principaux habitans dont on me garantissoit la fidélité. Je ne balançois pas à les assembler, lorsque je croyois le pouvoir sans péril. Je leur expliquois les espérances du Roi, & l'utilité dont ils pouvoient être pour son service. Je ne distinguois point dans mes exhortations l'intérêt de la Religion Catholique de celui du Prince qui en étoit le défenseur. Mon zèle ne m'attira point d'incidens fâcheux; & ceux qui m'adessoient à leurs correspondans d'une ville à l'autre, ne se trompèrent point dans l'opinion qu'ils avoient de leur fidélité. Cependant une erreur, dont le reproche ne tomboit sur personne, m'exposa au plus dangereux accident que j'eusse à craindre dans ma commission,

J'étois parti de T... pour me rendre à V... chargé de plusieurs lettres qui devoient me procurer, dans cette capitale de la province de.... la même fureté & le même accueil que j'avois reçu dans les lieux précédens. Celle de mes lettres dont je jugeai à propos de faire usage, étant pour un marchand catholique de la ville, dont les richesses & le crédit étoient célèbres dans le canton, je m'adressai à la première personne qui s'offrit à moi pour me faire conduire chez M. *Filtely*; c'étoit le nom du marchand. Mais il se trouvoit dans la même ville un Conseiller du même nom, aussi opposé aux intérêts du Roi & de la Religion, que l'autre y étoit attaché; homme d'ailleurs extrêmement emporté dans ses opinions, & capable des derniers excès pour faire valoir ses principes. Le Ciel qui vouloit me faire naître des occasions de travailler pour sa gloire, que j'avois appréhendé de ne pas trouver assez conformes à mon zèle, permit qu'au lieu de me conduire chez M. *Filtely*, le marchand, mon guide me menât chez le Conseiller. Sans soupçon comme j'étois, je présentai ma lettre à celui-ci qui, loin de me faire connoître mon erreur, après l'avoir lue, affecta de me traiter avec tous les témoignages de vénération & d'amitié que j'étois accou-

tumé à recevoir des Catholiques. Mais à peine m'eut-il introduit dans un appartement où il m'avoit pressé d'entrer pour me remettre des fatigues de ma marche, que, ne pouvant modérer sa haine contre un Emissaire de Rome & de Saint-Germain, il me déclara que j'étois tombé dans les mains de mes ennemis, & que je devois m'attendre moins à des caresses qu'à des châtimens. Mais ce ne sera point, ajouta-t-il, sans nous avoir fait l'aveu de vos desseins qui menacent, sans doute, la religion & la patrie. Il ne me laissa point le temps de revenir de mon étonnement pour lui répondre. Ayant fermé la porte sur moi avec beaucoup de soin, & me laissant sous la garde de ses domestiques, il alla me déferer lui-même au Magistrat. Quelqu'obscurité qu'il y eût pour moi dans cet événement, il ne pouvoit m'être incertain que j'étois trahi. Les mémoires importans dont j'étois chargé furent le sujet de mes premières craintes. Malgré le soin que j'avois eu d'y déguiser les noms, cent moyens pouvoient les faire découvrir, par la facilité qu'il y avoit à remonter sur mes traces, & à comparer de ville en ville les circonstances du temps & des lieux avec mes observations. Le danger de ma vie m'alarmant beaucoup moins que cette pensée, je

résolus de profiter, à toutes sortes de risques, du moment de solitude & de liberté qu'on me laissoit, pour mettre à couvert tant d'intérêts précieux. J'avois heureusement sur moi mes papiers les plus importants. Je pensois déjà à les avaler par morceaux, lorsqu'ayant promené mes regards sur toutes les parties de l'appartement, je découvris une porte dérobée qui ne me parut point assez épaisse pour résister à mes efforts. Je l'ouvris aussi facilement que je l'avois espéré; mais, ne trouvant qu'un escalier fermé par le bas, je craignis de rendre ma fuite encore plus difficile en montant jusqu'au sommet de la maison, qui étoit le seul endroit où il paroissoit me conduire: comme il ne se présentoit pas néanmoins d'autre ressource, je suivis ce foible rayon d'espérance.

L'escalier conduisoit effectivement au sommet du toit, où la difficulté de me sauver me parut beaucoup augmentée. Mais rien ne me paroissant si terrible que de retourner sur mes pas, j'abandonnai le soin de ma vie à la providence, & je m'exposai au danger de me précipiter mille fois d'un lieu si élevé, en prenant le parti de gagner la maison voisine par la communication des toits. Une résolution si hardie éloignant toute la frayeur qui m'au-

roit pu faire chanceler à la vue continuelle du péril, non seulement je gagnai le toit voisin, mais devenu téméraire par le succès, je hasardai d'aller plus loin dans la seule pensée que je ne pouvois trop m'éloigner de la maison du Conseiller. C'étoit le Ciel même qui me l'inspiroit, comme c'étoit lui, sans doute, qui avoit veillé à la conservation de ma vie dans une si étrange entreprise. J'arrivai ainsi par une route qu'on ne pouvoit me soupçonner d'avoir choisie, sur un toit, d'où la descente me parut si facile jusqu'à la fenêtre du grenier, que je ne balançai point à m'arrêter à ce terme. J'entrai sans peine dans le grenier, & ne le trouvant occupé par personne, je ne pensai d'abord qu'à remercier le Ciel de m'avoir accordé une protection si sensible.

En me réjouissant néanmoins d'être échappé à tant de périls, j'ignorois si je ne devois pas trembler encore de ceux qui m'attendoient. La porte du grenier étoit ouverte, & je ne pouvois balancer à suivre l'escalier pour en descendre. Mais où devoit-il me conduire, & dans les mains de qui allois-je tomber? Je descens au hasard. A peine ai-je fait quatre pas, que je rencontre une femme éplorée, & si remplie des sujets de sa douleur, que sans paroître frappée

de ma vue , elle entre dans une chambre qui touchoit à l'escalier. Distraite & affligée comme elle étoit , je ne l'en crus que plus propre à me recevoir sans défiance & sans effroi. Je me présentai à sa porte , & la voyant tout en larmes , je tournai mon discours d'une manière capable de la toucher en ma faveur , par la ressemblance que l'infortune me donnoit avec elle.

Elle commençoit à me regarder d'un air plus attentif , & ses pleurs sembloient s'arrêter par l'impression que ma présence faisoit sur elle , lorsqu'un bruit soudain la faisant retomber dans de nouvelles alarmes , elle me quitta sans m'avoir répondu un seul mot , & sans paroître même embarrassée si je demeurois dans sa chambre après elle. Je ne me hâtai point de la suivre ; mais en réfléchissant sur une bizarre aventure , je jetai les yeux sur quelques lettres qui étoient confusément sur une table , & je fus surpris au de là de toutes mes expressions , d'y reconnoître l'écriture de Milord Ternermill.

Quel enchantement ! me dis-je à moi-même , & qui m'aidera à comprendre une aventure si extraordinaire ? Je ne me crus point lié par le devoir ordinaire de l'honnêteté & de la discrétion dans des circonstances de cette nature , sur-tout à l'égard

des lettres. J'en faisis quelques-unes que je lus rapidement, & mon étonnement augmenta beaucoup en n'y reconnoissant que des lettres d'amour. Elles étoient sans adresse & sans date. Quelque difficulté que je pusse trouver dans ce mystère, je perdis la moitié de mes craintes pour ma propre sûreté, & je crus le danger fini dans une maison où mon frère étoit connu. Ma hardiesse augmenta même jusqu'à ne plus faire difficulté de chercher la personne qui venoit de m'échapper. Soit que l'amour eût part à ses larmes, soit qu'elles vinssent de quelque passion plus violente, je m'imaginai qu'elle trouveroit de la douceur à me connoître & à m'expliquer la cause de ses peines.

M'attachant à cette idée, je descendis jusqu'à la première porte que je trouvai ouverte, & je ne balançai point à m'y présenter. Ma vue ne put frapper si vivement celui qui m'apperçut, que je le fus moi-même de le reconnoître pour Anglesey; & l'air furieux que je lui voyois, ajoutant une vive frayeur à ma surprise, je demurai quelques momens sans avoir la force d'avancer. N'ayant pas été plus long-temps à me remettre, il n'eut pas le même embarras à prendre sur le champ sa résolution. Ah! c'est vous, me dit-il en respirant,

comme si son étonnement même l'eût soulagé. Approchez, approchez, vous m'aidez, sans doute, ajouta-t-il, à l'éclaircissement d'un mystère qui vous touche d'aussi près que moi. Je n'avois pas reconnu la plus jeune de ses deux sœurs aussi promptement que lui. Elle étoit néanmoins vis-à-vis de lui, dans une posture si humiliée, que je remarquai facilement quelle étoit la cause de son agitation, & qu'elle se croyoit peut-être menacée de quelque effet de sa fureur. La femme que j'avois rencontrée sur l'escalier, étoit la femme-de-chambre qui continuoit de témoigner par ses pleurs, qu'elle appréhendoit quelque chose de terrible pour sa maîtresse & pour elle-même.

Excité enfin par l'invitation d'Anglesey, je m'approchai de lui. Sans rien diminuer de la chaleur où il étoit, il m'apprit que Tenermill s'étant réconcilié avec lui dans son dernier voyage d'Irlande, avoit paru s'attacher particulièrement à sa sœur. Quoique cette inclination, ajouta-t-il, s'accordât mal avec ses prétentions sur Sara Fincer, dont il m'avoit confessé qu'il espéroit toujours d'obtenir la main, je ne fus point surpris qu'un Officier fatigué des exercices militaires, cherchât quelquefois de l'amusement dans la compagnie d'une fille aimable. Son quartier n'étant pas éloigné de

chez moi, je souffrois volontiers qu'il vînt secrètement passer avec nous les intervalles de repos que lui laissoient ses fonctions. Il partit à la fin de la campagne, & je crus ses amours finies avec le séjour qu'il avoit fait en Irlande.

Cependant, reprit Anglesey, après avoir observé depuis son départ que cette vertueuse personne marquoit des inquiétudes extraordinaires, j'ai été surpris d'apprendre un matin qu'elle étoit disparue pendant la nuit, sans autre suite que sa femme-de-chambre; &, n'ayant donné aucun avis de son dessein, j'ai compris tout d'un coup que son entreprise n'étoit point une partie de sagesse. Je l'ai fait chercher inutilement pendant plusieurs jours. Enfin, j'ai découvert sa retraite, quoique cette Ville soit à vingt lieues de chez moi; &, marchant aussi-tôt sur ses traces, je l'ai surprise aujourd'hui dans le lieu où vous la voyez. Elle a loué cette maison pour six mois. Ce n'est qu'à forces de menaces que j'ai arraché d'elle l'aveu de sa honte. Elle s'est abandonné lâchement à votre frère qui l'a laissée avec le fruit de ses perfides amours. C'est à vous, ajouta-t-il, que je trouve ici, sans pénétrer ce qui vous y amène, à décider de son sort; car elle périra aujourd'hui par mes mains, si vous m'apprenez que Mi-

lord Tenermill ne pense point à l'épouser.

Je l'ai pressée de me déclarer, reprit-il encore, si elle s'est laissé séduire à l'ombre du moins de quelques promesses. Elle me parle de ses lettres que je veux lire en votre présence. Où sont-elles, interrompit-il, en regardant furieusement la femme-de-chambre. Cette fille qui n'étoit montée que pour les prendre, & qu'un redoublement de bruit avoit fait descendre aussi-tôt, dans la crainte qu'il ne s'emportât à quelque excès contre sa maîtresse, sortit sur le champ pour les apporter.

J'étois pendant ce temps-là si interdit de tout ce que j'avois entendu, que n'osant presque hasarder la moindre réponse, j'attendois moi-même avec une vive impatience, que les lettres fussent arrivées. Celles que j'avois lues n'étoient que des protestations ordinaires de tendresse, dans lesquelles je n'avois remarqué aucune proposition de mariage. D'ailleurs, je connoissois Tenermill. S'il étoit capable d'avoir regardé la séduction d'une fille comme un badinage, il ne l'étoit point de la tromper par de faux engagements; &, dans l'espérance où il étoit alors d'épouser Sara Finer, je ne pouvois me persuader qu'il eût fait à la sœur d'Anglesey d'autres promesses que celles d'un amour dont elle avoit dû

découvrir elle-même l'illusion. La lecture des lettres, qui ne fut pas différée un moment, me confirma dans cette idée. Cependant n'en croyant pas mon frère moins obligé de réparer l'honneur d'une fille de qualité, dont il avoit la ruine à se reprocher, je ne fis pas difficulté de convenir que je regardois cette obligation comme un devoir indispensable, & de promettre que je le presserois de s'y rendre. Ce discours & les exhortations que j'y joignis, pour inspirer plus de douceur à Anglesey, rétablirent peu-à-peu le calme dans son esprit, & sa sœur quitta ses pieds pour se jeter aux miens, dans un transport de joie & de reconnoissance.

Le fonds qu'il fit sur ma promesse le rendit assez tranquille pour s'informer par quel étrange hasard je me trouvois à V..... & dans la maison de sa sœur. Je n'eus pas tant de peine à lui apprendre la vérité de mon aventure, qu'il en eut à la croire sérieuse. Cependant, après avoir examiné avec moi quelles en pouvoient être les suites, il convint qu'elles étoient assez dangereuses pour avoir dû m'inspirer toute la frayeur qui m'avoit porté à des résolutions si extraordinaires. Sans faire profession d'un attachement ouvert au parti du Roi, il désiroit assez son rétablissement pour n.

rien faire contre les inclinations en favorisant les intérêts ; & le service qu'il attendoit de moi l'engageoit d'ailleurs à ne me pas refuser son secours. Il me proposa lui-même de prendre sa voiture, pour m'éloigner sans être apperçu. J'aurois peu regretté mon cheval & mon équipage, que j'étois forcé d'abandonner derrière moi ; mais Anglesey me fit espérer encore qu'en les redemandant lui-même au Conseiller, il pourroit les obtenir d'autant plus facilement que je l'assurois de n'avoir rien laissé dans ma valise qui pût trahir le secret de ma commission. Etant né Irlandois, mon zèle pour les Catholiques du même pays, & ma qualité même d'Evêque, qui étoient les seules découvertes que le Conseiller eût pu faire dans ma lettre, ne m'exposoient point à la rigueur de plusieurs loix nouvelles qui ne regardoient que les Missionnaires étrangers. Ma reconnoissance pour le secours qu'Anglesey m'offroit de si bonne grace, m'inspira un moyen de rendre à sa sœur le service qui convenoit le mieux à sa situation. Comme il y avoit peu d'apparence qu'après avoir été si malheureusement découvert, je pusse exercer plus long-temps ma commission, sans retomber du moins dans quelque nouveau piège qui pouvoit être aussi nuisible à la cause du

Roi qu'à la sûreté de ma propre vie, je me proposai de retourner à Dublin par la route la plus abrégée, & d'y vivre secrètement en attendant les ordres du Roi à qui je voulois marquer la vérité de mon aventure. Dans l'espérance où je suis, dis-je à Anglesey, d'engager Tenermill à rendre ce qu'il doit à votre sœur, je crois pouvoir vous offrir pour elle un asyle chez Patrice qui est venu depuis peu s'établir en Irlande. Si vous me laissez votre carrosse, je me charge moi-même de la conduire à Dublin, & je ne désespère pas même de la faire passer en France aussi-tôt que j'aurai prévenu Tenermill sur l'obligation où il est de réparer sa faute. Il m'embrassa dans le mouvement de sa reconnoissance, & sa sœur encore plus touchée que lui de mes offres, ne se lassoit point de me marquer la sienne par les remerciemens les plus tendres.

Ayant avec moi Jacin & l'ancien domestique de Milord Linch, j'avois été assez heureux pour les envoyer dans une hôtellerie, avant que de me rendre chez le Conseiller; & c'étoit un usage que j'avois suivi dans toute ma route, par la seule crainte de me rendre incommode à mes hôtes. Il me fut aisé de les faire avertir tous deux de se rendre hors de la ville, pour
m'attendre

m'attendre sur le chemin que je voulois prendre. Je montai sur le champ dans le carrosse d'Anglesey avec sa sœur & la femme-de-chambre, assez sûr que si le Conseiller prenoit le parti de me faire chercher, ce seroit dans les maisons catholiques de la ville, ou du moins dans tout autre lieu que sur la route de Dublin. Je fis toute la diligence qu'on pouvoit attendre de la voiture où j'étois; & je causai une surprise extrême à Patrice en reparoissant si-tôt chez lui contre son espérance & la mienne.

Je le trouvai si bien établi dans l'esprit du peuple, & déjà si considéré du Vice-Roi & de toute la noblesse, que, pour les desseins que le Roi m'avoit communiqués, il me parut qu'effectivement ce Prince n'avoit pu faire un meilleur choix. Mais je ne m'étois point apperçu, dans mon voyage, que le nombre de ses partisans fût aussi considérable qu'il s'en flattoit, à Saint-Germain, ni qu'ils fussent remplis de cette ardeur sur laquelle il faisoit tant de fonds pour la campagne suivante. Je fis faire cette réflexion à Patrice qui avoit déjà remarqué la même chose à Dublin. S'il restoit au Roi Jacques quantité de sujets assez bien intentionnés, pour souhaiter ardemment son retour, il y en avoit peu

dont le zèle fût capable de leur faire exposer leur fortune & leur vie pour sa querelle. Au contraire, n'ayant rien de plus cher & de plus précieux à désirer, que la conservation & la sûreté de ces deux avantages, ils leur paroissoient bien mieux assurés sous le nouveau gouvernement; &, l'intérêt de la Religion étant ainsi le seul qui fût capable de les échauffer, ce motif même ne pouvoit leur inspirer toute la chaleur que le Roi désiroit, aussi longtemps du moins que le Prince d'Orange paroîtroit disposé à ne les pas troubler dans leur culte. La crainte de déplaire à la Cour de Saint-Germain par des avis si libres, ne m'empêcha point de communiquer au Roi toutes mes observations. Il ne me témoigna point que ma sincérité l'eût offensé; mais, sans répondre au détail de mes réflexions, il me donna ordre de repasser promptement en France, sous le seul prétexte que mon entreprise ayant été troublée si malheureusement, il ne falloit pas douter que le gouvernement n'en fût bientôt informé, & que mon séjour en Irlande ne nuisît à la commission de mon frère.

Avec quelque dévouement que je fusse résolu de me sacrifier aux intérêts de ma religion & de mon Roi, je ne trouvai rien

de chagrinant pour moi dans ce changement. Mon zèle ne manquoit point d'objet en France. Plus j'avois fait de réflexion sur le malheur de Mlle. Anglesey, plus j'avois senti croître le désir de la servir auprès de Tenermill. Malgré tout ce qu'il avoit espéré de ses efforts & de ses lumières, je le voyois le seul de ma famille qui fût encore sans établissement; car je ne donnois pas volontiers ce nom au revenu qu'il s'étoit fait par le jeu. Le même hasard auquel il devoit une fortune si indigne de nous, ne pouvoit-il pas l'en priver par les mêmes voies? A la vérité, ce n'étoit pas un parti fort avantageux pour lui, que la cadette d'une maison moins riche que noble, qui ne pouvoit lui apporter que des espérances fort éloignées. Mais, outre le devoir de l'honneur, dont je ne croyois pas qu'il pût aisément se dispenser, je me flattois bien qu'en faisant agréer ce mariage au Roi, j'engagerois ce Prince à reprendre toutes les vues qu'il avoit eues pour l'élévation de mon frère. Sans être en état d'enrichir ses serviteurs, il avoit mille moyens de les employer d'une manière avantageuse pour leur fortune. Témoin l'exemple de Patrice. Et je ne doutois pas que l'envie de s'attacher toute la maison d'Anglesey, ne le portât, autant que son inclination pour

la nôtre , à signaler sa bonté par de nouveaux bienfaits.

Cependant, d'autres réflexions m'avoient fait changer la pensée que j'avois eue de prévenir Tenermill sur mon dessein. Quoique je ne le crusse pas capable de défavouer ses liaisons avec Mlle. Anglesey, je m'imaginai que ne s'y étant jamais proposé que de l'amusement, il se révolteroit d'abord contre un mariage qu'il regarderoit comme un obstacle à toutes ses prétentions, & son refus une fois prononcé dans l'éloignement, forceroit peut-être Mlle. Anglesey de demeurer en Irlande. Au lieu qu'en passant en France avec moi sans l'en avertir, & le surprenant en quelque sorte avant qu'il eût le temps de penser à se défendre, elle pouvoit espérer que sa présence & ses larmes attendriroient un cœur qui ne seroit point préparé à lui résister. Nous partîmes ensemble, après avoir communiqué nos vues à son frère. Il me proposa de nous accompagner; mais je craignois des éclaircissements trop vifs & des instances trop violentes de la part d'un homme fier qui auroit l'honneur de sa maison à soutenir, & je le conjurai de se reposer de ses intérêts sur la droiture de mes intentions.

Pour retourner à Saint-Germain avec quelque fruit agréable de mon voyage,

il auroit fallu trouver le moyen d'y faire transporter une partie du trésor de Linch; mais, c'eût été trop risquer, dans un temps où l'approche d'une campagne sanglante faisoit redoubler la vigilance du gouvernement dans tous les ports. Nous eûmes assez de peine à nous échapper nous-mêmes, sans faire naître aucun soupçon qui pût être nuisible à mon frère. Le Ciel prit soin de nous conduire au travers de mille dangers; &, n'ayant pu gagner la France que par de longs détours, notre retardement fit craindre à ceux qui avoient été avertis de mon départ, qu'il ne me fût arrivé des accidens beaucoup plus fâcheux sur la route. Pour comble d'embarras, Mlle. Anglesey qui étoit fort avancée dans sa grossesse, fut surprise de ses premières douleurs en Flandre; car c'étoit par cette voie que nous avions été forcés de revenir, & les soins que je ne pus me dispenser d'avoir pour elle, reculèrent encore notre arrivée de six semaines.

Je donne le nom d'embarras à ce dernier contre-temps, parce que je ne pus le regarder comme un sujet de chagrin. Malgré l'ardeur avec laquelle j'étois entré dans les intérêts de Mlle. Anglesey, & malgré la persuasion même qui me persuadoit à m'en faire un devoir indispensable, j'étois

quelquefois effrayé par l'indécence que je trouvois à paroître avec elle dans la situation où elle étoit, & j'appréhendois pour elle-même le ridicule qui m'y paroïssoit attaché. Quelle apparence de la présenter dans cet état, soit à la Cour, où je voulois fortifier ses prétentions par l'autorité du Roi, soit même à Tenermill qui, n'ayant encore rien appris des suites de son amour, pouvoit être plus dégoûté qu'attendri de ce spectacle ! Ce n'est pas qu'il manquât à Mlle. Anglesey aucun des agrémens qui sont propres à son sexe. J'ai déjà fait l'éloge de ses charmes ; &, l'occasion que j'avois d'approfondir son caractère m'y faisoit découvrir assez de mérite pour compenser une foiblesse passagère qui n'avoit pas même diminué ses principes naturels de modestie & de vertu. Mais, je fus ravi de lui voir reprendre après ses couches, l'air de bienséance qui convient à une fille, & qui me paroïssoit extrêmement altéré par sa grossesse.

La fin de mon voyage m'inspirant ainsi plus d'espérance & de joie que je n'en avois eu depuis mon départ, je lui communiquai des sentimens si doux, en lui traçant d'avance le plan que je m'étois formé pour hâter son mariage. Tenermill, lui dis-je, ne sera averti de notre arrivée que par

notre visite. Je préviendrai le Roi sur votre aventure, & j'intéresserai sa religion & sa bonté à vous accorder sa protection. De plusieurs amis que je connois à mon frère, je prierai ceux dont le poids est capable de faire impression sur son esprit, de se trouver chez lui au moment de notre visite, pour appuyer vos prières de leurs sollicitations & de leurs conseils. Et nous faisant accompagner d'un Officier du Roi, que je supplierai ce Prince de charger de sa recommandation, ou même de ses ordres, s'il nous est possible de les obtenir, je ne doute point que par ce mélange de supplications, de conseils & d'autorité, nous ne l'emportions en un instant sur tous les obstacles que Tenermill penseroit peut-être à nous opposer.

Je ne lui disois rien dont je ne fusse persuadé moi-même. Dans une affaire de cette nature, où l'humanité & la religion faisoient le fonds de nos droits, je ne pouvois m'imaginer que les principes de plusieurs amis de mon frère qui étoient connus pour d'honnêtes gens, fussent différens des miens, & je jetois déjà les yeux sur ceux que je croyois les plus propres à nous rendre le service que je me promettois d'eux. Etant arrivé à Paris, je jugeai même à propos d'en prévenir quelques-uns avant

que de me rendre à Saint - Germain. Mais ayant commencé par celui sur lequel j'avois fait le plus de fonds , quel fut mon étonnement de le voir résister à toutes mes propositions? C'étoit un ancien Officier Général qui avoit passé par tous les degrés militaires , & qui avoit dans le monde la réputation d'être irréprochable sur l'honneur. Après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention : la séduction, me demanda-t-il, a-t-elle été appuyée par quelques promesses? Je lui répondis que Mlle-Anglesey n'en faisoit valoir aucune. Ah! reprit-il en riant, qui n'a pas eu dans le cours de sa vie vingt aventures de cette espèce? L'honneur n'oblige à tenir que ce qu'on a promis. Les femmes seroient trop heureuses si, en oubliant leur devoir, elles pouvoient s'acquérir des droits sur notre liberté & sur notre bien? Eh! quel est le galant homme qui ne seroit pas exposé à se ruiner par un mauvais mariage? Non, non, ajouta-t-il, je n'exhorterai jamais votre frère à soutenir une simple galanterie par le sacrifice de sa fortune, & peut-être par celui de son bonheur.

Un refus si formel m'ôtant l'espérance que j'avois eue de ce côté-là, je me fis un reproche de m'être adressé à un homme de guerre que je devois supposer moins

au fait de certains devoirs, ou plus indulgent qu'un autre pour cette espèce de désordres, que le monde honore du nom de galanterie. Je connoissois à Tenermill un autre ami, dont j'espérois que les sentimens répondroient mieux à mon attente. C'étoit un Financier extrêmement riche, mais à qui la réputation de ses richesses n'avoit pas fait perdre celle d'honnête homme, ni même celle d'homme tendre & généreux; je lui exposai le fait, en le suppliant comme l'autre de se joindre à moi, pour gagner l'esprit de Tenermill. Il me regarda d'un air fin & voluptueux: je ne suis pas surpris, me dit-il, qu'un Ecclésiastique de votre âge & de votre piété rapporte tout aux plus sévères maximes de l'Évangile; mais, il seroit dur de demander tant d'exactitude à des gens tels que nous. Vous ne faites pas attention à quoi vous nous réduiriez si vous nous obligiez d'épouser une femme, parce que nous avons pris pour elle une inclination passagère. Eh! que nous serviroit-il que la nature en ait fait un si grand nombre? Elle a voulu nous donner le moyen de faire des essais, pour mieux choisir. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je crois qu'il faut toujours mettre une juste distinction entre les objets du plaisir & ceux du devoir. Si Milord

Tenermill avoit trouvé dans le parti que vous lui proposez, tout ce qui convient à sa fortune & à son bonheur, & que par quelqu'oubli de ses intérêts, il s'obstinât à le rejeter, j'entreprendrois peut-être de lui faire ouvrir les yeux sur ce qu'il se doit à lui-même. Mais comme cela ne peut être supposé sans contradiction, je ne le porterai point à un mariage, duquel au contraire, son refus ou sa froideur doivent me faire juger qu'il a peu d'avantages à recueillir.

Un langage si clair me persuada que je m'étois encore adressé fort mal. Je me souvins du jugement que l'Évangile nous fait porter des riches du monde, & je fus bien moins surpris de trouver cette opposition à ses maximes dans celui que j'avois consulté, que d'avoir pu oublier moi-même combien il est rare que l'esprit de religion se concilie avec les richesses. Mais comme les deux erreurs où j'étois tombé successivement n'étoient pas une raison qui dût me faire abandonner mon projet, je me rappelai le nom d'un troisième ami de Tenermill, dont je lui avois entendu vanter à lui-même la rigoureuse probité. Aussi devoit-elle être le partage de sa profession; car c'étoit un homme de distinction dans la robe. Je me rendis chez lui avec plus d'espérance. La gravité avec laquelle il

m'écouta me parut propre encore à l'augmenter. Lorsque j'eus fini, il délibéra quelques momens, comme s'il eût considéré le cas sous toutes les faces. Enfin, il me demanda s'il y avoit un engagement formel de la main de mon frère. Lui ayant répondu que non, mais qu'il n'étoit pas moins vrai... Avez-vous un commencement de preuve par écrit, se hâta-t-il d'interrompre. Non, lui dis-je encore, & la Demoiselle confesse elle-même qu'elle n'a que des lettres tendres à faire valoir en sa faveur. Eh bien! reprit-il, sans paroître attentif à l'impression que sa réponse produisoit sur moi, défaites-vous de la crainte qu'elle puisse jamais forcer Milord à l'épouser. Et gardez-vous de conseiller à votre frère un mariage dont l'avantage ne peut jamais être de son côté. A la rigueur du droit, il en sera quitte pour quelques dédommagemens qui seront moins proportionnés à la naissance de votre Irlandoise, qu'à la foiblesse qu'elle a eue d'oublier son devoir.

Mon étonnement fut tel après cette troisième décision, que, manquant de force autant que de volonté pour répliquer, je pris le parti de me retirer sans ajouter un seul mot. Quel étrange accord de tous les états, me disois-je à moi-même, pour

blesser ouvertement une loi des plus sacrées de la nature & de la religion? Quoi! il faut des promesses à une femme, il les faut même par écrit, pour être obligé de l'épouser après l'avoir engagée dans un précipice dont elle ne peut sortir que par le mariage? Les efforts même de la séduction ne sont-ils donc pas autant de promesses, & le sens n'en est-il pas clair pour les deux sexes? La foiblesse d'une femme à se rendre, & le plaisir qu'un homme trouve à la vaincre, ne sont-ils pas comme le sceau qui doit les confirmer? Est-ce aux yeux des hommes qu'il faut produire ici des preuves, & les principes de la bonne foi naturelle dépendent-ils de leurs opinions? Mais je reviens à m'imaginer qu'un grave Magistrat pouvoit manquer d'attention pour les devoirs simples de la morale, par un excès d'attachement aux objets de sa profession. C'est le défaut de la plupart des hommes, de rapporter tout à leurs lumières les plus présentes. Sans me rebuter encore de trois expériences si opposées à mon attente, je résolus d'en faire une nouvelle sur l'esprit d'un honnête bourgeois que je connoissois fort attaché à mon frère, & qui s'étoit même acquis quelque ascendant sur lui par l'importance de plusieurs services qu'il lui avoit

pendus. Je n'aurai rien à craindre ici, disois-je, ni des faux usages du monde, ni de la corruption des riches, ni des préjugés de l'étude & du savoir. Le bourgeois chez qui je me rendis aussi-tôt, parut d'abord flatté de ma confiance. Mais après avoir écouté mes propositions; je ne ferai pas un si mauvais emploi, me dit-il assez brusquement, du peu de crédit que j'ai sur l'esprit de Milord. C'est le moyen de m'attirer infailliblement sa haine, lorsqu'il sentira quelque jour le tort que je lui aurai fait par mes conseils. Et pour vous expliquer toute ma pensée, ajouta-t-il, je ne plains pas autant que vous une fille qui s'oublie jusqu'à perdre le soin de son honneur. A quoi serions-nous exposés dans nos familles, si elles avoient l'espérance de réparer aussi-tôt leurs fautes par un bon mariage? Il faut abandonner les coupables à l'ignominie, pour effrayer, par l'exemple, celles qui seroient tentées de les imiter.

Sans examiner ce raisonnement, dont la fausseté d'ailleurs étoit sensible, puisqu'il n'étoit question que du devoir de Tenermill, & que la faute de Mlle. Anglesey ne diminuoit pas l'obligation où il étoit de réparer la sienne, je reconnus qu'il y avoit peu de secours à tirer des autres amis

de Tenermill, puisque je n'en pouvois obtenir de ceux que j'avois choisis par préférence. Ne pouvant me persuader néanmoins que mon opinion fût fausse, ni que je fusse le seul au monde qui pensât juste sur une matière si importante, j'admirai le soin que mon frère avoit eu de choisir pour les meilleurs amis, des gens dont les principes me paroissoient si conformes aux siens ; & je les plains tous ensemble de négliger ceux de la religion, jusqu'à ne les faire entrer pour rien dans leurs raisonnemens & leurs conseils. Il me restoit une autre conclusion à tirer du mauvais succès de mes espérances. C'est que, par la même raison, je devois craindre de trouver beaucoup plus de résistance de la part de Tenermill ; &, ne voyant rien de plus puissant pour le toucher, que le moyen qui me manquoit, j'étois menacé pour le prix de mon zèle, de demeurer chargé d'une jeune fille & d'un enfant, à qui il ne resteroit d'autre ressource que ma compassion. Cependant je me flattai encore d'employer l'autorité du Roi ; &, quoique Tenermill eût pris la résolution de fuir la Cour, pour mener une vie libre & indépendante, je ne pus m'imaginer qu'il eût secoué le joug du respect & de l'obéissance, jusqu'à fermer l'oreille aux ordres de son maître.

Ainsi, dans la même vue qui m'avoit fait éviter de voir ma famille en arrivant à Paris, je me rendis à Saint - Germain, sans donner à personne le moindre avis de mon arrivée. Après avoir rendu compte au Roi de toutes les circonstances de mon voyage, je n'eus rien de si pressant que de remettre la cause de Mlle. Anglesey entre ses mains; &, ne lui déguisant, ni mes craintes, ni ce qui les faisoit naître, je l'intéressai en faveur d'une fille infortunée, par les motifs qui pouvoient faire impression sur un Prince religieux. Il y fut plus sensible que les amis de Tenermill. Mais ne l'ayant pas vu à sa Cour depuis son départ, il me marqua quelque défiance de son attachement & de sa soumission. Je ne fais, me dit ce Prince, quel genre de vie il s'est formé, dans une espèce de retraite, où j'apprends qu'il se borne à la société de quelques femmes & d'un petit nombre d'amis. Il avoit gagné quelque chose au jeu. Il a perdu beaucoup au de là pendant votre absence, & n'ayant pour tout bien que la pension que je lui ai laissée, j'ai peine à comprendre par quelles ressources il entretient chez lui l'abondance & les plaisirs dont on m'a fait la description. Je regrette, ajouta le Roi, qu'un homme que j'estime, & qui pourroit se rendre propre

aux plus grandes choses, se corrompe dans la mollesse & l'oïveté.

Toutes ces objections n'étant point capables de me rebuter, je redoublai mes instances pour obtenir du Roi une recommandation du moins qui fît foi du désir qu'il avoit de voir Mlle. Anglesey promptement établie dans ses droits. Il y consentit, mais après que j'aurois pressenti les dispositions de Tenermill, pour régler le ton de ses ordres sur les difficultés que je trouverois à réussir.

Je me crus si fort avec cette espérance, que m'étant hâté de retourner à Paris, je ne balançai point à prier le Comte & la Comtesse de S.. de recevoir chez eux Mlle. Anglesey, comme une jeune personne qui devoit appartenir quelque jour à notre famille par son mariage avec mon frère. Je leur recommandai néanmoins le silence sur un projet qui demandoit encore quelques arrangemens de la part du Roi & de celle de Tenermill. Mais, après avoir reçu mon compliment & celui de Mlle. Anglesey avec sa politesse ordinaire, le Comte me marqua quelqu'empressement pour m'entretenir en particulier. Je jugeai, par son inquiétude, qu'il avoit quelque ouverture importante à me faire, & sans attendre effectivement que je l'interrogeasse : Est-ce

avec la participation , me dit-il , & du consentement de Milord Tenermill , que vous avez pensé à le marier ? Une question si précise à laquelle je ne pouvois répondre sans une longue explication , me fit prendre le parti de demander au Comte quelle difficulté il trouvoit à ce mariage. Vous ignorez , reprit-il , les changemens qui sont arrivés pendant votre absence ; & me promettant un détail qui étoit capable de me surprendre , il me raconta que mon frère faisoit profession de renoncer à toute espérance d'établissement & de fortune par des mécontentemens qu'il n'avoit pas déguisés , & que s'étant lié avec Dona Figuerrez , ils avoient formé ensemble une société qui étoit peut-être sans exemple. Ils se glorifioient d'être tous deux sans amour , comme sans ambition , & de n'avoir de goût que pour un certain nombre d'amusemens qu'ils n'épargnoient rien pour se procurer. Ils avoient meublé sans faste , mais avec la dernière élégance , une maison en ville , & celle des Saisons qui leur servoit de maison de campagne. Leur dépense se faisoit en commun ; & , quoiqu'ils affectassent de retrancher de leur commerce tout air de passion , ils étoient rarement l'un sans l'autre , & leurs plaisirs étoient les mêmes. Il les faisoient consister dans la bonne

chère, dans la musique, la lecture, le jeu, & s'étant associé cinq ou six personnes des deux sexes, dont le caractère & l'esprit leur convenoient, ils affectoient de mépriser le monde dont ils se croyoient ignorés. L'Ambassadeur d'Espagne étonné du parti qu'il avoit vu prendre à sa nièce, s'étoit donné beaucoup de mouvement pour lui faire perdre de si étranges idées, mais il n'avoit pu vaincre sa résolution.

Cette vie avoit duré pendant quelques mois, avec tout l'agrément qu'ils s'y étoient proposé; mais Tenermill, naturellement libéral & généreux, n'ayant point calculé assez juste à quoi pouvoit monter sa dépense, s'étoit trouvé si court, qu'il avoit été forcé de penser à d'autres ressources. Le jeu qui lui avoit d'abord été si favorable, n'avoit pas continué de le servir avec le même bonheur. S'étant jeté dans les grands hasards, il y avoit fait des pertes si considérables, que pour satisfaire à plusieurs dettes d'honneur, il avoit épuisé le fonds de son revenu annuel. Cette disgrâce l'auroit mis dans la nécessité absolue d'interrompre son projet, si Dona Figuerrez, à qui il avoit été contraint de faire l'aveu de son embarras, ne s'étoit employée avec la même générosité à réparer ses pertes. Jusqu'alors il n'avoit pas souffert qu'elle contribuât

beaucoup aux frais de leur établissement ; mais ne trouvant plus de tempérament entre la nécessité de le rompre & celle de consentir à la voir entrer dans leur dépense commune , il s'étoit laissé vaincre par ses instances. Une convention de cette nature étoit devenue comme un nouveau lien qui les avoit unis plus étroitement que jamais ; & si Tenermill s'étoit absenté de la Cour par un ressentiment d'ambition , il avoit poussé l'oubli de tout ce qui étoit différent de sa société , jusqu'à cesser de voir sa propre famille.

Vous voyez , reprit le Comte , après ce récit , si j'ai lieu de douter qu'il soit informé de vos vues , & si je n'en ai pas encore plus de croire que vous l'y ferez entrer difficilement. Le goût d'une vie molle a succédé à son ancienne activité. J'admire à quel point son caractère est changé. Cette Espagnole l'obsède ; & , quelque sorte d'engagement qu'il puisse avoir avec elle , je suis persuadé que vous ne réussirez point à les rompre.

Le mal me parut aussi dangereux qu'au Comte ; & , quoique la réserve avec laquelle il s'étoit expliqué , m'eût encore empêché d'en pénétrer toute l'étendue , les seuls périls d'une vie si sensuelle me jetèrent dans une vive alarme. Cependant , je n'y vis

pas, comme lui, de si fortes raisons de craindre qu'elle fût un obstacle au mariage de Tenermill. J'avois saisi avec confiance l'idée que son engagement avec Dona Figuerrez n'étoit point de l'amour; &, ne concevant point d'autre cause qui pût l'attacher trop fortement à elle, je m'excitai d'autant plus à l'espérance, que la perte de son bien, & la nécessité où il étoit de profiter de celui d'une femme, sans laquelle il n'auroit pu vivre dans l'abondance dont il avoit pris le goût, me parurent un motif infailible pour le détacher d'elle, lorsque je lui ferois envisager, avec la main de Mlle. Anglesey, de nouvelles faveurs du Roi, que je ne désespérois pas de lui voir obtenir. Je quittai le Comte dans cette idée, sans avoir jugé à propos de lui communiquer encore la vérité de notre aventure : ce n'étoit point ma défiance qui me portoit à cette dissimulation; mais je m'y crus obligé par ménagement pour Mlle. Anglesey.

J'appris chez Milord Tenermill qu'il étoit aux Saisons depuis quelques semaines. Il y goûtoit les premières douceurs du printemps avec sa société ordinaire. La vue du mouvement qu'on se donnoit dans sa maison de Paris, pour les préparatifs de mille choses qui devoient servir à sa table

& à ses plaisirs, me fit prendre tout d'un coup quelque idée de son établissement. Je ne différâi pas à me rendre auprès de lui. Outre que la bienséance demandoit de moi cette visite après une longue absence, j'avois mes droits comme lui sur la Terre des Saisons, & je me croyois autorisé dans toutes sortes de temps à prendre quelque connoissance de l'état où elle étoit. Je pouvois feindre d'ignorer les changemens qui s'y étoient faits depuis mon départ, & qu'elle fût occupée par une compagnie si nombreuse. M'étant arrêté à ce parti, je marquai autant de surprise, en y arrivant, que si je n'eusse pas été prévenu par le récit du Comte. Et cette feinte étoit peu différente de la vérité, puisqu'avec les lumières que j'avois reçues, je trouvai encore à chaque pas quelque sujet d'étonnement & d'admiration. La maison, les jardins, tout avoit pris une forme nouvelle. Tenermill avoit peu de domestiques dont je fusse connu; de sorte qu'en ayant rencontré plusieurs à qui je demandai de quel côté je trouverois leur maître, je fus pour eux un spectacle aussi nouveau, que les ornemens du lieu l'étoient pour moi.

Entre quelques marques de joie & quelques caresses, Tenermill me laissa voir assez d'embarras, pour me persuader qu'il étoit

géné de ma présence. Je m'étois fait introduire dans son cabinet, où le hasard avoit voulu qu'il fût passé pour quelques affaires. Je ne perdis point l'occasion que j'étois venu chercher. Au lieu de répondre aux premières questions, par lesquelles il pensoit peut-être à se délivrer des miennes, je le priai de m'entendre sur un sujet assez important pour mériter toute son attention; & , lui parlant sans détour de l'état où il avoit laissé la sœur d'Anglesey, je lui demandai ce qu'il pensoit du malheur d'une fille si aimable & si bien née. Un discours peu attendu, & l'air ferme & sérieux dont je l'accompagnai; car je n'ose dire le remords d'une faute qu'il se rappeloit, lui causèrent une confusion qui se déclara pendant quelques momens par sa rougeur. Elle dura peu néanmoins, puisque s'excitant aussi-tôt au badinage, il me parla de cette aventure comme d'un amusement, dont il n'avoit pas cru, me dit-il, que l'effet dût être l'existence d'un nouvel être. Je l'arrêtai: Savez-vous, lui dis-je, qu'avec cet effet auquel vous pouviez néanmoins vous attendre, elle en devoit produire un autre que je suis fâché de ne pas voir aussi-tôt que je l'aurois souhaité? Et remarquant que cette interrogation le rendoit plus attentif, je lui parlai avec force,

des droits de Mlle. Anglesey, & de l'espérance même qu'elle avoit de les faire valoir. Il m'arrêta à son tour, & paroissant sentir tout ce que je n'avois encore exprimé qu'à demi, il prit un ton plus sérieux pour se défendre. Ses raisons furent celles qui m'avoient déjà fait pitié dans la bouche de ses quatre amis. Il ne s'étoit engagé par nulle promesse; il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement en Irlande; pouvoit-on prétendre que la foiblesse d'une fille lui acquit des droits sur la fortune & sur la liberté d'un homme? Etranges argumens qui supposent toujours que la faute soit uniquement du côté du sexe le plus foible, & qu'il n'y ait de réparation nécessaire dans ces sortes d'aventures, que pour ce qu'il a plu au monde de nommer l'honneur des femmes! ce n'étoit pas néanmoins sur Ternemill que j'espérois faire impression par d'autres preuves. Il ne me vint pas même à l'esprit de le tenter. J'avois exécuté l'ordre du Roi, en m'assurant de ses dispositions, & si j'ajoutai quelque chose, ce ne fut que pour les lui faire expliquer plus nettement, à force d'objections & d'instances.

Il se fortifia tellement contre sa première émotion, que, me pressant à la fin de ne pas le troubler plus long-temps par des

propositions qui le fatiguoient, il passa brusquement à me demander des nouvelles de Patrice & de l'Irlande. Je le satisfis sans affectation, & prenant congé de lui froidement, jerevins à Paris, malgré les instances qu'il me fit pour me retenir quelques jours aux Saisons. Il me convenoit peu de m'engager dans une société telle qu'on m'avoit représenté la sienne. Quoique je ne fusse pas tout-à-fait entré dans le sens des expressions du Comte, je ne me figurois pas beaucoup de sagesse & d'innocence dans un séjour où l'on n'avoit que le plaisir pour objet. Mon dessein, en repassant à Paris, étoit d'y prendre Mlle. Anglesey, pour la présenter au Roi que j'espérois d'engager plus fortement encore à la secourir, après l'avoir vue. Sa figure & ses larmes le touchèrent en effet jusqu'à lui faire prendre la résolution d'envoyer sur le champ un de ses Gentilshommes aux Saisons. Il expliquoit plus favorablement que moi le refus de Tenermill. Voyant qu'il ne manquoit rien à Mlle. Anglesey pour lui plaire, & s'imaginant avec raison qu'elle devoit lui avoir plu, puisqu'elle s'étoit attiré ses soins, il se persuada que la seule raison qui pouvoit lui inspirer de la répugnance à l'épouser étoit sa pauvreté; &, sans lui faire annoncer quelles étoient ses vues en lui

proposant

propofant de la recevoir de fa main, il chargea fon Gentilhomme de l'affurer comme de lui-même qu'il ne fe trouveroit pas mal de prendre le parti de la foupiffion. Mais, s'ouvrant davantage avec moi, il me dit que, fans penfer à le faire Duc avant qu'il fût affez riche pour foutenir cette dignité, il vouloit lui accorder en faveur de fon mariage un emploi qui l'enrichiroit par des voies fort courtes. Vous pouvez lui apprendre, me dit-il, que je me fuis expliqué là-deffus avec vous, & lui engager ma parole que je compterai fon obéiffance au rang de fes services.

Avec la piété qui animoit toutes fes actions, le Roi avoit un motif que j'ignorois. Anglefey n'ofant fe promettre tout ce que je lui avois fait efpérer de mes bons offices, lui avoit écrit d'Irlande pour le fupplier d'accorder fa protection royale à fa fœur; &, dans une affaire qui intéreffoit l'honneur de fa famille, il n'avoit pas fait difficulté de promettre à ce Prince, que, pour lui marquer fa reconnoiffance, il viendroit à bout, par lui-même & par fes amis, de foupmettre toute la province de Munfter avant la fin de la campagne. La foupiffion de cette partie de l'Irlande étoit d'une extrême importance, tant pour la facilité des débarquemens, que pour les

quartiers des troupes qui pouvoient y passer l'hiver en sureté. D'ailleurs ce n'étoit pas un petit avantage que d'engager ouvertement dans ses intérêts une famille aussi nombreuse & aussi considérée que celle d'Anglesey. Sans pénétrer si loin, j'avois fait faire moi-même au Roi cette dernière réflexion; &, s'il ne m'avoit pas confessé qu'elle étoit capable de l'échauffer, je n'avois pas moins remarqué qu'elle avoit augmenté sa chaleur & son zèle. J'en eus bientôt d'autres preuves, dans l'empressement qu'il fit paroître au retour du Gentilhomme qu'il avoit dépêché à mon frère. Apprenant que Tenermill avoit reçu ses ordres avec tout le respect qu'il devoit au nom de son maître, & que, malgré l'adresse avec laquelle il avoit évité de s'engager par une réponse positive, il s'étoit exprimé dans les termes d'une parfaite soumission, il me pressa de le revoir, & de lui déclarer plus ouvertement ce qu'il étoit résolu de faire pour lui. J'avois craint, me dit-il, avec une franchise digne de sa grande âme, qu'il ne se prévalût de ma situation pour insister sur les anciens mécontentemens; mais, connoissant son caractère, je le crois disposé à l'obéissance, puisqu'il a reçu mes ordres de si bonne grace. En effet, divers exemples apprenoient tous

Les jours à ce bon Prince que le titre de Roi impose peu de respect aux passions violentes, lorsqu'il n'est point soutenu de la force; & la trahison récente de Milord..... lui faisoit craindre à tous momens de ne pas trouver plus de fidélité dans la plupart de ceux qui lui paroissoient attachés.

Cette confiance de mon Roi, & le désir même qu'il me laissoit voir de ramener à lui l'esprit de mon frère, m'animèrent d'une si vive ardeur, que, ne croyant pouvoir exécuter trop tôt ses ordres, je le pressai à mon tour de me laisser la liberté de partir. Ce fut pour aller droit aux Saisons. Je communiquai toutes mes espérances à Mlle. Anglesey, par l'air de satisfaction avec lequel je la priaï de m'attendre à Paris. Il étoit nuit lorsque j'arrivai à notre Terre; mais je ne distinguois point les temps, & je les croyois tous propres à ma négociation. Ayant appris en arrivant, que Tenermill sortoit de table, je le fis avertir que j'avois des affaires importantes à lui communiquer, & que je désirois de l'entretenir seul. J'ignore s'il avoit déjà fait l'ouverture de mes propositions & des ordres du Roi à Dona Figuerrez; mais l'impatience que me causa sa lenteur, m'ayant fait mettre la tête à la porte du cabinet où j'étois à l'attendre, je la vis

avec lui dans la chambre voisine , & l'air de mystère autant que de la chaleur avec laquelle ils paroissoient attachés à quelque discussion d'importance , me donna lieu de croire que ma visite faisoit le sujet de leur entretien.

Tenermill ne se présenta point à moi d'un visage moins libre. J'écartai aussi de moi tout ce qui pouvoit sentir la contrainte ; & , prévenant les questions inutiles , je lui déclarai que j'étois chez lui par l'ordre du Roi. Vous avez appris tantôt , lui dis-je , de la bouche d'un de ses Gentilshommes , l'intérêt qu'il prend au mariage de Mlle. Anglesey ; mais cette explication ne regardoit que le public. Je suis ici de sa part , ajoutai-je , pour vous déclarer plus particulièrement ses intentions. Avec une femme qu'il vous presse d'accepter comme de sa main , il vous promet un emploi qui peut bientôt vous conduire à l'opulence , & qui vous mettra quelque jour dans l'état où il veut vous voir pour vous faire Duc.

Ce début , dans lequel je renfermois ainsi tout ce que j'avois de plus puissant à lui proposer , fit encore plus d'impression sur lui que je ne m'y étois attendu. Il fixa les yeux sur moi ; & , ne pouvant modérer long-temps les mouvemens qui l'agitoient :

quoi? me dit-il en s'attendrissant, le Roi daigne revenir à moi, & loin d'être offensé de mes hauteurs, il ne craint point de s'abaisser trop en me rappelant à lui par de nouveaux bienfaits? Ah! cette bonté ne sera jamais payée par tout mon sang que je veux employer pour son service. Son transport me fit juger que je l'avois pris fort heureusement par ses deux foibles, dont le dernier même subsistoit avec plus de force qu'il n'avoit pensé. C'étoit la générosité & l'ambition. Mais lorsque j'étois prêt de m'en applaudir, il ajouta que pour son mariage avec Mlle. Anglesey, il étoit au désespoir que cette voie de répondre aux bontés du Roi lui fût absolument fermée; que, sans trouver dans son cœur la moindre répugnance pour une fille si aimable, sur-tout lorsqu'elle lui étoit offerte par le Roi, avec tous les avantages qu'elle devoit lui apporter, il avoit d'autres liens qu'il n'étoit pas libre de rompre, & que la plus glorieuse fortune ne le feroit jamais manquer à ses engagements d'honneur. Frappé de ce langage, je lui demandai avec beaucoup d'étonnement s'il étoit marié? Non, me répondit-il naïvement; mais j'y mets peu de différence. Il s'éloigna de moi pour faire quelques tours de cabinet, dans une rêverie profonde, tandis que je

méditois moi-même sur ce que je devois penser de sa réponse. Ensuite, s'étant rapproché, il me pria de l'écouter sans l'interrompre. Je suis pénétré des bontés du Roi, me dit-il, & je ne doute point qu'elles ne vous causent la même admiration. Il me reste mille voies pour m'en rendre digne & ce n'est pas la plus aisée que je veux choisir. Cependant, forcé comme je suis de rejeter celle qu'il daigne m'offrir lui-même, je sens que mon refus m'exposeroit non seulement à sa juste indignation, mais à la censure de tous les honnêtes gens, s'il n'étoit justifié par quelque excuse. En même-temps ce n'est pas à vous que je me flatte de la faire goûter; &, dans la nécessité où je suis néanmoins de vous employer pour ma justification, cette difficulté m'a paru assez embarrassante pour me jeter dans la rêverie dont je fors.

Malgré la promesse que j'avois faite de l'écouter sans interruption, je me crus obligé de lever un doute qui me parut offensant pour mon amitié. Je me plainis qu'il le crût justement fondé, & je le conjurai de prendre une meilleure opinion de mes sentimens. Non, non, reprit-il en souriant, ce n'est pas de votre amitié que je me défie; mais, ne vous laissez pas du silence que je vous demande. Et conti-

nuant son discours, il me raconta que depuis qu'il avoit perdu l'envie d'épouser Dona Figuerrez, par le refus que le Roi avoit fait de consentir à ce mariage, ou du moins d'y attacher les faveurs qui le lui avoient fait souhaiter, il n'avoit pas cessé de voir cette Dame. Il avoit trouvé de jour en jour de nouveaux agrémens dans son commerce, & sa bonne fortune avoit voulu qu'étant forcée elle-même de renoncer à son inclination pour Patrice, elle avoit pris pour lui une partie des sentimens qu'elle avoit eus pour son frère. Il n'avoit pas été fâché d'en être aimé, aussi longtemps que les propositions de mariage étoient demeurées comme ensevelies; mais, sur le renouvellement qu'elle lui en avoit fait faire par l'Ambassadeur d'Espagne, il n'avoit pas balancé à lui déclarer qu'il ne se croyoit pas fait pour porter la qualité de mari, & que les raisons qui l'avoient fait penser à la prendre ayant cessé par le changement des dispositions du Roi, il étoit revenu à la résolution de ne jamais s'engager dans des chaînes dont la nature l'effrayoit. Il avoit adouci néanmoins ce refus par ses politesses; &, reconnoissant qu'il avoit vu peu de femmes, dont l'esprit & le caractère eussent pour lui tant d'agrémens, il me confessa qu'il s'étoit efforcé de

lui inspirer le goût d'un commerce libre , dans lequel il s'étoit proposé de chercher pour lui-même le remède des peines qu'il venoit d'essuyer à la Cour. Le jeu lui avoit apporté dans cet intervalle des sommes assez considérables pour arranger solidement ses affaires , & le Roi l'ayant forcé de conserver sa pension, il s'étoit vu en état de former un plan qu'il avoit rendu agréable à Dona Figuerrez. Enfin , surpris lui-même , me dit-il , de la facilité qu'il avoit eue à l'y faire entrer , & jugeant même à cette marque , que ce ne pouvoit être son premier essai de galanterie , il s'étoit accoutumé à vivre avec elle & à jouir d'une situation fort douce qu'ils s'étoient faite ensemble à la ville & à la campagne. Vous me demanderez , continua-t-il , ce qui peut rendre un tel engagement aussi inviolable que je vous le représente ! Ecoutez-moi ; car une partie de ce que j'ai à dire vous paroîtra difficile à comprendre. Premièrement , vous ne concevrez jamais quelle est la force de l'habitude entre deux personnes qui n'ont eu pendant long-temps que la même maison , la même table , les mêmes occupations , les mêmes plaisirs , & qui passant en un mot le jour & la nuit sans se quitter presque un moment , ont appris mutuellement à connoître leurs

défauts, à se les passer, à se regarder l'un par rapport à l'autre comme dispensés de toutes sortes de bienféances & de contraintes, à se parler quand ils le veulent, & à se taire de même; à ne se rien cacher néanmoins de ce qu'ils pensent, & à mettre en commun leurs satisfactions & leurs peines. Ce n'est point l'intérêt qui les lie, puisqu'ils peuvent mener une vie aisée sans le secours l'un de l'autre; ce n'est pas précisément le goût des mêmes plaisirs, puisqu'ils n'en cherchent point de fort vifs, & que la moitié de leur temps se passe à découvrir le foible de tout ce qui porte ce nom; ce n'est pas l'inclination pour la bonne chère; car, s'il ne manque rien sur leur table, ils n'en ont pas plus d'appétit, & fort souvent ils la quittent sans avoir touché à leurs meilleurs mets: c'est encore moins l'amour, puisqu'ils se voient sans empressement; qu'ils s'absentent sans chagrin; qu'à peine leur arrive-t-il de se dire un mot d'honnêteté & de tendresse; qu'ils se refusent souvent de simples égards de complaisance qu'ils auroient pour le moindre étranger; & s'ils n'occupent que le lit, ils se couchent & se lèvent ordinairement sans penser aux droits qu'ils se sont accordés l'un sur l'autre. Cependant, entreprenez, si vous le croyez possible, de les

faire renoncer à vivre ensemble, vous verrez qu'ils se moqueront de tous vos efforts. Dans la totalité de la vie, ils sont aussi nécessaires l'un à l'autre que s'ils étoient liés par l'intérêt, par le plaisir, par la bonne chère & par l'amour. Je ne vous parlerois pas si affirmativement, ajouta-t-il, si je ne pouvois joindre à mon exemple celui de mille honnêtes gens qui sont dans le même cas à Paris.

Il alloit reprendre; mais j'avois commencé à pressentir ce qui ne s'étoit point offert jusqu'alors à mon esprit, & ce qu'il me sembloit même qu'il vouloit me déguiser. Je lui faisois tort par ce dernier soupçon; il n'avoit pensé qu'à ménager ma délicatesse, en couvrant sous une espèce de voile, ce qu'il s'imaginoit que je ne pouvois pas ignorer; &, dans les principes où il étoit endurci, c'étoit un égard qu'il avoit pour moi, bien plus que pour lui-même. Cependant, la simplicité de mon cœur me faisant attribuer cette découverte à ma pénétration, je me sentis le sang assez ému pour oublier encore la promesse que je lui avois renouvelée de ne pas l'interrompre; mes premières expressions furent même aussi peu ménagées, qu'elles pouvoient l'être dans un mouvement de surprise qui étoit mêlé de colère & de douleur.

Mais, lorsqu'il eut compris, par les termes de débauche & de fornication qui m'échappèrent, sur quoi tomboit ma chaleur & mes reproches : je m'étois fort attendu, me dit-il en souriant, que cet entretien ne se passeroit pas sans orage; mais vous devriez être guéri, du moins avec moi, de ces emportemens de morale. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il aussi-tôt d'un ton plus sérieux, je vous quitte à ce moment, & je renonce à vous parler & à vous entendre, si vous ne m'accordez la liberté de finir sans être interrompu. Frère impérieux! cœur fier & indocile! ne pus-je m'empêcher de lui répondre avec un sentiment des plus amers, continuez donc un discours qui m'outrage & qui ne me décourage que trop le désordre où vous êtes.

Il reprit, en branlant la tête, avec un sourire. Je conviens que le lien dont je vous parle, ne paroîtra pas d'une force égale à tout le monde, & ce n'est pas non plus pour vous engager à le faire valoir, que j'ai tâché de vous le faire comprendre. J'ai voulu seulement que vous étant offert à me servir, vous n'ignorassiez aucunes de mes dispositions. Deux engagements beaucoup plus forts m'attachent à Dona Figuerrez. L'un qui vient de mes promesses même; car, si la liaison que j'ai avec elle,

étoit libre dans son origine , je la crois changée de nature depuis que la satisfaction que nous y avons trouvée mutuellement nous a fait faire mille sermens de ne la rompre jamais. Quelle différence mettez-vous entre un lien de cette espèce & celui du mariage ? Pourquoi ne le trouveriez-vous pas aussi indissoluble , si l'essence de l'autre ne consiste de même que dans le consentement des volontés ? Pourquoi ne vous paroîtroit-il pas aussi respectable ; n'est-ce pas l'état de la nature qui est la première & la plus sainte de toutes les loix.....

Passer, passer, interrompis-je, en voyant qu'il s'échauffoit sur une matière qu'il avoit intérêt à soutenir, & plaignant encore plus sa corruption que les sophismes. Il fut piqué de l'air de compassion avec lequel j'affectai de me borner à ces deux mots. Je ne vous demande point de grace, me dit il, & je défendrai, quand vous voudrez, cette doctrine contre toutes vos préventions. Mais vous ne disconviendrez pas du moins que mes promesses n'entraînent quelque devoir & ne m'imposent quelque obligation.

Ensuite, comme s'il eût cru cette raison, non seulement sans réplique, mais suffisante pour le justifier contre les instances

du Roi & les miennes, il me fit entendre que ce qui lui restoit à m'apprendre, étoit une de ces difficultés délicates, dont on n'aime point à se vanter, & que tout autre que lui auroit eu peine à faire valoir, parce qu'elle l'obligeoit à des aveux mortifians pour l'amour-propre. Cependant, ajouta-t-il, comme son caractère le mettoit au dessus des foiblesses communes, & qu'il ne savoit point rougir de ce qu'il avoit cru pouvoir accepter sans honte, il me confessa que Dona Figuerrez s'étoit acquis sur lui des droits auxquels il ne pouvoit rien opposer sans se rendre coupable d'une lâche ingratitude. En croyant augmenter sa fortune par le jeu, il l'avoit ruinée sans ressource. Tout son établissement, dont la dépense avoit été partagée jusqu'alors entre elle & lui, seroit tombé par cette disgrâce, si elle n'avoit eu la générosité de lui abandonner la disposition de tout son bien. Il avoit été forcé d'y consentir par ses instances, & depuis ce temps-là leur société ne s'étoit soutenue qu'aux dépens de cette généreuse Dame. De quel fonds pouvoit-il lui proposer de rompre un commerce dont il savoit qu'elle faisoit son bonheur? Il n'étoit point capable de cette bassesse, dût-elle lui valoir l'empire du monde; & si je voulois rendre compte de ses motifs au

Roi, il étoit persuadé qu'ils seroient approuvés de ce Prince & de tous les honnêtes gens.

Je ne me hâtai point de lui répondre, pour lui laisser la liberté de donner toute la force qu'il désiroit à son apologie. Il m'étoit si aisé de la détruire, & j'étois si satisfait qu'après m'avoir annoncé ses raisons comme des obstacles invincibles, elles se fussent réduites à des argumens si frivoles, que je commençois à me croire certain de ma victoire. Je ne m'arrêtai pas à son premier article, dont j'étois même étonné qu'il eût pu s'occuper un moment lui-même. Je me contentai de lui faire remarquer avec douceur, combien il devoit se reprocher un genre de vie, qui avoit été capable de l'amollir jusqu'à lui faire compter de si puériles raisons pour quelque chose. J'évitai avec le même soin d'employer des termes trop durs pour attaquer un commerce dont je voyois ouvertement la condamnation dans tous mes principes. Mais, par quelques exceptions & quelques adoucissens qu'il crût pouvoir l'excuser, je le forçai de convenir qu'il étoit opposé aux loix communes de la religion à laquelle il faisoit profession d'être attaché; &, le menant beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit prévu après cet aveu, je

le forçai encore de conclure avec moi, malgré lui-même, que toutes les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à le soutenir, étoient autant d'illusions qui ne pouvoient être alléguées sérieusement. A l'égard de la reconnoissance dont il se croyoit redevable à Dona Figuerrez, je ne prétendis point la combattre, & je pouffai l'indulgence jusqu'à reconnoître qu'il ne devoit pas chercher à s'en dispenser. Mais, n'y avoit-il point de voie plus honnête & plus digne de lui, que celle d'augmenter cette dette de jour en jour, en se mettant dans la nécessité de jouir perpétuellement du même bienfait? Conservez, lui dis-je, toute l'estime que vous devez aux sentimens de votre Dame Espagnole. Ennoblissez les vôtres, en tâchant de les rendre indépendans des siens. L'avenir heureux qu'on vous destine, ne vous ouvrira-t-il pas mille moyens de vous sauver de l'ingratitude, & ne le pouvez-vous pas dès aujourd'hui, en lui promettant une éternelle amitié? Cette manière de lui répondre produisit une partie de l'effet que j'en avois espéré. Quoiqu'il entreprît de se retrancher sur le droit naturel qu'il regardoit, me dit-il, comme la règle d'un honnête homme, & qu'il se crût bien défendu par ce prétexte contre la plus forte de mes objections,

il me pria de suspendre pendant quelques jours la réponse que je devois faire au Roi, & de témoigner à ce Prince avec quels sentimens il avoit reçu la première nouvelle de ses bontés. Je ne pus douter que le temps qu'il paroïssoit prendre pour délibérer, n'augmentât l'impression dont il n'avoit pu se défendre, en apprenant les faveurs que le Roi lui destinoit. En lui supposant de l'amour pour Dona Figuerrez, j'aurois peut-être appréhendé qu'il ne combattît trop fortement son ambition; mais, des considérations aussi foibles que celles qu'il m'avoit apportées, ne pouvoient m'inspirer les mêmes craintes.

C'étoit moins que jamais le temps de m'arrêter aux Saisons. Je n'aurois pas voulu m'exposer à la vue de Dona Figuerrez, ni retarder à Mlle. Anglesey le plaisir d'apprendre que je commençois à me flatter d'une solide espérance. En lui apprenant cette heureuse nouvelle, je ne pus lui cacher d'où venoient les obstacles. Elle ignoroit les engagements de mon frère, & n'attribuant la froideur qu'il marquoit pour elle qu'au malheur qu'elle avoit d'être sans bien, elle l'avoit jusqu'alors accusé moins que la fortune. J'avois même admiré la modération de ses plaintes, & j'avois eu peine à concevoir qu'après l'avoir assez animé pour

être capable de tant de foiblesse, elle attendit son sort avec une tranquillité qui ne marquoit pas une passion violente. Mais à peine eut-elle appris de moi qu'elle avoit une rivale, que, prenant un autre visage, & faisant briller dans ses yeux un feu que je n'y avois jamais apperçu, elle laissa échapper mille noms odieux, dont je compris aisément que l'application se faisoit à mon frère. Et s'adressant à moi : je vous rends graces de vos soins, me dit-elle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois; mais la mort la plus présente & la certitude même de ma honte que je trouverois plus insupportable que la mort, ne me feroient pas épouser un homme qui a été capable de m'abandonner pour une autre femme. Quoique je ne pusse condamner cette noble fierté, je lui représentai, pour appaiser son ressentiment, que l'amour avoit eu peu de part à l'infidélité de Tenermill, & que son repentir même n'étoit pas éloigné, puisque je le croyois à la veille de rompre tous les engagemens qui paroissent opposés à son devoir. Ces deux considérations qu'elle me fit expliquer avec toutes leurs circonstances, eurent la force de calmer son agitation; mais je demurai persuadé que, sans un sacrifice absolu, Tenermill auroit peine à la satisfaire.

Je ne m'étois pas arrêté deux heures à Paris. Cependant je trouvai en arrivant à Saint-Germain un laquais de Dona Figuerrez qui m'attendoit chez M. de Sercine, & qui étant parti des Saifons un quart d'heure après moi, me confessa qu'il avoit fait une diligence extraordinaire pour me joindre avant que je pusse me présenter au Roi. Il avoit reçu cet ordre de sa maîtresse, dont il me remit une lettre qu'il me pressa de lire aussi-tôt. Elle ne contenoit que quatre lignes. Avant que de me livrer à mon zèle avec tant de confiance, on m'exhortoit à me souvenir du meurtre des trois Espagnols, & du pouvoir où l'on étoit de me perdre, moi & tous ceux qui avoient participé à ce tragique événement.

Une menace si imprévue me glaça le sang. J'avois cru cette malheureuse aventure ensevelie pour jamais. Elle l'étoit aussi pour le public, & pour la justice même qui s'étoit lassée de faire des recherches inutiles. Mais Dona Figuerrez n'avoit pas oublié les menaces de Patrice. A la première nouvelle d'un si fatal accident, elle avoit eu la curiosité d'interroger le garde qui avoit accompagné les trois Espagnols; & quoique le ménagement qu'elle avoit cru devoir aux frères de Milord Tenermill l'eût empêché de faire éclater ses soupçons, elle n'a-

Voit pu nous méconnoître au portrait qu'on lui avoit fait de nous. Quel affreux obstacle pour mon entreprise ! Pouvois-je ignorer jusqu'où la jalousie est capable de porter ses fureurs ?

Pressé par le courier qui n'attendoit que ma réponse pour retourner sur ses pas, je pris le parti de la faire aussi courte & aussi vague que la lettre qu'il m'avoit apportée. J'écrivis à Dona Figuerrez que sans me flatter d'en avoir pénétré tout le sens, je pouvois l'assurer de deux choses également certaines : l'une, que je n'avois à me reprocher aucune part à la mort des Espagnols ; & l'autre, que je n'étois point capable de manquer pour elle de respect & de ménagement. Je ne laissai pas de faire ma cour au Roi ; mais, dans le juste effroi qui me restoit encore, je me gardai bien de l'exciter à des démarches trop vives ; &, malgré tous les murmures de mon zèle, je me crus redevable de ce sacrifice à la prudence. Après lui avoir rendu compte des sentimens de mon frère, je le suppliai de suspendre pendant quelques jours ses bontés pour lui, & de pardonner à diverses raisons indispensables le retardement qu'il apportoit à paroître lui-même à ses pieds. Cet excellent Prince ne vit rien dans cette excuse dont il dût s'offenser. Il me communiqua quel-

ques lettres de Patrice, qui attiroient dans ce moment sa principale attention vers l'Irlande. Les premières opérations de la campagne n'avoient pas répondu à les espérances; &, dans l'attente de plusieurs entreprises qui avoient été préparées pendant l'hiver, il craignoit qu'un si malheureux présage ne refroidît ceux qu'il avoit chargés de leur exécution. Cependant, il reprit occasion de son embarras même pour me parler de Tenermill. J'ai besoin, me dit-il, d'un homme ferme & intelligent. Votre frère est le caractère qu'il me faut. Si vous le croyez disposé à me servir, ajouta-t-il, donnez-lui ce nouveau motif pour compter sur mes bienfaits. Il n'acheva point de s'ouvrir; mais je n'avois pas besoin de plus d'explication ni d'un ordre plus pressant pour entrer dans des vues si glorieuses à mon frère. Je me déterminai à le revoir aussi-tôt. avec cette différence, qu'au lieu de l'aller trouver aux Saisons, le désir d'éviter la rencontre de Dona Figuerrez me fit prendre le parti de lui dépêcher mon valet, pour lui proposer de me venir joindre à Paris.

J'allai l'attendre dans sa maison; & la promptitude qu'il eut à s'y rendre, me fit juger que son impatience étoit égale à la mienne. Il m'embrassa de l'air le plus libre;

&, prévenant l'intéressante nouvelle que je lui apportois, par une déclaration qui ne l'étoit pas moins, il m'assura que je le trouvois résolu d'épouser Mlle. Anglesey, pour commencer par cette marque de soumission à mériter les bontés du Roi. La joie que j'en ressentis alla jusqu'à me faire oublier ce que j'avois brûlé de lui apprendre; &, ne m'occupant que des espérances & des craintes que cette protestation m'avoit fait naître tout d'un coup, je lui demandai avec quelque embarras, s'il n'avoit plus d'obstacle à redouter de Dona Figuerrez. Soyez sans crainte, me répondit-il, & ne doutez pas que je ne me sois assuré de son consentement. Je l'embrassai à mon tour, dans un transport que je ne pus modérer; &, ne m'imaginant point qu'il y eût d'autre sens à donner à ses termes, que celui qui répondoit à mes desirs, ni d'autre idée à prendre de sa résolution, que celle d'un sacrifice héroïque qu'il faisoit à la Religion & à la fortune, j'employai les plus vives expressions pour lui marquer autant d'estime que de zèle & d'amitié.

L'explication que je lui donnai ensuite des intentions du Roi n'ayant servi qu'à redoubler son ardeur, il me proposa lui-même de porter la nouvelle de son consentement à Mlle. Anglesey, & de l'enga-

ger à se rendre le lendemain à la Cour pour s'y rencontrer avec lui, & pour obtenir ensemble l'agrément du Roi. Des offres si formelles ne me permirent plus de douter de sa sincérité. Je ne voulus point laisser à cette chaleur le temps de se refroidir, & lui promettant d'être le lendemain au lever du Roi avec Mlle. Anglesey, je l'exhortai à soutenir glorieusement de si nobles résolutions. Un peu plus de réflexion sur les circonstances m'auroit fait trouver étrange qu'il ne m'eût point parlé de la voir dès le même jour, & j'aurois pu lui demander aussi quand Dona Figuerrez se proposoit de quitter les Saisons; mais, le mouvement de ma joie ne me laissa d'attention que pour ce qui m'avoit causé une surprise si agréable.

Elle n'égalait point encore celle que je communiquai à Mlle. Anglesey. Un dénouement si net & si peu attendu dissipant toutes ses défiances, elle remercia le Ciel de son bonheur avec les expressions les plus touchantes, & le délai d'un seul jour lui parut un supplice. Il ne lui tomba point dans l'esprit plus qu'à moi, qu'il y eût des mesures à prendre du côté de sa rivale. Nous nous occupâmes d'un autre projet qui nous parut le chef-d'œuvre de la prudence, & dont le succès répondit parfaite-

ment à nos soins. Dans l'impatience de voir Tenermill fixé par les cérémonies ecclésiastiques, nous prîmes la résolution de nous rendre le soir à Saint - Germain , & de disposer tout pour la célébration de son mariage , aussi-tôt qu'il s'y seroit engagé par la démarche qu'il devoit faire le lendemain. Nous prévînmes le Roi qui eût la bonté d'entrer dans nos vues , & de nous promettre tous les secours qui dépendoient de son autorité. Tenermill , fidelle à sa parole , arriva chez M. de Sercine à l'heure dont nous étions convenus. Il marqua de la joie de nous y trouver. Sans affecter des caresses fort tendres , il traita Mlle. Anglesey avec une considération dont elle parut fort satisfaite , & lui confirmant tout ce qu'il m'avoit dit la veille , il lui offrit aussitôt la main , pour nous rendre ensemble au Château.

Ne suspendons pas plus long - temps l'explication d'un mystère où l'on commence peut-être à trouver trop d'obscurité. Tenermill étoit sérieusement résolu d'épouser Mlle. Anglesey ; mais , quel mariage ! & que de conditions cruelles il attachoit à ce sacrifice ! Il avoit pris toutes ses résolutions de concert avec Dona Figuerrez. Cette Dame , à qui il avoit communiqué l'arrivée & les prétentions de Mlle. Angle

sey, n'avoit pas cru d'abord qu'il eût beaucoup à combattre pour se délivrer d'un contre-temps si importun ; & , loin de commencer par des reproches & par des plaintes, elle avoit affecté de marquer peu d'alarme. Cependant, lorsque le messager du Roi, & les espérances que ce Prince faisoit donner à mon frère, avoient paru réveiller son ambition, elle avoit jugé le péril plus pressant ; & , dans l'intervalle de cette députation & de ma visite, elle avoit employé toute son adresse pour s'assurer de l'état où elle étoit dans son cœur, & si dans la supposition qu'il reprît le dessein de se marier, elle ne pouvoit pas se flatter d'être préférée à sa rivale. Elle avoit trouvé dans la droiture naturelle de Tenermill de quoi satisfaire promptement ses doutes. Il lui avoit déclaré qu'il n'étoit pas capable de changer de dispositions, & que s'il lui arrivoit jamais de penser au mariage, ce seroit à des conditions trop difficiles pour se flatter, dans la disgrâce où il étoit, qu'il pût jamais les obtenir. Cependant, le jour d'après, elles lui avoient été proposées par ma bouche. Il y avoit été aussi sensible que je l'ai raconté. Dona Figuerrez s'en étoit apperçue. Aux vives inquiétudes qu'elle en avoit marquées, il avoit répondu du même ton, qu'il ne la sacrifieroit jamais

à l'amour, mais que devant quelque chose à sa fortune & à son élévation, il ne lui garantissoit point qu'il résistât long-temps aux offres du Roi, si ce Prince lui tenoit parole; &, sachant d'elle-même dans quels termes elle m'avoit écrit, il l'avoit pressée au nom d'une amitié aussi ferme & aussi philosophique que celle qui les unissoit, de ne pas s'opposer par des considérations indignes d'eux, aux grandes espérances dont il se croyoit redevable à mes soins. Une déclaration si ouverte, & la connoissance que Dona Figuerrez avoit de son caractère, avoient eu pour elle la force d'un refus décisif. Mais ne pouvant renoncer à une liaison qui lui étoit devenue comme nécessaire, elle avoit fait valoir également les droits de sa tendresse & le pouvoir qu'elle avoit de me nuire, pour tirer de lui deux promesses, auxquelles il avoit consenti d'autant plus aisément, qu'elles s'accordoient assez avec sa propre inclination : l'une, qu'il ne termineroit point son mariage, sans savoir quelles étoient les vues du Roi pour sa fortune, & sans en avoir reçu des gages certains de la bouche même de ce Prince; l'autre, qu'en donnant cette démarche à l'ambition, non seulement il n'accorderoit rien à l'amour, mais qu'il accoutumeroit Mlle.

Anglesey à se contenter de porter son nom, & à souffrir sans murmurer qu'il continuât de vivre dans les exercices ordinaires de leur société. C'étoit après cet étrange engagement que Tenermill avoit paru si déterminé à son mariage, & qu'il n'avoit pas fait difficulté de me garantir que Dona Figuerrez n'y mettroit point d'opposition.

Ainsi, en conduisant d'un air si libre Mlle. Anglesey au Château, son premier dessein étoit d'apprendre du Roi sur quelle fortune il pouvoit compter, & de régler les offres & ses engagements sur la certitude qu'il y croiroit appercevoir. La bonté du Roi ne le laissa pas incertain longtemps. A peine lui eut-il baisé la main, avec quelques excuses de sa longue absence & de l'inutilité où il avoit vécu pour son service, que ce Prince le relevant de l'air le plus tendre, lui proposa les vues qu'il avoit formées sur lui. Vous réparerez l'oïveté que vous vous reprochez, lui dit-il, & je ne suis pas fâché qu'avec vos qualités naturelles vous ayiez un motif de cette nature pour vous animer à mon service. Je vous ai destiné deux emplois qui ne demandent pas moins que toute l'étendue de votre esprit & de votre courage. L'un, d'Intendant Général de toutes les entreprises qui tendront à rétablir mes affaires,

& particulièrement de tous les secours militaires que j'attends des Princes Catholiques. L'autre, qui est plus présent, & qui n'est même que le premier exercice de celui-ci, regarde uniquement l'Irlande. Le titre importe peu, & la nécessité d'éviter l'éclat m'empêchera peut-être d'en créer un. Mais il n'y en auroit point de trop grand pour répondre à mes vues. Je vous destine un plein pouvoir sur mille choses que je me réserve à vous expliquer. C'est vous marquer une confiance, ajouta le Roi, que je n'aurois pas pour vous, si je connoissois quelqu'un qui la méritât mieux.

Des faveurs si distinguées, offertes avec tant de noblesse & de bonté, auroient fait précipiter Tenermill au milieu des flammes. Sa reconnoissance & son zèle éclatèrent par mille expressions pleines de feu. Le Roi l'ayant interrompu pour lui parler de son mariage, il se soumit sans exception à toutes les volontés. Il parut néanmoins un peu surpris, lorsque sur ce seul consentement il entendit l'ordre qu'on me donnoit de me rendre à la Chapelle, pour y conclure la cérémonie. Mais je le vis ranimé aussi tôt par la promesse que le Roi lui fit de lui tenir compte de sa soumission, & de la regarder comme un nouvel

engagement à le combler de bienfaits.

Jamais ma main n'avoit exercé les fonctions ecclésiastiques avec plus de satisfaction pour mon cœur. Mlle. Anglesey partageoit ma joie. Tenermill soutint lui-même toute la cérémonie d'un air de gaieté qui m'en imposa. Ainsi, dis-je intérieurement, en m'adressant au Ciel, tous les biens qu'il est permis de désirer sur la terre viennent se réunir sur mon heureuse famille ! Achève, grand Dieu, ce qui manque encore à son bonheur, en la comblant de tes bénédictions. Nous retournâmes à l'appartement du Roi qui fit l'honneur aux deux époux de les embrasser, & de signer l'acte de leur mariage. Comme il n'avoit point encore fixé les appointemens des deux emplois de mon frère, ou plutôt qu'il s'étoit réservé à lui apprendre sur quoi il les vouloit assigner, il lui fit présent de vingt mille écus, pour arrhes, lui dit-il en badinant, d'un revenu qui devoit être beaucoup plus considérable. Il lui laissa quinze jours pour se préparer au voyage d'Irlande, avec ordre seulement d'être souvent à Saint-Germain, où il vouloit conférer avec lui sur les desseins qu'il étoit résolu de lui confier.

Qui n'auroit pas cru que j'étois à la fin de tant d'agitations & de peines, que m'avoit coûté mon affection pour ma famille,

& que la voyant heureusement établie dans ses trois branches, il ne me restoit qu'à consulter la volonté du Roi pour remplir paisiblement mon emploi à la Cour, ou les fonctions de mon ministère en Irlande? J'avois cette idée de mon sort, en arrivant chez le Comte de S..... où nous allâmes descendre à Paris. Quoiqu'il ne me fût pas venu à l'esprit de douter que Mlle. Anglesey, à qui je donnerai désormais le nom de son mari, ne dût être logée dès le même jour dans la maison de Milord Tenermill, il étoit naturel qu'ayant demeuré chez le Comte depuis notre arrivée d'Irlande, elle lui portât la première nouvelle de son mariage, avec les remercimens qu'elle devoit à son amitié. La satisfaction qu'il eut de tant d'heureux événemens, nous marqua mieux que jamais combien le bonheur de notre famille lui étoit cher. Mais, tandis qu'il s'abandonnoit à la joie, & que la Comtesse ne s'y livroit pas avec plus de ménagement, Tenermill pria sa nouvelle épouse de passer seule avec lui dans l'appartement qu'elle avoit occupé jusqu'alors. Il n'y eut personne qui ne fut porté à badiner agréablement sur cet empressement de la voir seule, qu'il étoit naturel d'attribuer aux ardeurs de l'amour. Leur retraite dura peu. Mon frère la quitta après quelques

momens d'entretien; &, revenant à nous, il nous dit d'un air sombre, en s'adressant au Comte, que diverses raisons qu'il venoit d'expliquer à sa femme, ne lui permettoient pas de demeurer avec elle, sur-tout à la veille d'un voyage qui seroit vraisemblablement de quelque durée, & qu'ayant déjà pourvu à son entretien avec une libéralité dont elle ne pouvoit se plaindre, il nous prioit de conserver pour elle les sentimens que nous lui avions toujours marqués. La surprise que nous causa ce discours allant jusqu'à nous couper la voix, ou faisant du moins que nous nous reposions l'un sur l'autre du soin d'y répondre, Tenermill prit congé de nous, après nous avoir salués honnêtement, & regagna son carrosse, dans lequel il s'éloigna aussi-tôt.

Notre premier mouvement nous porta dans l'appartement de sa femme que nous trouvâmes fondant en pleurs & prête à s'évanouir de douleur & d'effroi. Elle ne se fit pas presser pour nous apprendre ce qui la jetoit dans cette consternation. Il m'a traitée, nous dit-elle en redoublant ses larmes, avec un mépris qui me perce le cœur. S'il ne m'a pas accablée d'injures, il m'a fait clairement entendre que c'est par modération qu'il me les a épargnées. Enfin, il m'a déclaré que, croyant avoir

assez fait pour moi, en m'accordant le nom de sa femme, il ne pense ni à me voir ni à vivre avec moi. Ah! je fais, continua-t-elle, à qui je dois attribuer sa haine. Je suis trahie. Je suis perdue. La mort étoit bien moins cruelle pour moi, que le triste état où je me suis précipitée volontairement. Vous ne l'ignorez pas, ajouta-t-elle en tournant vers moi les yeux; pourquoi ne pas m'avertir? pourquoi me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes?

Je l'interrompis, pour la consoler par de meilleures espérances. Quoique la retraite brusque de mon frère m'eût laissé beaucoup d'embarras, il me sembloit encore qu'il pouvoit être excusé par la proximité de son départ qui ne lui permettoit guère d'établir dans sa maison une jeune femme qu'il seroit obligé d'y laisser seule pendant son absence. Le soin qu'il avoit eu de pourvoir à son entretien, & l'explication même que je demandai là-dessus à elle-même, me soutinrent encore dans une opinion si favorable. Milady nous apprit qu'il lui abandonnoit, pour la première année, le tiers de la somme que le Roi venoit de lui accorder, en attendant, lui avoit-il dit, que ses affaires fussent assez réglées pour lui assigner un revenu fixe sur ses appointemens. Je pris occasion de cette générosité

même pour la consoler, en lui faisant prendre une meilleure idée de son sort; & je lui promis de ne rien épargner pour approfondir les intentions de son mari.

Le Comte de S..... en jugea moins avantageusement que moi. Il savoit par mille expériences combien certains engagements sont difficiles à rompre, & il me répéta là-dessus une partie de ce que j'avois entendu dire à Tenermill. C'étoit assez d'apprendre qu'il ne pensoit point à se séparer de Dona Figuerrez, pour faire juger que son mariage seroit moins un obstacle à son attachement, qu'une raison d'en resserrer les nœuds. Vous verrez, me dit le Comte, qu'après avoir commencé sans amour, il en prendra plus qu'il ne souhaite pour son propre repos, & que tout ce qu'il a fait pour sa femme, n'aboutira, comme elle le craint, qu'à la rendre misérable, par le chagrin qu'elle aura perpétuellement de se voir préférer une rivale. Ces prédictions qui eurent la force de m'effrayer dans la bouche d'un homme aussi sensé que le Comte, ne m'empêchèrent point d'exécuter la promesse que j'avois faite à Milady. Je vis Tenermill avant qu'il fût retourné aux Saisons. Mais j'eus le chagrin de lui entendre répéter avec beaucoup de fierté tout ce qu'il avoit dit à sa femme, sans que mes prières ni

mes reproches fussent capables de le fléchir.

Quoiqu'il ne se fût point ouvert sur la conduite qu'il vouloit tenir avec Dona Figuerrez, & qu'il eût même affecté de ne pas répondre à quelques mots que je hasardai contre cette liaison, le mal me parut si pressant, que le seul remède auquel je crus devoir m'arrêter, fut de la voir elle-même, & de l'effrayer par mes menaces, si je ne pouvois la gagner par mes exhortations. Tenermill ne m'ayant pas défavoué qu'il retournoit sur le champ aux Saisons, ce n'étoit pas le moment que je voulois choisir pour mon entreprise. Mais, ne doutant pas qu'il ne recommençât plus régulièrement que jamais à faire sa cour au Roi, il m'étoit aisé de saisir le temps de son absence. Je pris là-dessus des mesures qui ne pouvoient me tromper ; & , loin de communiquer mon dessein à sa femme, je tirai, de mille vues toutes différentes, les espérances dont je continuois de l'entretenir. Je ne me défiois point qu'elle formât de son côté le même projet, & qu'ayant raisonné comme moi, elle dût prendre le même jour pour l'exécuter. Des motifs, tels que les siens, ne lui permettant de rien négliger, elle se fit accompagner par un Gentilhomme Irlandois, nommé *Viterbb*, avec qui elle avoit fait

quelque liaison à Paris, parce qu'il se trouvoit allié de fort près à sa famille. Sans autre secours que celui de Viterbb & d'une femme-de-chambre, elle s'étoit proposé d'affronter tous les périls, & de traiter du moins Dona Figuerrez avec toute la hauteur qu'une femme peut tirer des droits les plus légitimes de l'honneur & de la religion. Je ne fais quelles auroient été les suites d'une entreprise si mal concertée, sur-tout dans un jour où Tenermill laissoit avec Dona Figuerrez trois de ses meilleurs amis. Mais le hasard voulut qu'étant arrivé dans ma chaise au même moment que le carrosse de Viterbb, je reconnusse aussi-tôt ma belle-sœur. J'appris d'elle un dessein qu'elle ne pouvoit plus cacher. Je le trouvai moins condamnable que dangereux pour ses propres désirs; &, lui représentant mille raisons de craindre qu'une démarche si hardie n'éloignât d'elle plus que jamais l'esprit & le cœur de son mari, je lui proposai une autre manière de le ramener à elle, qui me fut inspirée par les circonstances même, & que la force de sa tendresse lui fit goûter malgré sa fierté. Au lieu des reproches, & peut-être des injures dont elle étoit résolue d'accabler sa rivale, je lui conseillai de prendre assez d'empire sur elle-même pour l'attaquer par les plus

douces voies de la flatterie & de l'amitié. Le cœur de mon frère, lui dis-je, & celui de Dona Figuerrez même ne sont pas des cœurs de Tigres. La modestie & la douceur font impression sur les plus insensibles. Essayez du moins cette voie qui doit coûter moins que celle de la violence à une femme raisonnable & vertueuse. Je veux vous ouvrir la carrière, ajoutai-je, par un entretien de quelques momens que je vais me ménager avec Dona Figuerrez, tandis que vous méditez le discours que vous devez lui adresser. Sans la prévenir sur votre visite, je préparerai son esprit en votre faveur par des éloges de votre caractère. Enfin, c'est d'elle que j'attends votre bonheur; &, malgré les vues qui m'avoient amené, je ne connois plus de meilleure voie que celle que je vous propose.

Rien ne m'a tant convaincu que le cœur des femmes est capable de toutes sortes d'impressions, & que leurs foiblesses & leurs vertus dépendent presque toujours de la manière dont on a l'art de leur présenter les objets, que la facilité avec laquelle ma belle-sœur se rendit à mon conseil. On en tirera, si l'on veut, une autre conséquence en faveur de son caractère naturel. L'oubli d'elle-même qui l'avoit fait tomber dans une faute humiliante

avant son mariage, n'empêchoit point qu'elle ne joignît à beaucoup d'esprit & d'éducation, des principes de vertu & de modestie, auxquels je ne défends point de penser qu'elle ne pût être revenue. Une passion violente cède quelquefois la place à la raison qui redevient plus forte qu'elle, après lui avoir été sacrifiée. Mais dans la chaleur du ressentiment qui l'amenoit aux Saisons, je ne me flatte point d'une fausse gloire, en attribuant la modération dont elle devint capable en un moment, à la force & à la vraisemblance de mon conseil. Ayant une fois saisi cette idée, elle l'étendit par ses réflexions, & ce qu'elle y ajouta devint un secours encore plus puissant pour le succès de ses désirs.

Je la priai de demeurer dans sa voiture, à quelque distance de notre maison, & convenant avec elle que sur quelque signe que je ferois à mon valet, il iroit l'avertir du moment où il leur conviendrait de paroître, je ne tardai point à rendre ma visite à Dona Figuerrez. Je demandai à la voir seule. Elle se fit attendre assez longtemps. J'attribuai cette lenteur à son embarras. Cependant, plein de l'idée que je venois d'inspirer à ma belle-sœur, mon dessein étoit de la soulager par mes politesses; &, je l'exécutai si heureusement;

que l'air tranquille avec lequel je l'abordai, ayant servi à dissiper tous ses soupçons, elle se remit, tout d'un coup, d'une légère émotion, dont elle n'avoit pu se défendre à ma vue, & elle reçut mes premiers complimens de l'air le plus ouvert. Je ne cherchai point de détour pour lui expliquer le sujet de ma visite. En continuant d'observer les mêmes égards de modération & de civilité dans mes discours, je lui parlai de sa familiarité avec mon frère, comme d'une liaison qui alarmoit toute ma famille, & qui causoit surtout de mortelles inquiétudes à ma belle-sœur. Elle m'interrompit, & paroissant prévoir où ce discours m'alloit conduire, elle employa toute l'adresse dont elle étoit capable, pour éviter des explications choquantes. Je ne pensois à rien moins qu'à l'offenser; mais, je crus qu'elle me donnoit quelque avantage sur elle en me laissant voir cette délicatesse; ou plutôt je dois confesser, qu'en ayant fait entrer beaucoup moins dans l'idée que je m'étois formée d'elle sur tant de récits qui ne m'avoient pas fait juger favorablement de sa vertu, j'étois fort éloigné de m'attendre qu'elle pût être si sensible à la confusion de son désordre; &, charmé de lui voir du moins ces apparences de retenue, je ne

désespérai pas de les faire tourner à l'avantage de mon projet. Aussi n'insistai-je pas un moment sur les reproches. Donnant au contraire un tour fort différent à mon discours, j'attribuai à la médisance, des bruits aussi offensans pour elle que fâcheux pour Milady Tenermill. Ensuite prenant occasion du nom de ma belle-sœur pour parler de sa personne avec éloge, je la représentai comme une des femmes du monde qui méritoit le moins l'indifférence d'un mari.

L'opinion que Dona Figuerrez avoit de mon caractère, servit sans doute à lui faire trouver plus de vraisemblance dans l'idée que je marquois d'elle. Comment se seroit-elle figuré qu'un homme dont elle avoit éprouvé plusieurs fois la fermeté, & que Tenermill ne lui avoit jamais peint sans doute avec des couleurs plus douces, eût pu se contraindre jusqu'à renfermer dans lui-même tous les mouvemens de son zèle, s'il eût été bien informé de la nature de ses habitudes ? Elle tira tant de confiance de cette réflexion, que, regardant peut-être mon erreur comme un incident favorable à tous ses desirs, elle se livra au plaisir de m'y confirmer, par la description des amusemens dont elle s'occupoit dans la solitude. Le tableau n'offroit que de l'inno-

cence. Et lorsqu'elle y mêla Tenermill & ses amis, elle s'efforça de me représenter tous leurs plaisirs du côté qui étoit capable de flatter le goût & la raison, comme s'ils eussent été les seuls auxquels toute la société fût sensible. Elle ne put éviter de parler de Milady. Mais, loin de s'opposer à l'éloge que j'avois fait de son mérite, elle y ajouta divers traits qu'elle s'étoit fait raconter, me dit-elle, avec plaisir; & elle ne fit pas difficulté de m'assurer qu'elle brûloit d'envie de la connoître.

J'avois donné ordre à mon valet de se tenir dans quelque lieu d'où il pût m'apercevoir. Au signal dont j'étois convenu avec lui, il se hâta d'aller avertir ma belle-sœur. Je l'aurois souhaitée déjà présente, dans un instant où sa rivale s'étoit engagée si heureusement pour mes vues. J'apportai tous mes soins à soutenir la conversation sur le même sujet, & je continuois de tirer d'elle de nouvelles expressions d'estime & d'inclination pour la femme de son Amant, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de Milady Tenermill qui demandoit à la voir. Sa rougeur & son embarras me firent prendre aussi-tôt la parole, pour marquer la joie que je ressentois d'une rencontre si agréable. Milady, lui dis-je, seroit extrêmement flattée de vos senti-

mens , si elle avoit pu les entendre. Peut-être ne s'attend-elle point à trouver une amie déjà si déclarée , dans le temps qu'elle vient sans doute pour vous demander à vous-même votre estime & votre amitié. Mais je veux , ajoutai-je , qu'en entrant dans cette salle elle sache de moi tout d'un coup à quoi elle doit s'attendre. Dona Figuerrez , plus interdite que je n'aurois pu le penser d'une femme de sa naissance , qui joignoit à beaucoup d'esprit le raffinement de l'usage du monde & de la coquetterie , demeura quelques momens sans trouver d'expressions pour me répondre.

Cependant Milady s'avançoit , conduite par Viterbb ; & , d'aussi loin qu'ils m'aperçurent je les vis tous deux chercher dans mes yeux ce qu'ils devoient juger de mes premiers soins. Je pris un visage riant , & m'avançant vers ma belle-sœur , je lui dis assez haut pour être entendu de Dona Figuerrez ; quelque motif qui vous amène , Madame , vous êtes ici plus connue & plus aimée que vous ne vous le figuriez. Je suis charmé de tout ce que je viens d'entendre , & si vous êtes sensible à l'estime & à l'amitié , vous devez de la reconnoissance aux sentimens dont on fait ici profession pour vous. Ma belle - sœur qui avoit eu le temps de méditer son rôle ,

embrassa aussi-tôt sa rivale, & lui demanda si naturellement son amitié, que rien ne pouvoit dispenser Dona Figuerrez de la lui promettre du même ton. Leur conversation s'engagea ainsi dans les termes les plus tendres. Ce fut au milieu de cette ardeur, que Milady Tenermill paroissant tourner ses réflexions sur son bonheur, demanda à Viterbb avec admiration s'il n'avoit pas que les bruits publics sont sujets à beaucoup d'imposture, & s'il s'attendoit, après ce qu'on leur avoit raconté, qu'elle dût se faire si aisément une amie de Dona Figuerrez ? Viterbb avoit naturellement le ton aussi brusque, que sa figure étoit haute & fière. En feignant d'adoucir sa voix, & de l'accompagner d'un sourire gracieux, il confessa qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement. Ce que je vois, nous dit-il, me fera une leçon pendant toute ma vie pour me défier des rapports de la médifance. Et quand je vous ai proposé, continua-t-il en s'adressant à ma belle-sœur, de venir vous informer ici par vos yeux du caractère de Madame, je ne vous ai appris ni tout le tort que les ennemis lui font, ni toute l'impression que leur malignité faisoit sur moi. J'aurois craint de vous causer trop de chagrin par leur récit & trop de frayeur par mon projet.

Car si vous me permettez cette franchise, ajouta-t-il, en rendant à son air & à sa voix toute leur dureté naturelle, j'avois été si choqué d'entendre que Madame entretenoit avec votre mari un commerce scandaleux, dont vous étiez la victime, que j'étois venu dans le dessein de l'insulter cruellement, & de me couper la gorge avec Milord Tenermill, si je l'eusse vu disposé à prendre parti pour elle. Pardonnez, Madame, reprit-il en se tournant avec une politesse forcée, vers Dona Figuerrez, pardonnez des expressions si grossières à un Irlandois dont l'humeur a toujours été un peu farouche. Je sens qu'il suffit de vous voir & de vous entendre pour prendre de vous une opinion bien différente.

Un compliment de cette nature, qui m'auroit effrayé moi-même, si je n'eusse cru pénétrer l'intention de Viterbb, acheva de déconcerter Dona Figuerrez. Soit qu'elle se fût imaginé qu'on ignoroit ses liaisons avec mon frère, & que la confusion produisit sur elle l'effet du repentir, soit qu'ayant moins de noirceur que de légéreté & de penchant au plaisir, elle n'envifageât rien d'heureux pour elle dans les suites d'une intrigue si ouvertement combattue, elle prit le parti, en se remettant de son trouble, de faire des plaintes amères de l'in-

justice qu'on faisoit à ses sentimens. Vous verrez, reprit froidement Viterbb, que cela est fondé sur la familiarité où vous vivez peut-être avec Milord; &, si vous me croyez capable d'un bon conseil, vous retrancherez ce prétexte à la calomnie. L'embarras de Dona Figuerrez auroit recommencé, si ma belle-sœur, assez satisfaite de la voir tremblante & humiliée, n'eût affecté de redoubler ses caresses, pour lui ôter tous les soupçons qu'elle auroit pu former de notre intelligence. J'étois incertain à quoi cette scène auroit abouti, & je cherchois dans moi-même quelque moyen d'en assurer le succès, lorsqu'on nous avertit que Milord Tenermill arrivoit de Saint-Germain; Dona Figuerrez parut respirer, tandis que la crainte se peignit sensiblement sur le visage de ma belle-sœur. Moi-même, dans la surprise d'un incident si peu prévu, je balançois sur le parti que j'avois à prendre. Mais Tenermill entroit déjà dans l'appartement, & les informations qu'il avoit reçues de son portier lui faisant précipiter ses pas, sa marche sembloit annoncer autant de fureur que d'impatience.

Quel fut son étonnement de voir sa femme assise auprès de Dona Figuerrez, & moi vis-à-vis d'elles, qui m'efforçois de

soutenir les apparences de gaieté, dont j'avois affecté de me parer pendant tout notre entretien. Nous nous levâmes en le voyant paroître. Mais sa surprise le retint quelques momens à l'entrée de la chambre où nous étions. Je compris que cet instant étoit décisif. J'animai ma belle-sœur d'un regard, & m'excitant moi-même à la hardiesse, je fis quelques pas au devant de lui. Il est arrivé, lui dis-je, de grands changemens dans votre absence. Le Ciel veut arranger vos affaires domestiques, avec autant de soin qu'il a rétabli votre fortune à la Cour. Dona Figuerrez apprend qu'elle est obligée de retourner en Espagne : elle ne vous le dira pas sans douleur, continuai-je, en le regardant à la dérobée & d'un œil riant, pour lui marquer que je croyois être d'intelligence avec elle; mais, son départ est nécessaire. Il vous laissera, avant le vôtre, la liberté de loger Milady chez vous. Vous aurez, ajoutai-je, la satisfaction de voir deux personnes qui vous sont chères, liées d'une amitié fort étroites au moment qu'elles commencent à se connoître. J'allois continuer, & je confesse que dans le trouble où j'étois, je parlois presqu'au hasard, en suivant la seule impression qui me restoit de la méthode que nous avions employée avec Dona Figuer-

rez. Je me flattois qu'ébranlée, comme elle m'avoit donné lieu de le penser, & par la crainte, & par la honte, elle prendroit la voie que je lui ouvris pour se dégager honnêtement d'un lieu où elle ne pouvoit espérer désormais plus de sûreté que d'honneur. Je ne craignis pas même, dans cette pensée, de fortifier le motif que je lui supposois de partir, par quelques mots ambigus qui pouvoient faire entendre à Ternemill qu'elle en avoit souhaité l'occasion, & que c'étoit moins son penchant qu'une complaisance forcée qui la retenoit aux Saisons depuis le mariage de Milady. Mon discours, quoique peu réfléchi, produisit plus d'effet que je n'osois en attendre. Ternemill prenant toutes mes expressions dans le sens qu'elles présentoient, & ne pouvant penser que je prêtasse à sa Figuerrez des sentimens qu'elle n'avoit pas, ou qu'elle auroit pu désavouer, fut assez piqué de ceux que je lui attribuois, pour feindre de les apprendre avec beaucoup d'indifférence. Sa fierté nous servit d'autant mieux, qu'allant jusqu'à l'empêcher de jeter sur elle un seul regard, dans la crainte de lui laisser découvrir son agitation, il ne pensa, au contraire, qu'à déguiser le chagrin dont il étoit dévoré. S'étant assis, il témoigna par quelques expressions froides, & par

l'air le plus défintéressé qu'il put affecter, que n'ayant jamais prétendu la retenir malgré elle, il ne lui feroit point de violence pour l'arrêter. Elle fut offensée à son tour d'une modération qui ressembloit si fort au mépris; mais, n'étant pas moins fière ni moins capable de déguiser sa faiblesse, elle se fit un effort pour lui répondre du même ton, qu'elle ne sentoit rien non plus qui pût l'empêcher de partir sans regret, & qu'elle étoit charmée d'avoir pour témoins de ses dispositions des gens capables de les justifier par leur témoignage. Elle se leva en redoublant ses politesses à ma belle-sœur. Je ne fais s'il l'auroit soupçonnée de penser sur le champ à son départ, & s'il s'en seroit alarmé jusqu'à faire quelque mouvement pour l'arrêter; mais on lui annonça au même moment le Comte & la Comtesse de S... qui arrivoient de Paris, sans avoir prévu à la vérité qu'ils dussent le trouver aux Saisons; mais comptant néanmoins qu'il y reviendroit à la fin du jour, & se proposant de joindre leurs instances aux miennes & à celles de Milady, pour le rappeler aux obligations de son mariage. C'étoit à elle que cette pensée étoit venue, après avoir goûté le plan que le Ciel m'avoit inspiré. Elle avoit dépêché un de ses gens à Paris, pour les

presser de se rendre aussi-tôt aux Saisons. Elle les avoit même priés de prendre avec eux son fils, qu'elle avoit donné à nourrir dans un faubourg de Paris, à une Dame Irlandoise dont je lui avois répondu moi-même. Tenermill ne l'avoit pas encore vu, quoique nous ne lui eussions point caché qu'elle s'en étoit délivrée dans une ville de Flandre. En prenant le parti d'employer les plus douces voies de la tendresse, pour toucher son mari, elle avoit pensé avec raison, que la vue d'un enfant de cet âge feroit quelque impression sur le cœur d'un Père. Le reste étoit de l'invention de Viterbb.

Tenermill étant revenu plus promptement que nous ne l'attendions de Saint-Germain, parce qu'il n'y avoit point trouvé le Roi, qui étoit parti le matin pour Fontainebleau, avoit été si frappé de tout ce qu'il avoit vu chez lui, qu'un esprit moins ferme auroit marqué plus d'embarras dans la même situation. Lorsqu'au trouble dont il n'avoit pu se défendre, on vint ajouter celui qu'il ressentit de l'arrivée du Comte & de la Comtesse, il perdit l'attention qu'il avoit eue pour la réponse de Dona Figuerrez. Tandis qu'il s'empressoit pour aller au devant du Comte, il ne s'apperçut point qu'elle se déroboit de l'appartement, & il

se défia encore moins de la résolution où elle étoit de partir aussi-tôt pour Paris. Je crus pénétrer les vues qui la faisoient fuir. Je profitai même du mouvement qu'avoit causé l'arrivée du Comte & de la Comtesse, pour ordonner secrètement à mon valet d'observer ses démarches ; & , lorsqu'un moment après il m'eut fait comprendre par ses signes, qu'elle avoit abandonné la maison, je me trouvai l'esprit plus libre, & je ne doutai point que le parti de Milady ne fût beaucoup plus fort.

En effet, comme si le Ciel eût pris soin de conduire la langue du Comte, ses premiers complimens avoient été des félicitations sur l'heureuse intelligence qu'il voyoit régner entre mon frère & sa femme ; & , ne doutant point que je n'eusse achevé heureusement ce qu'on avoit espéré de faire réussir par son secours, il avoit pris le ton le plus sérieux de la raison & de l'amitié pour témoigner à Tenermill que le parti auquel il le supposoit déterminé, étoit le seul qui convînt à sa fortune & à son honneur. Un discours, qui secondoit si à propos nos efforts, produisit sans doute un nouveau mouvement dans le cœur de mon frère. Je lisois dans ses yeux l'excès de son agitation. Milady fit cette observation comme moi. Elle crut que tout le bonheur
de

de sa vie dépendoit de cet heureux moment; &, quittant sa chaise pour se jeter aux genoux de son mari, elle les embrassa, avec une ardeur, à laquelle on voyoit aisément que l'amour avoit plus de part que l'intérêt même dont elle paroïssoit occupée toute entière. Elle lui demanda le repos, l'honneur, la vie, qui dépendoient des sentimens qu'elle le conjuroit de prendre pour elle. Etoit-ce de la soumission qu'il exigeoit dans une femme? Elle ne vouloit vivre que pour lui obéir & pour lui plaire. Etoit-ce de la reconnoissance & de l'amour? elle avoit consacré son cœur à ces deux tendres passions, & le devoir ne lui en faisoit pas une loi plus forte que ses desirs. Que falloit-il donc pour obtenir ce qu'elle demandoit à tant de titres? Falloit-il oublier tous ses droits, pour confesser qu'elle ne tenoit rien que de sa bonté? Elle étoit prête à regarder tout comme une faveur.

Nous interrompîmes cette ardente effusion de sentimens, & ce fut autant pour soulager la tendresse de notre cœur que l'embarras de Tenermill. Le mien étoit pénétré de ce que j'entendois. Ah! Milord, m'écriai-je en versant quelques larmes, vous seriez trop ennemi de la vertu, si le devoir vous paroïssoit rigoureux sous cette

forme. Quoi ? lui dit la Comtesse avec le même attendrissement, vous seriez assez insensible pour résister à tant de douceur & de charmes ? Le Comte se joignit à nous d'un ton plus composé ; Milord, dit-il à mon frère, j'aurois peine à comprendre ce que vous cherchez dans une femme, si vous n'étiez point touché de tant de mérite & d'amour, lorsque la bonté du Roi y joint tous les avantages de la fortune. Enfin Viterbb qui avoit eu jusqu'alors la force de se contenir, ajouta d'un air impatient : Milord, Milord, on se dispense quelquefois de garder des mesures avec une fille qu'on a trompée ; mais, l'honneur a d'autres loix dans le mariage ; & puis ce qu'on ne rendroit point à une femme, songez-vous qu'on le doit à sa famille ?

Tenermill alloit répondre, & j'ai toujours été persuadé que cédant déjà à la force des circonstances, il ne cherchoit plus que des expressions pour nous expliquer le changement de ses idées. Mais la Comtesse le prévint, en lui présentant son fils qu'elle reçut de ceux qui l'avoient apporté. Je fus surpris moi-même d'un spectacle auquel je n'étois point attendu, & j'aurois ri de l'imagination de ma sœur, si l'effet de cette nouvelle scène ne m'eût

persuadé qu'elle connoissoit mieux que moi les secrets de la nature. Tenermill regarda quelques momens cet enfant qu'on lui faisoit reconnoître pour son fils. Il jeta ensuite les yeux sur sa femme. Ses regards s'animoient par degrés. Son visage même s'enflamma. S'il ne lui échappoit point un seul mot, il sembloit que ce fût la confusion, ou quelque autre sujet de crainte qui lui liât la langue. Enfin, penchant la tête sur le visage de son fils, il le serra un moment de ses lèvres; & dans le même mouvement, il se leva d'un air passionné pour embrasser mille fois sa femme. Elle ne répondit à des caresses si chères, que par des larmes de tendresse, auxquelles nous mêlâmes les nôtres.

Fin de la sixième & dernière Partie.

EN qualité d'Éditeur, je dois rendre compte au lecteur des raisons qui ont fait borner cet ouvrage à six parties, quoiqu'on en eût annoncé douze dans la préface. On avoit dans les mémoires de M. le Doyen de Killerine de quoi remplir la promesse qu'on avoit faite au public; mais ce qui devoit composer les six dernières parties se trouve si différent du sujet des premières, qu'on auroit eu peine à le prendre pour la suite du même ouvrage. Ce ne sont que des événemens militaires ou des négociations politiques qui n'ont aucun rapport au titre de l'histoire Morale, ni au dessein que M. le Doyen paroît s'être proposé dans son avant-propos. Quand on prendroit quelque jour le parti de les publier, ce seroit sous un autre titre & dans d'autres vues.

Ce qu'on en regrette ici, & ce qu'on auroit tenté d'insérer dans la sixième partie, si on l'avoit pu, sans altérer le fonds de l'histoire, est seulement la translation du trésor ecclésiastique de Milord Linch, avec quelques circonstances qui regardent encore la fortune & l'établissement de nos illustres frères.

Mais il suffira, pour ceux qui s'intéres-

Jent au trésor, de savoir qu'il passa heureusement la mer, & qu'il fut distribué, par l'ordre du Roi Jacques, dans un grand nombre de Communautés Angloises qui se sont formées en France & dans les Pays-Bas.

A l'égard des trois frères, celui qu'on n'a pas cessé de nommer Patrice, se retira dans le Comté d'Antraim, après avoir rendu au Roi des services signalés, & passa le reste de sa vie avec la tendre Sara, dans le bonheur qui accompagne l'amour, quand il a la vertu pour fondement.

Milord Tenermill, moins porté au repos par son caractère, continua de servir le Roi jusqu'à sa mort, & trouva ce Prince aussi fidelle à ses promesses, qu'il le fut lui-même à ses derniers engagements. Ses enfans qui sont établis en France, ont repris le nom de leur Maison, en héritant de la fortune de leur Père.

Enfin, le vertueux Doyen passa le reste de ses jours, tantôt à Saint-Germain, tantôt en Irlande, avec la confiance du Roi, la tendresse de sa famille & le respect de ses compatriotes; occupé à servir continuellement ces trois objets de son zèle, & se faisant un amusement d'écrire l'histoire de ses frères.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Doyen de Kilderine, Roman de feu M. l'Abbé Prévôt, & je n'ai rien trouvé qui puisse empêcher qu'on n'en fasse une nouvelle édition. A Paris ce II janvier 1771. ARNOULT.



PQ
2021
D6
1783
ptie.
5-6

Prévost, Antoine François
Le doyen de Killérine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 26 05 12 004 0